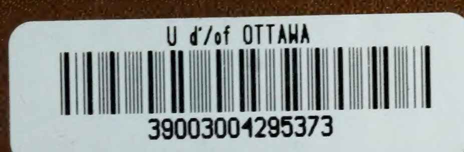
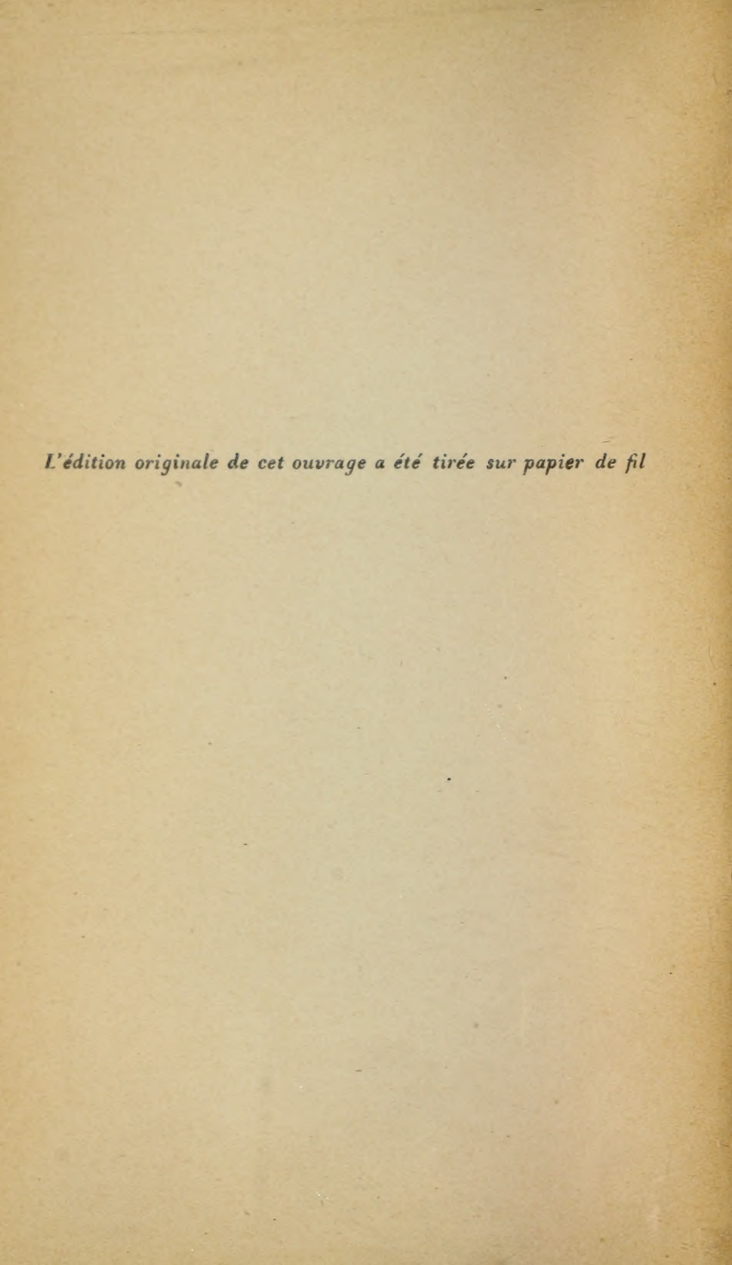


U d'/of OTTAWA
39003004295373

1-4-63



L'édition originale de cet ouvrage a été tirée sur papier de fil

CORRESPONDANCE

ENTRE

SCHILLER ET GŒTHE

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

May Sinclair. — **Un romanesque.** Roman traduit de l'anglais par Marc Logé . . . . 1 vol.

Antone Tchékhov. — **Œuvres complètes,** traduites du russe par Denis Roche. Seule traduction autorisée par l'auteur.

Tome I. **Salle 6** . . . . 1 vol.
— II. **Les Moujiks** . . . . 1 vol.
— III. **Une banale histoire** . . . . 1 vol.
Tomes XIV, XV. **Théâtre.** I et II . . . . 2 vol.

Miguel de Unamuno. — **L'Essence de l'Espagne.** Cinq essais. Traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon . . 1 vol.

Santiago Rusiñol. — **Le Catalan de la Manche.** Roman traduit du catalan par Marius André. Préface de Léon Daudet, de l'Académie Goncourt . . . . 1 vol.

Léon Chestov. — **Les Révélations de la mort.** *Dostoïevsky* — *Tolstoï*. Traduit du russe par Boris de Schloezer, avec un portrait de l'auteur . . . . 1 vol.

Ramon Pérez de Ayala. — **Apollonius et Bellarmin.** Roman trad. de l'espagnol par Jean et Marcel Carayon. 1 vol.

Florilège des Poèmes Song, 960-1277 après J.-C. Traduit du chinois par George Soulié de Morant . . . 1 vol.

James Joyce. — **Gens de Dublin.** Traduit de l'anglais par Yva Fernandez, Hélène de Pasquier et Jacques-Paul Raynaud . . . . 1 vol.

Correspondance entre Schiller et Gœthe. Traduit de l'allemand par Lucien Herr. Tomes I et II (1794-1798) . . . . 2 vol.

Correspondance entre Schiller et Gœthe. Traduit de l'allemand par Lucien Herr. Tomes III et IV (1798-1805) . . . . 2 vol

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

CORRESPONDANCE
ENTRE
SCHILLER ET GOETHE

1794-1805

Traduite d'après l'édition définitive allemande
et précédée d'une introduction par

LUCIEN HERR



(2 janvier 1798 — 17 août 1799)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

CORRESPONDANCE

ENTRE

SCHILLER ET GŒTHE

1798

---

396. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *janvier* 1798.

Il est, je veux l'espérer, de bon augure pour moi que la première lettre que je date de la nouvelle année soit pour vous. Que le destin vous soit aussi propice au cours de l'année qui vient qu'il l'a été au cours des deux dernières, je ne vois rien de mieux à vous souhaiter. Et pour moi, puisse-t-elle me donner la joie d'exprimer en une œuvre, dans sa plus pure essence, ce qu'il y a de meilleur dans ma propre nature, ainsi que vous avez su faire pour la vôtre.

Votre manière à vous, votre balancement alternant de la réflexion à la création, a vraiment de quoi inspirer non moins d'envie que d'admiration. Chez vous, ces deux fonctions sont nettement séparées, et c'est précisément pour cette raison qu'elles s'exercent l'une et l'autre, comme des fonctions véritablement distinctes, dans des conditions de pureté parfaite. Aussi longtemps que vous produisez, vous demeurez positivement dans l'ombre,

et toute lumière reste enfermée en vous-même, et puis, sitôt que vous vous mettez à réfléchir, la lumière intérieure rayonne hors de vous, et vient illuminer les objets extérieurs, pour votre propre regard et pour celui d'autrui. Chez moi, au contraire, les deux formes d'action s'exercent conjointement, ce qui parfois est loin d'être à l'avantage du résultat obtenu.

J'ai lu l'autre jour dans la *Gazette de Nuremberg* (1) un compte-rendu de *Hermann et Dorothée* qui me prouve une fois de plus que les Allemands ne sont vraiment capables de goûter que ce qui a le caractère de la généralité, ce qui relève de l'entendement abstrait, ce qui est empreint de moralité. Le jugement qui s'y énonce atteste infiniment de bonne volonté, mais il n'y a ni ombre d'un sentiment quelconque de la poésie, ni rien qui témoigne que l'auteur ait aperçu le moins du monde l'architecture poétique de l'œuvre entière. Le brave homme n'a d'yeux que pour certains passages qu'il considère isolément, et surtout pour ceux qui ont un accent de généralité et de largeur imprécise, et qui parlent au cœur.

Avez-vous jamais eu entre les mains le livre bizarre de Retif, *le Cœur humain dévoilé* (2), ou en auriez-vous entendu parler? Je viens de lire ce qui en a été publié, et, en dépit de tout ce qu'il y a là de choses choquantes, de vulgarités grossières et de parties répugnantes, j'y ai pris grand plaisir. Car il ne m'était encore jamais arrivé de me trouver en présence d'un tempérament aussi

(1) Dans le numéro du 12 décembre 1797.

(2) *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé, publié par lui-même*, parut à Paris de 1793 à 1797. Schiller tenait sans doute l'exemplaire de Mme de Stein. Le duc Charles-Auguste l'avait lu dès le printemps de 1797, et en avait parlé à Gœthe dans une lettre du 22 mars. Jean-Paul prétend que Schiller manifesta l'intention de se rendre à Paris pour faire la connaissance de Restif de la Bretonne ; mais tout porte à croire qu'il ne faut voir là qu'une plaisanterie.

sensuel, et il n'est pas possible de ne pas prendre intérêt à la profusion variée des personnages, surtout féminins, que l'on rencontre chemin faisant, à la vie et au réalisme des descriptions, à la peinture saisissante des mœurs, et au tableau qu'il trace du caractère français chez une certaine classe du peuple. Pour moi, qui ai si rarement l'occasion d'aller puiser au monde extérieur et d'observer les hommes dans leur action vivante, les livres de ce genre — et Cellini est du nombre — ne laissent pas d'avoir un prix inestimable.

J'ai lu ces jours derniers, avec une joie sans mélange, dans le supplément littéraire de la *Gazette littéraire*, le manifeste par lequel le jeune Schlegel déclare que dorénavant il n'a plus rien de commun avec l'éditeur du *Lycée* (1). Notre prophétie voyait donc juste, lorsque nous annoncions que cette association ne serait pas de longue durée !

Adieu ; je m'en tiens là pour aujourd'hui ; j'espère que demain m'apportera la date précise de votre prochaine venue. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Je compte bien que nous reverrons bientôt Meyer chez nous, au moins pour une journée. — Sch.

397. Gœthe a Schiller.

Je suis très heureux d'aborder la nouvelle année dans un accord si proche avec vous, et mon unique souhait est que nous ne tardions pas à nous revoir, et à vivre ensemble quelque temps de suite. J'aimerais à vous faire part de bon nombre de choses et à vous les confier, en sorte d'amener plus promptement à maturité une étape nouvelle de ma pensée et de ma production poétique.

(1) Reichardt ; il publiait depuis 1797 le *Lycée des beaux-arts*. La déclaration de rupture de Frédéric Schlegel avait paru le 16 décembre dans le nº 163 de la *Gazette littéraire.*

J'aurai beaucoup de joie à voir quelque chose de votre *Wallenstein;* ma sympathie active pour votre personne y puisera un nouvel aliment. Je ne souhaite rien plus ardemment que de vous voir achever cette œuvre au cours de cette année.

Je comptais vous arriver dès dimanche prochain (1) ; mais il semble qu'un nouvel empêchement veuille venir se mettre à la traverse ; j'y verrai plus clair samedi. Vous recevrez ce jour-là une copie d'un vieil entretien entre un lettré chinois et un jésuite (2) ; le Chinois parle le langage de l'idéalisme constructif et le jésuite s'y exprime en parfait reinholdien. Cette trouvaille m'a incroyablement diverti, et m'a donné une idée fort avantageuse de la subtilité d'esprit des Chinois.

Le livre de Retif (3) ne m'est pas encore tombé entre les mains ; je vais tâcher de me le procurer.

Si c'était l'essentiel pour nous autres poètes, comme pour les prestidigitateurs, que nul ne pût deviner comment nous nous y prenons pour réussir tel tour de notre façon, il faut convenir que nous aurions partie gagnée ; et d'ailleurs on peut toujours compter sur la réussite lorsqu'on ne répugne pas à duper le public en faisant mine de nager avec le courant. Je me suis amusé, dans *Hermann et Dorothée*, à fournir aux Allemands, pour ce qui est du sujet, un plat à leur goût, et voici qu'ils s'en montrent satisfaits au plus haut point. Je me demande à présent s'il ne serait pas possible d'écrire une pièce de théâtre qui fût conçue dans le même

(1) 7 janvier.

(2) Il s'agit d'un conte emprunté au livre d'Erasmus Francisci publié à Nuremberg en 1670 : *Miroir poli de neuf de l'histoire, de l'art et des mœurs de peuples étrangers.*

(3) Il semble pourtant qu'il l'ait connu dès cette date, car il l'avait recommandé à Körner dans un passage (supprimé à la mise au net) de la lettre qu'il lui avait écrite le 8 décembre 1796, et le duc de Weimar lui en avait parlé avec éloges au printemps de 1797.

esprit : tous les théâtres s'empresseraient de vouloir la jouer, et il ne se trouverait personne qui ne la déclarât excellente, sans que ce dût être nécessairement l'avis de l'auteur lui-même.

Remettons ce sujet, et bien d'autres encore, au moment où nous nous retrouverons réunis. Combien je désirerais que vous fussiez ici ces jours-ci, pour voir en une même heure, et pour ainsi dire l'un auprès de l'autre, d'une part un des plus énormes monstres qu'ait mis au monde la nature organique, je veux dire un éléphant (1), et d'autre part la plus gracieuse figure que l'art ait réalisée, je veux dire la Madone florentine de Raphaël (2).

J'emporterai avec moi les *Idées pour servir à une philosophie de la nature*, de Schelling (3) ; elles nous fourniront matière à plus d'un entretien.

Adieu, portez-vous bien, et faites de ma part beaucoup d'amitiés à votre chère femme.

Frédéric Schlegel, qui se trouve en ce moment à Berlin, où se publie le *Lycée*, a fait imprimer dans un numéro de cette revue, un jour qu'on était à court de copie, et sans que Reichardt en eût eu connaissance, un article enragé (4), où il prend à partie Voss, et d'autres encore ; sur quoi les deux nobles compères se sont brouillés. — *Weimar, le* 3 *janvier* 1798. — G.

(1) Une ménagerie exhibée alors à Weimar offrait à la curiosité générale quelques éléphants, un certain nombre d'animaux sauvages, et de magnifiques perroquets.

(2) *La Vierge à la chaise* du palais Pitti, que Meyer avait copiée à Florence.

(3) Le volume venait de paraître à Leipzig à la fin de 1797.

(4) Les *Fragments critiques* de Frédéric Schlegel attaquaient violemment, sous une forme ironique, la traduction d'Homère, de Voss.

398. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 5 janvier 1798.

Mes propriétaires (1) ne peuvent assez se louer de l'accueil cordial qu'ils ont reçu de vous, et des belles choses qui leur ont été montrées. J'admire vraiment la chaleur avec laquelle le vieux monsieur parle de ces œuvres d'art, et notre artiste (2) a toutes raisons d'être fier de l'impression qu'il a su produire sur un homme de ce calibre.

Je suis très peiné que votre venue ici se trouve ainsi retardée, car une de vos précédentes lettres me donnait à compter fermement sur vous dès la Noël. Entre temps, j'ai avancé de quelques pas dans mon travail (3), et je suis en mesure de vous en faire voir quatre fois plus que l'étendue du Prologue (4), bien que je n'aie encore pas écrit une seule ligne du troisième acte.

A présent que la partie terminée est là sous mes yeux, mise au net par une main autre que la mienne, et qu'elle est plus vraiment détachée de moi, elle me donne une joie véritable. J'ai l'impression qu'il saute aux yeux que je me suis surpassé moi-même, et je le dois à mon intimité avec vous, car, seuls, le contact prolongé et fréquemment réitéré avec une nature d'esprit si différente de la mienne et que je puis considérer à distance comme une réalité objective, et puis le mouvement intense qui me porte vers elle et le double effort que j'applique à la contempler et en même temps à l'assimiler en pensée,

(1) Les propriétaires de la maison de ville qu'habitait Schiller, Griesbach, professeur à l'Université, et sa femme, avaient rendu visite à Gœthe le 3 janvier.

(2) H. Meyer.

(3) *Wallenstein.*

(4) *Le Camp de Wallenstein.*

— seule cette heureuse circonstance pouvait me faire capable de reculer si loin, et en tous sens, les bornes de ma propre nature. Il me semble que la clarté et la tranquillité rassise qui sont le fruit d'un âge plus avancé n'ont pas été acquises aux dépens de la chaleur qui était le propre de l'âge plus jeune. — Mais il serait plus convenable que j'attendisse de m'entendre dire tout cela de votre bouche, plutôt que de vous l'apprendre moi-même.

Je me le tiendrai désormais pour dit de ne plus jamais aller chercher mes sujets ailleurs que dans l'histoire ; choisir des sujets inventés à plaisir serait, pour l'homme que je suis, courir m'échouer sur un récif. Idéaliser le réel est une tout autre fonction que réaliser l'idéal, et cette dernière tâche est proprement de rigueur lorsqu'on a affaire à des fictions librement conçues. Mes capacités suffisent à animer une matière exactement définie et limitée, à lui communiquer de la chaleur, à la faire jaillir en quelque sorte, parce que la précision même d'un sujet de cet ordre tient en main les rênes de ma fantaisie et réfrène mon caprice.

Si je parviens à me concilier au moyen de quelques drames la faveur de notre public, j'aimerais bien ensuite me rendre coupable quelque jour d'une méchanceté bien noire, et exécuter un vieux projet que m'a suggéré jadis Julien l'Apostat (1). J'aurais là encore une fois un milieu historique très particulier et nettement défini, où je n'aurais pas trop de peine à cueillir un beau butin poétique, d'autant que l'intérêt puissamment dramatique du sujet ne manquerait pas de communiquer une intensité d'autant plus véhémente à la forme poétique dans laquelle il serait traité. Si le *Misopogon* de Julien ou ses lettres — en traduction, bien entendu — se

(1) Il songeait vraisemblablement à en faire le sujet d'une épopée.

trouvaient à la bibliothèque de Weimar, vous m'obligeriez infiniment en les apportant.

On dit que Charlotte Kalb est en effet en danger de devenir aveugle (1); elle serait terriblement à plaindre.

Adieu. Je joins à ma lettre celle que Körner m'écrit au sujet de votre *Pausias*. Ayez la bonté de me renvoyer la lettre de Humboldt (2); je voudrais y répondre lundi (3). — Sch.

399. Gœthe a Schiller.

Je vous félicite du contentement que vous donne la portion dès à présent terminée de votre œuvre. Vous savez dominer avec une telle netteté du regard les exigences qu'il sied que vous vous imposiez, que je n'ai pas la moindre inquiétude quant à la parfaite justesse du témoignage que vous vous rendez. L'heureuse et harmonieuse rencontre de nos deux natures a été dès à présent pour l'un et l'autre de nous la source de plus d'un profit, et j'espère que nos rapports continueront de manifester leurs effets dans le même sens. Si je vous ai rendu le service d'être pour vous l'expression représentative de bon nombre de réalités objectives, vous m'avez, en revanche, ramené de l'observation trop rigoureusement objective du monde extérieur et de ses lois au repliement sur moi-même. Vous m'avez enseigné à considérer d'un œil plus attentif la complexité de l'homme intérieur, vous m'avez procuré une seconde jeunesse, et vous avez à nouveau fait de moi le poète que j'avais autant dire cessé d'être.

Je continue de me ressentir d'une façon singu-

(1) Elle perdit définitivement la vue en 1820, après de longues souffrances.

(2) Il l'avait envoyée à Gœthe le 29 décembre; voir, tome II, la lettre 394.

(3) 8 janvier.

lière des effets de mon voyage. Il m'est impossible de faire encore aucun usage de tous les matériaux que j'y ai amassés, et j'en suis venu à ne plus me sentir la moindre velléité de faire quoi que ce soit. Je me souviens d'avoir au temps jadis passé par des états pareils, et je sais fort bien, par tout un ensemble de cas analogues et de circonstances probantes, qu'il faut que les impressions travaillent très longtemps dans le secret de mon for intérieur avant que je constate qu'elles sont mûres pour une utilisation poétique. C'est aussi pourquoi j'ai pris mon parti de m'abstenir sans réserve, et il ne me reste plus qu'à attendre ce que m'apportera le premier séjour que je ferai à Iéna.

L'accueil que fait Körner à mon *Pausias* me paraît, comme toujours, tout à fait digne de remarque. Vous voyez que nous n'avons pas mieux à faire que de donner à nos ouvrages toute la perfection et toute la richesse que nous pouvons y mettre, en sorte que chacun trouve à y glaner ce qui est à son gré, et les goûte à sa façon. Il y a du vrai dans l'observation de Körner (1) : dans le poème, les masses groupées ont la netteté d'une peinture, mais ont de plus la vie que leur communiquent le sentiment et le souvenir, ce qui donne un intérêt de plus et plus de piquant à la rivalité où s'affrontent le poète et le peintre.

Au reste, les poésies insérées dans le dernier *Almanach des Muses* m'ont été une nouvelle occasion de vérifier jusqu'à l'évidence à quel point l'appro-

(1) Dans cette lettre à Schiller, datée du 25 décembre, Körner écrivait : « Où *Le nouveau Pausias* me plaît surtout, c'est lorsque je vois en pensée un tableau qui le représenterait, et où seraient figurés la fleuriste et son bien-aimé, groupés comme ils le sont dans les six premiers distiques du poète. Le poème rivalise de vérité expressive avec la peinture. Et le poète, qui sait user de ses avantages, va bien plus loin que l'image visuelle, jusque dans le domaine des idées, des sentiments et des souvenirs. »

bation la plus flatteuse est incapable de rien nous apprendre, et le blâme, de quelque ordre qu'il soit, est fatalement pour nous sans profit. Aussi longtemps qu'une œuvre d'art attend encore d'être réalisée, personne n'admet le moins du monde qu'elle soit exécutable ; le jour où elle est là, louange et blâme n'ont jamais qu'une valeur subjective ; on voit des gens dont on ne saurait contester le goût regretter qu'il n'y ait pas ici quelque chose en plus, là quelque chose en moins, sans se douter que l'œuvre entière s'en trouverait anéantie ; si bien que la vertu proprement négative de la critique, qui devrait être de toutes la plus haute, est elle-même pour nous comme si elle n'était pas.

J'ai bien des raisons de souhaiter que votre *Wallenstein* ne tarde pas à être achevé. Ne nous lassons pas, aussi bien au cours de votre travail qu'après coup, de faire effort pour tirer définitivement au clair les exigences majeures du drame. Si vous vous astreignez dans l'avenir à être toujours très prudent dans le choix du sujet, très exact et circonspect dans le dessin du scénario et dans son exécution, je ne vois pas de bonnes raisons pour qu'avec le talent que vous avez aujourd'hui bien en main et avec votre richesse intérieure, vous n'écriviez pas chaque année quelques pièces. Car il me paraît manifestement nécessaire qu'un auteur dramatique se produise fréquemment, que sans cesse il renouvelle et rajeunisse l'action qu'il a atteinte, et que, s'il possède les dons nécessaires, il ne cesse d'y ajouter.

Il est exact que notre pauvre amie Charlotte Kalb est très mal en point. Dès à présent, elle ne dispose plus de la plénitude de sa vision, et il se pourrait en effet qu'elle la perdît totalement (1).

Je penserai à Julien.

Ci-joint l'*Entretien philosophique* que je vous ai

(1) Voir la lettre précédente.

annoncé (1). Le Chinois m'aurait encore mieux plu s'il avait saisi le brasero et s'il l'avait tendu à son contradicteur en lui disant : « Tiens, voici que je l'ai créé, tu peux le prendre et en faire usage ! » Je serais curieux de savoir ce que le jésuite aurait trouvé à répondre (2).

Le livre de Schelling (3) m'a suggéré diverses idées dont il faudra que nous parlions plus en détail. J'accorde très volontiers que ce que nous connaissons n'est pas la nature elle-même, et qu'elle n'est reçue en nous que selon de certaines formes et de certaines capacités de notre esprit. Entre l'envie qu'a

(1) Dans la lettre 397.

(2) L'anecdote rapportée par Erasmus Francisci est empruntée au livre du P. Trigault sur les missions des jésuites en Chine. Il y est raconté que le père Matthæus Riccius, au cours de ses prédications, rencontra à Nanking un contradicteur têtu et narquois dans la personne d'un vieux mandarin de soixante-dix ans, aussi réputé pour sa science que pour ses vertus. La controverse s'engagea. Le père ayant demandé au Chinois comment il se représentait le Souverain du ciel, l'autre lui répondit tranquillement qu'il ne se le figurait nullement comme supérieur en majesté et en puissance à un homme quelconque. « Alors, reprit le jésuite, tu saurais faire ce qu'a fait le Souverain du ciel? — Fort bien, dit le Chinois, et je ne serais pas embarrassé de créer le ciel et la terre. — Eh bien ! mon bon ami, fit le jésuite, crée donc un brasero pareil à celui-ci. » Sur quoi le Chinois proteste que le procédé de discussion est déloyal, et attaque à son tour : « Lorsque tu discours du soleil et de la lune, dit-il au jésuite, est-ce toi qui grimpes jusqu'au ciel, ou sont-ce ces astres qui descendent jusqu'à toi? — Ni l'un ni l'autre, répond le jésuite ; lorsque nous songeons à quelque objet, nous dessinons sur la table rase de notre entendement une image de cet objet, et nous sommes maîtres à tout moment de renouveler et de raviver cette image. — Fort bien, s'exclame le Chinois tout radieux : tu vois bien que toi aussi tu as créé un soleil et une lune ; et il n'y a pas la moindre raison pour que chacun de nous ne crée pas de même, quand il lui plaît, tous les objets qui sont au monde. » La réplique ne fut pas du goût du jésuite, qui la déclara fort impertinente.

(3) Voir ci-dessus la lettre 397.

l'enfant de cueillir la pomme qui pend à l'arbre et la chute de cette pomme, qui passe pour avoir suggéré à Newton la première idée de sa théorie, il se peut fort bien qu'il y ait toute une échelle de degrés dans l'intuition dont on ferait bien de nous dresser une bonne fois, bien au complet, le tableau, en nous donnant clairement à entendre ce que l'on considère comme le degré suprême. Je sais bien que l'idéaliste transcendantal est fermement convaincu qu'il est solidement installé tout en haut de l'échelle ; mais ce qu'avec la meilleure volonté du monde je ne parviens pas à trouver à mon goût, dans son cas, c'est qu'il déclare la guerre aux autres modes de représentation, car je ne vois pas de bonne raison pour en contester aucun. Allez donc ôter du cerveau d'une certaine catégorie d'hommes la croyance à la finalité externe des êtres organiques, alors que l'expérience journalière paraît confirmer cette manière de voir, et qu'un semblant d'explication a si aisément raison des faits les plus difficiles. Vous savez combien, pour ma part, j'adhère fortement à l'idée de la finalité interne des êtres organisés, et pourtant, il n'est pas possible de nier qu'ils soient jusqu'à un certain point déterminés du dehors et en relations de dépendance à l'égard du dehors, ce qui ramène plus ou moins à l'autre manière d'envisager les choses, outre qu'il n'est pas possible de l'éviter complètement dans l'énonciation courante des faits. De même, l'idéaliste a beau se défendre avec toute l'énergie qu'il voudra des choses en soi, il n'en est pas moins vrai qu'au moment où il y songe le moins, il va se heurter aux choses qui sont situées hors de lui, et, dès leur premier contact, elles ne le mettent pas moins mal à l'aise que le brasero ne mettait le Chinois. Je persiste à penser que, s'il est interdit à l'un des éléments de la dualité fondamentale de pénétrer jamais du dehors jusqu'à l'esprit, l'autre, en revanche, ne sera guère moins impuis-

sante à atteindre du dedans jusqu'aux corps, et que le plus sage est donc toujours de s'en tenir à « l'état de nature en matière philosophique » (Schelling, *Idées*, page XVI) (1), et de faire de son mieux le meilleur usage possible de cet état d'indivision, jusqu'au jour où les philosophes voudront bien se mettre d'accord sur les moyens qui permettront de réunir à nouveau ce qu'il leur a plu de dissocier.

J'en suis parvenu, une fois de plus, à un certain nombre de points sur lesquels il me faut des certitudes plus précises avant de poursuivre mes recherches, et sur lesquels je vous consulterai oralement. Adieu. J'aime mieux retarder d'un peu de temps ma venue, pour être plus sûr de passer ensuite avec vous, sans être interrompu, des journées bienfaisantes et fécondes. — *Weimar, le* 6 *janvier* 1798. — G.

400. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *janvier* 1798.

Cotta m'a envoyé pour vous ce que je joins à ma lettre (2) ; il continuera à vous en faire le service. Il fera toujours passer par moi le paquet qui vous sera destiné, parce qu'il n'est pas possible d'affranchir jusqu'à Weimar.

(1) Le passage de Schelling auquel il est fait allusion est ainsi conçu : « Comment il est possible qu'il existe un monde situé hors de nous, comment il est possible qu'il y ait une nature, et, par suite, une expérience, — c'est un problème dont nous sommes redevables à la philosophie, ou, plus exactement, c'est avec ce problème qu'est née la philosophie. Jusque-là, les hommes avaient vécu dans l'état (philosophique) de nature ; l'homme, jusque-là, ne faisait qu'un avec lui-même et avec le monde qui l'environne. »

(2) Deux exemplaires de la *Neueste Weltkunde* de Posselt, journal politique qui avait commencé à paraître avec la nouvelle année, et qui ne tarda pas à être transformé pour s'appeler la *Gazette universelle* (*Allgemeine Zeitung*).

Je ne puis aujourd'hui que vous souhaiter le bonsoir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et je vais me mettre tout de suite au lit. Comment supportez-vous l'affreux temps qu'il fait? Je le ressens dans chacun de mes nerfs. Je me félicite pour vous que vous ne soyez pas ici à présent. Adieu. — Sch.

401. Gœthe a Schiller.

Il a fait un tel temps au cours des dernières journées, que ce qu'on avait de mieux à faire était de s'abstraire autant que possible de l'existence d'un ciel et d'une terre ; et, pour ma part, je n'ai guère quitté mon cabinet. Entre temps, j'ai profité de ces heures sans couleur et sans joie pour me remettre à la théorie des couleurs, et, pour voir plus clair dans ce que j'ai de fait, j'ai mis de l'ordre dans mes papiers. Je n'ai cessé, depuis le début, de tout noter exactement au jour le jour, si bien que j'ai tout conservé au complet, aussi bien mes faux pas que mes progrès dans la bonne voie, mais surtout mes moindres expériences, mes observations et les idées qui m'ont traversé l'esprit ; je viens maintenant de dépecer ces cahiers, j'ai fait faire des chemises de papier, portant chacune sa rubrique selon un plan exact, et j'y ai tout réparti. De cette manière, il m'est possible de mieux embrasser d'un coup d'œil ce que j'ai en provision pour chacun de mes chapitres, ce qui me permet de détruire tous les papiers inutiles, en mettant à part ce qui peut servir, et en en ramassant les résultats. C'est seulement aujourd'hui que je m'aperçois après coup à quel point l'entreprise était insensée, et je me garderai bien désormais de m'exposer jamais à pareille aventure. Car, même après tout ce travail de classement et de triage, il reste encore fort à faire pour amener mes matériaux jusqu'à une forme d'exposition où l'on voie clair. J'y ai pourtant gagné de me sentir en

progrès notable, car, si je n'y avais apporté cette ardeur singulière d'enthousiasme, il ne m'eût guère été possible, avec la nature de mon esprit, de me donner une idée de ces matières techniques. Je vous envoie ci-joint une petite dissertation, qui peut avoir environ quatre à cinq années de date (1) ; vous vous amuserez sûrement à voir comment je voyais alors les choses.

Je joins également à ma lettre les élucubrations esthétiques de M. Bouterwek (2) ; gardez-les soigneusement jusqu'à mon arrivée. Je ne crois pas avoir jamais rien vu d'aussi étrange. Le tout me paraît être fait d'un vieux bagage traditionnel additionné d'idées personnelles fort peu précises et de bribes dérobées à la philosophie nouvelle. Ce qui serait sûrement assez gai, ce serait de mettre un jour ou l'autre la main sur quelques-uns de ses cahiers de cours, et je vais dresser mes batteries en conséquence.

Cotta a une gentille attention en nous envoyant sa nouvelle *Revue universelle*, et je l'en remercierai. La feuille ne manquera pas de trouver un public très étendu, bien que je ne puisse vous dissimuler que le ton qui y est adopté choque mon goût personnel : il me rappelle la *Chronique* de Schubart (3), et manque tout à la fois de tact et de dignité ; mais ce n'est pas là ce qui importe. Souhaitons que notre ami Cotta y trouve son compte. Si je puis ultérieurement l'obliger en y contribuant d'une

(1) *De l'expérience considérée comme intermédiaire entre l'objet et le sujet;* il l'avait écrite en 1793.

(2) L'*Esquisse de leçons académiques sur l'esthétique* de Bouterwek avait paru à Göttingen en 1797. Gœthe tenait le volume de Hufeland.

(3) La *Deutsche Chronik*, rédigée par Schubart, et publiée à Augsbourg et à Ulm, parut, d'abord, depuis 1774, sous ce titre, puis, de 1787 à 1790, sous le titre de *Deutsche Vaterlandschronik*, enfin, à partir de 1790, sous le simple titre de *Chronik*.

manière quelconque, je le ferai bien volontiers. Le troisième numéro m'est parvenu dès hier, directement.

Tenez-vous en aussi bonne santé que vous le pourrez. Je me résigne, quant à moi, à passer ici le mois de janvier tout entier ; le 30, j'ai encore à donner un opéra (1), après quoi je courrai vous retrouver, et compte bien trouver votre *Wallenstein* en bonne voie. D'ici-là, tout porte à croire que je ne ferai pas autre chose que trier et classer. Adieu. — *Weimar, le* 10 *janvier* 1798. — G.

402. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *janvier* 1798.

Votre article fournit un excellent spécimen en même temps qu'une excellente justification de votre méthode de recherche en matière d'histoire naturelle, et effleure les problèmes derniers et les postulats suprêmes de toute expérimentation rationnelle, bien qu'elle ne se propose à vrai dire de formuler de préceptes directeurs que pour une seule discipline. J'en ferai une nouvelle lecture attentive, j'y réfléchirai à loisir, et je vous ferai alors part de mes remarques. Vous montrez par exemple, d'une manière très lumineuse à mon gré, le péril qu'il y a à prétendre prouver purement et simplement un théorème au moyen d'expériences, et cet avertissement me paraît coïncider avec cette autre maxime philosophique qui interdit de demander uniquement à des exemples la preuve des propositions qu'on a énoncées, pour la raison qu'aucun exemple ne recouvre exactement une proposition. Suivre

(1) *La Jalousie punie* de Cimarosa, en l'honneur de la duchesse Louise, dont la fête anniversaire tombait ce jour-là.

(2) Voir la lettre précédente.

la méthode inverse, c'est méconnaître totalement la différence essentielle qui sépare le monde de la nature du monde de l'entendement, que dis-je, c'est supprimer la nature tout entière, en nous réduisant à ne trouver jamais dans les choses que la représentation que nous en avons et à n'atteindre jamais au résultat inverse. D'une manière générale, un phénomène ou un fait, qui de sa nature est multiplement conditionné dans toutes ses parties, ne saurait en aucune manière s'adapter rigoureusement à une règle, toute règle, de sa nature, étant simplement conditionnante. J'aimerais à vous voir consentir à développer les idées maîtresses de cette dissertation, pour elles-mêmes, et abstraction faite des recherches et des expériences particulières auxquelles elle est destinée à servir d'introduction. Vous vous trouveriez conduit à tracer, pour le plus grand profit de chacun, une ligne de démarcation plus rigoureuse et plus nette entre la recherche positive et la réflexion spéculative, on en serait amené à se convaincre que, si l'on veut sincèrement que la science acquière plus de largeur, il est indispensable, d'une part, que l'on suive le phénomène à la piste sans prétendre d'emblée en reconstituer l'unité intégrale, qu'on l'aborde par toutes ses faces et qu'on ait pour unique souci de saisir la nature à l'œuvre dans toute la riche ampleur de son action, — et que, d'autre part, mais une fois seulement que la première étape de la recherche aura été victorieusement franchie, on encourage hardiment la libre initiative des puissances imaginatives, on permette aux dons de l'invention combinatoire de s'y donner tout à leur aise pleine carrière, sous cette unique réserve que les facultés représentatives devront se borner à créer et à construire dans les limites de leur propre domaine, et se garderont d'empiéter jamais sur le fait lui-même, pour y introduire quoi que ce soit de leur cru. Car, à mon

sens, la science de la nature a, jusqu'à ce jour, péché doublement, et en deux sens qui sont à l'inverse l'un de l'autre : les uns ont rétréci la nature à force de spéculation, et les autres ont, en revanche, trop prétendu restreindre l'expansion de la puissance spéculative en la bornant trop strictement aux limites du donné. Il faut de toute nécessité que l'une et l'autre fonctions obtiennent les droits qui leur reviennent, si l'on veut vraiment rendre possible un empirisme rationnel, et il est parfaitement possible de rendre pleine justice à l'une et à l'autre à la condition qu'une police critique sévère délimite leurs champs d'action. Sitôt que l'on favorise outre mesure la libre expansion des facultés spéculatives, il arrive facilement — et l'expérience l'enseigne — que la multiplicité des points de vue doctrinaux, qui a normalement pour effet qu'ils se limitent mutuellement dans leur action et que fréquemment ils prennent alternativement la place l'un de l'autre, s'empresse de mettre à profit le dommage qu'a créé l'ambition despotique de celui d'entre eux qui s'est trouvé privilégié, et c'est ainsi que, sur la grande route de la spéculation, on se trouve contraint par force de revenir au donné.

L'entretien métaphysique du père et du Chinois m'a beaucoup amusé, et la saveur gothique de la langue qu'écrit l'auteur est un ragoût de plus. La seule chose qui m'inquiète — comme il arrive souvent en pareil cas — c'est que je me demande si derrière les arguments du Chinois il y a subtilité raffinée ou simplement vulgaire banalité. Où avez-vous déniché ce joli morceau (1). Il serait assez drôle de l'imprimer quelque part, en en faisant une discrète application à nos philosophes ultra-modernes.

La boutique esthétique de Bouterwek (2) est en

(1) *Morceau* en français dans le texte.
(2) Voir la lettre précédente.

effet prodigieuse. Je n'ai encore jamais vu, associées à des doses pareilles, la plate faconde du littérateur et la parfaite confusion des idées, pareille outrecuidance prétentieuse d'allure scientifique jointe à un aussi lamentable bagage d'oripeaux mal assortis.

L'ajournement de votre venue jusqu'en février va me faire paraître bien long ce triste mois de janvier, mais je vais tâcher du moins de tirer de ma solitude l'unique profit qu'elle comporte, et d'avancer activement dans mon *Wallenstein.* Au reste, il ne sera pas mauvais qu'avant de vous soumettre la pièce, je l'aie conduite jusqu'au point où l'action atteint à un certain paroxysme, après quoi elle n'a plus qu'à se mouvoir pour ainsi dire d'elle-même et qu'à descendre la pente ; car, dans les deux premiers actes, elle ne fait encore que monter vers son faîte.

Adieu ; amitiés à Meyer. Ma femme vous envoie ses meilleurs souvenirs. — Sch.

403. Gœthe a Schiller.

Votre très instructive lettre me trouve occupé aux couleurs produites par les plaques de verre pressées l'une contre l'autre : c'est le phénomène qui vous a si vivement frappé, et c'est celui que je suis pour le moment occupé à suivre jusque dans ses éléments constitutifs, car mon dessein est d'élaborer jusqu'au bout mes chapitres successifs, l'un après l'autre. Songez donc à rédiger les idées qui vous viendront à l'esprit à l'occasion de mon article ; car il est indispensable, au point où nous en sommes, que nous allions vigoureusement de l'avant, et le livre de Schelling me fortifie dans la pensée que nous avons peu de chose à attendre de nos nouveaux philosophes. Ces jours derniers, en disloquant et en ordonnant mes papiers, j'ai constaté

avec satisfaction qu'à force de cheminer consciencieusement et de noter modestement mes observations, parti que j'étais d'un réalisme sans souplesse et d'un objectivisme terre à terre, j'en suis venu à pouvoir signer votre lettre d'aujourd'hui comme ma propre profession de foi. Je verrai s'il me sera possible, dans mon travail actuel, de manifester ma conviction de manière qu'on ne puisse s'y méprendre.

Au cours de cette dernière semaine, en reprenant en main divers écrits de physiciens, j'ai été très frappé de voir les chercheurs, pour la plupart, se borner à prendre occasion des phénomènes naturels pour déployer leurs facultés personnelles et pour faire tout bonnement leur métier. On est stupéfait de constater à quel point Newton, hors de tout propos, fait le géomètre dans son *Optique* : autant vaudrait mettre les phénomènes naturels en musique ou en vers, sous le prétexte qu'on est chef d'orchestre ou poète. Pour le mécanicien, la lumière est faite de petites balles qui se heurtent mutuellement et se poussent, et les diverses couleurs, à l'entendre, résultent de l'obliquité plus ou moins grande de leurs rebondissements. Pour le chimiste, c'est au phlogistique qu'il faut recourir, et, en ces temps derniers, à l'oxygène ; un savant de sens rassis et de réserve modeste tel que Klügel (1) doute et s'abstient de décider, Lichtenberg (2) exécute des cabrioles et taquine les manières de voir des autres, Wünsch (3) apporte une hypothèse qui est plus folle qu'un chapitre de l'*Apocalypse*, et dépense des trésors d'ingéniosité, d'habileté expérimentale, de sagacité combinatoire à défendre l'idée la plus saugrenue

(1) Dans ses notes additionnelles à sa traduction de l'*Histoire de l'optique* de Priestley.
(2) Dans ses *Eléments de physique*.
(3) Dans ses *Expériences et observations relatives aux couleurs de la lumière*, parues en 1792.

que le monde ait jamais vue éclore, Gren (1) répète purement et simplement les vieilleries, comme s'il récitait son catéchisme, et affirme que c'est là qu'est le vrai. En un mot, chacun n'a plus ou moins d'autre souci que de solidariser le sujet qu'il traite avec l'état de sa propre humeur, et de s'y installer tout à sa convenance personnelle. Il faudra voir comment nous nous y prendrons pour obvier à ces écueils ; je compte sur vous pour m'ouvrir l'œil sur les périls.

Je rédigerai prochainement à votre intention un aperçu (2) de tout le sujet afin de motiver exactement ma méthode, le but et le sens de tout mon travail (3).

Je ne veux plus aujourd'hui que vous féliciter des heureux progrès de *Wallenstein*. L'entretien philosophique assez ahurissant que je vous ai communiqué est emprunté au *Miroir poli de neuf de l'histoire, de l'art et des mœurs* d'Erasmus Francisci (4), livre démodé, mais qui renferme une masse de matériaux qui peuvent nous être utiles.

Adieu. La messagère attend à ma porte. — *Weimar, le* 13 *janvier* 1798. — G.

404. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 15 *janvier* 1798.

Je ne puis aujourd'hui que vous saluer affectueusement. J'écrirai demain soir par la poste. Je me suis plongé à corps perdu dans une scène capitale, si bien qu'il faut l'appel du veilleur de nuit pour m'avertir que l'heure est venue de m'arrêter. Le travail continue d'aller fort bien, et, bien que le

(1) Dans ses *Principes de physique.*

(2) *Apperçu*, en français dans le texte.

(3) Le surlendemain, 15 janvier, Gœthe rédigea en effet sa dissertation sur *l'Expérience et la science.*

(4) Voir ci-dessus les lettres 397, 399, 402.

poète ne soit guère mieux placé pour estimer la valeur de son premier brouillon que le marchand ne l'est pour évaluer sa cargaison alors qu'elle est encore en haute mer, je ne crois pourtant pas avoir perdu mon temps. Adieu. — Sch.

405. Gœthe a Schiller.

La bonne nouvelle que vous me donnez des heureux progrès de votre travail me tient lieu de la lettre plus longue dont je ne me passe jamais volontiers.

Vous recevrez ci-joint une petite étude (1) sur un certain nombre de questions que j'aurais bien mieux aimé traiter avec vous de vive voix sans plus tarder. Je crois bien que si nous renouvelons encore un certain nombre de fois notre assaut contre mon sujet, il faudra pourtant qu'il s'avoue vaincu. J'ai lu hier, dans la *Physique* de Gren, le chapitre relatif à l'électricité ; il est aussi raisonnable que celui qui traite des couleurs l'était peu ; mais il est vrai qu'il trouvait la matière singulièrement élaborée et digérée.

Autant que je puisse m'en rendre compte au point où j'en suis, la doctrine des couleurs, attaquée par le bon côté, doit se prêter à un exposé cohérent infiniment mieux que l'électricité ou le magnétisme, pour la raison que j'y ai affaire, non plus à des signes, mais aux relations et aux effets réciproques de diversités naturelles qui frappent effectivement la vue.

Ci-joint un supplément de notre ami Hirt à son article sur le *Laocoon* (2). Böttiger, selon sa chère

(1) La dissertation sur *l'Expérience et la science* dont il est question dans la lettre 403.

(2) L'article avait paru dans le 10e numéro des *Heures* pour 1797 (voir ci-dessus la lettre 338) ; le supplément parut dans le 12e numéro.

habitude, a communiqué ma propre étude sur ce sujet à ce bon ami, qui s'en est trouvé fort surexcité, ainsi que vous le montreront ces pages complémentaires. Il est à noter qu'il emprunte les exemples qu'il allègue à des bas-reliefs qui, ne fût-ce qu'en raison de leur qualité d'œuvres d'art de second ordre, jouissent évidemment d'une liberté de mouvement plus grande, et qu'il ne souffle pas mot des Niobides, qui sont une œuvre du rang le plus élevé, mais qui ne viennent pas à l'appui de son hypothèse. Si jamais cet ensemble parvient à Paris sans accident et y est exposé (1), tous nos bavardages sur ce sujet auront vite fait de s'en aller en fumée.

On commence à gémir à Paris sur le mauvais état dans lequel y arrivent les œuvres d'art qu'on y a expédiées (2). C'est ainsi par exemple qu'au témoignage de Meyer, la *Sainte Cécile* de Raphaël n'était absolument pas en état de supporter le transport, parce que le fond de craie s'était soulevé en divers endroits, et que les secousses n'ont pu manquer de le détacher et de le ruiner. J'envie vraiment M. Posselt de pouvoir se réjouir jusqu'au plus profond de ses entrailles des triomphes de cette nation arrogante et insolemment orgueilleuse (3).

Adieu. J'en ai encore pour quelques semaines de besognes diverses ; mais, sitôt l'anniversaire passé (4). je viendrai prendre ma part de votre

(1) Le groupe des Niobides, qui appartenait au musée de Florence, faisait partie des œuvres d'art enlevées à l'Italie et transportées à Paris.

(2) C'est une allusion à la vigoureuse campagne menée à Paris, depuis 1796, par Quatremère de Quincy contre le démembrement des trésors d'art d'Italie.

(3) Le journal de Posselt (voir ci-dessus les lettres 400 et 401) prit si hautement parti en faveur de la France que les gouvernements autrichien et russe ne tardèrent pas à témoigner leur mécontentement, si bien que la publication en fut interdite dès le mois de septembre.

(4) Le 30 janvier, anniversaire de la duchesse.

travail. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 17 *janvier* 1798. — G.

406. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 19 *janvier* 1798.

Il y aura pour vous grand intérêt et grand profit à examiner à la lumière des catégories les principes qui sont énoncés dans vos deux articles, l'ancien et le nouveau (1). Vous y trouverez la confirmation exacte de votre manière de voir, et vous y puiserez de nouvelles raisons de confiance en l'emploi régulatif de la philosophie en matière d'expérience. Je veux m'en tenir ici à quelques exemples d'application, et je vais droit à votre dissertation la plus récente. Si vous soumettez à l'épreuve des catégories l'idée de l'expérience totale — c'est-à-dire de l'ensemble du monde donné — envisagée successivement dans la triple forme sous laquelle elle nous apparaît, vous constaterez qu'elle l'exprime dans sa parfaite plénitude.

I. L'empirisme vulgaire, qui ne s'élève pas au-dessus du phénomène empiriquement donné, n'atteint jamais — du point de vue de la quantité — qu'un cas particulier, unique, qu'un élément isolé de l'expérience totale, et, par suite, est incapable de fournir une expérience ; du point de vue de la qualité, il se borne toujours à poser uniquement un fait déterminé, sans discriminer, sans en exclure ce qui en diffère, sans lui opposer ce qui lui est contraire, en un mot, sans comparer ; du point de vue de la relation, il court le péril de considérer comme essentiel ce qui est contingent ; du point de vue de la modalité, il ne dépasse pas les limites d'une réalité pure et simple, dans son impuissance à pres-

(1) Voir ci-dessus les lettres 401 et 403.

sentir le possible, ou à hausser sa connaissance jusqu'à une liaison nécessaire. A mon sens, l'empirisme vulgaire ne court jamais le risque de se tromper, pour la raison que l'erreur n'a de place que dans la science. Ce que celui-là observe, il l'observe en effet, et, comme il n'éprouve nullement la tentation d'ériger ses observations en lois qui commandent l'objet, ses observations peuvent donc, sans l'ombre d'un péril, conserver leur caractère isolé et accidentel.

II. C'est avec le rationalisme qu'apparaissent le fait scientifique et l'erreur. C'est en effet à ce degré que les facultés intellectuelles actives commencent à entrer en jeu, et l'arbitraire intervient sitôt que se donnent librement carrière des forces qui sont si naturellement portées à usurper sur l'objet.

Sous le rapport de la quantité, le rationalisme associe toujours un certain nombre de cas, et, aussi longtemps qu'il se résigne modestement à ne pas élever la simple pluralité à la dignité d'une totalité, en d'autres termes, à ne pas formuler des lois objectives, il reste inoffensif, — je dirai même qu'il est utile, puisqu'il est un acheminement à la vérité, à laquelle il n'est possible d'atteindre qu'à la condition de se libérer de l'unicité du fait isolé. Au contraire, sitôt qu'il empiète, il devient funeste à la science, pour cette raison — et votre article l'a mise en une éclatante lumière — qu'il s'enhardit aussitôt à prêter une force tyrannique à l'immense capacité de liaison de l'esprit humain, aux dépens de l'autonomie en quelque sorte républicaine des faits donnés, en un mot, parce qu'il prétend, sans plus ample informé, imposer sa propre unité à ce qui n'est encore que simple pluralité, et qu'il engendre ainsi une totalité qui n'en est pas une.

Sous le rapport de la qualité, le rationalisme oppose, comme il convient, les phénomènes entre eux ; il discerne et il compare, opération qui, elle

aussi, — comme d'ailleurs le rationalisme envisagé dans son ensemble, — est louable et bonne, et qui est l'unique voie qui conduise à la science. Mais ici encore intervient le despotisme des facultés actives de l'esprit dont nous parlions tout à l'heure ; il s'exerce immédiatement ici par l'étroitesse unilatérale du point de vue, par la brutalité des distinctions, tout comme tout à l'heure il se trahissait par l'arbitraire des liaisons. Il s'expose au péril de séparer rigoureusement ce qui est associé de nature, de même que tout à l'heure il liait ce qui est disjoint de nature. Il divise, là où il n'existe pas de divisions réelles, et ainsi de suite.

Sous le rapport de la relation, l'effort perpétuel du rationalisme vise à s'enquérir de la causalité des phénomènes, et à introduire partout le rapport de cause à effet. Opération qui, elle aussi, est fort louable, et dont la science ne saurait se passer, mais qui entraîne, elle aussi, les plus graves dommages lorsqu'elle est pratiquée sans discernement. Je me borne à me référer ici à votre dissertation, qui blâme en termes excellents l'abus auquel expose la liaison causale des phénomènes. Sur ce point, le vice capital du rationalisme consiste à rétrécir fâcheusement la nature en l'envisageant dans le sens de la longueur, et en perdant de vue le sens de la largeur.

Sous le rapport de la modalité, le rationalisme perd contact avec la réalité, et est impuissant à se hausser jusqu'à la nécessité. Le possible est l'immense domaine où il se donne carrière, ce qui explique la débauche d'hypothèses à laquelle il s'abandonne. Cette fonction de l'entendement est, elle aussi, à mon sens, indispensable, et est la condition *sine qua non* de toute science, car j'estime que, du réel au nécessaire, l'unique chemin passe par le possible. Et c'est la raison pour laquelle je bataille de toutes mes forces pour la liberté et

l'emploi illimité de la spéculation dans le champ de la physique.

III. Le phénomène dans son intégrale pureté, qui à mes yeux ne fait qu'un avec la loi naturelle objective, ne peut être atteint que par le moyen de l'empirisme rationnel. Mais, je le répète une fois de plus, l'empirisme rationnel ne saurait prendre son point d'appui immédiat dans l'empirisme vulgaire, et il est indispensable que le rationalisme leur serve en toutes circonstances de moyen terme. Il est de règle absolue que la troisième catégorie résulte de la synthèse de la première et de la seconde, et, en conséquence, nous vérifions ici encore que, seule, la mise en action totale des libres facultés actives de la pensée, associée à l'activité parfaitement authentique et épanouie aussi largement que possible de la réceptivité sensible, est en mesure de conduire à la connaissance scientifique. L'empirisme rationnel aura donc cette double tâche : il pratiquera la plus généreuse tolérance, mais il proscrira impitoyablement l'arbitraire, aussi bien l'arbitraire que l'esprit humain exerce au détriment de l'objet, que celui que pratiquent contre la libre initiative de la pensée le hasard aveugle qui règne sur le donné et l'impénétrable individualité des phénomènes isolés. En un mot, il pratiquera l'équité la plus libérale à l'égard de l'objet, — mais en refrénant la brutalité de sa puissance, — et il assurera à l'esprit humain toute la plénitude de sa liberté spéculative, — mais en lui interdisant tout net l'arbitraire.

Envisagé du point de vue de la quantité, le phénomène pur devra embrasser l'universalité des cas particuliers, étant lui-même ce qu'il y a de constant en eux tous. Et ainsi, conformément à l'esprit même de cette catégorie, il rétablira l'unité dans la pluralité.

Du point de vue de la qualité, l'empirisme rationnel a le devoir d'assigner à toute assertion

les limites exactes de sa validité, — et c'est bien là ce que nous enseigne l'exemple de tous les hommes qui ont étudié la nature dans un esprit véritablement scientifique, et qui ont su se tenir à égale distance de l'affirmation trop absolue et de l'excessive négation.

Sous le rapport de la relation, l'empirisme rationnel a l'œil également ouvert sur la causalité des phénomènes et sur leur indépendance, il envisage la nature entière dans son état réel d'action réciproque, où tout se conditionne mutuellement, et il veille donc avec le plus grand soin à ne pas faire un emploi insuffisant de la causalité en l'appliquant uniquement dans le sens de la longueur, mais à tenir toujours un compte égal du sens de la largeur.

Enfin, pour ce qui est de la modalité, l'empirisme rationnel atteint toujours et partout jusqu'à la nécessité.

Si nous l'envisageons en lui-même et abstraitement, l'empirisme rationnel n'est pas sujet aux risques d'abus auxquels sont exposés les deux modes précédents de la connaissance ; mais il faut se garder avec le plus grand soin d'être la dupe d'un faux empirisme, qui n'aurait de rationnel que le nom. C'est ainsi, par exemple, que, si une sage mesure et une limitation prudente sont, théoriquement, un des caractères propres de l'empirisme rationnel, une limitation paresseuse et timorée risque d'engendrer celui qui n'en est que le faux-semblant. Le premier des deux conduit à la possession du phénomène pur, le second n'atteint que le phénomène vide de tout contenu et creux. Il m'est arrivé fréquemment d'observer que des têtes trop scrupuleuses et sans énergie, par un respect exagéré pour les objets donnés et leur multiplicité, et par une peur exagérée de l'initiative des forces pensantes, en viennent à rétrécir du dehors et à creuser en quelque sorte par le dedans leurs assertions et leurs

énonciations, au point que, finalement, le résultat équivaut à zéro.

Il y aurait encore tant de choses à dire sur toute cette matière et sur vos thèses, que je fais mieux d'attendre votre venue pour aller vraiment jusqu'au fond du sujet, car il me faut absolument la conversation vivante pour me permettre de saisir à coup sûr la pensée d'autrui, et de ne pas la perdre de vue. Le monologue qu'est une lettre m'expose infailliblement à ne voir les choses que de mon propre point de vue. J'aimerais en particulier à obtenir de vous plus de précisions sur ce que vous entendez par « l'application *médiate* des cas particuliers aux règles dont ils relèvent ».

Ma production poétique est suspendue depuis trois jours, en dépit des heureuses dispositions où je me trouvais. Un état catarrhal du fond de la gorge, qui a sévi chez moi, et qui a gagné nécessairement tout le monde de proche en proche, a fini par s'en prendre à moi à mon tour, et cette indisposition, qui est venue me surprendre à un moment où mon travail m'avait particulièrement surexcité, a eu pour effet de me donner la fièvre toute la journée d'hier. Mais j'ai, dès aujourd'hui, la tête beaucoup plus dégagée, et je compte bien d'ici quelques jours être débarrassé de cet importun visiteur.

Tous mes compliments pour la nouvelle xénie (1). Elle trouvera sa place dans mon dossier.

Les cabrioles que M. Posselt exécute devant le public (2) pourraient bien finir par enrichir Cotta ; car il m'écrit que ses frais sont dès à présent tout près d'être couverts.

(1) Elle était vraisemblablement jointe à la dernière lettre de Gœthe ; elle s'est perdue. On estime que ce devait être l'une des *Prophéties de Bakis*, dont la première idée vint à Gœthe à cette date (voir plus loin la lettre 411).

(2) Voir ci-dessus la lettre 405.

On demande beaucoup ici si vous ne donnerez pas à Weimar l'opéra de Gotter, *l'Ile hantée* (1).

Ne consentiriez-vous pas, à présent que M. Hirt déflore jusqu'à un certain point votre article sur *Laocoon*, à donner l'article aux *Heures?*

Adieu. Amitiés de ma femme. — Sch.

407. Gœthe a Schiller.

Merci de tout cœur d'avoir soumis mes dissertations à l'épreuve des catégories ; je ne quitterai pas votre lettre des yeux, de tout mon travail. La disposition d'esprit que j'apporte à ces matières me permet à elle seule de me rendre compte que je ne tarderai pas à avoir réalisé en moi à leur égard la liberté de la pensée dans toute sa noblesse. Je rédige sans arrêt, je fouille et refouille mes matériaux, et, de tout ce fatras d'inutilités et d'erreurs, je m'efforce de dégager les phénomènes en les définissant aussi étroitement que possible, et les résultats dans toute leur intégrité. Combien j'aurai de satisfaction lorsque tout ce fouillis aura été jeté au feu, et que ce qu'il renferme de vraiment utilisable tiendra sur un petit nombre de feuillets. Mon labeur, que je traîne donc depuis huit ans, a été indescriptible, étant donné que je n'avais ni préparation spéciale ni secours pour traiter un sujet pareil, et qu'il m'a fallu me créer moi-même ma méthode, tout à la fois au cours de mes expériences et en vue de mes expériences. Au point où nous en sommes venus, nous ne nous laisserons pas rebuter par le dernier coup de collier nécessaire ; assistez-moi par le côté spéculatif, et nous en viendrons sûrement à bout plus promptement.

Je joins à ma lettre une esquisse jetée au galop

(1) Musique de Fleischmann. L'opéra fut représenté à Weimar les 19 et 23 mai.

le l'histoire de la théorie des couleurs (1). Vous rouverez là aussi matière à belles remarques sur la lémarche de l'esprit humain : elle consiste à tourner n quelque sorte dans un cercle, jusqu'au jour où il n est revenu à son point de départ. Toute cette istoire, ainsi que vous le verrez, se passe dans a sphère de l'expérience vulgaire, qui se borne à noncer le phènomène, et dans celle du rationalisme ui s'évertue à chercher des causes comme à tâtons ; ous y trouverez bien rarement un effort pour approcher vraiment les phénomènes et les coorlonner avec quelque critique. Ainsi l'histoire suffit elle seule à nous tracer notre tâche. Il y a à moyen de bâtir quelque chose qui soit vrainent intéressant. Aidez-moi tandis que j'irai de 'avant.

Je suis très peiné des fréquentes défaillances de otre santé, autant pour les souffrances qu'elle vous nflige que pour le temps perdu. Le temps mou u'il fait ne paraît pas encore gros de promesses ien agréables.

Cotta est vraiment à envier ! Il ne peut manquer l'être enchanté qu'un journal aussi sensationnel (2) asse, par ses soins, son chemin dans le monde, sans ompter que le profit en bel or sonnant vient par urcroît et double son plaisir. J'ai travaillé activenent à le répandre à Weimar.

Nous ne donnerons pas pour le moment l'opéra le Gotter (3).

Il faut que je relise mon article sur *Laocoon* (4) orsque j'en trouverai le loisir, après quoi nous verons ce qu'il y a lieu de faire. Adieu, amitiés à votre hère femme, et merci encore pour votre longue

(1) Cette esquisse n'a pas été conservée.
(2) Le journal de Posselt. Voir ci-dessus les deux lettres récédentes.
(3) Voir la lettre précédente.
(4) Voir ci-dessus les lettres 406 et 338.

lettre, qui m'est d'un grand secours. — *Weimar, le 20 janvier* 1798. — G.

408. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *janvier* 1798.

J'ai eu plus de peine à me débarrasser de mon mal de gorge que je ne m'imaginais pouvoir le prédire dans ma dernière lettre. Il me fait souffrir aujourd'hui encore, et, comme le malaise s'attaque cette fois à la tête, il compromet ma sérénité plus profondément que ne font d'ordinaire mes spasmes. J'en éprouve à l'heure où nous sommes une double contrariété, puisqu'il tombe en un moment où j'étais parfaitement entraîné, et que je comptais franchir encore une bonne étape avant votre arrivée.

Il y a dans votre courte esquisse d'une histoire de l'optique (1) bon nombre de traits fondamentaux qui fourniraient une contribution importante à une histoire générale de la science et de la pensée humaine, et, si jamais vous la traitiez tout au long, elle autoriserait de nombreuses remarques philosophiques. Seulement, l'esprit allemand n'y figurerait pas à son avantage, à moins que l'on n'anticipât sur l'avenir. Il est assez singulier que la vive indépendance d'esprit des Français ait été si prompte à se laisser intimider et à se lasser. Il semblerait vraiment qu'en somme la guerre déclarée par les Français aux idées traditionnelles ait été alimentée par la passion plus encore que par le souci de la vérité ; autrement, ils ne se fussent pas inclinés comme ils l'ont fait devant l'autorité. L'Allemand subit longtemps le joug de l'autorité et de l'erreur érigée en dogme, mais il arrive généralement que son respect naturel pour les faits et

(1) Voir la lettre précédente.

le sérieux qu'il apporte aux choses aient enfin le dessus, et c'est lui malgré tout qui d'ordinaire moissonne, pour le plus grand profit de la science.

Il n'y a pas place à la moindre hésitation : il faut absolument que vous poussiez de toutes vos forces votre occupation actuelle, et que vous meniez à bonne fin un travail déjà si fort avancé ; car, pour ma part, je ne doute pas un seul instant que votre manière de voir ne soit destinée à s'imposer finalement. Mais, si vous voulez m'en croire, après avoir attendu vainement jusqu'à présent qu'il se trouvât quelqu'un qui marchât à vos côtés et qui vous secondât dans vos recherches, le mieux est de vous passer d'aide jusqu'au bout, et d'achever votre travail, tranquillement, à vous seul, pour produire au grand jour, le moment venu, et tout d'un coup, votre doctrine entière, conduite jusqu'au point d'achèvement que comporte la méthode que vous vous êtes choisie. Ce qui n'est encore qu'en voie de devenir et ne fait encore qu'éclore ne suffit pas, semble-t-il, à en imposer aux Allemands ; tout au contraire, ils s'en irritent, et ils s'entêtent dans leur amour-propre lorsqu'on se contente d'imprimer une secousse à leurs opinions invétérées, sans aller jusqu'à les ruiner de fond en comble. En revanche, un tout pleinement achevé et un assaut méthodiquement et sérieusement conduit maîtrisent leur obstination, et rangent aux côtés de l'adversaire le dévouement à la vérité qui est, chez l'Allemand, naturel et inné. C'est ainsi que je me figure les choses, et si, d'ici trois ou quatre ans, vous placez sous les yeux du public un exposé achevé et méthodique, nous pouvons être assurés que nous en verrons les fruits. D'ici-là, le déluge chimique qui nous submerge en ce moment aura rétrogradé dans une certaine mesure, et les esprits seront mieux disposés à prendre intérêt à autre chose.

On dit que Böttiger se propose d'écrire un ar-

ticle sur le vandalisme des Français, à l'occasion du pitoyable transport des œuvres d'art (1). Je souhaiterais vivement qu'il le fît, et qu'il recueillît à ce sujet tous les traits possibles de brutalité et de négligence. Encouragez-le, et puis tâchez donc de me procurer l'article pour les *Heures*. Rien n'empêche que les presses de Cotta ne soufflent alternativement le chaud et le froid.

Adieu. J'espère vous voir ici d'aujourd'hui en huit. — Sch.

409. Gœthe a Schiller.

Je pourrais dès aujourd'hui vous envoyer une esquisse déjà meilleure de l'histoire qu'il faudra consacrer plus tard à la théorie des couleurs, et, avec le temps, elle ne fera qu'aller s'améliorant. Lorsqu'on a ainsi sous les yeux cette série d'événements intellectuels qui constitue à proprement parler l'histoire des sciences, on ne songe plus à se moquer de l'idée d'écrire l'histoire *a priori*, car, à y regarder d'un peu près, tout ce développement découle en vérité des facultés de progrès et de recul de l'esprit humain, tout s'explique par une tendance naturelle à se porter d'abord rigoureusement en avant, et à faire ensuite machine arrière.

Je vous citerai un exemple de détail. Vous vous souvenez de l'expérience faite au moyen d'un cube de verre, qui m'a permis d'établir avec un tel degré d'évidence que les rayons perpendiculaires sont modifiés tout comme les autres, et que l'image est haussée au-dessus de la base. Snellius, qui a le premier découvert la loi de la réfraction, en avait déjà fait la remarque ; mais Huyghens, qui fut le premier à faire connaître la découverte de Snellius,

(1) L'article de Böttiger, intitulé : « Comment tout cela va-t-il être traité à Paris? », parut dans le *Nouveau Mercure allemand* de 1798.

perd immédiatement de vue le phénomène dont il s'agit, pour l'unique raison qu'il ne se prête pas à sa manière mathématique — parfaitement correcte d'ailleurs — de traiter le sujet, et, depuis, personne ne veut plus en entendre parler. Il est clair que le rayon perpendiculaire n'est pas réfracté et que l'on ne peut lui appliquer le même calcul qu'aux rayons brisés, pour la simple raison que nous n'avons pas ici d'équation des angles et de leurs sinus, mais, pour n'être pas calculable, un phénomène n'en reste pas moins un phénomène ; et, ce qui est étrange, c'est que, dans le cas dont il s'agit, on ait précisément laissé de côté le phénomène que je considère pour ma part comme fondamental, celui d'où tous les autres se laissent déduire.

Je ne trouve vraiment de joie et de courage à ce travail que depuis que je me suis fermement résolu à n'en souffler mot à âme qui vive, vous et Meyer exceptés, car, à espérer vainement trouver chez autrui sympathie et collaboration, on ne fait jamais que perdre son temps. A présent, je suis en mesure de pousser lentement et régulièrement ma besogne, selon que le permettront le temps, les circonstances et mon humeur.

Je souhaite que le beau temps et l'ascension du baromètre contribuent à améliorer votre état, et j'aspire de tout mon cœur à fuir ce monde de mascarades et de spectacles pour courir vous rejoindre. Je vais tâcher de glisser ou de faire glisser à Böttiger ce que vous désirez (1) ; voici quelque temps qu'il ne se montre plus, depuis qu'il m'a joué un tour d'assez mauvais goût (2). Meyer est tout entier à son travail et vous fait mille amitiés. — *Weimar, le* 24 *janvier* 1798. — G.

(1) Voir la lettre précédente.

(2) Il s'agit de l'indiscrétion qu'avait commise Böttiger en communiquant à Hirt l'article de Gœthe sur *Laocoon;* voir ci-dessus la lettre 405.

410. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *janvier* 1798.

Je viens de signer en due forme la condamnation à mort de nos trois déesses Eunomia, Dikè et Irénè (1). Versez en l'honneur de ces nobles défuntes une pieuse larme chrétienne, mais, je vous en prie, pas de condoléances.

Cotta n'avait fait, l'an passé, que tout juste ses frais, et aurait volontiers consenti à laisser végéter ainsi la revue pour cette année encore ; mais je n'entrevoyais vraiment pas la possibilité de la faire vivre, parce que nous sommes absolument à court de collaborateurs sur lesquels nous puissions nous reposer, et que pour ma part, sans y trouver le moins du monde un profit matériel qui en valût la peine, la rédaction m'infligeait des soucis perpétuels et une foule de besognes mesquines, dont je me suis vu contraint de me libérer par une résolution énergique.

Il va de soi que nous finirons sans tapage : comme le douzième numéro de 1797 se trouvera de toutes façons retardé jusqu'en mars, nos déesses s'endormiront tout naturellement dans le sommeil éternel. D'ailleurs, nous aurions aussi la ressource de donner dans ce douzième numéro un article politico-religieux à tout casser qui nous vaudrait la suppression des *Heures* et, si vous aviez sous la main un article qui fasse l'affaire, il y a encore place pour lui dans le numéro.

Mon état de santé s'est amélioré depuis hier, mais je suis encore loin d'avoir repris goût au travail. Entre temps, j'ai occupé mes loisirs à lire Niebuhr

(1) *Les Heures* disparurent avec le dernier numéro de 1797.

et les *Voyages en Syrie et en Egypte* de Volney (1), et je conseille vraiment cette lecture à quiconque serait tenté de perdre courage à la vue des détestables événements politiquès de notre temps ; car on y apprend à savourer la chance qu'on a d'être né en Europe. Il est positivement inconcevable que ce qu'il y a d'énergie active en l'homme ne s'emploie que sur une portion si exiguë de l'univers, et que des masses si énormes de populations humaines ne jouent absolument aucun rôle dans l'avancement de l'humanité. Et ce qui me surprend plus encore que le reste, c'est que ces nations, et d'une manière générale tous les non-Européens, quels qu'ils soient, soient si complètement dépourvus, non pas tant de possibilités morales, que de capacités artistiques. On trouve chez eux du réalisme, on y trouve aussi de l'idéalisme, mais nulle part on ne voit ces deux dons spirituels se fondre pour engendrer une forme qui soit humainement belle. Je crois vraiment qu'il y aurait impossibilité absolue à trouver chez ces peuples énormes matière à un poème épique ou tragique, ou à situer chez eux quelque chose de ce genre.

Je m'en tiens là pour aujourd'hui. Adieu. Ma femme vous fait ses meilleures amitiés. — Sch.

411. Gœthe a Schiller.

Comme je ne puis prévoir quelle figure je ferai demain matin, je veux, à tout événement, dicter encore ce soir une petite lettre.

Les stances que je vous envoie (2) vous permet-

(1) Le livre de Volney avait paru en 1787. Le *Voyage en Arabie* de Niebuhr avait été publié à Copenhague de 1774 à 1778.

(2) Le *Cortège masqué en l'honneur du* 30 *janvier* 1798 fut exécuté par avance dans la soirée du 26 janvier, au cours d'une redoute, en vue de la fête anniversaire de la duchesse Louise.

tront de vous faire une vague idée lointaine du cortège qui aura lieu ce soir. Six belles amies prendront la peine de revêtir leurs plus gracieux atours et, pour éviter d'avoir recours cette fois aux allégories en marbre, et même, si possible, en peinture, nous avons figuré de la manière la plus explicite les symboles les plus caractéristiques en usant de carton, de papier, doré ou autre, de chiffons de soie et de fil de fer mince, et de toutes autres matières analogues.

L'imagination de votre chère femme se donnera plus aisément carrière si je vous transcris ici la liste des personnages :

La Paix : Mlle de Wolfskeel.

La Concorde : Mme d'Egloffstein et Mlle de Seckendorf.

L'Abondance : Mme de Werthern.

L'Art : Mlle de Beust.

L'Agriculture : Mlle de Seebach.

Ajoutez six enfants, qui seront affublés, eux aussi, de quantité d'attributs, — et c'est ainsi, par le moyen de niaiseries pareilles, dans le milieu le plus vide qu'il y ait de toute pensée, que nous comptons amener la frivolité des hommes à se donner ce soir un air de réfléchir.

Cette entrée en matière est tout à fait de mise pour ce que j'ai à vous dire du fameux poème de l'Anglais Darwin, *le Jardin botanique* (1). Je voudrais pouvoir placer sous vos yeux, en chair et en os, ce volume qui fait fureur en Angleterre, tel que je l'ai là devant moi, en un grand in-4°, relié en maroquin. Il pèse exactement cinq livres et demie, ainsi que j'ai pu m'en assurer hier ; c'est-à-dire que, comme nos almanachs pèsent à peu près autant de demi-onces que celui-ci pèse de livres, nous nous

(1) *The botanic garden*, d'Erasme Darwin, avait paru à Londres en 1791.

trouverions donc, de ce point de vue aussi, à l'égard des Anglais, dans le rapport de 1 à 32, à moins que nous ne prenions le parti de faire équilibre à ce monstre à la mode anglaise en mettant dans l'autre plateau de la balance 32 de nos almanachs. Il est splendidement imprimé, sur papier satiné, orné de planches gravées à prétentions allégoriques insensées, exécutées par Füessli, et, par-dessus le marché, embelli de-ci de-là au moyen de figures botaniques et d'autres illustrations vieillottes, vignettes au goût du jour et scènes de fantaisie ; il a des préfaces, des sommaires pour les parties successives, des notes au bas du texte, des notes à la suite du texte, où l'on trouve jeté à pleine main de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la géographie, de la botanique, de l'économie industrielle et commerciale, mais surtout des noms d'hommes célèbres, morts ou vivants, si bien qu'il n'est rien qu'on ne puisse parfaitement y apprendre et qu'on peut s'y instruire en tout ce que l'on voudra, depuis le flux et le reflux jusqu'à l'encre sympathique inclusivement.

Mais, de toutes ces bizarreries, la plus bizarre me paraît encore consister en ce que, dans cet ouvrage de botanique, il est question de tout, sauf du règne végétal. Du moins en est-il ainsi, à peu près à la lettre, pour la première partie. Voici, par exemple, pour votre édification, ce que renferme le second chant :

Allocution aux gnomes. La terre est projetée par une éruption volcanique hors du soleil ; atmosphère et océans ; sa promenade à travers le zodiaque. Alternance du jour et de la nuit, et des saisons. Premiers âges : îles bienheureuses, paradis ou âge d'or. Vénus sort des ondes marines. Les premiers grands tremblements de terre : des continents jaillissent des océans ; la lune est projetée par un volcan ; elle n'a point d'atmosphère et est glaciale ; le mouvement diurne de la terre se ralentit, son axe s'in-

cline, et elle tourne dorénavant, de pair avec la lune, autour d'un centre nouveau. Formation des roches calcaires par solution aqueuse, chaux cristallisée, marbre blanc, statue antique d'Hercule se reposant de ses travaux, Antinoüs, Apollon du Belvédère, Vénus Médicis, lady Elisabeth Foster et lady Melbourn, par M. Damer (1). Des marais. D'où provient le sel que contient la terre? Mines de sel proches de Cracovie. Provenance du salpêtre. Mars et Vénus sont surpris par Vulcain. Origine du fer. Perfectionnement apporté aux aimants artificiels par M. Michels. Emplois de l'acier dans l'agriculture, la marine et la guerre. Origine des acides. D'où proviennent le silex, le sable marin, le gypse, l'amiante, le fluor, l'onyx, l'agate, le fer oligiste, l'opale, le saphir, le rubis, le diamant. Jupiter et Europe. Feux souterrains récents, dus à une fermentation interne. Production de l'argile. Manufactures de porcelaine en Chine, en Italie, en Angleterre, ateliers de M. Wedgwood à Etruria, dans le Staffordshire. Camée représentant un esclave noir enchaîné, et signifiant l'espérance. Explication des figures du vase de Portland et du vase Barberini. Houille, pyrites. Naphte, obsidienne et ambre. Invention du docteur Franklin qui permet d'arracher à l'orage ses éclairs. Indépendance de l'Amérique, de l'Irlande, affranchissement de la France. Vieux feux centraux souterrains. Origine de l'étain, cuivre, zinc, plomb, mercure, platine, or et argent. Ruine de Mexico. L'esclavage en Afrique. Destruction des armées de Cambyse. Gnomes tenant la place des étoiles dans une sphère céleste. On met le holà aux empiétements de la mer, on met les roches en culture. La matière circule, la fumure est aux plantes ce que le chyle est aux animaux.

(1) C'est-à-dire de la femme sculpteur Mme Damer, de qui sont ces deux bustes.

Les plantes jaillissent du sol. Saint Pierre est délivré de ses fers. Circulation et transformations de la matière. Mort et résurrection d'Adonis. Les gnomes s'en vont.

Voilà ce que j'appelle un scenario de poème ! Voilà comment doit se présenter un poème didactique, s'il tient non pas seulement à enseigner, mais aussi à instruire au vrai sens du mot. Maintenant, vous pouvez vous faire une idée de tout ce qi'on voit surgir à l'improviste de descriptions, d'allégories, de comparaisons, et comment tout ce bagage défile sous les yeux sans la moindre trace d'un sentiment poétique qui y introduise la moindre cohérence. Les vers, autant que j'en puis juger, ne sont pas mauvais, et il ne manque pas de passages qui ont une certaine allure oratoire, dont le mérite revient au mètre. En un mot, vu dans le détail, cela rappelle tous ces innombrables poètes anglais qui ont travaillé dans le didactique et dans le descriptif. Quelle ne doit pas être, à la lecture de certaines parties, la béatitude des gentilshommes blasés d'Angleterre, à trouver versifiée une fois de plus, dans leur mètre favori, toute cette kyrielle de renseignements théoriques qui leur est depuis si longtemps familière ! Je n'ai le volume chez moi que depuis hier soir, et c'est une grave déception pour mon attente, car, au fond, j'ai un faible pour ce Darwin, bien que déjà sa *Zoonomie...* (1).

J'en étais là, hier, de ma lettre, lorsqu'on est venu m'appeler, pour diriger les chœurs. Tout a fort bien marché, si ce n'est que cette fois encore, comme en d'autres cas analogues, on a eu à sa disposition trop peu d'espace pour pouvoir se déployer à l'aise. Les dames s'étaient fort bien attifées, et les douze personnages, petits et grands, disposés en un demi-

(1) Voir ci-dessus, sur la *Zoonomie* d'Erasme Darwin, la lettre 136.

cercle, auraient fait bonne figure sur le théâtre, où l'on aurait pu embrasser d'un coup d'œil la diversité de leurs groupements. Mais, sur cet espace restreint, tout s'est trouvé resserré et étriqué, et, comme chacun prétendait tout voir, personne, ou peu s'en faut, n'a rien vu. Heureusement qu'une fois tout terminé, aucun des personnages n'avait rien perdu de ses attraits, et que chacun a continué de se complaire à lui-même, et de plaire à autrui.

Je m'attendais un peu à vous voir laisser nos amies (1) s'endormir de leur dernier sommeil. Mais que vous semblerait-il de l'idée de ne plus jamais publier de revues mensuelles que pour la durée d'une année? On consacrerait par exemple l'année 1798 à recueillir la copie nécessaire, et en 1799 on publierait douze numéros ; une fois le branle donné, on continuerait selon le même rythme, en laissant peut-être chaque fois un intervalle. Il faudrait se faire une loi d'être aussi varié que possible, articles intéressants, pas trop longs ; on ferait en une année le tour complet de toutes choses, et l'on s'arrangerait en sorte que, une fois l'année terminée, le tout pût se vendre sous la forme d'un volume à part.

Désirez-vous toujours que je cherche à vous procurer l'article de Böttiger?

Einsiedel (2) a écrit quelques contes qui, dit-on, sont jolis ; je tâcherais volontiers aussi de les avoir.

J'ai pour le prochain *Almanach* une idée qui est plus folle encore que n'étaient les xénies (3) : qu'allez-vous penser de cette assertion, qui paraît bien osée? Mais je n'en ferai part d'une manière plus expli-

(1) *Les Heures;* voir la lettre précédente.

(2) Camérier de la duchesse Amélie de Weimar et écrivain à ses heures.

(3) Gœthe songe à la série qui fut intitulée *Prophéties de Bakis* (voir ci-dessus la lettre 406). Elles ne parurent pas dans l'*Almanach des Muses*, et furent publiées pour la première fois en 1800, dans le recueil des *Nouveaux écrits* de Gœthe.

cite que sous de certaines conditions ; car je me réserve à moi tout seul la rédaction de ce nouveau supplément, étant bien entendu que vous resterez toujours maître, comme il va de soi, de l'accepter ou de le refuser. Avant qu'on en donne la moindre syllabe à l'impression, il faudra que le tout soit définitivement arrêté, comme s'il s'agissait d'une œuvre quelconque. Vous aurez beau chercher à deviner, et remuer ciel et terre, je vous défie bien de trouver ; mais peut-être cette chasse vous procurera-t-elle quelque découverte analogue, dont on pourrait faire son profit dans l'avenir.

Adieu. Comme j'aimerais à passer ces belles journées dans votre voisinage ! Je n'attends plus qu'une lettre de Stuttgart, qui doit m'apprendre si Thouret (1), à qui nous avons fait appel pour la décoration du château, ne risque pas d'arriver ces jours-ci.

Jouissons donc du plaisir d'habiter cette partie du monde, même s'il arrivait que les choses dussent encore se gâter quelque peu en Europe. — *Weimar, le* 27 *janvier* 1798. — G.

412. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *janvier* 1798.

Nous vous remercions de tout cœur pour toutes les magnifiques inventions et les ingénieuses nouveautés dont nous a gratifiés votre dernière lettre. Nous vous devons le plaisir d'avoir pu prendre notre part de tout ce beau cortège, sans être incommodés par la bousculade et la poussière.

Il n'y a pas grand'chance que le poème de Darwin eût réussi en Allemagne. Ce qu'il faut aux Allemands, c'est du sentiment, et l'accueil qu'on trouve

(1) Architecte de Stuttgart.

est d'autant plus unanimement favorable qu'on met plus de platitude dans sa sentimentalité ; pour trouver du charme à ces extravagances d'une imagination qui jongle avec des idées théoriques, à cette débauche d'allégories, à cette froide intellectualité et à cette érudition versifiée, il n'est au monde que les Anglais d'aujourd'hui, avec leur frigidité blasée. J'ajoute que l'œuvre dont vous me parlez montre aussi à quel rôle une classe d'hommes considérable et qui jouit de la considération générale trouve naturel de ravaler la poésie, et les philistins n'en auront que plus beau jeu pour marquer un point contre les poètes qui leur tiennent tête.

Au reste, je ne suis pas convaincu que le sujet soit impossible et répugne radicalement à la poésie, et, si le poème est un monstre, j'en inscris toute la faute au compte du poète. Si l'on commençait par envoyer promener toutes les préoccupations qu'on est convenu de qualifier de didactiques, si l'on ne se proposait d'autre objet que de donner à l'imagination le contact direct de la nature, avec toute sa riche multiplicité, sa mobilité et la complexité de ses actions et de ses réactions, si l'on mettait en scène tout l'ensemble de la création naturelle avec un amour et une dévotion véritables, si l'on entourait de respect chaque être réel et si on lui conservait l'intégrité de sa physionomie, et ainsi de suite, il y aurait de quoi remuer profondément les âmes. Mais le menu que vous avez extrait du livre pour nous l'offrir me donne au contraire à penser que l'auteur a procédé exactement à l'inverse, qu'il a cru créer l'intérêt poétique au moyen de ce qu'il a ajouté de son cru, et non pas au moyen de son sujet lui-même, et qu'il n'a donc réussi à réaliser que l'inverse exact d'un bon poème.

J'avoue mon impuissance à deviner à l'aide de quel atout vous comptez renchérir même sur les

xénies (1), et, pour avoir la moindre chance de tomber juste, il faudrait tout au moins que je susse si vous vous proposez, comme nous l'avons fait dans les xénies, d'y prendre à partie des individus, ou si vous ne songez qu'à mener une guerre impersonnelle de tendances. Si cette seconde hypothèse était la bonne, il serait difficile d'attendre qu'elle dût soulever une émotion plus vive que n'ont fait les xénies.

Je me soumets volontiers à vos conditions, si ce n'est que je ne pourrais guère m'engager à me charger de ma part de travail avant la fin de juillet, date où j'espère en avoir fini avec mon *Wallenstein*. Mais votre lettre suffit à me donner à penser qu'il ne s'agit pas dans votre intention d'une entreprise collective, et que vous serez donc seul à porter tout le poids de l'exécution.

L'article de Böttiger et les contes de M. d'Einsiedel feraient fort bien mon affaire pour le dernier numéro des *Heures*; seulement, il faudrait que j'eusse le tout d'ici trois semaines; si Einsiedel pouvait m'envoyer immédiatement quelque chose, j'aurais encore de la place dans l'avant-dernier numéro.

Votre idée d'une revue mensuelle limitée à la durée d'une année est loin d'être mauvaise, sauf que l'éditeur n'y trouverait pas son compte, parce qu'on n'aime guère à débourser d'un coup une somme aussi importante. Mais, pour ce qui est du cas particulier des *Heures*, la grande difficulté serait toujours de savoir où s'adresser pour obtenir des articles, car il est singulier que, tout en ayant pour nous l'appât d'honoraires exceptionnellement élevés, nous ayons échoué à dériver sur notre revue des ruisseaux que des offres inférieures de moitié

(1) Voir la lettre précédente.
(2) Voir ci-dessus les lettres 408 et 411.

attirent à flots pressés sur d'autres journaux.

Je regrette vivement que votre venue reste encore pareillement indécise. Peut-être votre lettre de demain m'apportera-t-elle la bonne nouvelle.

Ma femme vous envoie ses plus cordiales amitiés. Adieu. — Sch.

Un nouveau poète (1) fait ces jours-ci son apparition à mon horizon ; il ne me paraît pas dénué de qualités, à moins que je ne sois la dupe d'un certain reflet de votre propre manière, car il semble que vous ayez fait une très vive impression sur cet auteur. Je joins le poème à ma lettre ; dites-m'en votre sentiment.

413. Gœthe a Schiller.

Il est dans la nature des besognes et des distractions d'engendrer régulièrement des postérités qui leur ressemblent si bien que je ne serais pas éloigné de me résoudre à ne venir vous voir, en ce moment, que pour une journée ou pour un très petit nombre de jours ; car je ne puis encore prévoir une série un peu prolongée de loisirs.

Nous avons entendu hier un opéra nouveau (2). Cimarosa y déploie toute sa maîtrise. Le livret est dans la manière italienne, et m'a permis de constater que la niaiserie, je dirai même l'absurdité du texte peut aller de pair, sans encombre, avec la plus haute beauté de la musique. Ce qui rend possible ce paradoxe, c'est tout simplement l'esprit, pour ce motif que, sans être proprement poétique,

(1) La poétesse Louise Brachmann, de Weissenfels. Le 12e numéro des *Heures* pour 1797 donna cinq poésies de cet auteur ; l'idylle intitulée *la Chapelle dans la forêt*, que Schiller communiqua à Gœthe, était du nombre.

(2) *La Jalousie châtiée* de Cimarosa. Voir ci-dessus la lettre 401.

il n'en est pas moins une sorte de poésie, et que tout naturellement il nous élève à un niveau supérieur au sujet. Si l'Allemand a tant de peine à y être accessible, c'est parce que le pédantisme de sa nature ne lui permet de goûter les sottises que lorsqu'elles se parent d'un semblant de sentimentalité ou de sens commun.

Ci-joint un document qui n'est pas chose ordinaire : il y est annoncé qu'un dernier survivant des vieux maîtres-chanteurs de Nuremberg (1) se propose de publier un choix de ses poésies. Je connais diverses choses de lui, et je regrette d'avoir négligé de le voir en personne à mon passage à Nuremberg. Il a écrit des poésies qui sont pleines d'esprit et de naturel, qu'il serait aisé de traduire en bon allemand et dont personne n'aurait à rougir. Nous recevrons le livre par les soins de Knebel, sitôt qu'il aura paru.

Ce bon ami est donc de retour à Ilmemau, et sa belle (2) va se mettre en route sous peu de jours pour aller faire plier sous le joug de l'hymen sa vieille nuque rebelle aux courbettes. Comme je lui veux du bien, de tout mon cœur, je souhaite que l'aventure où il se risque lui réserve tous les bonheurs possibles.

Quant aux autres questions, nous ne tarderons pas, d'une manière ou de l'autre, à nous en entretenir oralement. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 31 *janvier* 1798. — G.

Pourriez-vous savoir à l'occasion si le conseiller de justice Boie a bien reçu les six volumes de mes œuvres nouvelles que je lui ai envoyés dès le 6 juin

(1) Il s'appelait Grübel : ses *Poésies dans le dialecte de Nuremberg* parurent à Nuremberg en 1798 ; Gœthe en rendit compte en décembre.

(2) La cantatrice Louise Rudorff (voir ci-dessus la lettre 384) ; le mariage eut lieu le 9 février.

dernier, avec tous mes remerciements pour son exemplaire de Cellini (1) ; jusqu'à ce jour, il ne m'a pas donné signe de vie.

414. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 février 1798.

Votre réflexion touchant l'opéra m'a remis en tête les idées sur lesquelles je me suis si longuement étendu dans mes *Lettres esthétiques*. Il est de fait que la beauté artistique, à quelque point qu'elle répugne à tout ce qui est dépourvu de contenu, est néanmoins dans un antagonisme moins radical à l'égard de la légèreté frivole que de la gravité sérieuse, et, de ce fait que l'Allemand, de par sa nature, a une propension infiniment plus naturelle à s'appliquer et à se fixer sur des objets précis, qu'à s'émanciper en toute liberté, il résulte qu'il y a lieu déjà de se féliciter de lui avoir fait faire un pas dans le sens de la beauté lorsqu'on lui a ôté des épaules le pesant fardeau du sujet, car on peut s'en remettre sans inquiétude à ses vertus natives du soin de veiller à ce qu'entre ses mains la liberté n'abdique pas outre mesure toute portée réelle et tout contenu positif.

C'est aussi pourquoi, d'une manière générale, j'aime infiniment mieux le commerce des gens de négoce et des philistins, à la condition qu'ils soient en humeur de se divertir de la sorte, que celui des mondains désœuvrés, car, lorsque ceux-ci jouent, leur jeu est infailliblement dénué de vigueur et de contenu. Il faudrait que nous eussions licence de servir chacun selon les besoins de sa nature ; si j'étais le maître, j'enverrais ceux-là à l'opéra, et ceux-ci à la tragédie.

La voix de votre maître-chanteur de Nuremberg

(1) Voir ci-dessus les lettres 320 et 350.

retentit à mon oreille comme un écho venu d'un âge lointain et étrange, et m'a ravi. Lorsque vous écrirez à Knebel, priez-le donc de m'inscrire, moi aussi, sur la liste pour un exemplaire avec titre gravé. Il y a évidemment devoir à souscrire à l'avance à ce petit volume, qui autrement pourrait bien risquer de ne pas voir le jour, car ce brave homme d'auteur est le survivant d'une époque disparue, et il est peu probable qu'on lui rende la justice à laquelle il a droit. Que diriez-vous de l'idée de lui consacrer, dans les *Heures*, ne fût-ce que quelques pages pour le présenter au public? Il n'a sûrement pas moins besoin de ce service qu'il ne mérite qu'on le lui rende.

A en croire le sentiment des juges impartiaux, j'ai très peur pour notre ami Knebel, et je crains fort que le joug ne pèse assez lourdement sur sa nuque (1).

J'ai été une seule fois en rapports avec Boie, et il y a dix-huit mois que je ne sais plus rien de lui. J'ignore donc ce qu'il est advenu de votre paquet, mais il est bien peu probable qu'il ne l'ait pas reçu, et j'estime donc que vous lui feriez beaucoup trop d'honneur en vous en inquiétant davantage. On pourra à l'occasion lui en faire toucher un mot.

Si seulement vous arriviez enfin ! Si vous vous décidiez, ne fût-ce que pour quatre ou cinq jours, vous trouveriez sûrement au vieux château la muse qui saurait vous retenir. Adieu. — Sch.

415. Gœthe a Schiller.

Si je m'incline avec une résignation assez sereine devant les circonstances qui continuent de me retenir ici, c'est parce que, une fois que j'aurai soit écarté, soit mis en bon chemin un certain nombre

(1) Voir la lettre précédente.

d'affaires, je pourrai compter fermement sur une bonne série de belles journées à passer à Iéna.

Je vous adresse ci-joint une œuvre d'Einsiedel (1), que je n'ai pu lire parce que le temps presse ; vous pouvez en disposer pour les *Heures*, si elle vous est de quelque utilité. En vertu de l'ordinaire esprit de contradiction que le hasard apporte volontiers à intervenir dans le cours des choses humaines, c'est précisément à l'heure de la fin qu'affluent des contributions de poids, et il est probable que l'article de Böttiger sur la manière dont les néo-Français traitent les œuvres d'art (2) ne nous parviendra guère qu'après que nos trois nymphes bien aimées se seront endormies dans le repos des bienheureux.

J'emploie les heures dont je puis disposer, d'une part à esquisser avec plus de soin mon étude future sur la doctrine des couleurs, d'autre part à condenser et à simplifier mes travaux antérieurs, enfin à étudier la bibliographie du sujet ; car j'ai très grande envie d'écrire cette histoire, et, si j'y puis consacrer le temps et l'effort nécessaires, j'ai de bonnes raisons d'espérer en tirer quelque chose qui soit, non seulement de bon ouvrage, mais encore une lecture agréable, grâce à ce que je compte y apporter de clarté. Vous aviez parfaitement raison, lorsque, dans l'une de vos dernières lettres (3), vous m'écriviez que je me trouvais enfin, et pour la première fois, installé sur mon véritable terrain, à présent que j'ai définitivement renoncé à toute aide efficace et à toute collaboration venue du dehors. En pareille matière, il faut, pour mériter la gratitude du public, porter son travail à la perfection, et épargner ainsi toute peine à bon nombre de gens ; et l'on est assuré

(1) *Les Fêtes des Arramandes;* cette nouvelle parut dans les numéros 11 et 12 des *Heures* pour 1797.
(2) Voir ci-dessus la lettre 408.
(3) La lettre 408.

de conquérir cette gratitude, à la condition que l'on parvienne à ses fins.

J'ai en tête, d'autre part, l'idée d'une demi-douzaine de contes de fées et d'histoires qui formeront la seconde partie des *Entretiens* de mes émigrés (1) ; je compte apporter au tout quelques améliorations utiles, et le publier ensuite dans la nouvelle série de mes œuvres.

Enfin, je me remets à songer plus sérieusement à mon *Faust*, et je vois donc devant moi une ample occupation pour l'année entière, étant donné surtout qu'il nous faudra toujours bien réserver un mois pour l'*Almanach*.

La multiplicité de ces projets me permet de mettre à profit la moindre heure disponible.

L'idylle que vous m'envoyez (2) est en effet une chose assez curieuse. Il y a là un nouveau talent, presque féminin, une jolie manière juvénile d'envisager les choses, un sens moral aimable et tranquille. Si les Allemands étaient capables de se perfectionner et si une personne douée de la sorte se donnait la peine d'apprendre ce qu'il est pourtant indispensable que l'on apprenne relativement à la manière dont il sied de construire un poème par le dedans et par le dehors, il se pourrait fort bien qu'il y eût là le germe de quelque chose qui pourrait devenir d'excellente qualité, au lieu qu'à présent tout se borne encore à un certain agrément assez banal. A mon sens, il conviendrait par exemple que la mère s'aperçût de l'absence de la fille, qu'elle partît à sa recherche, que la reconnaissance et le dénouement eussent lieu dans la chapelle, ce qui permettrait d'éviter l'ennuyeux chemin du retour, et de donner peut-être à la conclusion une allure dramatique et solennelle.

(1) Ce projet n'eut pas de suite.
(2) *La Chapelle dans la forêt* de Louise Brachmann ; voir ci-dessus la lettre 412.

Il saute aux yeux que le tempérament de l'auteur a tout de suite subi l'influence de *Hermann et Dorothée*, et on est véritablement frappé de voir nos jeunes talents se saisir aussitôt, dans la poésie d'un autre, de tout ce que le cœur assimile sans effort, l'imiter à leur façon, et connaître de temps à autre, grâce à ces emprunts, des réussites fort passables, — si ce n'est que, en revanche, à l'ordinaire, ils ont vite fait de rabaisser au niveau d'une manière ce qu'on avait, en y employant toute l'énergie de son talent, haussé péniblement à la dignité d'un style, ce qui a pour effet que, du seul fait qu'ils se mettent à plus courte portée du public, ils recueillent souvent une faveur plus grande que n'a fait l'original, dont ils n'ont fait que spolier partiellement les mérites.

Ces réflexions me rappellent à l'esprit les poétesses nos amies. Amélie est repartie pour un grand dessein (1). Meyer craint fort que le sujet ne lui réserve de rudes difficultés. Il est singulier que les bonnes âmes ne veuillent pas se décider à comprendre l'importance qu'il y a à ce que les sujets soient vraiment traitables. — Je viens aussi de lire, ces jours derniers, la seconde partie d'*Agnès de Lys* (2). Il est grand dommage que le travail ait été bâclé. L'allure sommaire du récit, et les digressions morales qui viennent périodiquement, à la manière d'un refrain, se jeter à la traverse, ne laissent au lecteur pas le moindre temps d'arrêt qui le mette un tant soit peu à l'aise, et on avance d'une course haletante, sans avoir le loisir de s'intéresser à rien. Le blâme d'ailleurs vise uniquement l'exécution, car le sujet offre de fort belles situations qui, traitées avec un peu de fermeté, n'eussent pas manqué de produire un effet incomparable. Quant aux dons

(1) Amélie d'Imhof travaillait à un poème épique, « les Sœurs de Lesbos », qui parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1800.

(2) De Caroline de Wolzogen. Voir ci-dessus la lettre 245.

naturels qu'atteste cette œuvre, ils n'ont pas cessé d'être stupéfiants, bien qu'il soit impossible de ne pas discerner l'action de votre contact dans la conception du roman, ni la marque de votre plume dans la rédaction. Il ne nous est évidemment pas aisé, à nous autres lecteurs, de faire exactement la part de chacun ; néanmoins, je crois bien avoir le droit de dire qu'un tempérament comme celui-là, s'il eût su se donner une éducation artistique, eût assurément produit de l'inégalable. Meyer est confondu d'admiration, lui qui d'ordinaire n'est pas fort enclin à admirer. Et pour moi, parvenu au bas de ma page, il ne me reste plus qu'à vous envoyer mille amitiés, qu'à souhaiter à votre travail les plus heureux progrès, et qu'à aspirer avec une ardente impatience à votre *Wallenstein*, comme à un trésor qui ne cesse de grossir. — *Weimar, le* 3 *février* 1798. — G.

Puis-je vous demander l'adresse de Humboldt ' à qui je voudrais écrire sans tarder?

416. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *février* 1798.

Je suis heureux de voir, par votre propre jugement, que je ne me suis pas complètement mépris sur la valeur de l'idylle et sur celle de son auteur (1). C'est sûrement une femme, et le caractère de cette origine, toute spontanée et sans rien de professionnel, explique et excuse les insuffisances de l'exécution.

Vous m'attribuez, dans l'œuvre de ma belle-sœur (2), une part plus considérable que celle à laquelle je puis légitimement prétendre. La conception et l'exécution ont été entièrement libres, et

(1) Louise Brachmann. Voir ci-dessus les lettres 412 et 415.

(2) Voir la lettre précédente.

sans que j'y aie été pour quoi que ce fût. Je n'ai pas été consulté le moins du monde pour la première partie, et elle était achevée avant que j'en connusse même l'existence. Mon unique mérite a consisté à éliminer les défectuosités les plus choquantes d'un certain maniérisme du style, — mais, ici encore, mon rôle s'est borné à effacer les taches qu'il était possible d'enlever d'un trait de plume, — d'autre part, à ramasser ce qui était particulièrement important et à remédier ainsi à une certaine impression de débilité et d'atonie, enfin, à couper purement et simplement un certain nombre d'épisodes diffus et vides d'intérêt.

Quant à la seconde partie, on ne pouvait plus songer qu'à en finir au plus vite, et, cette fois, je me suis même plus occupé de la forme. Le style de cette seconde partie est donc exactement celui que ma belle-sœur est capable d'écrire d'elle-même, et sans aucune aide étrangère. Ce n'est pas chose banale qu'avec une culture si peu substantielle et si mal dirigée, et par la seule vertu d'une réceptivité presque morbide et d'un naturel plus rêveur que radieux, elle en soit venue aux résultats qu'elle a atteints.

Dans l'énumération que vous faites des tâches que vous vous imposez pour la présente année, je ne vois pas mentionnée votre nouvelle épopée (1) ; je pensais pourtant qu'il vous serait possible de vous y mettre tout de bon à l'automne ; il est vrai que vous ne savez encore pas vous-même par quels chemins la déesse vous mènera.

Le retard de votre venue a évidemment pour effet de grossir mon *Wallenstein;* comme je me suis décidé à ne pas toucher à la scène qui requiert plus qu'aucune autre l'heureuse impulsion que j'attends de la clémence des conditions extérieures,

(1) *Guillaume Tell;* voir ci-dessus la lettre 366.

et à la réserver pour la première villégiature que je ferai à ma maison des champs, il se peut fort bien que j'aie achevé le troisième acte d'ici quelques semaines. Le quatrième et le cinquième ne seront pas, à eux deux, plus étendus que le premier, et se feront pour ainsi dire en se jouant.

Adieu. J'ai chez moi ma belle-sœur en visite ; elle vous envoie, ainsi que ma femme, ses meilleurs compliments. — Sch.

Voici l'adresse : « Citoyen Humboldt, rue de Verneuil, faubourg Saint-Germain, vis-à-vis la rue Sainte-Marie, nº 824. »

417. Gœthe a Schiller.

Ce que vous m'écrivez de la part, plus modeste que je ne pensais, que vous avez eue à *Agnès de Lys* ne me fait souhaiter que plus vivement que l'auteur reprenne en main, à tête reposée, son ouvrage, et surtout la seconde partie, qu'elle corse le détail de l'intrigue et qu'elle soit plus réservée en matière de réflexions. L'œuvre en vaut la peine, et la vaut d'autant plus qu'il ne lui sera pas facile, telle qu'elle est faite, d'inventer un autre sujet où elle puisse se laisser aller elle-même avec autant de bonheur. Il se trouve, dans le second volume, bon nombre de situations très heureusement imaginées qui, par la faute de la précipitation avec laquelle elles se ruent sous les yeux du lecteur, manquent leur effet. Je n'en connais guère qui soient mieux faites pour serrer le cœur d'angoisse que le mariage fictif avec Jules, mais il serait de toute nécessité que le passage fût traité d'une manière qui en modérât et en suspendît l'allure.

Si vous partagez mon sentiment, vous tâcherez de convaincre l'auteur, d'autant que rien ne presse, et qu'il faut naturellement laisser à la première impression quelque temps pour agir.

Comme toute production m'est autant vaut dire interdite, je tue mon temps en vaquant à toutes sortes d'occupations d'ordre pratique (1), sans d'ailleurs y trouver beaucoup de joie. Il existe une foule d'idées qu'il serait parfaitement possible de réaliser dans toute leur plénitude si les hommes n'étaient si prompts à prendre pour des idées la première suggestion superficielle que leur inspirent les circonstances, d'où résulte à l'ordinaire qu'on voit affluer les pires bousillages et qu'on prodigue infiniment d'efforts, de soins, d'argent et de temps pour ne mettre finalement sur pied rien qui vaille. J'aspire avec une impatience qui, pour être silencieuse, n'en est que plus vive, au jour qui me ramènera vers vous.

Je vous communique la seconde lettre de Schlosser (2). J'aurai plaisir, lorsque nous nous reverrons, à m'entretenir avec vous d'une manière plus circonstanciée de cet homme et de son nouveau manifeste. Ce qui me surprend par-dessus tout, c'est qu'il ne s'aperçoive pas qu'au bout du compte il ne fait, tout comme les autres, que postuler son Dieu, car comment veut-il qu'un besoin qui ne peut recevoir satisfaction que par un moyen déterminé soit autre chose qu'un postulat?

Adieu ; voici qu'il se fait tard, et je ne puis plus que vous envoyer mes amitiés les plus cordiales, pour vous et vos dames. — *Weimar, le 7 février* 1798. — G.

(1) Il fait vraisemblablement allusion à la décoration du nouveau château, qui l'occupait alors, et aux difficultés de tout ordre auxquelles il se heurta.

(2) *Seconde lettre à un jeune homme désireux d'étudier la philosophie critique, provoquée par l'article de M. le professeur Kant sur la paix entre philosophes*, Lübeck, 1798.

418. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 février 1798.

M. Schlosser aurait mieux fait d'empocher en silence les vérités que Kant lui a fait entendre et les impertinences que Frédéric Schlegel lui a décochées. En s'imaginant se défendre, il n'a fait que tout aggraver, et il s'est mis dans son tort de la manière la plus impardonnable. Le factum m'a donné la nausée, je vous le dis franchement ; il témoigne d'une incapacité radicale de comprendre ce que c'est qu'une conviction désintéressée, d'une irrémédiable dureté de cœur, d'une cécité totale, pour ne pas dire d'un aveuglement prémédité. Vous qui connaissez l'homme mieux que je ne fais (1), peut-être attribuez-vous plus justement et plus naturellement à une obtusité involontaire ce que moi, qui suis de ma nature porté à faire les hommes plus intelligents qu'ils ne sont, je ne puis parvenir à m'expliquer autrement que par une défaillance morale du caractère. C'est pourquoi sa lettre a provoqué chez moi une indignation plus véhémente que peut-être il n'eût fallu. Sous les dehors d'une phraséologie philosophique arrogante, je ne trouve, au fond, que le plus plat verbiage, un appel constant à ce qu'il y a de plus vulgaire et de plus bas parmi les instincts égoïstes de la nature humaine, et pas la moindre trace d'un souci sincère de la vérité pour elle-même.

Il n'y a vraiment pas un mot à perdre sur le détail de cet écrit, car il n'y a pas trace du moindre effort pour traiter la question véritable, l'unique affaire importante, qui eût été de renverser les raisons du

(1) Schlosser avait épousé en premières noces la sœur de Gœthe ; il avait divorcé depuis longtemps.

criticisme, et d'apporter des raisons à l'appui de son nouveau dogmatisme. Je vous jure qu'il est impossible de découvrir là la moindre idée philosophique qui valût de prêter matière à une controverse philosophique. Que voulez-vous en effet que l'on dise, lorsque, après tous les trésors de dévouement que les philosophes de l'âge récent ont dépensés, et non en pure perte, à serrer de près l'objet propre du litige en l'emprisonnant dans les formules les plus exactes et les plus topiques, on voit un homme vous arriver sus avec tout un attirail d'allégories, et venir noyer à nouveau dans une sorte de clair-obscur ce qu'on avait, au prix de tant d'efforts, péniblement élaboré pour l'adapter aux exigences de la pure raison : et c'est précisément ce que nous apporte M. Schlosser, lorsqu'il s'avise de vouloir caractériser les quatre sectes philosophiques.

Il est vraiment impardonnable, pour un écrivain qui se pique tant d'être pris au sérieux, de se comporter avec un pareil mépris de la philosophie et de la décence en un champ aussi soigneusement débroussaillé que la philosophie l'a été par Kant. Pour prendre un exemple. nous savons, comme tout le monde, vous et moi, en simples bonnes gens que nous sommes, que l'homme, dans l'exercice de ses plus hautes fonctions intellectuelles, opère toujours à la manière d'un tout lié, et que, d'une manière générale, la nature, à tous les degrés, procède par synthèses, mais il ne nous viendra jamais à l'idée, sous ce prétexte, de contester à la philosophie le droit de pratiquer la méthode de discrimination et d'analyse qui est l'organe de toute investigation, pas plus que nous ne songerons à faire la guerre au chimiste, parce qu'il détruit artificiellement les synthèses qu'a réalisées la nature. Au lieu que ces MM. Schlosser et consorts prétendent, jusqu'en pleine métaphysique, ne pas cesser de humer et de tâter leur propre individu, prétendent n'abdiquer à aucun

moment le mode synthétique de la connaissance, sans se douter qu'en fin de compte cette apparente richesse ne fait que masquer le vide et la platitude (1) la plus misérable, et, en affectant ainsi de sauvegarder jusqu'au bout l'intégrale totalité de l'homme, de spiritualiser le corps et d'humaniser l'esprit, ces personnages ne font, je le crains, que s'évertuer lamentablement à conserver à leur pauvre moi l'heureuse et confortable intégrité de son obscure et ténébreuse existence.

Nous aurons encore, lorsque vous viendrez, bien des choses à dire sur ce sujet, mais ce n'est pas dans ce factum que nous trouverons grande aide. Au reste, Schlosser n'aura pas complètement manqué son but : il renforcera le parti qui lui tient tant à cœur, le parti anti-philosophique, car il se soucie bien des philosophes !

Adieu. Le temps ignoble qu'il fait ne favorise guère mon zèle au travail, car il a ramené avec lui ses fâcheux effets, le catarrhe et le rhume de cerveau.

Ma femme vous fait ses meilleurs compliments. — Sch.

419. — Gœthe a Schiller.

Au lendemain d'une redoute qui a dissocié mes capacités intellectuelles plus gravement que ne saurait le faire l'analyse philosophique la plus subtile, votre bonne lettre m'a été une joie et un réconfort. Pour moi, l'écrit de Schlosser m'est simplement apparu comme une nouvelle manifestation d'un caractère avec lequel je suis en guerre ouverte depuis trente ans, et, comme j'ai en ce moment même, dans la spécialité scientifique qui m'occupe, maintes occasions de méditer sur l'étroitesse d'esprit, l'entêtement, la duperie involontaire et la

(1) « Platitude » en français dans le texte.

malhonnêteté, cet opuscule a été pour moi une pièce justificative de premier ordre. C'est exactement le cas des newtoniens à l'égard de la théorie des couleurs ; bien mieux, le père Castel (1) va jusqu'à taxer Newton lui-même de déloyauté, ou peu s'en faut, et il faut bien reconnaître que l'optique systématique qu'il a laissée après lui (2), toute compilée et extraite par lui-même de ses *Monumenta optica*, a, à cet égard, de quoi confondre l'imagination. Il est évident qu'il se rendait parfaitement compte des parties faibles de son système : et alors que, dans ses publications antérieures, il présentait ses expériences en homme sûr de son affaire, et qui, dans son imperturbable sécurité, ne craint pas de fournir lui-même les armes qui peuvent servir à le battre, ici, au contraire, il met soigneusement en évidence ce qu'il peut alléguer de plus plausible en faveur de sa cause, il pousse hautainement à bout son hypothèse, et passe sous silence ou n'indique que subrepticement et à demi-mot ce qui serait de nature à la contrarier.

Ces observations qui nous choquent si fort dans le domaine spéculatif, nous les faisons quotidiennement dans la vie pratique. Voyez donc à quel point le commun des hommes, dans leur unique préoccupation de donner de l'importance à leur propre individualité étriquée et impuissante, ferment les yeux aux conditions générales qui les contrarient, et se hérissent contre elles de toute leur énergie : c'est à n'en pas croire ses yeux ; et pourtant, il faut en aller chercher la raison dans ce qu'il y a de plus profond et de meilleur dans la nature humaine, je veux dire dans ce besoin inné qu'a l'homme d'imposer en toute circonstance sa propre loi à la vie positive, de ne prêter aucune attention à ce qui

(1) Voir ci-dessus, tome I, la lettre 133.

(2) Les *Lectiones opticæ* de Newton ne furent publiées qu'après sa mort, en 1729.

pourrait arriver, et de se soucier uniquement de ce dont la réalisation est désirable. Mais le malheur veut que cet idéal reste toujours à l'état d'idée, tandis que l'homme, être concret, est astreint à une existence concrète ; d'où suit qu'il se berce perpétuellement lui-même d'illusions pour hausser la réalité concrète jusqu'à la dignité de l'idée, et ainsi de suite. J'ai touché déjà ce sujet dans une de mes précédentes lettres ; c'est là une de ces surprises qui se saisissent fréquemment de nous dans l'ordinaire de la vie pratique, et qui nous amènent à désespérer totalement d'autrui.

Si la philosophie me devient de jour en jour plus chère, c'est que de jour en jour elle m'enseigne à mieux me discerner de moi-même, et la leçon est d'autant plus opportune que ma nature, à la manière des gouttelettes de mercure isolées l'une de l'autre, tend d'elle-même à s'agglomérer avec une extrême aisance et une extrême promptitude. Votre exemple m'est une aide précieuse, et je compte bien que mon esquisse de la théorie des couleurs nous fournira prochainement l'occasion de nouveaux échanges d'idées.

J'ai lu ces jours derniers l'ouvrage de Robert Boyle sur les couleurs (1), et je ne connais rien, dans tout ce domaine, qui vaille mieux. En dépit de la propension qui l'incline avec une préférence marquée vers une certaine hypothèse, qui, d'ailleurs, ne s'adapte pas trop mal à l'aspect chimique de la question auquel il s'est surtout appliqué, il garde néanmoins un noble esprit d'équité généreuse qui lui permet de reconnaître que d'autres hypothèses peuvent mieux convenir à d'autres phénomènes. Il discerne avec une lucidité parfaite les imperfections de son propre travail, et la manière dont il le

(1) *Experimenta et considerationes de coloribus*, Londres, 1665.

présente est, à cet égard, d'une loyauté charmante. Sans doute, c'est toujours sa façon de voir qu'il expose en première ligne et qu'il ne cesse d'appuyer, mais il le fait toujours en s'adressant à un tiers, à un jeune homme, qu'il exhorte perpétuellement à tout examiner encore d'une manière plus approfondie, et à tout méditer à nouveau. Il effleure à peu de chose près tous les points de première importance, et, presque toujours, il en juge avec infiniment de sens. Seules, les deux premières parties de son ouvrage ont été vraiment élaborées ; dans la dernière, les expériences sont groupées avec une méthode moins rigoureuse. Il rédigea ce livre alors qu'il avait déjà la vue très malade, et il en tira la substance de ses notes fragmentaires et de ses souvenirs, pour ne pas laisser perdre les idées qu'il avait conçues et les expériences qu'il avait réalisées. Il s'exprime sur la valeur ou l'insuffisance de ses tentatives avec une sincérité et une ingénuité qui font plaisir, et, jusqu'à ce jour, il me paraît être le seul à avoir, en ces matières, suivi fidèlement les heureux préceptes de Bacon (1). Son livre parut un an avant que Newton conçût son hypothèse, au moyen de laquelle, contrairement à l'esprit de Bacon, il intronisa une véritable tyrannie dans ce domaine de la science. S'il s'était trouvé seulement deux hommes pour prendre la succession de Boyle et pour continuer à labourer ce domaine à sa manière, il ne nous serait rien resté à faire, et j'eusse pu faire

(1) Gœthe fait allusion à un passage d'une lettre de Bodley à Bacon, qu'il se plut à citer plus tard : « A la condition que nous nous montrions attentifs à suivre le précepte que vous nous avez donné, à nous libérer des idées préconçues que l'homme apporte en naissant, à oublier notre propre passé, et à devenir, dans nos actes et dans nos pensées, pareils à des enfants, en sorte qu'il nous soit donné d'être admis dans le royaume de la nature, de la même manière que, selon le précepte de la Bible, nous parviendrons au royaume du ciel... »

peut-être un meilleur emploi de mon temps. Mais j'oublie que le temps est toujours bien employé que l'on consacre à des travaux qui nous obligent à faire quotidiennement un pas en avant dans la voie de la culture. Adieu.

Je souhaite à votre propre travail un heureux progrès. — *Weimar, le* 10 *février* 1798. — G.

420. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 13 *février* 1798.

J'ai fait de mon mieux pour me consoler du long retard que vous mettez à venir, en travaillant avec zèle et en nourrissant l'espoir d'en profiter pour vous présenter une œuvre plus avancée, mais la saison et l'extraordinaire laideur de la température me sont bien peu propices et font obstacle à tout progrès, en dépit de ma bonne volonté ardente et des bonnes dispositions d'esprit où je me trouve. Voilà près de huit jours que j'ai une fois de plus la tête endolorie par un accès de mon catarrhe, et mon vieux mal me tourmente par surcroît. Je n'ai même pas, pour me tenir en haleine, la ressource de m'absorber dans ma besogne actuelle, et je m'occupe à rêver à des tâches ultérieures et à méditer sur des idées générales et lointaines.

En lisant, tout au long de cet hiver, bon nombre de récits de voyages, je n'ai pu me retenir de réfléchir au parti qu'un poète pourrait tirer de ce genre de matériaux, et ces réflexions ont ravivé dans mon esprit, avec un relief nouveau, les différences qui distinguent la forme épique de la forme dramatique.

Il est incontestable qu'un découvreur de mondes ou un coureur de mers tel que Cook fournirait ou suggérerait aisément un beau sujet d'épopée, car il y a là toutes les données que nous nous sommes

accordés à considérer comme essentielles au poème épique, et on y trouverait en outre cet avantage que le moyen adopté pour réaliser cette fin aurait une dignité et une importance propre égales à celles de la fin elle-même, en sorte que la fin ne serait là, pour ainsi dire, qu'en vue du moyen. Ce serait l'occasion d'y peindre tout au long tout un morceau d'humanité, ce qui, à mes yeux, est fondamental dans une épopée, et l'intérêt physique et pittoresque s'allierait fort heureusement à l'intérêt moral et idéal, pour former un bel ensemble. Si, au contraire, j'essaie de me figurer ce que donnerait ce même sujet à qui se proposerait d'en tirer un drame (1), je m'aperçois tout aussitôt des différences considérables qui distinguent l'un et l'autre genres poétiques. Ici, l'ampleur du cadre matériel me gêne autant qu'il me séduisait tout à l'heure ; l'élément pittoresque et physique ne m'apparaît plus que comme un moyen qui permet la présentation réelle de l'aspect moral et idéal, il m'obsède par son excessive importance et par le soin et la place qu'il réclame, et, pour tout dire d'un mot, toute cette riche matière n'a d'autre utilité que de servir de moyen occasionnel en vue de traiter un certain nombre de situations qui montrent en action l'homme intérieur.

Je suis sincèrement surpris que vous n'ayez encore jamais été tenté par un sujet pareil, car vous y trouveriez réuni, à peu de chose près, tout ce qu'il est à la fois si indispensable et si difficile de réunir, je veux dire le libre jeu des fonctions personnelles et physiques de l'homme de nature, associé à une signification et à une portée que l'art seul peut lui

(1) Un certain nombre de notes informes conservées parmi les papiers de Schiller attestent qu'il songea à un drame qui eût eu pour scène une île située hors d'Europe, et où il eût tiré parti « de tous les motifs intéressants que peuvent fournir les voyages autour du monde, des conditions et des mœurs des populations non européennes », etc.

prêter. Levaillant en ses randonnées à travers l'Afrique (1) a vraiment une physionomie poétique et apparaît comme un homme doué d'une réelle puissance, pour cette raison qu'à l'énergie souveraine des forces animales et aux ressources qu'il emprunte directement à la nature, il unit la supériorité qu'assure seule la culture.

En voilà assez pour aujourd'hui. Adieu. Il est huit heures du soir, et on m'appelle pour le dîner de midi. Compliments cordiaux de ma femme. — — SCH.

421. — GŒTHE A SCHILLER.

Je vous envoie ci-joint — et il est bien probable que vous en serez bien surpris — la mise en forme, selon les catégories, des faits et des propositions hypothétiques qui ont trait à la théorie des couleurs (2). Ce genre de travail me sied, à vrai dire, assez mal, mais vous n'en serez pas moins sensible à l'intention, vous y verrez mon désir d'aller de mon mieux au-devant de vos propres vœux et de stimuler encore l'intérêt que vous prenez à mon sujet, puisqu'à présent l'essentiel est de trouver pour le tout la disposition la plus claire qu'il sera possible d'imaginer. Vous n'aurez pas de peine à donner à ce feuillet une tout autre physionomie.

J'ai expliqué en tête la terminologie dont j'use dans ma répartition en trois étages, et j'ai ajouté quelques remarques. Il faut que vous vous contentiez pour le moment de ce que je vous offre, en attendant que je vous arrive et qu'un échange d'idées vivement conduit fasse très vite avancer notre sujet

(1) Les *Voyages* et les *Nouveaux voyages dans l'intérieur de l'Afrique* exécutés par François Levaillant au cours des années 1780 à 1785 avaient paru, en traduction allemande, en 1790 et en 1796.

(2) Cette esquisse n'a pas été conservée.

de quelques degrés. Je m'applique à présent à faire en sorte que, dans toute l'histoire bibliographique de cette discipline, il n'y ait plus un seul nom qui reste pour moi à l'état de simple nom, afin que l'intérêt personnel de chaque apport nouveau soit indissolublement associé à sa portée scientifique. J'y trouve l'occasion de constater, jusqu'à un degré qu'on ne soupçonnait pas, à quel point le progrès de la science s'est trouvé entravé du fait qu'on est toujours parti uniquement de préoccupations pratiques, que, pour leur donner satisfaction, on s'est attardé longuement à un certain nombre de points de détail, et qu'en règle générale on a couru précipitamment aux hypothèses et aux théories. Il y a néanmoins plaisir à voir la raison humaine se frayer sa voie au milieu de tous les obstacles, maintenir obstinément ses droits imprescriptibles et conquérir de force l'accord le plus parfait possible des idées spéculatives et des phénomènes donnés. J'espère, avant d'être parvenu au terme de mon travail, arriver à tolérer sans amertume la contradiction, j'espère atteindre à une égale liberté dans mes sentiments et dans ma pensée.

Les nouvelles réitérées que vous me donnez du mauvais état de votre santé m'attristent infiniment. C'est, dans le moment présent, l'unique point noir qui me tourmente parmi l'ensemble de mes conditions d'existence, et je ne le ressens qu'avec plus de vivacité.

La prolongation de mon séjour ici a pour effet de dégager d'autant plus mon horizon pour l'avenir immédiat. Et je n'en envisage qu'avec plus de joie mon prochain départ pour Iéna.

Je suis parfaitement convaincu, comme vous l'êtes vous-même, qu'un voyage, et surtout un de ceux auxquels vous faites allusion, est riche en beaux motifs épiques, mais je n'oserais jamais me risquer à un pareil sujet, parce qu'il me manque la

vision directe des lieux, et que ce genre poétique me paraît requérir strictement une identification avec le sujet par le moyen des sens, que la lecture de descriptions ne saurait jamais suffire à procurer.

J'ajoute qu'on aurait à lutter avec la redoutable concurrence de l'*Odyssée*, qui s'est emparée par avance des motifs les plus intéressants. Il ne faut absolument plus songer, après Nausicaa, à entreprendre de peindre le trouble que la venue d'un étranger jette dans le cœur d'une femme, ce qui, de tous les motifs, est le plus beau. Quelle distance n'y a-t-il pas, déjà dans l'antiquité, de la fille d'Alcinoüs à Médée, à Hélène, à Didon ! La Narine de Levaillant (1), ou toute autre figure analogue, ne serait jamais qu'une caricature de ces personnages magnifiques. Et puis, j'en reviens encore à ma première proposition : il se pourrait en effet qu'une connaissance directe des lieux suggérât des situations qui ne manqueraient pas d'attrait, mais les raisons que voici montrent à l'évidence combien une vision personnelle est strictement indispensable :

Nous autres, qui habitons l'intérieur des terres, nous sommes assurément enchantés par la lecture de l'*Odyssée*, mais ce qui fait impression sur nous, c'est, proprement et uniquement, l'aspect psychologique et moral du poème, alors que notre imagination ne parvient que très imparfaitement et très péniblement à se hausser jusqu'aux parties descriptives. De quel éclat, au contraire, le poème inonda mes yeux, lorsque j'en lus quelques chants à Naples et en Sicile ! Ce fut une sensation analogue à celle que procure un tableau lorsqu'on s'avise de lui donner une couche de vernis, et que toutes les

(1) Une Hottentote de la tribu des Gonagua s'était passionnément attachée à Levaillant au cours de son premier voyage : il lui avait donné le nom de Narina, qui signifie fleur dans la langue du pays. Son portrait est joint au récit du premier voyage.

parties en apparaissent soudain dans toute leur netteté et leur harmonie. En vérité, le poème cessa d'être à mes yeux un poème et m'apparut comme la nature en personne, — et d'ailleurs cette aide est d'autant plus indispensable, lorsqu'il s'agit des écrivains de l'antiquité, que leurs poèmes étaient exécutés dans le cadre même qu'offrait la nature. Combien s'en trouverait-il, parmi nos poèmes à nous, qui pussent soutenir l'épreuve, s'ils venaient à être lus sur la place du marché, ou n'importe où, à ciel découvert?

Adieu. Amitiés à votre chère femme. Profitez du moindre instant favorable. — *Weimar, le* 14 *février* 1798. — G.

422. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *février* 1798.

C'est une entreprise fâcheuse que de vouloir faire entrer une matière empirique aussi complexe dans un cadre qui exige impérieusement que l'on soit rigoureusement complet. Comme les douze catégories contiennent implicitement toutes les questions fondamentales qu'il est possible de se poser à l'occasion d'un objet donné, il doit nécessairement en résulter, si la subsomption a été effectuée correctement, une satisfaction de l'esprit que je n'ai à aucun degré, et dont j'éprouve au contraire l'inverse. J'estime pourtant que la faute en est à la matière elle-même plutôt qu'à votre manière de la traiter, si votre esquisse conserve un aspect beaucoup trop bariolé, et par conséquent trop arbitraire. Mais, quelle qu'en soit la raison, je doute fort que, dans cette voie, vous puissiez jamais faire utilement appel à ma collaboration, car, relativement à un cadre si rigoureux, et qui réclame fatalement la plénitude d'une expérience totalement réalisée, le

sujet expérimental qui vous occupe m'apparaîtra toujours comme une tâche illimitée, et c'est précisément parce que l'entendement prétend être maître souverain que je me trouverai toujours gêné par le sentiment de mon insuffisance en fait de connaissances expérimentales.

Si l'on veut que l'épreuve des catégories soit réalisable et soit profitable, il me paraît nécessaire de l'appliquer à ce qu'il y a, dans la doctrine des couleurs, de plus général et de plus simple, avant de passer aux particularités qui, autrement, risqueraient de n'introduire que confusion.

D'autre part, je crains que vous n'ayez embrouillé les choses en ne vous en tenant pas toujours strictement à un seul et même sujet, et en appliquant tantôt telle catégorie à la lumière, tantôt telle autre à la couleur, selon que l'une ou l'autre s'offrait plus commodément à votre esprit, alors qu'il est de l'essence même de tout ce procédé que les catégories fournissent toujours uniquement les prédicats qui conviennent au sujet, mais que le sujet auquel s'applique le prédicat soit toujours rigoureusement le même.

Je me réserve d'entrer dans des détails plus précis lors de nos prochains entretiens, car, oralement, on va bien plus vite en besogne. Je me borne à quelques remarques préalables.

En ce qui concerne la qualité, il me semble qu'il faudrait avant tout avoir réponse à la grave question de savoir si la couleur agit à la manière d'une énergie positive propre ou au contraire simplement en tant qu'énergie lumineuse modifiée par une limitation, en d'autres termes, si, dans l'action de la couleur, ce qui est proprement actif est purement et simplement la lumière, le phénomène coloré étant uniquement une négation de la lumière conditionnée d'une manière particulière. (En l'absence de toute lumière, il n'y a naturellement pas de cou-

leur pour l'œil, parce que la lumière est la condition de toute vision. Mais on peut dire de même que, sans lumière, il n'y a pour l'œil ni forme, ni grandeur, et ainsi de suite, — et il y a donc lieu de se demander si la qualité de la couleur n'a pas, elle aussi, une existence indépendante de la lumière.)

Pour ce qui concerne la relation, il y aurait également lieu de se demander :

1° Si la lumière est tout simplement un accident de la lumière, et n'a par suite rien de substantiel ;

2° Si la couleur est un simple effet de la lumière ;

3° Si elle est le produit d'une action réciproque entre la lumière et un agent substantiel qui serait différent d'elle, et que nous appellerions x. (Étant donné que, sous la catégorie de la relation, tout doit être envisagé d'un point de vue uniquement relatif, la lumière dans la dernière de ces trois questions est donc conçue à l'égal d'une substance, et le problème est donc simplement de savoir si la couleur n'est absolument qu'un accident relativement à la lumière, ou si elle a en outre une réalité substantielle.)

Ne pensez-vous pas qu'on serait peut-être conduit à des vues fécondes, si l'on envisageait la couleur sous le triple aspect que voici :

1° Relativement à la lumière et à l'obscurité ;

2° Relativement à l'œil ;

3° Relativement aux corps sur lesquels on la constate.

Votre classification des couleurs me paraît rester encore en une certaine mesure dans l'imprécision, si bien que je ne sais au juste si je comprends exactement ce que, par exemple, vous appelez la couleur *physique*. A vous lire, je me figure qu'il s'agit des couleurs du prisme. Et je pense que vos couleurs *chimiques* sont des pigments.

J'ai fait aujourd'hui un nouvel effort pour reprendre mon travail, mais il me faudra encore un

peu de temps pour retrouver la disposition d'esprit nécessaire.

Adieu ; portez-vous bien, vous et Meyer. Ayez la bonté de me renvoyer à l'occasion l'idylle de *la Chapelle dans la forêt* (1).

Ma femme vous adresse ses amitiés cordiales. — Sch.

423. — Gœthe a Schiller.

Weimar, le 17 *février* 1798.

Autant je me suis rendu compte et me rends compte à présent de ce qu'il restait d'imperfection dans ma première tentative, autant j'espère fermement parvenir à l'améliorer, et je suis sûr que, lorsque nous nous retrouverons réunis, vous me prêterez le secours le plus efficace.

Le vice capital de mon esquisse, ainsi que vous l'avez justement noté, c'est que je ne me suis pas partout rigoureusement astreint à entendre mon sujet d'une manière exactement uniforme, et que j'ai envisagé tantôt la lumière, tantôt la couleur, tantôt ce qu'il y a de plus général, tantôt ce qu'il y a de plus particulier.

Mais cela n'est, à vrai dire, de nulle conséquence. Supposons qu'au lieu d'un tableau unique on en dresse trois et qu'on les transpose une demi-douzaine de fois, les choses prendront tout de suite un tout autre air.

Je crois volontiers avec vous que la masse des faits empiriques qui, si l'on s'applique à les discerner avec précision et si on ne les confond pas intentionnellement, atteignent un total très élevé et occupent un champ démesurément large, se prêtera bien difficilement à une unification rationnelle, mais aucun

(1) Voir ci-dessus les lettres 412, 415 et 416.

effort n'est vain, ne fût-ce que pour les présenter avec une méthode meilleure.

Ma classification est bien celle que vous réclamez : 1° phénomènes *physiologiques*, par rapport à l'œil ; 2° *physiques*, par rapport à la lumière et à l'obscurité (classe de phénomènes qui suppose, pour exister, une détermination limitative, et dont les couleurs du prisme ne sont qu'une subdivision) ; 3° *chimiques*, que nous constatons sur les corps. A supposer même que cette classification n'ait d'autre utilité que de servir à la clarté du discours, il n'est pourtant pas possible de se dispenser d'y avoir recours, et, pour le moment, je ne vois pas le moyen d'en imaginer une meilleure.

Mais la raison véritable qui m'a conduit à dresser cette table conformément aux catégories, et qui m'a contraint à ne pas renoncer à m'y tenir, c'est l'histoire même de la théorie des couleurs.

Elle se répartit en deux moitiés, histoire des observations et histoire des doctrines, et ces dernières se rangent nécessairement sous la juridiction des catégories.

Il est donc d'une haute nécessité d'y introduire une discrimination, surtout parce qu'autrement on ne s'en tirerait pas avec les néo-aristotéliciens, qui se sont fait un jeu de faire glisser la physique tout entière, et plus particulièrement le chapitre qui nous intéresse, dans le champ de la construction métaphysique, ou, plus exactement, de la spéculation dialectique. Du même coup, me semble-t-il, ils ont achevé d'épuiser la série des hypothèses possibles, et il serait du plus haut intérêt de les voir rangées, dans toute leur nudité, chacune à côté des autres ; car, la nature étant inépuisable et insondable au point qu'on peut en toute sécurité affirmer d'elle les propositions les plus opposées et les plus contradictoires, sans qu'elle s'en émeuve le moins du monde, les chercheurs, de tout temps, ne se sont

pas privés de profiter de la permission, et ont dépensé tant de subtilité à dresser hypothèse contre hypothèse, qu'ils ont abouti à la plus parfaite confusion, à laquelle il n'est possible de remédier qu'en dressant un tableau général de toutes les assertions possibles.

Je suis pleinement convaincu — et je me fais fort de le prouver un jour — que, si le système de Newton a, petit à petit, conquis un si grand nombre de croyants, c'est parce que toute théorie de l'émanation ou de l'émission, de quelque nom qu'on la nomme, n'est jamais qu'une manière de pont aux ânes mystique, qui a cette vertu de conduire de la région de la dialectique inquiète au pays de la foi et des rêveries.

La première de toutes les tâches devrait donc être, à mon sens, la suivante : exposer systématiquement, et tour à tour, la théorie de la lumière et la théorie des couleurs, dans leurs traits les plus généraux, conformément aux catégories, en s'abstenant strictement de tout le détail empirique.

Nous avons, dès à présent, un tableau de l'ensemble des données empiriques, groupé en trois catégories qui coïncident avec celles que vous jugez nécessaires. Vous recevrez sans doute prochainement une esquisse de tout l'ensemble, et vous serez stupéfait de l'infinie multitude des faits, lorsqu'ils vous apparaîtront dans le détail.

Tout s'avance en bon ordre, et je me garderai d'en développer la moindre partie jusqu'au jour où je ne verrai plus la possibilité d'améliorer mon plan ; mais aussi, ce jour-là, le travail sera autant vaut dire terminé. Je vous demande votre concours bienveillant, que ce soit sous la forme d'une approbation ou d'une contradiction ; il m'est toujours bienfaisant de sentir qu'on me tient tête, mais je n'en ressens jamais autant le besoin que lorsque je m'aventure dans le domaine de la philosophie, où

je suis toujours réduit à ne m'avancer qu'à tâtons.

J'ai, cette semaine-ci, feuilleté en courant une douzaine d'auteurs qui ont écrit sur mon sujet, en vue de dégager quelques points d'appui capitaux pour mon histoire, et j'ai pleine confiance qu'il sera possible de l'écrire de manière à en faire une lecture attrayante, car le détail anecdotique y est plein d'agrément, et les généralités y ont une portée humaine considérable. Mais je commence à craindre et à souhaiter de voir bientôt l'inclination momentanée qui me tient encore attaché à ce sujet m'abandonner et faire place à une reprise de goût pour la production poétique. Quoi qu'il en soit, c'est toujours pour moi une satisfaction que, dans ma dissipation présente, j'aie à tout le moins un objet qui m'intéresse assez pour m'aider à tout supporter. — G.

424. Gœthe a Schiller.

M. de Brinkmann (1), qui se rend à Iéna pour vous voir, me demande pour vous un mot d'introduction. Comme il vous est recommandé déjà par les Muses et que vous ne manquerez pas de prendre plaisir à tout ce qu'il y a de vie dans sa conversation, je puis me dispenser de vous en écrire plus long.

Je n'ai pu seulement hier finir ma lettre par un mot d'amitié, tant je me trouvais bousculé. Adieu ; faites mes compliments les meilleurs à votre chère femme. Combien je serais heureux d'apprendre que

(1) Le Suédois Brinkmann était secrétaire de la légation de Suède à Paris. Il fut l'ami intime de Humboldt, de Rahel, de Schleiermacher. Il venait de Berlin, et se rendait à Paris, en passant par Weimar. Il avait été introduit auprès de Gœthe par une lettre de Hirt. Il versifiait lui-même, et avait publié en 1789, sous le pseudonyme de « Selmar », un volume de vers. D'autres avaient paru dans les Almanachs de 1791 et de 1792, signés du même pseudonyme.

votre travail est remis à flot ! — *Weimar, le* 18 *février* 1798. — G.

425. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 20 *février* 1798.

Comme je me trouvais, depuis quelque temps, presque entièrement sevré « de la sonorité de la parole humaine » (1), j'ai pris beaucoup d'intérêt et de plaisir à l'intarissable bagou de l'ami (2) qui m'a remis hier votre lettre. Il est toujours instructif d'avoir en face de soi un homme qui est véritablement un liseur et de se faire répéter par lui, sous quelque forme que ce soit, soit ses propres idées, soit celles d'autrui. Pour celui-ci, on s'aperçoit, du premier coup d'œil, d'où il sort, étant donné que c'est par les Humboldt qu'il a été attiré vers nous. Il est curieux de voir, à certaines heures de l'histoire littéraire, surgir ainsi toute une race de parasites — à moins que vous n'aimiez mieux les appeler d'un autre nom — analogues à celui-ci, de gens qui se font une sorte de raison d'être de ce qu'ont produit les autres, et qui, sans enrichir ou élargir eux-mêmes le moins du monde l'empire de l'art ou de la science, contribuent pourtant à répandre ce qui est fait, prennent des idées dans les livres pour les produire à la vie, et sèment les semences de-ci de-là, comme fait le vent ou comme font certains oiseaux. Il faut certainement faire grand cas d'eux à titre d'intermédiaires entre l'écrivain et le public, quelque péril qu'il y ait à les confondre avec le public. D'ailleurs, l'ami dont il est question aujourd'hui a du tact et de la finesse, et, avec tout son penchant à ergoter, me paraît sentir avec délicatesse ; avec cela, une

(1) C'est un vers du *Plongeur* de Schiller.
(2) Brinkmann ; voir la lettre précédente.

souplesse toute particulière à se retrouver à l'aise dans les idées d'autrui, je dirai même à se les approprier. Comparé à Humboldt, je lui trouve un jugement beaucoup plus plat et des idées plus fluctuantes, mais plus de sensibilité.

L'application des catégories à l'ensemble des matériaux que vous avez accumulés ne peut qu'être féconde pour vous. En même temps que c'est une excellente manière d'inventorier vos richesses, cet exercice vous rendra tous les services qu'on peut attendre d'un ami dont la nature serait l'opposé de la vôtre. Vous vous trouverez contraint, si j'en juge bien, à définir rigoureusement, à tracer des limites sévères, même à marquer des contrastes violents, ce qui n'est pas précisément dans la nature de votre esprit, parce que vous avez scrupule à violenter la nature ; et, comme cette dureté et cette rigueur, toutes périlleuses qu'elles puissent paraître dans chaque cas pris isolément, se trouvent toujours pour ainsi dire guéries d'elles-mêmes par le complet achèvement de l'opération, elle aura pour effet certain de vous ramener, pleinement satisfait, à votre vision personnelle des choses. Vous en recueillerez plus particulièrement le bénéfice lorsque vous en serez aux concepts de la réciprocité d'action et de la limitation ; mais les catégories de la totalité et de la nécessité vous rendront le même bon office. Comme il vous sera impossible, lorsque vous en viendrez à la rédaction de l'œuvre elle-même, de vous abstenir de toute polémique, l'épreuve des catégories vous confère une supériorité incontestable, et, d'autre part, je conçois fort bien qu'elle vous soit d'une grande utilité pour vous aider à dominer et à disposer clairement votre partie historique.

J'ai plus envie que jamais de connaître votre esquisse systématique, et, lorsque vous serez ici, nous nous y appliquerons en long et en large, avec

beaucoup de joie, et de tout notre cœur ; sans parler de l'intérêt que je porte au sujet, que j'ai un très vif désir de pénétrer jusqu'au fond, j'aurai un plaisir tout particulier à remplir auprès de vous l'office d'un lecteur bon public, et d'examiner à la lumière de ma propre expérience la présentation qu'il conviendra d'adopter pour donner satisfaction tout à la fois à ce qu'exige le sujet et à ce que réclame le lecteur.

Je suis si fréquemment interrompu dans mon travail, et il m'est si complètement impossible d'en prévoir le terme, que je suis obsédé par les questions que l'on me pose au sujet de mon *Wallenstein*, et qui commencent à me parvenir du dehors. Voici que Schröder (1) manifeste le désir de le jouer en personne, et ne se montre même pas hostile à l'idée de venir tenir le rôle à Weimar même. De son côté, Unger (2) m'écrivait hier que le théâtre de Berlin me paiera les honoraires qu'il me plaira si je consens à lui donner la pièce avant de la faire imprimer. Mais il faudrait d'abord en avoir terminé ! Je recommence à avancer un peu dans mon travail, bien que je n'aie pas encore la tête tout à fait libre.

Adieu. Ma femme va demain à Weimar pour entendre *la Flûte enchantée;* mais, comme elle compte rentrer aussitôt de nuit, il est peu probable qu'elle puisse vous voir. Venez donc enfin ! Nous aspirons ardemment à ces belles soirées. Beaucoup d'amitiés à Meyer. — SCH.

426. GŒTHE A SCHILLER.

J'ai attendu vainement, ce matin, une lettre de vous ; pourvu que votre silence ne soit pas motivé par un mauvais état de santé !

Brinkmann a été ravi des quelques heures qu'il

(1) L'acteur Schröder dirigeait la troupe de Hambourg.
(2) L'éditeur berlinois.

a passées avec vous dans l'intimité. Le vif intérêt qu'il porte à tant de choses mérite vraiment qu'on lui fasse bon accueil. Hier, il a dîné chez moi, et je l'avais placé entre nos deux charmantes femmes auteurs (1), où il s'est plu extraordinairement. Mais, à vrai dire, il m'a l'air fait pour un milieu plus vaste, dans le genre de Berlin.

Dites-moi donc ce que vous pensez du mètre dans lequel est écrit le *Prométhée* de Schlegel (2). J'ai l'idée d'un poème que j'écrirais volontiers en stances, mais cette forme me paraît comporter une régularité périodique par trop stricte et par trop compassée, si bien que j'ai songé à cet autre rythme. Maintenant, à y regarder de plus près, j'ai peine à m'y faire, parce qu'il ne fournit pas l'ombre d'un temps d'arrêt, et que la succession ininterrompue des rimes ne permet pas de trouver un point final.

Entre autres occupations, je me suis encore appliqué à enrichir et à remanier de mon mieux mon travail, en tenant compte des règles méthodiques que vous avez rédigées pour moi il y a quelques semaines (3), afin de donner satisfaction aux *desiderata* de l'empirisme rationnel. Je veux tirer cette partie au net avant de retourner à Bacon, qui a, une fois de plus, conquis toute ma confiance. Je ne me laisse rebuter par aucune difficulté, et je prévois que, le jour où j'aurai définitivement donné une forme convenable à mon chapitre des couleurs, je me sentirai beaucoup d'aisance à progresser en mainte autre matière. A bientôt la suite, et, je l'espère, à bientôt nos entretiens de vive voix. — *Weimar, le* 21 *février* 1798. — G.

(1) Caroline de Wolzogen et Amélie d'Imhof. Brinkmann ne tarda pas à s'éprendre de la seconde.

(2) D'A.-W. Schlegel. Voir ci-dessus la lettre 349. Le poème est écrit en strophes de trois vers.

(3) Voir ci-dessus la lettre 406.

427. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 février 1798.

De la tournure que vous avez donnée à votre travail, vous êtes, à tout le moins, assuré de tirer un double profit, qui est d'importance : le premier, c'est la pleine possession rationnelle de votre sujet ; le second, c'est la pleine connaissance des fonctions intellectuelles qui y sont à l'œuvre, c'est, en quelque sorte, une véritable philosophie de votre recherche présente, et ce second profit passe presque le premier en importance, attendu qu'à prendre une claire conscience des ressources qu'offre l'esprit et à se donner un sentiment exact de la méthode, on en vient à se rendre maître jusqu'à un certain point de tous les sujets possibles. Je suis très heureux à la pensée que, lorsque vous viendrez, j'aurai beaucoup à apprendre de vous touchant ces généralités méthodiques qui commandent toute recherche expérimentale, et que j'y trouverai une riche matière à réflexions. Peut-être vous déciderez-vous à placer en tête de votre ouvrage ce discours méthodique, développé avec toute l'ampleur souhaitable, et à donner ainsi à votre œuvre, indépendamment même du sujet particulier qui y sera traité, une valeur absolue et durable, précieuse pour quiconque songera à méditer sur la nature. Bacon devrait bien vous y déterminer.

Quant à la question que vous me posez relativement à cette sorte de rythme métrique, il faudrait naturellement savoir surtout à quel sujet vous vous proposeriez de l'appliquer. D'une manière générale, je n'ai guère plus de goût pour ce mètre que vous-même ; il a trop la monotonie d'une rengaine, et il me paraît inévitable qu'il laisse une impression de solennité. Je doute que ce soit là l'effet que vous souhaitez de produire. Je donnerais donc certaine-

ment la préférence aux stances : la difficulté est égale, et les stances ont infiniment plus de grâce.

J'apprends de Paris, par Humboldt, que les Schlegel vont quitter Iéna, et se proposent d'aller se fixer à Dresde (1). En auriez-vous entendu parler?

D'après ce que m'a raconté ma femme, Brinkmann aurait eu infiniment de succès à Weimar, et surtout à la cour de la duchesse-mère. C'est un homme qui a tout ce qu'il faut pour plaire en société, et il est assez avisé pour savoir nouer par les deux bouts l'esprit et la banalité.

La lettre de Humboldt me rapporte également le jugement que Voss aurait porté sur *Hermann;* il le tient de Vieweg, qui est à Paris en ce moment. Voss aurait craint d'abord que votre *Hermann* ne rejetât sa *Louise* dans l'oubli ; il se serait ensuite rassuré, mais conviendrait néanmoins que votre poème renferme des passages pour lesquels il donnerait volontiers tout le sien. Que la façon dont vous maniez l'alexandrin ne puisse soutenir la comparaison avec la sienne, aurait-il ajouté, il n'y a pas lieu de vous en savoir mauvais gré, attendu que l'alexandrin est son affaire, à lui, mais il estime néanmoins que vos hexamètres les plus récents sont infiniment mieux réussis. Il est clair qu'il est incapable de se douter le moins du monde de l'inspiration profonde de votre poème, en d'autres termes, qu'il n'a pas le moindre soupçon de ce que c'est, d'une manière générale, que l'âme profonde de la poésie, c'est-à-dire encore qu'il est dépourvu de tout don poétique quelque peu large et librement ouvert, et qu'il suit tout bonnement son instinct artistique, à la manière dont l'oiseau construit son nid et le castor sa hutte.

Adieu. Ma femme tient à joindre un mot à ma lettre. — SCH.

(1) A.-W. Schlegel quitta en effet Iéna en mai, mais pour se rendre à Berlin.

Je ne parviens pas à retrouver sur le moment la lettre de Humboldt ; je vous l'enverrai une autre fois.

428. Gœthe a Schiller.

J'avais commencé à dicter mercredi (1) un feuillet à votre intention, et j'ai essayé de poursuivre tout à l'heure, mais j'ai senti que je m'exprimais d'une manière si confuse qu'il me faudrait rédiger à nouveau. Le tout partira demain soir par la poste à cheval.

Tout ce que je sais de Schlegel, c'est qu'après Pâques, il compte se rendre à Dresde en passant par Berlin, mais que l'hiver prochain il sera de retour à Iéna.

Lorsque j'irai vous voir, je vous proposerai de le voir encore quelquefois avant son départ, pour qu'il ne retire pas, de dépit, à votre *Almanach* sa collaboration, dont je n'aimerais pas que nous fussions privés.

Adieu ; continuez de m'aimer. — *Weimar, le* 24 *février* 1798. — G.

429. Gœthe a Schiller.

[*Weimar, le* 21 *février* 1798.]

Tous les mercredis et samedis matin, sitôt que quelqu'un pénètre dans ma chambre, mon premier regard est pour examiner s'il ne tient pas dans sa main votre lettre, et, comme j'ai dû me résigner ce matin à me passer de ce déjeuner selon mon cœur, l'enveloppe bleue que m'a apportée l'après-midi ne m'en a procuré qu'une plus vive joie.

(1) 21 février. C'est le début de la lettre suivante, qui fut terminée le 25.

J'ai décidé notre Suédois (1), dont vous avez fait si excellemment le portrait, à passer encore ici la journée de demain. Nos dames de Weimar ont un extrême besoin de voir surgir de temps à autre des apparitions extraordinaires de ce genre, et elles ont, par ailleurs, de si rares divertissements, que je ne demande pas mieux que de les leur procurer. Il est bon que cette espèce d'hommes existe, parce qu'ils sont un facteur d'action positive, et que leurs propres talents, pour se déployer à l'aise, exigent, en contre-partie, qu'ils rencontrent des dons analogues dans la société où ils l'exercent.

Je ne saurais vous dire à quel point je souhaite de prendre connaissance des résultats de votre long travail et de m'entretenir avec vous d'une foule de sujets. Si les gens de Stuttgart ne m'avaient pas fait attendre indéfiniment leur réponse et ne m'avaient pas laissé dans l'incertitude quant à la venue de Thouret (2), il y a plusieurs jours que j'aurais pu vous arriver.

Je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai écrit ce matin touchant l'empirisme rationnel, mais j'ai bien l'impression qu'à son point culminant il est indispensable qu'il soit critiqué à son tour. Il faut qu'il concède à un certain nombre de manières de voir de subsister l'une à côté de l'autre, sans se croire autorisé à exclure telle d'entre elles, ou à laisser l'une quelconque empiéter sur le domaine qui revient aux autres. La grande erreur qu'atteste toute l'histoire de la théorie des couleurs, c'est qu'on s'est constamment refusé à opérer la triple classification, et qu'on a prétendu étendre à d'autres classes de phénomènes les énonciations empiriques qui étaient vraies de l'une des classes, si bien qu'en fin de compte, rien ne marchait plus. Il en va de

(1) Brinkmann.
(2) Voir ci-dessus la lettre 411.

même, à ce qu'il me semble, des idées qu'on va chercher dans le domaine de la pensée pour les introduire dans le champ de l'expérience : elles s'adaptent uniquement à une portion des phénomènes, et je dirais volontiers que, si la nature est insondable, c'est parce qu'un homme unique est incapable à lui seul de l'embrasser tout entière, alors que l'humanité envisagée dans son ensemble en est parfaitement capable. Mais, comme il n'arrive jamais que la pauvre humanité soit tout entière assemblée, la nature a beau jeu pour se soustraire à nos regards.

J'ai repris en main les *Idées* de Schelling (1), et ce n'est jamais chose banale que de s'entretenir avec un pareil homme ; mais je crois bien m'apercevoir qu'il est trop attentif à taire soigneusement ce qui va contre les manières de voir qu'il souhaiterait de répandre, et je me demande en quoi je puis m'intéresser à une idée qui me contraint à sacrifier une partie de ma provision d'observations positives.

Et puis, il y a aussi, en face, les mathématiciens, qui disposent de moyens d'une puissance énorme pour saisir la nature corps à corps, et qui sont bien souvent exposés à la tentation d'escamoter ce qui importe le plus. Un vieux jardinier du château aimait à répéter : « On peut bien forcer la nature, mais non pas la contraindre », et toutes les entreprises spéculatives que nous dirigeons contre elle sont de pures approximations auxquelles on ne saurait suffisamment recommander d'être modestes. J'ai eu dernièrement grand plaisir à parcourir la *Photométrie* de Lambert ; celui-là du moins est vraiment comme il faut être, car il déclare lui-même que son objet dernier est situé hors de notre portée, ce qui ne l'empêche pas de se donner un mal infini pour en approcher.

Tout cela, surtout lorsque je pourrai vous sou-

(1) Voir ci-dessus la lettre 397.

mettre mon travail, nous fournira matière à d'excellents entretiens...

J'en étais là de ma lettre mercredi (1). Ce que j'ai dicté hier est parfaitement informe. Je veux pourtant que ceci vous parvienne ce soir. Les princes sont partis pour Gotha. J'ai passé toute cette journée de tranquillité à m'occuper de la réorganisation de la bibliothèque : il n'y a encore rien de gagné que ce qui allait de soi (2).

Adieu. Donnez-moi mercredi encore la joie d'une lettre. — *Weimar, le* 25 *février* 1798. — G.

430. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 27 *février* 1798.

Voici donc que février tire à sa fin sans vous amener, et que j'aurai bientôt passé tout l'hiver dans l'attente et dans l'espoir. Je n'en envisage qu'avec plus de sérénité le printemps, auquel j'aspire vraiment de toute l'ardeur d'un désir qui se réveille de sa torpeur. Je commence à m'occuper de temps à autre, avec beaucoup de plaisir, des améliorations qu'il me faudra apporter à ma villa et à mon jardin en vue d'en rendre le séjour plus confortable. L'une de ces innovations sera particulièrement précieuse et ne sera pas moins agréable : il s'agit d'une salle de bains que je fais cimenter proprement et joliment dans un des pavillons. On en profitera pour lui donner un étage de plus, et il jouira ainsi d'une vue charmante sur le vallon de la Leutra. Sur le côté opposé, qui regarde vers les Lambrecht, on a construit dès l'an passé, sur l'emplacement du pavillon une cuisine très massivement établie. Vous trouverez

(1) 21 février.
(2) Allusion aux projets que Gœthe avait formés en vue de la réorganisation des bibliothèques de Weimar et d'Iéna. Voir ci-dessus, tome II, la lettre 384.

donc, dans la villa, lorsque vous viendrez nous y rendre visite, toutes sortes de transformations utiles. Puissions-nous bientôt nous y trouver réunis !

Pour le moment, sans m'en apercevoir, j'avance pourtant insensiblement, étape par étape, dans ma tâche, et me voici dans le plein tourbillon de l'action. Ce qui me fait tout particulièrement plaisir, c'est que j'ai maintenant derrière moi une scène où je ne pouvais me dispenser de prononcer, sur le crime de Wallenstein, l'arrêt qu'exige la morale la plus ordinaire, et où le difficile était de donner une âme de poésie et d'intelligence à une matière qui de sa nature est la banalité même et répugne à la poésie, sans toutefois rien enlever à la morale de ce qui la constitue essentiellement. Je suis content de la manière dont je m'en suis tiré, et j'espère donner satisfaction au souci de moralité de notre cher public, bien que je me sois bien gardé d'en faire un sermon. Mais j'ai vivement ressenti à cette occasion tout le vide de la morale proprement dite, et tout l'apport que le sujet pensant était contraint de fournir de son cru pour maintenir l'objet au niveau de la poésie.

J'ai été frappé de vous voir, dans votre dernière lettre, émettre l'idée que la nature, qui échappe à la prise d'un individu isolé, pourrait être saisie dans sa plénitude par la somme de tous les individus existants. Il est en effet permis, à ce qu'il me semble, de considérer chaque individu comme un sens particulier qui appréhende la nature à sa manière, tout comme le fait, chez l'homme, chacun des organes des sens, et qui peut tout aussi peu être remplacé par un autre que l'oreille ne peut être remplacée par l'œil, et ainsi de suite. Il est fâcheux que chaque manière individuelle de concevoir et de sentir n'ait pas à sa disposition le moyen de s'exprimer intégralement dans toute sa pureté, car le langage, de par toute sa tendance naturelle, est exactement à

l'opposé de l'individualité, et les esprits qui travaillent à se donner les moyens de se rendre intelligibles à tous sacrifient d'ordinaire la meilleure part de leur originalité personnelle, et renoncent en conséquence très souvent au privilège de saisir à leur façon les phénomènes de l'expérience sensible. D'une manière générale, le rapport des concepts généraux, et du langage construit sur la base de ces concepts, avec les objets concrets, avec les cas particuliers et les intuitions directes est pour moi un abîme où je ne puis plonger le regard sans être pris de vertige. La vie réelle, à chacun de ses instants, atteste qu'il est possible de communiquer à autrui, en usant d'un instrument universel de sa nature, ce qu'il y a de particulier en chaque individu et jusqu'aux particularités les plus ténues, alors que l'entendement, livré à lui-même, en viendrait presque inévitablement à se fournir la preuve que cette communication n'est pas loin d'être une impossibilité.

Adieu. Ci-joint la dernière lettre de Humboldt, que je vous prie de me retourner bientôt pour me permettre d'y répondre. Ma femme vous fait ses meilleures amitiés. Compliments affectueux à Meyer. — Sch.

431. Gœthe a Schiller.

Si nos amis de Stuttgart s'étaient mieux conduits et m'avaient renseigné sur la date de l'arrivée de Thouret (1), il m'aurait peut-être été possible d'être auprès de vous à l'heure qu'il est, car, sauf une unique affaire, j'ai liquidé tout le reste. Puisque votre *Wallenstein* avance cependant à forte allure, je me console un peu de la privation qui m'a été infligée. L'exemple de Humboldt (2) montre à quel

(1) Voir ci-dessus les lettres 411 et 429.

(2) Dans la lettre à Schiller que Gœthe avait alors entre

point on ressent profondément le besoin de certains entretiens, lorsqu'ils viennent à manquer.

Humboldt n'a d'autre ressource, lorsque les Français entreprennent de l'entretenir de sujets spéculatifs, que de chercher à esquiver la conversation, sous peine, à chaque fois, de nouveaux agacements. Il ne leur entre pas en tête qu'il y ait quoi que ce soit dans l'esprit humain qui n'y ait pas pénétré du dehors. C'est ainsi que Mounier (1) me déclarait l'autre jour que l'idéal est composé par l'assemblage de beaux fragments recueillis un peu partout ! Comme je ripostais en lui demandant d'où provient, en ce cas, l'idée même de la beauté de ces éléments, et comment l'homme en vient à éprouver le besoin d'en former un bel ensemble, et si le terme « composer » n'est pas une expression un peu basse pour qualifier le mode d'activité dont use le génie lorsqu'il utilise à son gré les éléments que lui a fournis l'observation, — il eut vite fait de trouver dans sa langue réponse à ces diverses questions, et m'assura que de tout temps on avait attribué au génie « une sorte de création » (2).

Il en va ainsi de tous les propos qu'ils tiennent : ils partent régulièrement, avec une assurance très catégorique, d'une idée abstraite préconçue, et, si l'on vient à hausser la question à un niveau supérieur, ils allèguent aussitôt qu'ils ont une locution toute prête pour traduire ce nouveau point de vue, sans se préoccuper de savoir s'ils se mettent ainsi ou non en contradiction avec leur assertion première.

les mains, Humboldt déplorait la difficulté qu'il éprouvait à causer philosophie avec des Français.

(1) Mounier, le député à l'Assemblée nationale, avait émigré à Weimar : le duc avait mis à sa disposition le château de Belvédère, où il avait installé un établissement d'instruction fréquenté surtout par de jeunes Anglais.

(2) En français dans le texte.

Vous aurez sans doute appris aussi par votre belle-sœur que Mounier a enseveli de ses propres mains la gloire de Kant, et qu'il se fait fort de le réduire prochainement en poudre. Ce Français, grand moraliste, s'est irrité par delà toute mesure d'entendre Kant déclarer que le mensonge est immoral en toutes circonstances. Böttiger a transmis à Paris l'article où il s'attaque à cette proposition (1) ; l'article doit paraître sans tarder dans la *Décade philosophique*, et nous reviendra sitôt imprimé, et l'on y trouvera, prouvé clair comme le jour, ce qui ne manquera pas de rassurer quantité de nobles caractères, qu'il est au contraire tout à fait nécessaire de mentir de temps à autre. Le jour où ce principe aura passé définitivement dans la morale, vous jugez si l'ami *Ubique* (2) en éprouvera du contentement, lui qui, depuis quelque temps, soutient *mordicus* n'avoir pas la moindre connaissance des livres qu'on lui a prêtés, alors qu'il est de notoriété publique qu'il les a chez lui, et qu'il continue de s'en servir imperturbablement.

Je suis en ce moment en échange d'idées avec le comte et la comtesse Fouquet (3), touchant des questions d'histoire naturelle. Ce sont des personnes fort aimables, de bonne compagnie, obligeantes, qui sont parfaitement d'accord avec moi et qui en témoignent de la satisfaction, sauf qu'on se rend compte, toujours et malgré tout, qu'il en va d'eux comme de Voss, lequel reste convaincu, quoi qu'il en dise, qu'il est le seul à savoir écrire des hexamètres et à avoir le droit d'en écrire.

(1) L'article de Mounier, intitulé : « Lettre sur la philosophie de Kant ; du mensonge », parut dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, t. XVII, p. 409.

(2) C'est le sobriquet que Gœthe avait donné à Böttiger, ami de tout le monde, au courant de tout, chez lui partout, et doué notoirement d'une conscience fort élastique.

(3) Français émigrés à Weimar.

Je constate, par les nouvelles que vous me transmettez (1), que mon poème n'a pas eu l'heur de lui plaire autant que m'a plu le sien. Je revois encore, aussi vivant qu'au premier jour, le pur enthousiasme avec lequel j'accueillis le pasteur de Grünau lorsqu'il m'apparut pour la première fois dans le *Mercure* (2) ; je me souviens que je le relus sans relâche au point que j'en sais encore par cœur la majeure partie, et je m'en suis fort bien trouvé. Car, en somme, le plaisir que j'y ai pris m'a fécondé, il m'a attiré vers ce genre poétique, il a donné naissance à mon *Hermann*, et qui sait ce qui peut encore en éclore? Si Voss, tout au contraire, ne goûte mon poème qu'à son corps défendant, j'en suis fâché pour lui, car tout ce peu de poésie dont nous sommes capables n'est vraiment que bien peu de chose, s'il n'aboutit pas à faire de nous des êtres vraiment vivants, et à nous rendre accessibles à tout ce qui voit la lumière du jour. Autrement, je supplierais Dieu de m'accorder de recommencer ma vie depuis l'origine, je rejetterais loin de moi tout ce que j'ai fait, comme on jette au loin des souliers d'enfant éculés, et je chercherais un meilleur emploi de mes forces.

Je me dérobe à ces mélancoliques pensées, en me promettant, au cours de mon prochain séjour à Iéna, d'écrire de petites choses pour lesquelles il me faut la bienfaisante influence du printemps. Combien j'ai de joie à posséder la certitude que nous resterons, vous et moi, aussi fermement dévoués à notre tâche qu'attachés l'un à l'autre !

Nous avons eu la nuit dernière, par suite de l'ar-

(1) Par la lettre de Humboldt à Schiller : voir ci-dessus la lettre 427.

(2) La troisième idylle de la *Louise* de Voss avait paru d'abord dans le *Mercure allemand* de Wieland, en novembre 1784 ; les deux précédentes avaient été publiées dans l'*Almanach des Muses* de Voss pour 1783 et pour 1784.

rivée inopinée des jeunes princes de Gotha (1), un bal improvisé et un souper à deux heures du matin, après quoi j'ai dormi, presque tout entière, une belle matinée. Adieu ; faites mes amitiés à votre chère femme, et préparez-vous pour l'été d'agréables conditions d'existence dans votre villa et dans votre jardin. — *Weimar, le* 28 *février* 1798. — G.

432. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *mars* 1798.

Je viens de refaire, à la faveur de ces belles journées, l'expérience du grand air, et je m'en suis fort bien trouvé. Quel dommage que vous ne soyez pas ici en ce moment ! Je suis sûr que la Muse aurait vite fait de reprendre possession de vous.

Ce que vous me dites des Français et de leur digne représentant — tout émigré qu'il est — Mounier, est l'exactitude même. Si déplorable que soit la constatation, absolument parlant, il n'en est pas moins vrai qu'on a plaisir à la faire, parce que cet aspect de leur esprit fait partie intégrante de l'idée totale que l'on peut se former d'eux, et que, si l'on savait toujours saisir les tempéraments dans toute leur intégralité, les systèmes en découleraient immédiatement, et d'eux-mêmes. C'est une chose très digne de remarque que la laxité en matière esthétique soit toujours si étroitement associée à la laxité morale, et que la pure et sévère poursuite de la haute beauté, encore que pouvant fort bien aller de pair avec la plus parfaite largeur à l'égard de tout ce qui est conforme à la nature, s'accompagne normalement du rigorisme dans le domaine moral. Tant la délimitation est nettement tranchée entre le monde de la raison et celui de l'entendement, et tant cette distinction s'observe rigoureusement dans

(1) Le prince héritier Auguste de Gotha et sa femme.

tous les domaines et tous les modes d'activité qui s'ouvrent devant l'homme.

Mounier fait pour moi un digne pendant à notre Garve, qui, lui aussi, s'est déshonoré un jour par un article analogue à l'égard de Kant (1).

J'ai reçu enfin hier, tout de bon, le diplôme de citoyen français dont les journaux avaient parlé déjà il y a cinq ans (2). C'est alors qu'il a été rédigé et signé par Roland. Mais, comme l'orthographe du nom y était incorrecte et que l'adresse ne portait même pas le nom d'une ville ou d'une province, il n'a pas pu alors m'atteindre. Je ne sais quelle suite de circonstances l'a remis en branle ; ce qui est certain, c'est qu'on me l'a expédié et qu'il m'est parvenu — je vous le donne en mille — par les soins de Campe, de Brunswick, qui en profite pour m'accabler de compliments.

Je crois que je ne ferais pas mal d'en faire officiellement part au duc, et je vous serais reconnaissant de me rendre ce service, si ce n'est pas un dérangement pour vous. Je joins donc le document à ma lettre. La qualification de « publiciste allemand », tout court, qui m'y est donnée, ne manquera pas de vous amuser, comme elle m'a amusé moi-même.

Adieu. C'est jour de courrier, et j'ai encore cent choses à expédier. Ma femme vous envoie ses amitiés. — Sch.

(1) Garve avait dirigé contre la *Critique de la raison pure*, au lendemain de son apparition, une attaque que Kant flétrit énergiquement, en 1783, dans les *Prolégomènes*.

(2) On sait que ce diplôme, adressé à *M. Gille, publiciste allemand*, expédié de Paris le 10 octobre 1792, et qui reproduisait le décret-loi du 26 août, par lequel le titre de citoyen français était conféré à quelques hommes éminents d'autres nations, portait les signatures de Danton et de Roland.

433. Gœthe a Schiller.

L'unique félicitation que je trouve à vous adresser, pour le décret civique qui vous parvient du fond de l'empire des morts, c'est que vous soyez encore, pour le recevoir, du nombre des vivants. Faites-nous l'amitié de patienter encore un peu avant d'aller rendre visite à feus vos grands concitoyens. M. Campe m'a tout l'air de ne pas encore être guéri, pas plus que bon nombre de nos naïfs Allemands, de la plus dangereuse de toutes les folies. Malheureusement, là-contre, aussi bien que contre n'importe quelle autre épidémie, il ne sert de rien de faire quoi que ce soit, ni de parler.

Le beau temps me sollicite journellement à courir vous retrouver, et j'utilise de mon mieux la nécessité où je me trouve de prolonger ici mon séjour. Je me suis remis aux insectes, et j'ai en outre classé mes minéraux. Lorsque l'on a l'habitude de ramasser tant de choses diverses de gauche et de droite et qu'on a omis pendant quelque temps d'ordonner ce que l'on a rapporté chez soi, on ne sait bientôt plus où donner de la tête.

Meyer avance dans son travail ; il y aura bientôt là la matière d'un petit volume.

Les récents événements d'Ischia et de Suisse (1) m'ont définitivement consolé de notre retraite ; et d'ailleurs il n'y a aucun inconvénient à ce que nous publiions sous une forme fragmentaire ce que nous avons recueilli. Le public mord toujours plus volontiers aux morceaux détachés, et il y a toujours moyen de donner, chemin faisant, un aperçu systématique de ce que serait l'ensemble. L'intro-

(1) C'est le moment où le Directoire « révolutionnait », de gré ou de force, le Corps helvétique et les cantons suisses, et, en Italie, la Cisalpine, les États pontificaux et la Toscane.

duction à ces études sera vraisemblablement le premier de mes soucis à Iéna, outre que j'aurai à perfectionner encore l'esquisse déjà rédigée touchant la recherche théorique et la totalité du monde de l'expérience.

Mes considérations sur les êtres organisés, aussi bien que mes réflexions sur la doctrine des couleurs, vont dans le même sens que nos réflexions sur l'art, et les rejoignent ; et je donnerai en outre, à la suite des recherches de Meyer sur l'histoire de l'art florentin, une seconde édition de Cellini, enrichie d'un petit nombre de notes auxquelles j'attache de l'importance.

Comme je compte rédiger cette introduction sous la forme de lettres qui vous seraient adressées, mon bien cher ami, il serait très gentil de votre part d'en profiter pour écrire quelques lignes à notre intention, ne fût-ce que pour indiquer qu'il est fort possible que vos propres recherches vous amènent dans l'avenir, vous aussi, à vous rencontrer avec nous. Car le monde qui nous environne m'a tout l'air de vouloir dresser encore plus d'un obstacle en travers de notre route, et il n'en est que plus nécessaire que la poussée que nous comptons exercer soit unanime et agisse obstinément immuable dans une unique direction.

Adieu. Mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 3 *mars* 1798. — G.

434. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *mars* 1798.

Les projets dont vous vous ouvrez à moi me permettent d'induire que vous aurez donc à vous en tenir pour assez longtemps encore au domaine scientifique ; j'en suis bien fâché pour la production poétique, mais je comprends fort bien que vous envisagiez comme utile et comme nécessaire ce parti.

La riche multiplicité de vos observations et de vos réflexions sur l'art et sur la nature, ainsi que sur le moyen terme idéal qui opère leur synthèse finale doit à tout prix être formulée, être ordonnée systématiquement et être établie avec rigueur, sous peine de rester toujours comme un fardeau qui appesantirait votre marche. Mais c'est une entreprise à longue portée, et les tâches naîtront des tâches. Je ne parviens pas encore à me faire une idée précise des bornes qu'il vous faudra bien assigner au travail sans enfreindre toutefois l'obligation d'épuiser jusqu'à un certain point la matière, obligation que suffirait à vous imposer la nature de votre esprit alors même qu'elle ne naîtrait pas du sujet lui-même. C'est donc avec la plus vive impatience que j'attends votre esquisse. Elle me permettra également de me rendre compte du point précis où je pourrai intervenir avec mes propres idées en me tenant en un accord étroit avec l'ensemble. C'est avec joie que je m'acquitterai du rôle que vous m'y réservez, et, du moment qu'il est décidé qu'il s'agit d'une œuvre collective, il se peut fort bien qu'il y ait avantage à ce que la parole soit donnée à un tiers, à son tour. Même la méthode rigoureusement scientifique qui y présidera recevra un meilleur accueil si elle a à son service la variété des manières de voir et des procédés d'exposition. Quoi qu'on fasse, l'œuvre ne manquera pas de heurter de front le milieu qui nous environne, et, comme il ne faut pas songer à une solution amiable, il reste à savoir s'il ne vaudrait pas mieux déclarer ouvertement la guerre et donner à l'œuvre plus de force agressive de pénétration en lui mettant d'emblée aux mains, comme armes, le glaive de la loi et celui de la justice. Mais nous reviendrons oralement sur tout ceci, une fois que je serai mieux fixé sur votre dessein.

J'espère, moi aussi, au sortir de la pratique poétique à laquelle je me livre maintenant depuis un

assez long temps, et qui a amplement enrichi mon expérience, revenir mieux armé à la spéculation.

Ma femme espère causer avec vous aujourd'hui (1), ce que je lui envie cordialement, car je puis bien dire que j'ai un désir infini de revoir enfin vos traits.

Le rescrit qui fait de moi un professeur ordinaire est enfin arrivé de Cobourg (2) ; me voici donc, en très peu de temps, revêtu de toutes sortes de dignités dont je souhaiterais seulement qu'elles me tinssent plus au chaud.

Adieu ; amitié à Meyer, et écrivez-moi bientôt que je puis enfin compter sur vous. — Sch.

435. Gœthe a Schiller.

Votre chère femme ne nous a fait qu'une bien courte visite, mais elle a du moins emporté une impression favorable des œuvres de Meyer, dont elle aura plaisir à garder le souvenir, et nous aurions été très contents s'il vous avait été possible d'en prendre votre part. Je profite d'ailleurs de cette occasion pour vous rappeler qu'à présent que votre beau-frère achève petit à petit de s'installer, vous devriez, vous aussi, songer à vous assurer ici un pied-à-terre pour l'hiver. Car, même en prenant notre théâtre pour ce qu'il vaut, il y a pourtant grand plaisir à entendre presque chaque semaine de bonne musique : notre opéra est très convenable, et les représentations qu'il offre sont souvent d'une qualité vraiment satisfaisante. Je pourrais vous procurer une place meilleure et plus confortable que

(1) Charlotte Schiller déjeuna en effet chez Gœthe ce jour-là.

(2) L'Université d'Iéna dépendait collectivement des quatre principautés thuringiennes. L'affaire de la nomination de Schiller traîna plus de deux ans : les rescrits de Meiningen et de Gotha sont de 1795, celui de Weimar de janvier 1796, celui de Cobourg, dont il s'agit ici, ne fut signé qu'en janvier 1798.

ne sont les fauteuils d'orchestre. D'autre part, l'isolement systématique où, comme chacun sait, l'on vit à Weimar, vous assurerait chez vous toute la solitude que vous pourriez souhaiter, sans compter qu'il y aurait certainement pour vous avantage à ne pas vous fermer rigoureusement à toute influence du dehors. Pour ce qui me concerne, vous savez que mes obligations me contraignent à graviter perpétuellement selon ma propre ligne zodiacale, et qu'à chaque signe où je pénètre, je trouve de nouvelles besognes et un nouvel état d'esprit. J'espère être en mesure de vous dire samedi (1) le prochain emploi que je compte faire de mon temps.

J'ai repris en main Cellini ; je corrige ma copie et j'esquisse mes notes additionnelles. Je m'apprête ainsi à mettre sur pied, petit à petit, les courts éclaircissements historiques qu'il est nécessaire de joindre au texte. Je les grouperai tous à la fin, disposés par ordre de matières, de manière qu'on puisse les lire à la suite, comme on ferait d'un petit article (2). La rédaction des études de Meyer sur l'histoire de l'art florentin progresse parallèlement, et nos travaux s'appuient mutuellement.

Je souhaite de trouver bientôt auprès de vous le temps de me ressaisir et de me recueillir, et de voir un peu plus clair dans cette masse d'occupations de toute nature ; le moment approche maintenant, et nous y trouverons profit à bien des égards.

Je vous félicite d'avoir enfin reçu le rescrit de Cobourg (3). A vrai dire, c'est grâce à notre duc que l'on a enfin consenti à l'expédier. Cobourg était en retard d'une bonne douzaine de rescrits, et, comme toutes les insistances exercées auprès des

(1) 10 mars.

(2) Les notes finales jointes à la nouvelle édition de Cellini furent intitulées : « Appendice ayant trait aux mœurs, à l'art et à la technique. »

(3) Voir la lettre précédente.

conseillers privés restaient vaines, notre duc prit finalement le parti d'envoyer tout simplement là-bas un exprès chargé d'en obtenir l'exécution, avec une lettre personnelle et cordiale de recommandation pour le duc et la duchesse ; sur quoi tout fut enfin mis à jour. Si seulement votre dignité nouvelle avait pu vous apporter par surcroît un avantage positif !

Je vous retourne la lettre de Humboldt. Le jugement qu'il porte sur l'état du théâtre en France m'intéresse vivement. J'aimerais bien qu'il me fût donné, une fois ou l'autre, de voir de mes yeux ces singuliers produits artistiques.

Adieu. — *Weimar, le* 7 *mars* 1798.

436. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *mars* 1798.

Ma femme a eu beaucoup de joie à vous voir l'autre jour chez vous, et ne peut assez chanter les louanges des belles œuvres de Meyer. Elle a stimulé encore mon désir de les voir, et, si vous deviez ne pas arriver ici d'ici huit jours, je me risquerais à faire un saut jusqu'à Weimar.

Je suis moi-même très sincèrement résolu, ainsi que vous me le conseillez, à mieux profiter dans l'avenir du théâtre de Weimar. Les difficultés de l'installation ont été l'unique cause qui m'ait empêché de le faire dès cet hiver. Mais je prendrai certainement les mesures nécessaires pour l'avenir. Même s'il s'agissait simplement d'entendre de la musique, ce serait déjà un devoir, car autrement les sens restent privés de toute impression de beauté. Mais le théâtre, lui aussi, cause sur moi une action heureuse. Je conviens qu'au cours des derniers mois j'ai dû faire passer mon travail avant toute autre considération, afin de lui faire franchir une étape décisive. C'est chose faite. Aujourd'hui, ma pièce

est à flot, et j'ai derrière moi le plus difficile. Les trois quarts de l'œuvre entière sont achevés.

N'avez-vous pas encore eu la curiosité de prendre connaissance de la nouvelle tragédie anglaise de Walpole, *The Mysterious Mother* (1). On en parle avec éloge comme d'une tragédie authentique, tout à fait dans le goût et dans l'esprit d'*Œdipe roi*, dont elle est parente jusqu'à un certain point par le sujet, que je connais par une analyse. Il se peut d'ailleurs que ce rapprochement flatteur n'ait d'autre justification que l'analogie des sujets. S'il en était ainsi, il conviendrait de ne pas passer sans mot dire une pareille légèreté aux critiques anglais ; mais, quoi qu'il en soit, il me semble que nous ne ferions pas mal de saisir au vol cet éveil momentané de l'intérêt du public, et de profiter de cette actualité qui s'offre à nous pour dire notre mot sur les lois et les conditions nécessaires qui commandent le genre dramatique. Je vais tâcher de me procurer la pièce, afin d'examiner si elle ne pourrait fournir prétexte à une étude théorique du genre poétique lui-même.

D'après ce que m'apprend mon beau-frère, le duc souhaiterait que je fisse cadeau à la bibliothèque de mon diplôme civique (2). J'y suis tout disposé : je vais seulement en faire prendre copie, après quoi, je demanderai à la bibliothèque de me donner l'attestation formelle que l'original y est déposé, pour le cas où quelqu'un de mes enfants songerait à s'établir en France et serait désireux d'y réclamer droit de cité.

Adieu. Peut-être le courrier de demain m'apportera-t-il la nouvelle si ardemment désirée de votre

(1) Imprimée privément en 1768, elle avait été publiée à Londres en 1796. Le compte-rendu auquel il est fait allusion, et qui la rapproche de Sophocle, est celui que Taylor publia dans la *Monthly review* de juillet 1797.

(2) Voir ci-dessus la lettre 432.

prochaine venue. Ma femme vous envoie ses amitiés les plus cordiales. — Sch.

437. Gœthe a Schiller.

Il ne manquait plus, pour compliquer encore si possible mon existence, que quelques arpents de terres venant s'intercaler dans la dixième maison de mon horoscope (1). C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai fini par enlever, contre vents et marées, le bien noble d'Oberrossla (2), après que les fermiers qui l'ont détenu jusqu'à ce jour et le conseiller aulique Gruner eurent tout fait, deux années durant, pour me dégoûter de cette acquisition. Je n'en suis pas moins satisfait de l'avoir à moi, ni du prix dont je l'ai payé, car il en va aujourd'hui des biens fonciers comme jadis des livres sibyllins, chacun frémit à voir monter les prix, et cependant les prix ne cessent de monter.

D'ailleurs, l'achat que j'ai fait est aussi « pur » (3) que possible, et est sans doute à peu près sans exemple, car, jusqu'à ce jour, je n'ai encore vu ni le domaine ni les bâtiments, et j'irai demain pour la première fois y donner un coup d'œil. Les décisions et les formalités de tout ordre qu'il y aura certainement à prendre et à remplir ne m'occuperont guère qu'une huitaine. Si vous pouviez venir

(1) Les astrologues partageaient la sphère céleste en douze maisons d'égale grandeur, dont chacune était censée avoir rapport à une portion des affaires humaines ; la dixième avait pour attributions les dignités et les biens. Schiller avait tiré parti de ces traditions astrologiques dans son *Wallenstein*.

(2) Situé à courte distance de Weimar, entre Ossmanstedt et Apolda. L'achat avait été conclu le 8 mars.

(3) Au sens kantien du mot, c'est-à-dire indépendant de toute expérience. Gœthe joue sur le terme favori de la philosophie critique.

nous voir, ce serait parfait, mais il faut que je vous fasse remarquer que, la semaine prochaine, il y aura opéra jeudi, et qu'on donnera samedi une nouvelle pièce de Kotzebue (1), à laquelle je n'aurais garde de vous convier. Si vous voulez bien vous contenter d'occuper, aux côtés de notre ami Meyer, la petite chambre verte, vous serez le bienvenu ; je ne puis, pour cette fois, mettre à votre disposition rien de plus spacieux.

Je n'ai pas entendu parler de la tragédie anglaise ; il serait bon, de toutes façons, que nous pussions nous la procurer.

Nous vous ferons établir une copie authentifiée de votre diplôme civique, avec un certificat attestant que l'original est conservé à la bibliothèque ducale. Il est très gentil de votre part de donner satisfaction à l'envie qu'a le duc d'avoir ce document. Nous en possédons déjà un analogue, l'annonce, rédigée en plusieurs langues, et adressée à tous les peuples du monde, de la magnifique Révolution française.

Venez donc si vous le pouvez ; car je souhaiterais vivement que vous eussiez vu les œuvres de Meyer avant que nous poursuivions nos chemins solidaires.

Adieu. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 10 *mars* 1798. — G.

438. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 13 *mars* 1798.

Au sortir d'une quinzaine très supportable, qui m'a enhardi à me surmener quelque peu, voici que j'ai la tête reprise, et que je ressens un parfait dégoût de tout et une totale incapacité. Je sais bien que le temps s'est remis de la partie, et est redevenu extrêmement rude. J'espère néanmoins qu'il me

(1) *Les Corses*, drame en quatre actes.

sera possible d'entreprendre cette semaine encore le voyage de Weimar, ne fût-ce que pour une journée. Mes vœux seront comblés du moment que je vous aurai vu, que j'aurai vu les œuvres de Meyer, et que j'emporterai une certitude et une date ferme quant à votre venue ici.

Je vous félicite de tout cœur de votre acquisition. Mon petit bien me permet d'apprécier toute la joie qu'on ressent à s'assurer, pour soi-même et pour les siens, par le temps qui court, la possession d'un lopin de terre.

J'ai déniché un brave homme (1) qui serait à sa place dans l'institution de Mounier : en même temps que je procurerais ainsi à celui-là, au moins pour un temps, des moyens d'existence, ce serait rendre service à celui-ci, dont il ferait fort bien l'affaire.

On raconte ici que les Français auraient subi un échec à Morat (2). J'en serais ravi, car un succès, si petit fût-il, et particulièrement en cet endroit (3), pourrait, surtout au début de la campagne, être gros d'heureuses conséquences pour les Suisses.

J'ai relu ces jours derniers une pièce féodale de date déjà ancienne, et que vous n'aurez pas manqué d'oublier depuis longtemps, *Fust von Stromberg* (4). Il ne manque évidemment pas de critiques à adresser à la pièce, mais elle m'a permis d'observer avec quelle puissance stupéfiante un poète peut se donner une prise sur les cœurs, à la simple condition d'entasser dans son sujet une masse de choses et de particularités précises. C'est ainsi que ce *Fust von Stromberg* regorge manifestement à l'excès de

(1) Du nom de Fischer ; le projet n'aboutit pas.

(2) Ce ne fut qu'une escarmouche sans lendemain, et les troupes bernoises durent bientôt reculer.

(3) Allusion à la défaite de Charles le Téméraire, le 22 juin 1476.

(4) D'un écrivain du nom de Jakob Maier ; la pièce avait paru en 1782.

traits historiques et d'allusions souvent tirées de trop loin, et que toute cette érudition vient fréquemment alourdir et glacer le drame, mais l'impression qu'elle laisse est profonde et tenace, et il est certain que le poète finit par obtenir de haute lutte tout l'effet qu'il se proposait d'atteindre. Et d'autre part il est incontestable que de pareilles pièces, si l'on consent à les tenir quittes de toute valeur poétique, sont d'une utilité qui est loin d'être à dédaigner, car vous ne trouveriez pas un ouvrage d'histoire, si bien écrit fût-il, qui initiât à la connaissance de cette époque avec autant de vie et de réalité tangible que ne le fait ce drame.

Adieu. Ma tête est la confusion même.

Ma femme vous envoie ses compliments les plus cordiaux. — Sch.

439. Gœthe a Schiller.

Vous me ferez un bien grand plaisir, si vous pouvez pousser jusqu'ici dès cette semaine ; seulement, je désirerais savoir au juste le jour de votre venue, pour m'arranger quelque peu en conséquence. J'en ai fini, à peu de choses près, avec toutes mes affaires, et tout est réglé, ou peu s'en faut, en ce qui concerne ma petite acquisition, si bien que ma présence là-bas n'est plus nécessaire. A y regarder de plus près, il se trouve que j'ai fait en somme une assez bonne affaire, bien que le prix parût élevé relativement au revenu qu'on en a tiré jusqu'à ce jour, ce qui pourrait expliquer que Gruner se soit finalement effacé.

A présent, j'éprouve un besoin plus vif que je ne saurais le dire de retrouver enfin une bonne fois la pleine intimité de ma vie personnelle, et je compte bien y parvenir bientôt.

Pour que vous puissiez vous rendre compte des rapports étroits qui existent entre notre cher

Weimar et Paris, je vous fais parvenir quelques pages venues de France (1). Ce genre de verbiage banal répugne à tout mon être. Mais la langue française a été spécialement créée et mise au monde pour exprimer ce qu'il y a de plus superficiel dans la superficialité. Il faut constater d'ailleurs que les littérateurs de ce pays sont aussi apprivoisés que sa politique est brutale.

Les Suisses ne s'en tireront pas. Je m'attends de jour en jour à voir les Français entrer à Bâle, car à présent ils n'ont plus rien à redouter de personne ni rien à ménager.

Adieu, portez-vous bien et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 14 *mars* 1798. — — G.

C'est à peine si je me souviens encore de *Sturm von Boxberg* (2) ; tout ce que je sais, c'est que j'ai trouvé intolérable l'érudition d'archiviste qui s'y étale.

440. Schiller a Gœthe

Iéna, le 14 *mars* 1798.

Je profite encore de la poste qui part aujourd'hui pour vous retourner immédiatement les articles venus de France.

(1) Il s'agit tout à la fois de la lettre de Mounier sur Kant (voir ci-dessus la lettre 431), et d'une étude sur *Hermann et Dorothée* publiée par Schweighäuser dans le *Magasin encyclopédique* (t. XVII, p. 216). L'auteur en adressa directement un exemplaire à Gœthe le 7 avril, et un autre à Schiller le 8 avril, en les faisant accompagner de lettres très déférentes et admiratives.

(2) C'est peut-être un quiproquo. *Sturm von Boxberg* était une autre pièce de Jakob Maier, l'auteur du *Fust von Stromberg* dont Schiller venait d'entretenir Gœthe dans la lettre précédente. Cette autre pièce, qui datait de 1778, avait été donnée par Gœthe, en 1795, sur le théâtre de Weimar, sans le moindre succès.

Je dois vous avouer que l'étude sur *Hermann et Dorothée* est assez à mon goût, et que, si j'avais la certitude qu'elle provient d'une plume authentiquement française, je ne serais pas éloigné de me réjouir, et non sans quelque émotion, de rencontrer une sympathie aussi accessible à ce que le poème a de germanique dans la matière et d'homérique dans la forme.

Mounier m'apparaît dans sa lettre (1) tel que je m'attendais à le trouver ; c'est bien le type candidement borné et bien intentionné de l'entendement vulgaire, et l'on ne saurait songer à lui en vouloir de quoi que ce soit, parce qu'il est vraiment dépourvu de toute malice et qu'il ne se doute même pas de ce dont il s'agit. Quant au couplet de la fin, où il proclame qu'il serait déplorable qu'il se trouvât un juge de paix de village pour adopter la morale de Kant et y conformer sa conduite, je me contenterais de la retourner contre Mounier lui-même, en en renversant l'application, et je m'en tiendrais là.

Adieu. Je suis heureux d'apprendre qu'après avoir fait connaissance avec votre acquisition, vous en êtes pleinement satisfait, et que vous avez enfin les mains libres pour songer à vous mettre à l'œuvre pour votre propre compte.

Je ne puis guère fixer une date tout à fait certaine pour ma venue, parce que tout dépend toujours de ce que la précédente nuit m'a accordé de sommeil. Adieu. — Sch.

(1) C'est-à-dire dans sa *Lettre sur la philosophie de Kant* (voir ci-dessus la lettre 431). Le passage auquel Schiller fait allusion plus bas est ainsi conçu : « Quelle est donc cette pauvre raison humaine qui nous jette dans l'erreur au milieu des recherches de la vérité, qui, à force de méditation, et de conséquences en conséquences, parvient à obscurcir l'instinct moral, et conduit un homme respectable, éclairé, laborieux, un des plus célèbres philosophes de ce siècle, à des principes qu'on ne voudrait pas trouver dans un juge de paix de village? »

441. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *mars* 1798.

Quelques lignes seulement, en signe d'amitié. C'est jour de courrier, et j'ai la tête toute endolorie.

Je n'ai pu encore, avec la meilleure volonté du monde, me risquer à entreprendre le voyage de Weimar, parce que je ne me suis pas senti en bon état, et que d'autre part le temps était par trop rude. Si je ne parviens pas à exécuter mon projet avant votre arrivée, je m'y rendrai sûrement tandis que vous serez à Iéna, et je puis fort bien m'arranger de manière à être de retour ici le soir même ; car je tiens moi-même extrêmement à avoir vu les œuvres de Meyer avant que vous ne nous ayez quittés.

J'espère que vous apporterez quantité de choses rédigées, esquisses ou développements plus poussés, car je ne saurais vous dire à quel point j'aspire à un échange actif de vues avec vous, même touchant des sujets qui n'ont rien de commun avec ma propre besogne. Je souhaiterais également de pouvoir lire bientôt quelque chose de ce qu'a écrit Meyer.

Adieu. Peut-être apprendrai-je demain la date de votre arrivée. Ma femme vous fait toutes ses amitiés. — Sch.

442. Gœthe a Schiller.

Je compte bien que la semaine prochaine ne s'écoulera pas sans que nous nous soyons retrouvés réunis. Toutes les affaires qui dépendent de moi sont maintenant à jour, et trouveront bien le moyen d'aller leur chemin sans moi, et je suis tout entier au besoin de donner du champ et d'apporter de l'ordre à tout un monde d'idées, ce qui m'est impos-

sible sans la tranquillité absolue que je trouverai à Iéna et sans le secours de votre proche présence.

Je vous communique quelques lettres étranges ; elles vous raconteront un roman qui est d'une espèce bien peu commune de nos jours (1). Je connais personnellement les gens dont il s'agit, et d'ailleurs les feuillets portent en eux-mêmes la marque indiscutable de leur vérité.

J'ai donc relu, et cette fois avec vos yeux à vous, l'article français sur *Hermann* (2), et je reconnais qu'il est de ceux dont on n'est pas en droit de se montrer trop mal satisfait ; il y aurait même lieu de crier au miracle, s'il était véritablement d'un Français ; mais je sais positivement qu'il est d'un Allemand (3). Au reste, l'avenir verra un singulier amalgame, à présent qu'un si grand nombre de Français et d'Anglais se sont mis à apprendre l'allemand, qu'on traduit à force, et que notre production imprimée, en bon nombres de spécialités, est plus active qu'elle ne l'est chez ces deux nations.

Voici donc que les pauvres Bernois se sont fait battre lamentablement (4). Meyer redoute fort que les cantons ne se fassent ainsi massacrer tout à tour, car, bien qu'ils soient restés, dans toute leur manière d'envisager la vie, les Suisses qu'ils étaient au temps jadis, le patriotisme et la vaillance individuelle ne sont plus aujourd'hui qu'une survivance, tout comme le papisme et l'aristocratisme. Qui serait de taille à tenir tête à la masse française, si mobile, si heureusement organisée, et conduite avec tant d'intelligence et de sérieux? C'est une chance

(1) On ne sait ce que c'était que ces lettres.

(2) Voir les lettres 439 et 440.

(3) Schweighäuser, l'auteur de l'article, le fameux helléniste de Strasbourg, était un excellent Alsacien.

(4) Les Français venaient de briser la résistance bernoise, et d'entrer à Berne ; peu après, ils écrasaient les troupes du canton de Schwytz à Morgarten.

que nous soyons abrités au sein de la massive immobilité septentrionale, qu'il n'est pas très facile de prendre corps à corps.

Si vous êtes d'humeur à vous disperser à l'infini et à vous rassasier d'une masse de matières étrangères, telle que projets, études partielles, idées plus ou moins aventureuses, je suis votre homme : ce que j'apporterai avec moi ne sera pas loin de faire une main de papier.

Ainsi donc, je ne m'enquiers plus de votre venue ici ; puisque vous comptez n'y consacrer qu'une seule journée, peu importe que je sois déjà là-bas (1). Adieu, faites mes amitiés à votre chère femme, et travaillez avec tout le zèle possible. — G. — *Weimar, le* 17 *mars* 1798.

443. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 21 *mars* 1798.

Comme je ne dois pas vous voir avant ce soir, je vais d'ici là tâcher d'avancer dans mon quatrième acte. J'ai lu ce matin la *Phèdre* d'Euripide (2), à vrai dire dans la très peu intelligente traduction de Steinbrüchel, mais je ne parviens pas à concevoir que ce beau sujet ait été traité d'une manière si négligente et si superficielle. Adieu. — Sch.

(1) Gœthe arriva à Iéna le 20 mars et y séjourna jusqu'au 6 avril. Au témoignage de son journal, il vit quotidiennement Schiller, ils lurent ensemble les parties terminées de *Wallenstein*, un article de Meyer, une étude scientifique de Gœthe, s'entretinrent d'un grand nombre de sujets d'esthétique, de critique littéraire et de philosophie, et de divers projets poétiques, épiques ou dramatiques.

(2) La tragédie d'*Hippolyte;* depuis Racine, il était d'usage de l'appeler ainsi. La traduction de Steinbrüchel avait paru à Zurich en 1763.

444. Gœthe a Schiller.

Iéna, le 4 *avril* 1798.

Il faut pourtant que je revienne à la charge pour vous demander quelles sont vos intentions au sujet de Schlegel, dont je vous ai parlé déjà dans une de mes lettres (1). Si vous êtes résolu à le tenir à tout jamais à distance, n'en parlons plus, et je me comporterai en conséquence. Mais si au contraire vous consentiez à le laisser venir à vous, dans des limites aussi mesurées qu'il vous plaira, l'occasion serait plus opportune que jamais, aujourd'hui que Tischbein se propose de vous rendre visite, et d'ailleurs, Schlegel devant quitter Iéna après Pâques, vous n'auriez pas à redouter de sa part, pour l'été, un empressement indiscret. Comme je suis bien obligé d'être en rapport avec ces gens et que je ne puis me dispenser d'aller voir Tischbein, je souhaiterais de connaître vos intentions, parce qu'on attend toujours de moi que je joue le rôle de médiateur.— Tous mes vœux de bon avancement dans votre travail. — — G

445. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *avril* 1798.

Ce matin, ou plus exactement à midi, lorsqu'en me levant je m'informai de vous (2), je me trouvai face à face avec notre pauvre Charlotte (3), que je n'avais plus revue depuis plus d'un an, et que je n'ai pas trouvée beaucoup mieux. Elle s'est en-

(1) Voir ci-dessus la lettre 428. Gœthe venait de passer la soirée du 3 avril chez Loder avec Schlegel et Tischbein, le peintre, venu de Dessau.

(2) Gœthe venait de quitter Iéna le matin même pour retourner à Iéna.

(3) Charlotte de Kalb, qui perdait peu à peu la vue.

core épaissie, et comme matérialisée si possible, et tout son être tendu, sans joie, sans agrément, ne m'a pas fait bonne impression.

Maintenant que vous n'êtes plus là, il me semble que la durée de votre présence a été plus brève qu'elle ne l'a été en réalité. Elle a passé si vite ! et, vraiment, après une si longue absence, la compensation n'a pas été suffisante.

Allons ! je vais tâcher de me replonger à corps perdu dans mon travail, et de commencer par construire et par projeter devant moi, en pensée, l'image de ce qui reste à faire, afin d'être en mesure de la considérer ensuite en pleine lumière. Je suis heureux de pouvoir me dire que, dans l'ensemble, vous avez été content de mon *Wallenstein*, et surtout que vous n'ayez rien trouvé à reprendre, ni au sujet, ni au genre poétique dont j'ai fait choix ; car j'espère bien parvenir à faire face aux nécessités scéniques, et l'essentiel est d'avoir satisfait aux conditions du drame et de la tragédie.

Adieu ; je m'en tiens là pour aujourd'hui. Ma femme vous envoie ses plus cordiales amitiés. Vous nous manquez bien, à l'un et à l'autre ! — Sch.

446. Gœthe a Schiller.

Si les menues affaires domestiques urgentes dont il est indispensable que je m'occupe avaient bien voulu me laisser en paix, je ne vous aurais certainement pas quitté si vite, d'autant plus qu'avec la venue du beau temps je me sentais en une excellente disposition au travail. Je m'y suis donc enfoncé, et j'espère me libérer ici petit à petit, de manière à faire auprès de vous, la fois prochaine, un séjour d'autant plus prolongé.

Nous avons certainement toutes raisons d'être heureux des liens qui nous unissent, à voir combien, après une si longue séparation, nous ne nous sentons

que plus proches l'un de l'autre, et les contrastes qui séparent nos êtres ne rendent que plus précieuse une réciprocité d'influence dont nous pouvons attendre encore, dans l'avenir, les plus heureux effets.

Je constate, moi aussi, sur bon nombre de gens ce que vous me dites de l'alourdissement et de la « matérialisation » croissante de notre amie (1). Il semble que la plupart des natures n'aient que trop vite fait de consommer la petite provision d'éléments d'idéal qui entraient dans leur composition, et qu'ensuite leur propre poids les fasse retomber sur le sol.

J'ai grand plaisir à retourner en pensée à votre *Wallenstein* et j'en conçois les meilleures espérances. Parti comme vous l'êtes, une fois que le tout sera sur pied, il se trouvera que vous aurez concilié merveilleusement le caractère idéal de l'exécution poétique avec la nature si nettement terrestre du sujet.

Je joins à ma lettre la gravure, par Guttenberg, d'un Amour bien en chair, exécutée d'après un dessin de Meyer (2) ; nous en sommes très contents, si ce n'est que quelques détails, et en particulier les traits du visage, sont tout à fait manqués. Meyer est maintenant tout à fait à l'aise dans ce genre de travail, et saura profiter de cette expérience pour le prochain dessin qu'il entreprendra. Si vous en êtes d'avis, nous pourrons nous charger de vous procurer une vignette analogue pour votre *Almanach*. Nous avions choisi, pour celle que je vous envoie, mon cachet habituel, qui orne ma bague ; nous pour-

(1) Voir la lettre précédente.

(2) Il servit de vignette de titre à la traduction faite par Knebel des *Elégies* de Properce, qui parut en un volume en 1798, après avoir été publiée partiellement dans *les Heures* (voir ci-dessus les lettres 106, 121, 122, etc.). Guttenberg était un graveur de Nuremberg.

rons rechercher une autre pierre parmi mes collections

Adieu. Acceptez, pour vous-même et pour votre chère femme, l'expression de toute ma gratitude pour les soins dont vous m'avez entouré.

Nota bene : le livret n'est là que pour vous porter et me rapporter la planche gravée sans qu'elle soit détériorée. — *Weimar, le* 7 *avril* 1798. — G.

447. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 10 *avril* 1798.

Je vous retourne l'Amour : on y reconnaît aussitôt la main vigoureuse et l'art étoffé de notre maître-artiste. Mon unique crainte, c'est qu'il ne paraisse un peu trop sévère et trop sérieux à la première page de la petite bluette à laquelle il est destiné. Je vous aurai une vive reconnaissance, si vous voulez bien rechercher parmi vos collections quelque chose qui convienne à l'*Almanach* et si Meyer veut bien en faire le dessin. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce qui conviendrait le mieux, ce serait un thème qui aurait un caractère poétique exactement dans le genre de cet Amour, et, comme l'*Almanach*, en raison de la petitesse de son format et de son caractère de livret d'agrément, ne saurait comporter qu'une vignette de petites dimensions, il m'a toujours paru que le mieux serait de trouver un sujet où l'exécution eût moins d'importance que l'idée elle-même. — Mais j'oublie que cela, c'est votre affaire, et que je puis m'en remettre à vous du soin de choisir pour le mieux.

Je vous communique ci-joint une lettre et des poésies d'un certain Jacobi (1), qui s'est adressé

(1) Maximilien Jacobi, fils du philosophe. Il était connu de Gœthe, à qui il avait, l'année précédente, soumis un poème assez bizarre. Voir ci-dessus les lettres 249 et 276.

à moi pour avoir de vos nouvelles. Je n'ai donné aux poésies qu'un coup d'œil rapide, et je n'y ai rien remarqué qui fût ou bon ou mauvais. Je serais pourtant assez disposé à y prendre quelque chose pour le dernier numéro de nos *Heures*, car je suis encore très loin d'avoir toute la copie nécessaire. Ayez la bonté, au cas où vous estimeriez qu'il s'y trouve quelque chose qui soit utilisable, de me retourner le tout demain par la messagère, parce que j'ai occasion de l'expédier encore le soir même.

Si vous pouviez dire au conseiller intime Voigt un mot en faveur de notre ami Niethammer, vous vous emploieriez en faveur d'une très bonne cause (1). J'ai des raisons de penser qu'il témoigne de peu, de trop peu de zèle en sa faveur, et que toutes ses préférences vont au contraire à son concurrent, qui est tout à fait dénué de valeur (2). Si vous trouviez en outre l'occasion de remettre en branle l'affaire de Schelling (3), qui m'a tout l'air de sommeiller entre les mains de Voigt, vous nous rendriez grand service, à nous autres, philosophes d'Iéna, et, pour vous-même, il ne saurait que vous être agréable de voir le personnel de notre Université accru d'un homme de son mérite.

Bien que le temps continue d'être beau, le brusque refroidissement de la température m'a valu une fois de plus un rhume violent, et a ravivé mes vieux maux. Le travail avance à pas lents, et j'en suis précisément parvenu à un point où l'entrain est la condition indispensable.

On prétend ici qu'Iffland arriverait à Weimar le

(1) Il s'agit de la candidature de Niethammer à une chaire de théologie ; il en a déjà été question dans la lettre 275.

(2) Lange.

(3) Schelling, qui résidait alors à Leipzig, finit par être appelé en juillet à l'Université d'Iéna, en qualité de professeur extraordinaire de philosophie.

24 de ce mois et y jouerait toute une semaine. Comme vous n'avez pas semblé en rien savoir lors de votre séjour ici, j'ai peine à le croire. Si la nouvelle était néanmoins exacte, je doute fort qu'il dût rencontrer l'accueil qu'il a reçu jadis, et notre digne Chat botté (1) pourrait bien se trouver très attrapé.

Adieu. Mon beau-frère, qui a été ici aujourd'hui, m'a appris que Thouret (2) se décidait enfin à vous arriver très prochainement. C'est une raison de plus pour qu'il vaille mieux que vous soyez de retour à Weimar, et que vous ne soyez pas interrompu en plein travail.

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. Adieu. — SCH.

448. GŒTHE A SCHILLER.

J'ai quitté Iéna à contre-cœur, mais il était en effet temps de rentrer. Bon nombre de questions restaient ici en suspens, attendant mon retour pour se remettre en route, et à présent affaires générales et affaires particulières vont mieux leur train.

Il est exact qu'Iffland donnera ici, à partir du 24, six représentations. Sauf erreur de ma part, l'affluence sera cette fois plus intense encore que la première fois. Outre que nous avons dans notre ville plus d'étrangers qu'alors, le goût du théâtre a certainement grandi, ici et dans le voisinage.

Pour ne pas laisser improductives les quatre semaines que j'ai encore à passer ici, je me suis remis immédiatement à mon *Faust*, et je constate à quel point vous aviez raison lorsque vous remarquiez que l'inspiration qu'éveille le printemps est

(1) Tieck, dans la nouvelle qui porte ce titre, et qui avait paru l'année précédente, avait persiflé Iffland, en même temps que le livre que Böttiger lui avait consacré (voir ci-dessus la lettre 240).

(2) Voir ci-dessus les lettres 411, 429 et 431.

de caractère lyrique, — ce qui d'ailleurs est tout à l'avantage de ce drame fait de pièces et de morceaux.

Le Jacobi qui vous a écrit (1) est Jacobi le fils, qui a fait ses études à Iéna. Il ne m'a pas été possible de lire ses poésies, que je vous retourne : je suis complètement accaparé par des occupations et des dispositions d'esprit qui sont exactement à l'opposé de la poésie. Au reste, toute la quinzaine qui vient, je vais me retrouver tiré à quatre chevaux. Je compte fermement que vous nous arriverez le lundi 23 et que vous fêterez avec nous le gala théâtral. Vous pourrez fort bien loger côte à côte avec Meyer. — *Weimar, le* 11 *avril* 1798. — G.

449. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *avril* 1798.

Je me retrouve enfin en état de vous donner moi-même de mes nouvelles (2). Quinze jours durant, je n'ai été absolument bon à rien, parce que mon rhumatisme s'était porté à la tête, et je ne puis guère espérer encore, d'ici huit jours, songer à aucune besogne. Il est très fâcheux que je ne puisse, pour me consoler de mon incapacité de travail, prendre tout au moins ma part des distractions théâtrales de Weimar ; mais, alors même que la continuation de mon rhume ne me condamnerait pas à garder la chambre, je n'aurais vraiment pas le moins du monde les dispositions d'esprit qu'il faut pour trouver plaisir à rien d'intellectuel, et je me garde avec le plus grand soin de songer si peu que ce soit à quoi que ce soit qui ait un caractère esthétique.

Je ne vous en souhaite que plus cordialement de

(1) Voir la lettre précédente.

(2) Durant la maladie de Schiller, sa femme avait écrit trois fois à Gœthe, les 13, 17 et 20 avril, et Gœthe lui avait répondu les 14, 18 et 21.

trouver de l'agrément à la semaine théâtrale que vous apporte Iffland. Mais le choix de ses pièces nous a causé ici une vive surprise, et, en particulier, l'idée de jouer *Pygmalion* (1) m'a tout à fait déconcerté. S'il s'agit bien du monodrame qui a été, si je ne me trompe, mis en musique par Benda, vous aurez, vous et Meyer, un spécimen remarquable des fâcheux effets d'un sujet manqué. Mais je n'arrive absolument pas à comprendre qu'un acteur qui a tant soit peu d'expérience perde de vue l'objet propre de son art au point de venir se contorsionner sous les yeux du public pour lui offrir une caricature aussi glaciale, aussi dénuée de toute action et aussi peu naturelle. Ajoutez que de sa vie Iffland n'a été capable ni de ressentir ni d'exprimer rien qui ressemble à de la fantaisie ou à de l'exaltation, et qu'il a toujours été atroce dans les rôles d'amoureux.

Mais vous verrez de vos propres yeux, et, d'ailleurs, il se peut qu'il n'ait jamais été question de *Pygmalion.*

Je suis heureux des progrès de votre *Faust.* Ces divertissements théâtraux sont, si je ne me trompe, de nature à y aider plutôt qu'à les entraver. Adieu. Ma femme vous envoie mille amitiés. — Sch.

450. Gœthe a Schiller.

Je n'ai que le temps de vous dire combien j'ai de joie à revoir une lettre écrite de votre main. Puisse votre état de santé ne cesser de s'améliorer !

Iffland a été excellent dans *le Marchand de vinaigre* (2) : verve naturelle, étude profonde, supériorité, possession ancienne et familière du rôle, mesure, variété des tons, grâce et force, il n'y a eu

(1) De Rousseau, avec musique de Benda.
(2) De Mercier, adapté par Schröder.

qu'à admirer. La pièce, dans l'ensemble, n'a pas marché avec une aisance assez coulante, parce que nos acteurs, qui avaient eu peu de temps à leur disposition pour l'étudier, ont joué moins bien qu'ils n'eussent été capables de le faire ; si bien qu'ils se sont empêtrés à diverses reprises, et qu'au lieu de jouer droit devant soi, Iffland a dû, à diverses reprises, se donner une contenance (1), ce qu'il a fait d'ailleurs avec beaucoup de maîtrise.

On donne aujourd'hui *le Père de famille :* nous ne savons pas encore ce qui sera joué vendredi.

Oui, c'est bien le *Pygmalion* de Benda qu'on doit représenter l'un de ces jours, et je suis très curieux de le voir. Je connais la pièce, et je l'ai vu jouer maintes fois ; l'idée en est originale et risquée, mais Iffland est beaucoup trop avisé pour arrêter son choix sur une pièce où il ne soit pas assuré de produire son effet. Vous aurez prochainement de mes nouvelles. — *Weimar, le* 25 *avril* 1798. — G.

451. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *avril* 1798.

Je joins à ma lettre la réponse que me fait Cotta au sujet du recueil de courtes dissertations dont l'édition lui serait confiée (3). Ainsi que vous le

(1) « Contenance » en français dans le texte.

(2) *Le Père de famille allemand* de Gemmingen.

(3) Il s'agit du projet de publication dont Gœthe avait entretenu pour la première fois Schiller dans sa lettre des 26 et 27 janvier (voir ci-dessus la lettre 411), puis à diverses autres reprises. Cette série de petits volumes eût été rédigée par Gœthe, Meyer et Schiller lui-même, et eût traité surtout de problèmes d'esthétique théorique, de critique d'art et de critique littéraire. C'est la première idée de ce qui devint ensuite les *Propylées*. Cotta se montra tiède, prévit des mécomptes et une vente médiocre, et demanda, comme garantie, que Gœthe s'engageât à lui donner ses prochaines œuvres poétiques. La lettre confidentielle qu'il écrivit à ce sujet à Schiller le 11 avril est plus explicite et plus ré-

verrez, il tient trop à éditer de vous quoi que ce soit pour oser dire, sans rien en taire, comment, dans le fond de son cœur, il souhaiterait que cette publication fût conçue, mais il est clair que la prédominance des questions d'esthétique théorique lui inspire des inquiétudes quant à l'étendue du public qu'il sera possible d'atteindre, et qu'il souhaiterait donc qu'on y mît quelque chose qui fût d'un intérêt plus général. Je ne puis dire qu'à mon sens il ait tort de son point de vue de libraire ; mais comme, d'autre part, il n'y a pas à songer à apporter une modification quelconque au projet tel que vous l'avez conçu, je vous proposerais de faire miroiter à ses yeux l'espoir de votre première œuvre poétique, par exemple de votre *Faust*, ou, ce qui vaudrait mieux encore, de le lui promettre ferme par traité. Si j'avais à dire mon mot dans cette affaire, je serais d'avis de demander, pour chaque feuille d'impression des écrits théoriques, dans une justification analogue à celle des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, quatre louis d'or, et huit louis d'or pour chaque feuille du *Faust*. Mais il va de soi que, si vous estimez qu'Unger ou Vieweg puissent payer davantage, Cotta peut également le faire, et je n'attends plus que vos conditions pour en faire part aussitôt à Cotta, qui est actuellement à Leipzig.

C'est aujourd'hui, me dit-on, qu'Iffland doit jouer *Pygmalion*. Qu'il s'entende fort bien à évaluer ce qui peut avoir prise sur le public, je n'ai jamais eu le moindre doute à cet égard. Il ne manquera pas de montrer dans ce rôle, comme dans les autres, sa supériorité et sa dextérité, mais il n'y a rien là qui soit de nature à me faire changer d'avis, et le succès ne prouvera pas que j'aie tort.

Ma santé va s'améliorant de jour en jour. pré-

servée que ne l'était la réponse destinée à de plaisir,
niquée à Gœthe, et qui n'a pas été conservée du monde

il m'a été impossible de me retrouver, jusqu'à l'heure présente, d'humeur à reprendre le travail. Je m'en console en lisant, tous ces jours-ci, Homère, avec un plaisir tout nouveau, dont je suis redevable pour une bonne part à vos suggestions. On a vraiment l'impression qu'on nage dans un océan de poésie, rien ne vient à aucun moment troubler cet état d'âme, et tout est idéalité, avec le respect le plus constant de la réalité telle qu'elle s'offre aux sens. Mais aussi, une fois qu'on s'est profondément pénétré de la lecture d'un certain nombre de chants, on ne peut se défendre de penser qu'il y a vraiment de la barbarie à vouloir qu'il y ait là des rhapsodies ajustées et cousues ensemble, et plusieurs mains différentes, car, de toutes les beautés qu'offrent ces poèmes, l'une des plus frappantes est la splendide continuité du développement et le lien mutuel qui unit si étroitement le tout et les parties.

Le passage que vous avez souligné dans la lettre de Humboldt que je vous retourne (1) doit vraisemblablement avoir gardé quelque obscurité pour Humboldt lui-même, et puis, tout cela paraît traduire plutôt une vue un peu vague qu'une idée précise. Ce qu'il veut dire, si je l'entends bien, c'est tout bonnement que ce que les Français ont en commun, ce qui fait donc leur marque nationale caractéristique, aussi bien dans leurs manières d'être de chaque jour que dans les manifestations heureuses ou erronées de leurs diverses activités, dérive de ce qu'ils possèdent de raison raisonnante, en y comprenant ses corollaires, c'est-à-dire l'esprit, le don d'observation, etc., sans que la faculté créatrice y ait une part appréciable, et puis aussi que leur capacité d'émotion est de l'ordre physique plutôt

et
devin[illegible]ne lettre de Humboldt à Gœthe, que celui-ci avait
des mécon[illegible]iée à Charlotte Schiller, durant la maladie de
garantie, qu[illegible]18 avril ; Gœthe avait souligné à l'encre rouge
œuvres poéti[illegible]question.
ce sujet à Sch

que moral. Il est hors de doute qu'ils valent mieux comme réalistes que comme idéalistes, et j'y trouve un argument décisif à l'appui de ma thèse, à savoir que le réalisme est radicalement impuissant à faire un poète.

Adieu. Je m'en tiens là pour aujourd'hui ; je souhaite que vous trouviez beaucoup d'agrément à toute la cohue de gens qui doit en ce moment se presser à toute heure du jour autour de vous. — Sch.

452. Gœthe a Schiller.

Weimar, le 27 *avril* 1798.

Les divertissements de société et de théâtre continuent d'aller leur train ; mais je ne veux pas que notre correspondance ait à en souffrir, et c'est pourquoi je tiens à mettre d'avance par écrit quelques lignes en vue du courrier de demain.

Permettez-moi de commencer par une confidence relative à ma propre personne, que ces dernières journées m'ont donné l'occasion de vérifier. Dans mes rapports intellectuels avec les choses, je suis réaliste dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire que je puis considérer les choses qui s'offrent à mon esprit sans éprouver le moindre désir d'y voir ajouter quoi que ce soit, et que l'unique différence que je fasse entre les objets est de les trouver ou intéressants ou indifférents. Tout au contraire, lorsqu'il s'agit d'action positive, en quelque ordre que ce soit, je me comporte en idéaliste à peu près aussi déterminé que possible : je ne m'inquiète nullement du donné, et j'exige au contraire que tout se plie à ma manière de voir. Cette confession faite, je puis être bref sur ma condition présente.

Le jeu d'Iffland me fait infiniment de plaisir, parce que je ne suis pas gêné le moins du monde

par les limites entre lesquelles se meut son talent, et qui sont pour tant de gens une pierre d'achoppement ; tout au contraire (1)...

453. Gœthe a Schiller.

Je suis, comme dirait le lieutenant Wallen (2), « pour ainsi dire au désespoir » que vous vous soyez trouvé empêché de prendre cette fois votre part de nos débordements théâtraux, non seulement parce que vous y perdez un plaisir de haut goût, mais encore parce que l'occasion était belle de prendre sur le fait ce qui nous intéresse au plus haut point dans l'art dramatique, et qu'il n'est guère possible de s'entretenir utilement de ces sortes de choses que si l'on est deux à les avoir vues de ses propres yeux.

C'est ainsi que nous avons eu hier une représentation de l'intérêt le plus exceptionnel. *Pygmalion* a été le triomphe de ce qu'il y a de plus haut et de plus riche dans l'art théâtral, après quoi Iffland fit du rôle de Wallen l'incarnation même du néant mondain, corsé et rehaussé des ressources d'une fantaisie extravagante. Il n'y a pas de mots pour traduire l'effet qu'il a su tirer de ces deux rôles ; mais attendons les trouvailles d'expression que ne manquera pas de faire l'ami Böttiger (3). Ce sont choses sur lesquelles il est plus aisé d'être clair, pour autant que c'est possible, de vive voix.

Lundi on donne *Benjowsky* (4), mercredi *l'Apo-*

(1) Ce brouillon de lettre resta inachevé ; la lettre que Gœthe expédia le lendemain à Schiller est la suivante.

(2) Dans la comédie de Schröder intitulée *Les eaux tranquilles sont profondes*, qu'Iffland avait jouée le 27 avril.

(3) Dans son livre sur Iffland, Böttiger avait caractérisé déjà le jeu de l'acteur dans le rôle de Wallen, qu'il avait tenu à Weimar dans sa première série de représentations.

(4) *Le comte Benjowsky*, de Kotzebue.

thicaire sourd (1) ; j'ignore encore ce qu'il jouera jeudi pour finir. Sitôt qu'il nous aura quittés, je m'empresserai de mettre ma maison en ordre, après quoi je ne tarderai pas à vous revenir.

Je vous remercie de m'avoir transmis la réponse de Cotta (2) ; mais je crois qu'il vaut mieux attendre, pour prendre une décision, d'avoir définitivement rédigé quelques volumes en manuscrit. Quant à une variété plus grande des matières, j'y ai songé déjà moi-même : ce serait l'occasion de placer maintes choses dont on ne sait trop autrement que faire, et l'intérêt du libraire coïncide à tous égards avec celui de l'auteur : être bien payé, c'est être beaucoup lu, et l'une et l'autre perspectives sont loin d'être méprisables.

Je veux aussi en finir avec mon *Faust*, qui, septentrional comme il l'est, trouvera nécessairement parmi notre public septentrional un nombre prodigieux de lecteurs. Notre ami Meyer ne considérera pas comme une infidélité d'accorder à cette œuvre, toute barbare qu'elle est, l'honneur d'une illustration. Nous songeons à faire tirer les dessins au trait sur papier gris foncé, et ensuite les faire colorier et rehausser au pinceau, travail qu'on ferait ici mieux peut-être et à meilleur compte que nulle part ailleurs. On verra bientôt quelques spécimens du procédé.

Je vais me mettre à répondre à Humboldt (3) ; j'insisterai pour qu'il ait avec Brinkmann une conférence prosodique au sujet d'*Hermann et Dorothée*,

(1) La pièce de Goldoni dont le titre véritable est *la Malade substituée.* Elle fut jouée, non pas le mercredi 2 mai, mais le jeudi 3 ; on intercala, le 2, *la Jalousie châtiée* de Cimarosa. La représentation d'adieu eut lieu le vendredi ; Iffland joua une de ses propres pièces, *le Trousseau.*

(2) Voir la lettre précédente.

(3) Cette lettre ne fut écrite que le 16 juillet ; il y invitait Humboldt à écrire, avec Brinkmann, une prosodie allemande.

et je compte au reste vous soumettre d'autres questions générales du même ordre.

La mention que vous faites de l'*Iliade* réveille en moi un désir infini de m'atteler à l'ouvrage dont nous nous sommes déjà si fréquemment entretenus (1). Je souhaiterais d'arriver à en écrire dès cette année quelques chants. En attendant, vous avez bien raison : il faut accabler tous les chorizontes (2), quels qu'ils soient, sous la malédiction de l'évêque Ernulphe (3), et, à l'exemple des Français, morts ou vifs, garder obstinément au fond du cœur et défendre contre toute attaque la foi en l'unité et en l'indivisibilité de ce trésor de poésie.

Adieu. Il faut que je m'habille, parce que l'heure du déjeuner en musique approche (4). Ces belles matinées se prêtent à ce genre de réceptions, parce que les invités ont, par surcroît, l'agrément du jardin ; car ma maison est presque trop petite pour l'affluence.

Faites toutes mes amitiés à votre chère femme, et envoyez-nous-la tout au moins lundi.

J'ajoute qu'il me sera permis de me rendre cette justice, non sans une nuance de triomphe, que mes calculs d'impresario n'ont pas été mauvais. Car, en dépit de la majoration qu'ont subie les prix, la salle continue d'être mieux remplie qu'au cours de la saison précédente, si bien que, si tout continue à aller de la sorte, les sept représentations nous

(1) Il s'agit d'une épopée qui devait former une sorte de trait d'union entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* (voir ci-dessus la lettre 391), c'est-à-dire de l'*Achilléide*. Il ne s'y mit qu'au mois de mars de l'année suivante.

(2) C'est-à-dire tous les érudits qui prétendent démontrer que les poèmes homériques sont un assemblage de poèmes antérieurs, cousus ensemble tardivement, et sont de diverses mains.

(3) Allusion au *Tristram Shandy* de Sterne.

(4) Gœthe donna, chez lui, plusieurs déjeuners de ce genre au cours de la semaine d'Iffland.

auront rapporté presque autant que les quatorze de l'autre fois. Si nous devions avoir Schröder, on pourrait avoir le double, et même, si Iffland nous revenait quelque jour, je hausserais encore les prix, car il est à prévoir que l'argent continuera d'aller perdant de sa valeur. — Encore une fois adieu, jouissez de ces belles journées dans votre paix, tandis que j'ai encore à endurer huit jours bien agités. D'ici-là, la vallée de la Scale aura revêtu sa belle parure verte, et nous reprendrons alors notre bonne vieille vie. — *Weimar, le* 28 (1) *avril* 1798.
G.

454. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 1er *mai* 1798.

Voici que nous entrons dans le mois des amours : j'espère pour ma part que les muses vont me gratifier à nouveau de leurs faveurs, et j'espère aussi trouver dans ma villa ce dont je ressens depuis si longtemps le manque. Je compte aller m'y installer à la fin de la semaine présente, si le temps continue d'être beau.

Je conviens que j'ai un vif regret de n'avoir pu cette fois jouir si peu que ce soit des représentations données par Iffland ; mais j'ai perdu trop de temps tout cet hiver et ce printemps et je tiens trop à en avoir fini à la date que je me suis assignée pour ne pas me replier résolument sur moi-même, et pour ne pas fuir comme une distraction pleine de périls tout ce qui est de nature à m'attirer trop activement vers les choses du dehors. Je me console ainsi de ce plaisir perdu, auquel il m'eût été impossible de me dérober, si j'avais été en bon état de santé.

J'ai encore peine à comprendre comment Iffland

(1) Le manuscrit porte « 29 » ; le lapsus est certain.

a pu, dans son rôle de *Pygmalion*, remporter un triomphe si éclatant, contre mon attente et ma prédiction, et j'ai grand'peine à accepter, fût-ce de votre bouche, un témoignage qui aurait pour conséquence de m'ôter ma foi en mes idées et en mes convictions les plus assurées. Pourtant vous me fermez cette fois la bouche en opposant à mes preuves *a priori* un fait dûment constaté, auquel, faute de pouvoir invoquer mon propre témoignage, je n'ai pas le droit de rien objecter. Je n'ai d'ailleurs à tenir compte que de votre sentiment à vous, car l'opinion du grand public n'a aucun poids en une matière où l'unique question importante est celle des conditions et des lois objectives, et où le commun se déclare satisfait du moment qu'on l'intéresse.

J'aimerais à savoir s'il est exact que Schröder vienne au cours de ce printemps, car, dans cette hypothèse, je pourrais consulter mes forces, et examiner s'il ne me serait pas possible d'avoir d'ici-là achevé de mettre mon *Wallenstein* en état d'être joué. Aussi vous serais-je reconnaissant de me faire connaître si vous avez fait dès à présent quelque démarche auprès de lui à cet égard. Car, au cas contraire, il me paraît douteux également qu'il vienne l'automne prochain (1).

Cotta arrivera vraisemblablement d'ici une dizaine de jours. Peut-être serait-il opportun que vous fussiez déjà arrivé : il pourrait être utile que vous pussiez tout au moins le voir en personne, et entendre les offres qu'il vous fera. Il est très bien disposé, et il a tout ce qu'il faut pour risquer une entreprise importante.

J'ai été très frappé, ces jours-ci, en lisant l'*Odyssée*, d'y trouver un passage qui permet de conclure à l'existence d'un poème aujourd'hui perdu, qui, par

(1) Schröder devait dire définitivement adieu à la scène le 30 mars.

le sujet, aurait précédé l'*Iliade* (1). Ce passage se trouve au huitième chant, vers 72 et suivants. Peut-être saurez-vous mieux que moi à quoi vous en tenir.

Combien je souhaiterais que vous pussiez retourner à votre monde homérique ! Je suis intimement convaincu que l'été et l'automne vous suffiraient à mettre debout quelques chants (2).

Adieu. Ma femme ira jeudi à Weimar, afin de prendre encore une fois sa part, dans la représentation finale, des trésors dont Iffland vous gratifie. Elle vous fait ses compliments affectueux. — Sch.

455. Gœthe a Schiller.

Iffland continue d'être excellent et fait preuve de véritables dons artistiques : ce qu'il convient de célébrer en lui, c'est d'abord la vivacité d'imagination qui lui permet de ne rien laisser inaperçu de ce qui fait partie intégrante de son rôle, c'est ensuite le don d'imitation qui lui permet de réaliser ce qu'il a imaginé et pour ainsi dire créé, et c'est enfin la verve spirituelle avec laquelle il soutient son personnage depuis la première scène jusqu'à la dernière. La manière dont il différencie ses rôles, par le costume, par le geste, par le débit, la manière dont il différencie les situations dramatiques et la vérité avec laquelle il en nuance les moindres phases, tout est de premier ordre. Et je ne veux rien dire à présent du reste, de tout ce qui nous est depuis longtemps familier.

Alors qu'il vit véritablement, sous les yeux du spectateur, de toute la vie d'un être réel et d'une œuvre d'art, les autres acteurs, bien qu'ils soient loin d'être maladroits, apparaissent auprès de lui

(1) Il s'agit du chant de Démodokos.
(2) De l'*Achilléide;* voir la lettre précédente.

pour ainsi dire comme de simples récitants, qui nous répètent une histoire apprise par cœur et qui leur est parfaitement étrangère : ils nous rendent le service de nous apprendre ce qui se passe et ce qui s'est passé, mais il n'est pas possible de s'en sentir empoigné à aucun degré.

J'ai fait la remarque, très importante à mes yeux, qu'il sait jouer, avec une sûreté à peu près parfaite, de la tonalité d'expression la plus juste et la plus appropriée, ce qui suppose réunis tout à la fois le don naturel, l'art et le métier.

L'assiduité du public n'a pour ainsi dire pas fléchi. Le nombre des spectateurs a oscillé jusqu'à présent entre trois cent trente et quatre cent trente, et il est probable que nous n'atteindrons ni un chiffre aussi élevé ni un chiffre aussi bas que lors de sa première série de représentations. La majoration des prix a eu pour effet de circonscrire étroitement la catégorie à laquelle appartiennent les spectateurs. Nous avons tout lieu d'être satisfaits des recettes, et je me félicite d'avoir triomphé du scepticisme pessimiste de notre chambellan et conseiller aux finances (1).

Au reste, à côté d'une satisfaction à peu près générale et sans réserve, je n'ai guère entendu porter un seul jugement qui m'ait donné le moindre moment d'aise véritable. Combien ils sont rares, les hommes qui réagissent avec un peu de spontanéité personnelle à ce que leur offre l'artiste ! En revanche, j'ai perçu de-ci de-là un certain nombre de critiques dénigrantes de la plus belle platitude. — Demain, on doit donner *l'Apothicaire sourd* (2), après quoi ce sera le retour au calme, ce dont je serai fort content, bien que je confesse volontiers que cette fois, plus que la fois précédente, son jeu m'est

(1) Kirms ; c'était une sorte de surintendant des beaux-arts.

(2) C'est-à-dire *la Malade supposée* de Goldoni.

devenu un réel besoin. L'action qu'il a produite sur moi a été à tous égards excellente, et, une fois que je serai retourné auprès de vous, j'ai bon espoir que les mois de mai et de juin seront pour nous heureux et féconds.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui ; je souhaite vivement que votre silence ne soit pas motivé par quelque indisposition.

Je crois bien que l'ami Böttiger couve quelque commentaire magistral de *Pygmalion*. Vous pouvez être sûr que ce sera encore de bel ouvrage.

Je ne puis vraiment me retenir de vous conter tout de suite une des plus divertissantes histoires de notre temps. Wieland s'est vu interdire par un tribunal démocratique secret de poursuivre dans le *Mercure* la publication de ses *Dialogues* (1) ; nous verrons, quand paraîtra le prochain numéro, si le pauvre vieux s'est incliné. Voilà donc le triste auteur du *Miroir doré* et d'*Agathon*, l'homme qui en son temps osait proclamer à la face des rois et des maîtres de la terre les plus prodigieuses vérités, l'homme qui s'entendait si merveilleusement à construire des constitutions à une heure où il n'en existait aucune, le noble précurseur du nouvel empire, — voilà donc cet homme, en plein âge de la liberté, en un temps où M. Posselt exhibe quotidiennement à la fenêtre son derrière nu, où M. Gentz, avec la plus libérale des arrogances, extorque à la faiblesse d'un roi nouvellement porté au trône la liberté illimitée de la presse (2), contraint

(1) Les *Dialogues entre quatre z'yeux* de Wieland parurent dans le *Nouveau Mercure allemand*, par fragments, de février à juin 1798 ; la suite parut seulement à l'automne de 1799, dans le tome XXXI de ses œuvres complètes, et fut immédiatement interdite par la censure de Vienne.

(2) Allusion à la lettre ouverte qu'il avait adressée à Frédéric-Guillaume III, à l'occasion de son accession au trône, le 16 novembre 1797, et dont il avait envoyé un

de tenir secrets les enfants chéris de son vieil âge, les fruits de ses noces d'argent, à l'égal d'enfants adultérins auxquels il est interdit de porter le nom de leur père !

Il est venu à Weimar il y a une quinzaine de jours, tout animé du désir de cueillir du moins quelques éloges pour ces pages qu'il avait élaborées dans le secret de sa solitude, il en donna lecture à tous les étages de ce temple fameux du goût et de la bonne société, et rencontra tant de tiédeur et d'indifférence, que, de dépit, il s'empressa bientôt de courir retrouver la paix des champs. Cependant, on tenait conseil, et j'apprends qu'on vient de lui signifier d'avoir à égorger secrètement et à enterrer au fond de sa cave ces métis issus d'une alliance aristocratico-démocratique, car on lui interdit même rigoureusement de les exposer. — *Weimar, le* 2 *mai* 1798. — G.

Ce qui précède était écrit lorsque votre bonne lettre me fut remise. Je souhaite vivement que le beau temps vous décide bientôt à aller retrouver votre villa, et que le contact de la nature exerce sur vous son heureuse influence.

Pour ce qui est de *Pygmalion*, il faudra que nous procédions par ordre : car lorsque deux hommes, en complet accord sur les principes, se trouvent différer profondément d'avis sur un fait particulier, il n'est pas possible que la leçon ne porte pas des fruits précieux une fois qu'ils se seront pleinement expliqués. Je crois que nous ne tarderons pas à nous entendre ; car il vaut mieux ne pas parler du tout de ce monodrame si l'on ne reconnaît préalablement le droit à l'existence de ce qui est la manière caractéristique du théâtre tragique des Français, je veux dire du développement rhétorique d'un

exemplaire, accompagné d'une lettre, à Schiller, le 9 décembre 1797.

thème tragique, — ou, dans le cas qui nous occupe, d'un thème sentimental ; si l'on prononce sur ce genre une condamnation sans réserve, on condamne du même coup *Pygmalion;* si, au contraire, on l'admet tel qu'il est, avec ses mérites ou son indignité, alors, mais alors seulement, il peut être question de louer et de blâmer. Il est permis de trouver du talent à un maniériste, quel qu'il soit, et de reconnaître expressément ses mérites, mais il faut se garder de le confronter avec la vérité de la nature et avec le grand style. — Tels sont à peu près les points que je prendrais pour base de notre discussion. Je vous raconterai les impressions que m'a laissées la double représentation (1), mais je préférerais encore que vous pussiez entendre là-dessus le témoignage de Meyer. — D'ailleurs, nous n'en aurons sûrement pas fini de ce sujet avant l'apparition de la magistrale leçon qu'on nous promet (2).

Je n'ai rien de précis à vous apprendre en ce qui concerne Schröder (3). Dans toute cette affaire, il s'est comporté avec coquetterie (4) : il a fait une invite sans y être provoqué, après quoi, à mesure qu'on faisait un pas vers lui, il n'a cessé de reculer d'un pas. Je ne lui en veux pas, car j'admets fort bien que tout métier ait ses propres méthodes, mais il m'est impossible de bouger à présent d'une semelle.

Il est très probable que je serai auprès de vous dans une dizaine de jours ; j'aurai plaisir à revoir Cotta.

Votre passage de l'*Odyssée* (5) paraît en effet

(1) *Pygmalion* fut donné deux fois, le 27 avril et le 1er mai.

(2) De Böttiger, — qu'il n'écrivit ou du moins ne publia jamais.

(3) Voir la lettre précédente.

(4) « Cokett » en français dans le texte.

(5) Voir la lettre précédente.

avoir trait à l'une de ces innombrables rhapsodies qu'on assembla ultérieurement pour en tirer avec tant de bonheur les deux poèmes qui sont parvenus jusqu'à nous. Et, si celles-là ont disparu, c'est sans doute précisément parce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* s'étaient fondues si profondément en un tout homogène. De même, si nous avons perdu un nombre incalculable d'épigrammes, c'est parce qu'on forma dès l'antiquité une collection d'épigrammes, et, de même encore, les œuvres des juristes anciens ont péri parce qu'elles ont été digérées et incorporées aux Pandectes, et il ne manque pas d'exemples analogues. Pardonnez-moi cette déclaration où j'apparais un peu sous les traits d'un chorizonte (1), mais il me faut bien vous confesser que j'incline de jour en jour davantage à concevoir qu'on a fort bien pu, avec les simples ressources d'un talent de second ordre, je dirai même par les seuls moyens du bon sens, faire un choix dans le prodigieux trésor des créations géniales des rhapsodes, et les assembler pour en composer les deux belles œuvres poétiques qui nous sont parvenues ; je ne vois même pas que rien nous empêche d'admettre que la solidarité des parties et l'unité de développement que nous y admirons n'aient pas été déjà, dans une très grande mesure, préformées du fait des nécessités impérieuses que la loi de l'esprit avait spontanément dictées aux rhapsodes eux-mêmes ; et enfin j'irais volontiers jusqu'à dire qu'il est très probable qu'on n'a pas fait figurer dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* tout ce qui eût pu y trouver sa place, et que, dans la rédaction finale, bien loin d'y mettre du sien, on n'a fait que retrancher.

Mais je reconnais que tout cela n'est qu'une vue de l'esprit sur un sujet qui est condamné à échapper

(1) Voir ci-dessus, dans la lettre 453, le passage ironique en sens inverse.

à perpétuité à toute certitude ; la vérité, c'est que l'idée que j'énonce ici vient corroborer ce qui m'occupe présentement, et que j'ai tout intérêt à dissoudre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, avec tout le reste, dans l'immense océan de poésie où je compte puiser pour mon compte.

Encore un simple mot touchant Schröder ; croyez-moi, s'il faut qu'il y ait rapport de dépendance entre votre *Wallenstein* et sa venue ici, voici mon dernier mot : achevez d'écrire, il viendra, — et non pas : terminez s'il doit venir.

Et là-dessus, adieu. Encore un déjeuner où il me faut aller assister. Demain, dernier déjeuner chez moi, auquel votre chère femme est invitée, si elle arrive à temps.

M. Mellish (1) m'a dit hier avoir terminé la traduction anglaise qu'il avait entrepris de faire de mon *Hermann et Dorothée;* il désire me faire voir les quatre premiers chants qu'il a ici. Je suis tout à fait incapable d'en juger, et je vais tâcher que Schlegel y jette un coup d'œil, lui qui a fait une étude plus approfondie des rapports entre les deux langues. — Je termine, bien qu'il me reste encore bien des choses que j'aurais à vous dire. — *Weimar, le* 2 *mai* 1798. — G.

456. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 3 *mai* 1798.

Ma femme m'a fait mille récits, pleins de louanges, de l'accueil affectueux que vous lui avez réservé, de la société bigarrée et remuante qui se presse chez vous, et du joyeux *Apothicaire* d'Iffland. C'est dans des originaux baroques de ce genre qu'Iffland m'a toujours plu le mieux, car c'est ici le domaine du naturel, la soudaineté de l'improvisation et l'im-

(1) Cet Anglais habitait en général Weimar ; il s'occupait de littérature et écrivait lui-même. Sa traduction ne vit pas le jour.

prévu de la création géniale y règnent sans partage, ce qui fait que la saine raison est submergée, et qu'on est tout à la fois ravi et exaspéré. Au lieu que, dans les rôles de haute tenue, de dignité sérieuse et de sentiment, j'admire plutôt son adresse, son intelligence, sa dextérité combinatoire et son ingéniosité. Sans doute, en ces derniers cas, il m'apparaîtra toujours comme un acteur de premier ordre, capable de composer un rôle avec maîtrise et avec initiative, et il commande toujours l'attention et la réflexion du spectateur, mais je ne puis dire qu'il m'ait jamais vraiment enchanté ou conquis comme ont su le faire d'autres acteurs, infiniment moins parfaits qu'il ne l'est. Aussi n'aurait-il guère su me communiquer cette inspiration poétique que requiert la tragédie.

Je ne sais trop quelle conduite je dois tenir envers Schröder, et je suis presque résolu à renoncer à toute idée de donner *Wallenstein* à la scène. Je ne vois pas la possibilité d'en avoir fini à temps avec la composition pour qu'il puisse jouer la pièce en septembre ou au début d'octobre, car il faut à Schröder, à en croire les déclarations qu'il a faites à Böttiger, plusieurs mois pour apprendre un rôle de cette taille, et il devrait donc avoir la pièce achevée vers la mi-juillet au plus tard. D'ici-là, je pourrais sans doute, à la rigueur, terminer une ébauche de la pièce au complet qui suffirait pour le théâtre, mais ce travail précipité et dirigé en vue d'une fin extérieure m'ôterait tout l'entrain que suppose une rédaction faite à loisir. Ajoutez que, même dans l'hypothèse où nous aurions Schröder, certains rôles capitaux de la pièce seraient par trop mal partagés, et c'est un risque que j'aime mieux ne pas courir. Ainsi que vous me l'écrivez vous-même, les bons acteurs de Weimar ne sont pourtant, en mettant tout au mieux, que des intermédiaires passifs ou de simples récitants de leur texte, ce

que j'aurais peine à supporter en ce qui concerne mes deux Piccolomini et ma comtesse Terzky. Je songe donc tout simplement à poursuivre mon chemin, tranquillement et sans m'astreindre aux obligations précises que m'imposerait la préoccupation de la représentation théâtrale, et de garder aussi intacte que possible la sereine allure de mon inspiration. Le jour où *Wallenstein* sera achevé et imprimé, il me sera devenu indifférent, et j'aurai alors l'esprit plus libre pour songer à des combinaisons de cet ordre.

J'ai une grande joie à la pensée de vous revoir bientôt ici. Nous ne ferons sûrement pas mal, lorsque vous serez des nôtres, de lire Homère ensemble. Sans compter que vous y trouveriez l'heureuse disposition d'esprit nécessaire à votre ouvrage (1), il y aurait là pour nous une admirable occasion de faire échange d'idées, et nous serions finalement amenés à toucher aux plus hauts problèmes poétiques. Après quoi nous procéderions de même en passant aux tragiques et aux autres.

Je suis encore en ville, et, vu l'incertitude présente de la température, j'attendrai encore le moment opportun pour aller m'installer à la campagne. Si votre baromètre pouvait me fournir un pronostic assuré, je me réglerais là-dessus.

Ma femme vous envoie mille amitiés. Adieu. — Sch.

457. Gœthe a Schiller.

Iffland a donc clos la série hier en jouant le fonctionnaire dans *le Trousseau*, après m'avoir, au cours de ses représentations, suggéré maintes idées qui, en somme, coïncident avec votre propre sentiment. Nous aurons d'ailleurs à revenir longuement là-dessus.

(1) L'*Achilléide*.

Je suis très embarrassé de vous donner un conseil en ce qui concerne votre *Wallenstein*, mais je suis porté à croire qu'étant données votre façon de travailler, la pièce, pour autant que je la connais, et les circonstances extérieures, le dessein dont vous me faites part pourrait bien être de tous le plus sage. Nul ne peut servir deux maîtres, et, de tous les maîtres, le public qui vient s'asseoir dans un théâtre d'Allemagne est celui qui me tenterait le moins. L'occasion récente m'a permis une fois de plus de l'estimer à sa valeur.

Je n'ai pour ainsi dire plus d'autre pensée que celle de me pénétrer plus profondément des poèmes homériques, sitôt que je serai auprès de vous. Rien ne pourrait y acheminer mieux qu'une lecture faite en commun.

J'ai fait faire à mon *Faust* un bon pas en avant. On a fini de recopier les vieux manuscrits dont j'avais ample provision, et qui étaient dans un désordre indescriptible ; et j'en ai réparti les différents morceaux, bien soigneusement, sous les rubriques d'un plan minutieux. A présent, je puis profiter du moindre instant d'inspiration heureuse pour pousser la rédaction de telle ou telle partie, après quoi l'heure viendra, tôt ou tard, de tout coordonner.

Je me trouve, à ce propos, dans un cas assez singulier. Un certain nombre de scènes tragiques étaient rédigées en prose (1), et ce qu'elles ont, sous cette forme, de naturel et de vigueur fait qu'elles détonnent, rapprochées du reste, au point d'en être intolérables. Aussi suis-je occupé à les mettre en vers, en sorte que l'idée transparaisse en quelque sorte comme à travers un voile de gaze qui la tamise, et que l'effet massif de la matière brute toute nue s'en trouve atténué.

(1) Il s'agit de la scène intitulée : *Journée sombre. Campagne*, et de la scène de la prison, dans la rédaction primitive ; c'est cette dernière scène qu'il mit alors en vers.

Adieu. Les meilleurs baromètres ne permettent jamais de prévision que pour le moment qui va venir immédiatement ; à en croire le mien, il faudrait s'attendre à voir commencer une période pluvieuse ; mais qui oserait prédire à coup sûr? — *Weimar, le* 5 *mai* 1798.

Fichte vient de m'envoyer la seconde partie de son *Droit naturel.* Je l'ai ouverte au milieu et j'ai lu un peu devant moi. J'ai l'impression d'y trouver beaucoup de déductions conduites d'une manière satisfaisante, mais, pour le sceptique que je suis en matière de conduite pratique, bien des passages me paraissent encore fortement influencés par des éléments empiriques. Je constate ici une fois de plus ce que je vous disais dernièrement à propos de l'appréhension de la nature par l'observation humaine (1) : de même qu'il faut, pour connaître la nature tout entière, l'universalité des hommes, de même, pour vivre l'humain dans sa totalité, il faut l'humanité tout entière. A quelque point de vue que je me place, je ne parviens pas à trouver dans bon nombre d'axiomes fameux autre chose que l'expression d'une individualité particulière, et, le plus souvent, ce qu'on s'accorde le plus unanimement à considérer comme vrai est tout simplement le préjugé collectif de toute une masse d'hommes dominée par les conditions spéciales d'une époque donnée, et qu'on est donc libre d'assimiler elle aussi à un individu unique. Adieu ; aimez-moi comme je vous aime, malgré toutes mes hérésies. — G.

458. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 8 *mai* 1798.

Je me suis risqué hier, en dépit de l'incertitude du temps, à aller m'installer dans ma villa, et tout

(1) Voir ci-dessus la lettre 429.

s'est passé à souhait. Me voici donc enfin de retour dans ma propriété des champs ; mais le hasard a voulu que les visites se succédassent en une si grande abondance, que ces deux journées ont mis mes oreilles à une plus rude épreuve que n'avait fait toute la durée de l'hiver. Peut-être avez-vous vu apparaître, vous aussi, l'un de ces visiteurs, un Viennois qui s'appelle Joseph de Retzer, car, d'ici, il s'est rendu à Weimar : un assez pitoyable personnage, mais qui présente néanmoins un certain intérêt en ce qu'il rappelle un âge définitivement oublié. Vous avez eu aussi chez vous, à ce que me dit ma femme, un certain professeur Morgenstern (1), de Halle, qui a passé dernièrement par ici : pour celui-ci, il est assez analogue à Woltmann, il est comme l'autre affecté et précieux d'esprit, et récite fort bien la monnaie courante de la philosophie critique dont il est farci. Un certain Eschen (2), un élève de Voss, que celui-ci m'avait recommandé l'an passé, a rompu avec son maître, et sa critique ne chôme pas contre son ancienne idole. Les Schlegel ont mis le grappin sur ce jeune personnage, et l'ont ravi à Voss. Je crains fort qu'à se convertir il n'ait que médiocrement gagné au change. Voss songerait à une série d'idylles qui ferait une suite à sa *Louise ;* il a tout l'air de croire que son sujet est un fil sans fin, mais il paraît oublier qu'il faudrait aussi disposer des ressources d'une imagination qui fût, elle aussi, sans limites.

Je vous félicite des progrès de votre *Faust.* Une fois que vous aurez défini avec précision les limites que vous entendez assigner à votre sujet, vous aurez autant dire terminé, car la principale difficulté à vaincre m'a toujours paru être son absence de

(1) C'était un élève de Wolf, l'helléniste de Halle.

(2) Schiller accueillit quelques poésies de sa plume dans *les Heures* pour 1797 et dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

limites. Quant à la remarque dont vous me faites part, je veux dire le caractère de véhémence et la valeur saisissante que prennent les scènes tragiques traitées en prose, j'y trouve vérifiée l'observation que vous avait jadis suggérée Marianne dans votre *Meister;* vous constatiez alors, comme aujourd'hui, qu'au plein milieu d'une situation pathétique, une forme radicalement réaliste a l'inconvénient d'agir avec une véhémence excessive et d'émouvoir jusqu'à une profondeur qui n'est pas du ressort de la poésie ; et en effet, selon ma manière de voir, il est de l'essence de la poésie que gravité et jeu y soient toujours associés.

Adieu. La perspective de votre venue me procure une joie extraordinaire ; j'ai bon espoir que votre séjour ici nous permettra de mettre sur le tapis une foule de sujets, et que tout cela aura un lendemain.

Ma femme vous envoie mille amitiés. — Sch.

459. Gœthe a Schiller.

Je souhaite que votre séjour dans votre villa vous soit bienfaisant : la saison et la température sont d'une beauté peu commune, et j'espère vous rendre bientôt visite sur votre domaine.

Il fallait les soirées d'Iffland pour me consoler de toutes ces journées perdues. Au reste, les plaisirs mondains sont toujours une triste chose pour les gens de notre sorte : on s'y frotte à mille choses, sans s'instruire vraiment, et, pour ce qui est de ce qui nous importe par-dessus tout, de ce qui nous importe, dirai-je, uniquement, je veux dire la disposition féconde d'esprit, bien loin de nous la procurer, tout cela vient la ruiner en nous.

Iffland m'a laissé en partant l'envie de mettre la dernière main à un certain travail. Il avait entendu dire que j'avais songé à donner une suite à *la Flûte*

enchantée (1) ; il exprima avec beaucoup d'insistance, non seulement en parlant à ma personne, mais encore devant d'autres, son vœu d'avoir la pièce pour le théâtre de Berlin. Là-dessus, je me suis remis à y penser d'une manière plus active, j'ai repris mes notes en main, et je m'y suis attelé quelque peu. Au fond, l'ouvrage est dès à présent en si bonne voie, qu'il serait absurde de le laisser perdre ; quand il n'y aurait que la perspective des avantages matériels, ils valent pourtant aussi qu'on en tienne le compte qu'ils méritent, d'autant plus qu'une composition de ce genre, facile et sans nulle prétention, peut être reprise à tout moment quelconque, et vous rend par surcroît le service de vous mettre en train pour des tâches d'un ordre plus relevé.

Nous en sommes toujours à attendre M. Thouret (2) ; nous comptions pourtant bien le voir arriver avec Cotta, et j'ai un bien grand désir de courir vous rejoindre sitôt que possible, car les jours s'envolent inutilisés, sans que personne sache où ils s'enfuient. La masse des projets que j'ai en tête aurait de quoi me réduire au désespoir, si l'ordre parfait qui règne dans mes papiers ne me permettait de mettre à tout moment la main sur ce qu'il me plaît d'y prendre, de tirer parti du moindre instant disponible, et de tout avancer à tour de rôle.

Meyer a terminé son étude sur les Niobides (3) ; elle est excellente, et je la prendrai avec moi. Il consent très volontiers à ce que nous apportions à son article sur le choix des sujets (4) toutes les modi-

(1) Gœthe avait commencé à y travailler en 1795. Il s'employa activement à l'avancer du 5 au 10 mai 1798. Cette seconde partie de « la Flûte enchantée » parut dans l'*Almanach (Taschenbuch)* pour l'année 1802.

(2) Voir ci-dessus les lettres 411, 429, 431, 447.

(3) *Niobé et ses enfants;* l'étude parut dans le second volume des *Propylées.*

(4) Voir ci-dessus la lettre 366.

fications que nous jugerons désirables, et à ce que nous disposions, le cas échéant, les arguments à notre manière. Il s'est mis maintenant aux œuvres de Raphaël (1) et continuera de même. Je prévois que nous ne tarderons pas à avoir devant nous, tout prêts, un certain nombre de petits volumes. Quant au moyen auquel nous aurons recours, pour apaiser les inquiétudes du libraire, pour corser ces études qui sont, en effet, du mode grave, mais qui, à notre avis, sont de bon ouvrage, et pour obtenir d'être, sinon récompensés selon nos mérites, du moins pardonnés (2), vous l'apprendrez lorsque je vous arriverai. Pour aujourd'hui, adieu. J'attends M. de Retzer, et je suis curieux de voir la figure que fera à Weimar la censure impériale et royale (3).

Adieu encore ; portez-vous bien, vous, votre chère femme et vos enfants, et jouissez de ces belles matinées et de ces belles soirées. — *Weimar, le* 9 *mai* 1798. — G.

460. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *mai* 1798.

Le temps continue d'être beau, et je sens donc renaître en moi, petit à petit, le goût du travail et l'ardeur à l'ouvrage. Mais il faut convenir que la joyeuse splendeur du printemps n'est pas précisément faite pour favoriser la sombre pesanteur d'un cinquième acte tragique, bien que d'une manière générale elle éveille l'activité poétique de

(1) Cette étude sur *les Œuvres de Raphaël, et en particulier celles du Vatican*, parut par morceaux successifs dans les trois volumes des *Propylées*.

(2) Allusion à un vers de la *Messiade* de Klopstock : « Un petit nombre de vertus obtiennent leur récompense, la plupart n'obtiennent que le pardon. » Cette citation était familière à Gœthe.

(3) Ce von Retzer était chargé à Vienne de la censure des livres étrangers.

l'esprit, qui est bonne à tout emploi quelconque.

Pourvu que votre opéra (1) ne vous détourne pas de songer très sérieusement à ce qui est la grande affaire ! La grande affaire, je sais bien que c'est, toujours et partout, l'argent, mais seulement pour le réaliste de la stricte observance. A vous, j'ai le devoir de vous remémorer le précepte : « Regardez à ce qui est d'en haut, et tout le reste vous viendra par surcroît » (2).

Si vous n'avez pas à votre disposition, pour la suite de *la Flûte enchantée*, un compositeur particulièrement expérimenté et qui ait la faveur du public, vous risquez fort, je le crains, de rencontrer des oreilles bien ingrates, car, à la représentation, il n'est pas de texte qui puisse sauver un opéra si la musique est manquée, et, tout au contraire, le poète expie pour sa part la médiocrité de l'effet produit.

Je serai très curieux d'apprendre au moyen de quel ingrédient vous vous proposez de corser les dissertations pour allécher le public (4).

Que penseriez-vous de l'idée d'incorporer à ce recueil les petites études sur l'art que vous avez données il y a huit ans au *Mercure* (5)? Elles ajouteraient à la variété de la collection, elles grossiraient quelque peu le volume, et je me souviens que, lorsqu'elles parurent, elles furent accueillies avec un très vif intérêt.

Nous avons cette semaine, nous aussi, nos divertissements (6), que d'ailleurs je ne connais que par

(1) *La Flûte enchantée;* voir la lettre précédente.

(2) Le mot est de saint Paul, *Epître aux Colossiens*, 3, 2 ; mais la citation de Schiller n'est pas textuelle, et se complique d'une réminiscence de saint Mathieu, 6, 33.

(3) Citation approximative du Nouveau Testament (Saint Mathieu combiné avec l'*Epître aux Colossiens*).

(4) Voir la lettre précédente.

(5) Les trois articles dont il s'agit avaient paru dans le *Mercure allemand* en 1788 et en 1789.

(6) « Divertissements » en français dans le texte.

ouï-dire. Hier, un jeune violoniste du nom de Fränzl, de Mannheim, a donné un concert, et ce soir M. Bianchi (1), dont vous n'ignorez sans doute pas l'existence, doit donner un intermède. Krüger, qui a fait jadis partie de la troupe de Weimar, est son associé ; ce sont de terribles garçons, mais ils paraissent pourtant faire beaucoup d'argent. On raconte que le duc aurait invité à venir jouer à Weimar la troupe qui est en ce moment à Eisenach, sitôt que celle qui est en tournée chez vous vous aura quittés. J'aurais beaucoup de plaisir à voir les ballets, dont on dit beaucoup de bien.

Si vous pouvez arriver dimanche ou lundi, vous trouverez encore Cotta ici. Je l'attendais pour demain, mais, comme je n'ai pas de lettre de lui, c'est sans doute qu'il retarde son arrivée.

Je vous souhaite bonne chance pour *l'Ile hantée* (2). A en croire M. Bianchi, l'opéra vaudrait moins par le chant que par l'accompagnement, ce qui n'est pas précisément en faire l'éloge.

Adieu. Nous vous attendons, ma femme et moi, avec impatience. — Sch.

461. Gœthe a Schiller.

Votre lettre m'a trouvé, selon votre vœu, plongé dans l'*Iliade :* j'y retourne toujours avec un nouveau plaisir, car on se sent immédiatement soulevé, ainsi que dans une montgolfière (3), au-dessus de tout ce qui est terrestre, et l'on est véritablement

(1) Cet acteur, venu avec sa troupe, se proposait de donner à Weimar une série de représentations ; Gœthe refusa le 15 mai son autorisation.
(2) Voir ci-dessus la lettre 406.
(3) On sait que le grand renom des appareils inventés par Montgolfier date de la bataille de Fleurus (juin 1794), où ils servirent, dit-on, pour la première fois.

comme transporté dans cet espace intermédiaire où les dieux se plaisaient à planer et à errer. Je continue à dresser mes plans et à m'essayer (1), et je crois bien avoir pris maintenant possession d'un certain nombre de défilés qui commandent le domaine que je me propose à présent d'envahir. Quant à l'exécution, elle serait parfaitement impossible si elle ne se réalisait pas d'elle-même, tout comme personne n'aurait l'idée d'entreprendre de planter un champ de blé, alors que rien n'est plus aisé que de l'ensemencer. Je suis présentement occupé à rechercher la meilleure variété de semence, et la terre ne manquera pas d'être préparée convenablement, après quoi, tout dépendra de la chance d'une température clémente.

Mon effort principal, dans les travaux préliminaires auxquels je m'applique en ce moment, tend à éliminer du champ de mes recherches tout ce qui est de caractère subjectif et sentimental. Si je veux parvenir à réussir un poème qui se raccorde, au moins en quelque mesure, avec l'*Iliade*, il faut nécessairement que je suive l'exemple des anciens jusque dans les traits qu'on leur reproche, il faut même que j'aille jusqu'à m'approprier ce qui n'est pas pour me plaire : c'est à cette condition que je puis avoir jusqu'à un certain point la certitude de ne pas faire totalement fausse route quant à l'esprit et la tonalité convenables. Je crois tenir à présent deux points importants, l'emploi de l'intervention des dieux et l'usage des comparaisons, — et je crois bien vous avoir déjà exposé ma manière de voir quant au second. Mon plan va s'élargissant sans cesse du dedans vers le dehors, et, à mesure que j'y vois plus clair, prend de plus en plus le caractère de l'antique. Mais je suis obligé de noter tout avec le plus grand soin pour éviter

(1) Il s'agit de l'*Achilléide.*

que, dans la dispersion où je vis, quelque détail ne sorte de ma mémoire.

Le prochain séjour que je ferai auprès de vous ne manquera pas d'activer toutes choses, et je compte rédiger un certain nombre de passages, ceux dont je crois être le plus parfaitement sûr.

Ce n'est pas sans plaisir que j'ai consacré quelques journées à *la Flûte enchantée*, et que j'ai repris et pétri à nouveau le travail commencé il y a trois ans. Comme je ne suis vraiment apte à penser qu'en agissant, j'en ai profité pour faire quelques très jolies observations, qui ont trait aussi bien à mon propre individu qu'au drame en général, à l'opéra en particulier, et, plus particulièrement encore, à la pièce elle-même. C'est un ouvrage qu'on peut mener à bonne fin, sans dommage, même à des heures où l'on ne se sent que médiocrement en train.

Le duc n'est pas rentré de Leipzig, Thouret n'est toujours pas arrivé, mon départ reste donc encore pour quelques jours en suspens ; mais je ne tarderai plus longtemps, car, étant donné qu'il est nécessaire que je sois de retour ici pour la Saint-Jean (1), et que je tiens cette fois à passer auprès de vous quatre semaines au moins, je n'ai plus de temps à perdre.

Krüger est un terrible farceur. On prétend que son ballet ne serait pas mauvais ; mais il est peu probable qu'il obtienne l'autorisation de jouer ici, sauf peut-être un très petit nombre de fois.

Le noble M. de Retzer est une figure qu'il faut avoir vue de ses yeux pour y croire. Vous a-t-il lu comme à moi-même le poème qu'il a dédié à Gleim (2).

Unger vient de m'envoyer le spécimen typographique que je joins à ma lettre, et me demande de lui donner quelque chose à imprimer dans ce

(1) 24 juin.
(2) Ce poème parut dans le second numéro du *Mercure* pour 1798.

type, en petit format. Je n'ai absolument rien en ce moment, et il faut que l'*Almanach* passe avant tout.

Adieu ; amitiés à votre chère femme. Combien je souhaite que vous trouviez la disposition d'esprit nécessaire pour avancer votre travail ! Pour ma part, je vais tâcher de faire le meilleur emploi possible des jours qui me séparent encore de mon départ. — *Weimar, le* 12 *mai* 1798. — G.

462. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 15 *mai* 1798.

Cotta sera ici pour le jour de l'Ascension (1) ; si vous pouviez être arrivé à cette date, ce serait parfait. Au cas où vous ne pourriez être encore ici, faites-moi savoir ce que vous désirez que je lui dise quant à votre publication (2). Ce qui vaudrait le mieux, ce serait de fixer un prix ; à lui de voir s'il est homme à le payer.

Le type d'impression d'Unger est, à mon sens, beaucoup trop menu. A ce compte, on aurait vite fait de faire perdre la vue aux lecteurs.

Vous aurez remarqué dans les derniers numéros du *Journal* de Niethammer (3) un article de Forberg sur la déduction des catégories ; je vous en recommande la lecture : il est bien pensé et bien écrit.

Comme vous ne devez pas tarder à être ici, je vous réserve pour ce jour-là une nouveauté aussi neuve et aussi imprévue qu'il est possible, qui vous touche de très près, et qui vous procurera, je l'espère, beaucoup de joie. Mais peut-être devinerez-vous ce dont il s'agit (4).

(1) 17 mai.
(2) *Les Propylées.*
(3) Au tome VII.
(4) Il s'agit de l'étude de Humboldt *Sur « Hermann et Dorothée » de Gœthe.* Humboldt venait d'envoyer le manus-

Il est peu probable que vous fassiez exprès d'imiter ce qui vous déplaît dans Homère ; mais si des traits de cet ordre viennent à se glisser dans votre propre œuvre (1), ils attesteront votre complète identification avec l'âme homérique et la parfaite authenticité de votre inspiration. Il m'est arrivé souvent, en lisant Sophocle, d'être frappé de rencontrer jusqu'au cœur des dialogues les plus graves une sorte de jeu que l'on ne concéderait certes pas à un poète moderne. Mais ce divertissement enjoué sied au poète antique ; tout au moins n'a-t-il aucun inconvénient pour la tonalité générale, et a-t-il de plus l'avantage de communiquer au cœur, dans l'émotion des scènes pathétiques, un certain degré d'aisance (2) et de liberté. Il n'en est pas moins vrai qu'à mes yeux c'est une faute, qui ne mérite donc rien moins que d'être imitée.

Je lirai avec beaucoup de joie la *Niobé* de Meyer (3) et je suis curieux de la comparer avec votre étude sur *Laocoon* (4). Je vous retourne ci-joint cette dernière, que vous m'avez réclamée dernièrement.

On dit que Schlegel aurait l'espoir d'obtenir ici une chaire (5)? Je viens de recevoir son *Athenæum* (6), mais je n'ai pu encore y jeter un coup d'œil.

Oui, le noble M. de Retzer m'a laissé ses vers, à moi aussi ; ils complètent parfaitement la physionomie du personnage.

crit à Schiller, avec une lettre datée du 19 avril. L'étude parut à Brunswick l'année suivante, sous le titre : *Essais d'esthétique, Première partie.*

(1) L'*Achilléide.*

(2) « Aisance », en français dans le texte.

(3) Voir ci-dessus la lettre 459.

(4) Voir ci-dessus les lettres 338 et suivantes.

(5) A. W. Schlegel fut en effet nommé, au cours de cette même année, professeur de philosophie à l'Université d'Iéna.

(6) Les trois volumes de l'*Athenæum* de Schlegel furent publiés à Berlin, de 1798 à 1800.

Paulus vient à l'instant m'interrompre. Adieu. — Sch.

463. Gœthe a Schiller.

Votre lettre me trouve encore enfoncé dans l'*Iliade*. Cette lecture m'a de tout temps fait passer régulièrement par un même cercle fatal d'états d'âme successifs : ravissement, espérance, claire compréhension, et finalement désespoir.

Je suis en cet instant plus convaincu que jamais de l'unité et de l'indivisibilité du poème, et je défie bien qu'il se trouve aujourd'hui un homme ou qu'il s'en trouve jamais un qui soit de taille à prononcer là-dessus un arrêt définitif. Pour ma part, tout au moins, mon jugement varie à tout moment selon ma disposition personnelle (1). Il en a été ainsi d'autres hommes avant nous, et il en sera ainsi d'autres hommes après nous. Ce qui n'empêche que mon premier aperçu (2) d'une *Achilléide* avait sa justesse, et, si je persiste à vouloir écrire une œuvre de ce genre et si je veux y réussir, il est de toute nécessité que je m'y tienne.

L'*Iliade* m'apparaît comme si parfaitement pleine et achevée, qu'il est impossible, malgré qu'on en ait, d'y rien ajouter ou d'en rien retrancher. Si l'on entreprenait d'écrire un nouveau poème, il serait indispensable de le circonscrire avec une égale précision, alors même que, chronologiquement, il se rattacherait étroitement à l'*Iliade*.

L'*Achilléide* est un sujet de tragédie, mais ce qu'elle a d'ampleur fait qu'elle ne répugne pas à être traitée dans la forme de l'épopée.

Le sujet est, de plus, sentimental dans toutes ses

(1) Voir ci-dessus les déclarations en sens contradictoires que contiennent les lettres 453 et 455.

(2) « Apperçü », en français dans le texte.

parties. A ce double titre, il se prêterait à être traité dans la manière moderne, et, si l'on y apportait un mode d'exécution purement réaliste, on arriverait à équilibrer ces deux caractères constitutifs. D'autre part, l'intérêt s'y attache uniquement aux individus et aux personnes, alors que, dans l'*Iliade*, il embrasse des peuples entiers, des continents, la terre et le ciel.

Voilà ce que j'avais à proposer à vos scrupules. Si, après réflexion, et en tenant compte de toutes ces données, vous estimez qu'il y ait lieu d'entreprendre un poème d'une grande étendue, et qui coûtera bien du travail, je puis m'y mettre à tout moment, car, en ce qui concerne le *comment* de l'exécution, mon parti est, pour l'essentiel, définitivement arrêté, mais, selon ma vieille coutume, je le tiendrai secret jusqu'au jour où je pourrai donner lecture des parties qui auront été rédigées.

Je ne me doute pas le moins du monde de ce que peut être cette nouveauté inattendue et heureuse (1) et je renonce à deviner, mais elle sera la bienvenue. Ce n'est guère mon genre, qu'il m'arrive quoi que ce soit qui ressemble à une félicité sans que je m'y sois efforcé, sans que j'y aie mis toute mon obstination, sans que je l'aie conquis de haute lutte. — Il m'est malheureusement impossible d'arriver avant dimanche (2).

Faites à Cotta mes meilleurs compliments, et remerciez-le encore pour toute l'obligeance dont il m'a comblé. Je reste encore son débiteur, mais j'espère que l'occasion se présentera bientôt de m'acquitter envers lui.

En ce qui concerne nos dissertations théoriques et descriptives (3), je compte procéder comme je vous l'expliquais dernièrement ; sitôt que nous

(1) Voir la lettre précédente.
(3) 20 mai.
(3) Destinées aux *Propylées*.

aurons prête et recopiée au net la valeur d'environ vingt-cinq feuilles d'impression (1), on n'aura pas de peine à se mettre d'accord.

Je suis résolu, dorénavant, à refuser de prendre aucun engagement au sujet d'un manuscrit quelconque tant qu'il ne sera pas prêt pour l'impression ; à plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'une publication où il entre autant d'imprévu que dans le cas présent.

Schlegel ne peut manquer d'obtenir sa chaire, car le duc est fort bien disposé en sa faveur en raison de sa traduction de Shakespeare (2) ; sa candidature a dès à présent été notifiée à Gotha, avec avis favorable.

Adieu. Il me tarde infiniment de vous voir, et de m'atteler à un travail d'importance. Voilà un an que je n'ai rien fait, et j'en suis tout stupéfait. Faites mes amitiés à votre chère femme, et jouissez, en plein air, de la beauté de la saison. — *Weimar, le* 16 *mai* 1798. — G.

464. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *mai* 1798.

Comme tout porte à croire qu'après l'*Iliade* il n'y a plus place pour une autre *Iliade*, alors même qu'on reverrait un Homère et une Grèce, je crois bien que le meilleur vœu que l'on puisse former pour vous, c'est que vous ne confrontiez avec aucun autre modèle votre *Achilléide*, telle qu'elle existe à l'heure qu'il est dans votre imagination, et que vous vous contentiez de demander à Homère une inspi-

(1) Gœthe écrit : « environ la matière d'un alphabet » ; les feuilles dont se composait un volume étaient signées, à l'ancienne manière, des lettres de l'alphabet.

(2) En 1798, il en avait paru trois volumes ; le tout en compta huit, qui parurent à Berlin de 1797 à 1801 ; un neuvième volume supplémentaire fut publié en 1810.

ration générale, sans établir aucune assimilation, au sens propre du terme, entre votre tâche et la sienne. Vous saurez, je suis sans inquiétude à cet égard, vous tailler votre matière comme il convient qu'elle soit taillée pour s'adapter à votre forme personnelle, et, réciproquement, je suis bien sûr que vous ne manquerez pas de trouver la forme qui sied à votre matière. J'en ai pour garants vos dons naturels, et votre lucide conscience, et votre expérience. Votre tempérament poétique personnel saura, avec une sûreté infaillible, compenser harmonieusement l'un par l'autre l'aspect tragique et l'aspect sentimental de votre sujet, et je suis fermement convaincu que c'est, pour votre matière, une qualité et non pas un vice que de se prêter à ce qu'exige notre temps, car, pour un poète, la tâche est aussi impossible qu'ingrate de perdre tout contact avec le sol auquel il doit le jour et de se mettre en une opposition tranchée avec son époque. Vous avez le beau privilège d'être le contemporain et le citoyen de deux mondes poétiques, de l'antique et du moderne, et ce noble avantage vous dispense d'opter exclusivement soit pour l'un, soit pour l'autre.

Nous aurons d'ailleurs bientôt l'occasion de traiter ensemble à loisir ce sujet, car la nouveauté que vous annonçait ma lettre (1), et au sujet de laquelle je ne veux pas vous intriguer trop longtemps, est un ouvrage consacré à votre *Hermann*, et que Humboldt, qui en est l'auteur, m'a communiqué en manuscrit. C'est bien en effet un « ouvrage », car cela formera un gros volume, et le sujet y est traité de la manière la plus détaillée et la plus approfondie. Si vous y consentez, nous le lirons en commun, et il nous fournira l'occasion de toucher à toutes les questions sur lesquelles il est possible

(1) La lettre 462.

d'arriver, soit à une conviction fondée, soit à une approximation plausible, touchant les genres et les espèces en matière de poésie. Vous aurez plaisir à y trouver le beau témoignage de justice que vous apporte un cerveau qui sait penser et un cœur qui sait sentir, et cette parole claire et motivée contribuera à entraîner la portion du public d'Allemagne qui hésite encore à se prononcer, et aura pour effet de décider et de hâter le triomphe de votre muse sur toutes les résistances, en lui apportant comme renfort le secours des raisons théoriques.

Je vous rendrai compte oralement de mon entretien avec Cotta (1). Mais j'ai eu surtout plaisir à apprendre de sa bouche l'essor inouï d'*Hermann et Dorothée.* Vous aviez parfaitement raison, lorsque vous estimiez que ce sujet répondait avec un bonheur particulier à l'attente du public d'Allemagne, car il a enchanté les lecteurs allemands en les plaçant en plein sol natal, en les maintenant dans la sphère de leurs propres aptitudes naturelles et de leurs goûts familiers, et il les a bien réellement enchantés, ce qui prouve qu'il en faut expliquer l'action, non par le sujet, mais par la vie poétique que vous lui avez communiquée. Cotta estime que Vieweg (2) aurait dû en publier immédiatement une édition à bon marché sur papier ordinaire, car il répond qu'on en aurait placé quelques mille rien qu'en Souabe.

Mais nous reviendrons sur tout cela, plus en détail, lorsque vous serez ici. J'espère que ce sera après-demain. Adieu. Amitiés cordiales de ma femme. — Sch.

(1) Il avait rendu visite à Schiller le 17 mai.
(1) L'éditeur d'*Hermann et Dorothée.*

465. Gœthe a Schiller.

Je ne puis que dire *Amen* au premier feuillet de votre lettre, car il contient la quintessence de tout ce que je me suis dit à moi-même pour me réconforter et m'enhardir. Mes scrupules proviennent en majeure partie de l'inquiétude que je ressens à l'idée de me méprendre dans le choix d'un sujet qui pourrait risquer, soit de n'être pas traitable, ou de ne pas l'être pour moi, ou de ne pas l'être de cette façon. Prenons donc enfin le parti de faire taire tous ces soucis, et de nous mettre courageusement à l'ouvrage, sans tarder.

Le travail de Humboldt est véritablement pour moi une surprise, et j'en ai beaucoup de joie. J'en ai d'autant plus, que je redoutais un peu que son éloignement n'eût pour effet de nous aliéner, tout au moins pour un temps, son intelligence spéculative. Ce n'est pas pour moi un bonheur médiocre que de me trouver en accord avec la critique, au moins à la dernière étape de ma carrière poétique.

Je m'en tiens là pour ce matin, car j'ai, pour mes dernières journées, des occupations en masse.

Je serai auprès de vous demain soir (1), et j'escompte par avance tous les fruits que nous procureront les quatre semaines qui viennent. Adieu ; mes compliments à votre chère femme. — *Weimar, le* 19 *mai* 1798.

466. Gœthe a Schiller.

Ci-joint une courte notice (2) dont nous pourrions causer, et dont nous enverrions ensuite une

(1) Gœthe arriva à Iéna le 20 mai, et y fit un premier séjour qui dura jusqu'au 31 mai. Ils s'entretinrent de l'étude de Humboldt, qu'ils lurent ensemble, de l'*Iliade*, de la poésie épique, de Julien l'Apostat, et d'autres sujets de critique littéraire.

(2) Relative à la publication des *Propylées*.

copie à Cotta. En attendant, je prépare le premier numéro. Tant que cette affaire n'aura pas pris, commercialement, sa tournure normale, je ne pourrai songer à autre chose.

Je vous envoie aussi le dialogue dont je vous ai parlé dernièrement (1) ; j'aimerais à savoir s'il a votre approbation et si vous estimez désirable et nécessaire que j'écrive la suite que j'y annonce.

Je dois dîner aujourd'hui tout près de chez vous (2) ; j'irai ensuite poursuivre avec vous notre lecture et notre entretien d'hier. Adieu. — *Iéna, le* 24 *mai* 1798. — G.

467. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *mai* 1798.

Il faut vraiment que quelque esprit malin en veuille à nos rapports et à notre muse poétique. Vous savez combien je souhaite ardemment que vous puissiez bientôt vous rendre libre, et nous revenir en paix. Nous garderons bien volontiers ici votre Auguste en gage de votre retour prochain. Adieu, et bon voyage. Ma femme vous envoie ses compliments les plus cordiaux.

Voulez-vous bien, si vous le pouvez, me laisser le manuscrit de Humboldt ; déposez-le chez Trabitius (3). — Sch.

(1) *De la vérité et de la vraisemblance dans les œuvres d'art;* Gœthe l'avait écrit en août 1797 ; il parut dans le premier volume des *Propylées.*

(2) Chez le professeur à l'Université Schütz ; sa maison était située à quelques pas de la villa de Schiller.

(3) Le concierge du château d'Iéna. — Gœthe, rappelé à Weimar, y retourna dans la soirée du 31 mai, et y passa trois jours. Schiller se rendit à Weimar le 1er juin, y vit les œuvres de Meyer, et rentra à Iéna le soir même. Gœthe retourna à Iéna le 4 juin, et y séjourna jusqu'au 21. Les entretiens portèrent sur *Faust*, sur Fichte et Schelling, sur *Wallenstein*, sur diverses questions de physique et d'esthétique.

468. Gœthe a Schiller.

Voudriez-vous me faire porter le livre de Humboldt et le barreau de fer (1)? Je passerai aujourd'hui la soirée chez les Loder, mais je pourrai sans doute venir auparavant chez vous pour quelques heures.

Ce matin, en me promenant, j'ai songé à rédiger un exposé sommaire de ma théorie des couleurs, et je m'y mettrai avec plaisir et avec confiance. L'ouvrage de Schelling (2) me rendra le grand service de m'empêcher de franchir les bornes strictes de ma propre sphère.

Adieu ; mes amitiés à votre chère femme si elle est de retour (3). — *Iéna, le* 11 *juin* 1798. — G.

469. Gœthe a Schiller.

Comme il faut pourtant que je me décide à partir, je vais me mettre en route de meilleure heure, et je ne vous verrai donc pas aujourd'hui (4).

Je vous fais remettre avec ce mot le dictionnaire de Fischer (5), qui me paraît fort bien remplir son programme.

Loder fait partir lundi un paquet pour Paris, et je compte y joindre ma lettre, ainsi que, si je le puis, une copie d'*Euphrosynè* (6). Si vous pouviez avoir

(1) Il était vraisemblablement destiné à des expériences de magnétisme.

(2) *De l'âme du monde;* il venait de paraître à Hambourg.

(3) Elle était, depuis le 3 juin, à Rudolstadt, chez sa mère.

(4) Gœthe se rendit directement à sa propriété d'Oberrossla, d'où il rentra à Weimar le surlendemain.

(5) Un dictionnaire des idées théoriques et des termes techniques employés en physique. Le premier volume avait seul paru (voir plus loin la lettre 473).

(6) Il avait écrit cette élégie les 12 et 13 juin ; elle parut

fini d'écrire votre lettre, vous aussi, d'ici-là, ce serait très bien.

Adieu ; faites mes amitiés à votre chère femme. J'attends avec curiosité ce que me réservent ces quelques journées. — *Iéna, le* 21 *juin* 1798. — G.

470. GŒTHE A SCHILLER.

Sitôt que je m'éloigne d'Iéna, je me sens immédiatement attiré vers un autre pôle, qui me fixe à son tour pour un temps. J'ai eu plus d'un bon motif pour retourner à Weimar, et il me faut maintenant attendre ici l'arrivée du duc et puis mettre ordre à diverses affaires et donner diverses instructions, ce qui va me prendre quelques jours ; mais je compte bien être revenu auprès de vous d'ici une huitaine. Comme je n'ai rien apporté ici et que j'ai tout laissé à Iéna, j'ai dû retourner à mes vieux papiers, où j'ai fait maintes trouvailles qui pourront nous être encore de quelque utilité, ne fût-ce qu'à titre de matériaux.

Je vous envoie la romance française (1). Il a mieux valu que je ne l'eusse pas sous les yeux, car la gracieuse élégance de certaines tournures m'aurait empêché d'aller droit mon propre chemin. Quant à l'autre manuscrit que je joins à mon envoi (2), je n'ai même pu y jeter un coup d'œil ; il se peut fort bien que ce soit un fâcheux spécimen de la plus singulière méprise qui soit possible dans le choix d'un sujet, et de plus un exemple à l'appui de Dieu sait quelle autre leçon encore. Je suis curieux de voir

dans l'*Almanach des Muses* pour 1799. — L'envoi et la lettre étaient destinés à Humboldt.

(1) *La Folle en pèlerinage;* c'était la source où Gœthe avait puisé le sujet de *la Trahison de la meunière,* qu'il venait d'écrire le 12 mai (voir ci-dessus la lettre 371).

(2) Les deux premiers actes, restés inachevés, d'*Elpénor*, que Gœthe avait composés en 1781 et en 1783.

quel horoscope vous tirerez pour cette pauvre chose.

Mes affaires de Rossla se sont réglées à mon entière satisfaction (1) ; mes aides m'ont épargné les soucis et m'ont évité de me mettre en peine, et tout mon rôle s'est borné à prendre une décision finale sur un certain nombre de questions qui relèvent uniquement de la volonté du propriétaire.

Notre duc rentrera mercredi ou jeudi (2), mais pas pour longtemps.

Adieu, et réservez-moi, si vous le pouvez, pour m'accueillir, quelque poésie lyrique.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore reçu le douzième numéro des *Heures;* je vous prie de me l'envoyer par les messagères. Il me reste encore un certain nombre de numéros isolés, depuis l'origine, qui pourraient nous permettre de nous compléter mutuellement quelques exemplaires ; nous pourrons toujours, après que ces déesses seront entrées dans le repos des bienheureux (3), en user pour faire une gracieuseté à l'un ou à l'autre.

Faites toutes mes amitiés à votre chère femme, et portez-vous aussi bien que le permet le temps que nous avons, qui n'est pas des plus beaux, mais qui a du moins l'avantage d'être fort propice à la végétation.

Wieland s'est montré de fort bonne humeur à Oberrossla (4). Il continue de trouver beaucoup d'agrément à la vie des champs, mais il n'y a pas encore vraiment mordu. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que de s'y apprêter, ces préludes me rappellent tout à fait les illusions que donne à un jeune étu-

(1) Gœthe avait pris officiellement possession de son domaine, et l'avait affermé à nouveau.

(2) 27 et 28 juin.

(3) Voir ci-dessus la lettre 410.

(4) Gœthe l'y avait invité à déjeuner le 23 juin et l'avait ramené ensuite jusqu'à Ossmanstedt, en rentrant à Weimar.

diant le cours d'anthropologie (1), qui a séduit déjà plus d'un brave garçon, et l'a induit innocemment au dur et rebutant labeur qu'exigent ensuite de lui les études médicales. S'il plaît à Dieu, les prés, si verts qu'il leur plaise d'être, et les champs. si riches de promesses qu'ils soient, ne me détermineront jamais à m'embarquer sur cet océan.

Encore une fois, adieu. Vous aurez quelques lignes de moi mercredi. — *Weimar, le* 24 *juin* 1798. — G.

471. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 25 *juin* 1798.

Je n'ai pas encore pris mon parti de vous voir éloigné pour longtemps, et mon unique vœu est que votre absence ne soit pas de plus longue durée que vous ne le prévoyez quant à présent.

Nos lettres à Humboldt vont fatalement se trouver retardées, si du moins nous voulons les faire partir ensemble. Je compte donc lui écrire pour le courrier de mercredi, et lui donner, en attendant, signe de vie, ce qui le fera patienter. Je ne puis pour cette fois entrer dans aucun détail, car je n'ai pas le manuscrit, qui est resté entre vos mains.

Ci-joint les poésies que vous désirez avoir (2).

Je vous retourne aussi le drame (3). Je l'ai lu immédiatement, et j'incline, à vrai dire, à en penser plus de bien que vous ne semblez faire. Il porte la marque d'une bonne école, bien que ce ne soit qu'une œuvre de dilettante, à laquelle il n'y a pas lieu d'appliquer la rigueur d'une critique faite au nom des principes. Il atteste une culture personnelle assez poussée, un goût pur et mesuré et la pratique

(1) Le mot « anthropologie » n'avait pas alors le sens technique qu'il a aujourd'hui ; il signifiait toute l'étude de l'homme physique, sous tous ses aspects.

(2) Sans doute des pièces destinées à l'*Almanach*.

(3) *Elpénor*. Voir la lettre précédente.

familière de bons modèles. Même s'il n'est pas l'œuvre d'une femme, il fait songer pourtant jusqu'à un certain point à une sensibilité féminine, dans la mesure où un homme peut la posséder. Une fois qu'on aura élagué une quantité de longueurs (1) et de digressions, et aussi quelques expressions maniérées, que vous avez partiellement marquées vous-même d'un trait de crayon, et surtout lorsqu'on aura corrigé le dernier monologue, que gâte un saut brusque qui offense la nature, on le lira sûrement avec plaisir. S'il vous était possible de me révéler le nom de l'auteur, je vous serais reconnaissant de me le faire connaître.

Voici également *les Heures*. Jetez donc un coup d'œil sur les deux idylles qui s'y trouvent (2). Vous avez lu déjà la première en manuscrit, et vous avez suggéré quelques corrections à y apporter. Elles ont été exécutées, et on a tenu compte de vos conseils dans la mesure du possible.

Adieu. Je laisse chômer aujourd'hui mon *Wallenstein*, et je m'en vais voir si je ressens les approches de l'inspiration lyrique.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — SCH.

472. GŒTHE A SCHILLER.

Weimar, le 28 *juin* 1798.

C'est par l'effet d'un simple hasard, ou plutôt parce que je supposais que vous saviez qu'*Elpénor* (3) était de moi, que je ne vous l'ai pas dit expressément dans ma lettre ; je m'en félicite d'autant plus maintenant que l'œuvre a pu ainsi produire tout son

(1) « Longueurs », en français dans le texte.

(2) *La Chapelle dans la forêt* et *la Nuit d'automne* de Louise Brachmann. Voir ci-dessus les lettres 412, 416 et 422.

(3) Voir les deux lettres précédentes.

effet sur vous, sans le mélange d'aucune autre considération. Il peut y avoir environ seize ans que j'ai écrit ces deux actes ; mais je les ai pris très vite en aversion (1), et il y a bien dix ans que je n'y ai pas touché. J'admire la sûreté et l'équité de votre jugement, cette fois comme en maintes occasions. Vous caractérisez avec beaucoup de justesse l'état d'esprit qui était alors fort vraisemblablement le mien, et il est aisé de saisir les raisons pour lesquelles l'œuvre m'a déplu.

Ci-joint deux courtes poésies de Schlegel (2). Il me donne à entendre qu'on peut les considérer comme inédites, et qu'elles pourraient figurer dans l'*Almanach.* Peut-être y aurait-il lieu de leur y faire une place, puisqu'aussi bien nous songeons à y donner diverses autres poésies dédiées à des personnes nommément désignées.

Quant aux autres poèmes (3), que je joins également à ma lettre, je réserve encore mon jugement : ils me paraissent être si manifestement sur la limite de ce qui est tolérable, que je ne sais encore s'ils tomberont finalement du côté du droit à l'existence ou du côté du néant.

Il n'y a, au contraire, pas la moindre hésitation possible en ce qui concerne la lettre que vous recevrez en même temps (4) : c'est un monument de démence, qui vient en droite ligne de la maison des fous. Car on aurait peine à expliquer par de bonnes raisons pourquoi un être pareil n'est pas enfermé. L'unique motif qu'on pourrait alléguer en sa faveur, c'est qu'il est inoffensif, mais il cesse de l'être dès

(1) « Aversion », en français dans le texte.

(2) *A Frederike Unzelmann, dans le rôle de Nina,* et *le Nouveau Pygmalion,* dédié à Iffland ; l'une et l'autre parurent dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

(3) Il s'agit des poésies dont Schiller lui avait annoncé l'envoi dans la lettre précédente.

(4) On ignore ce que c'était.

le moment qu'il approche des gens. Comme je n'ai pas le pouvoir de le faire enfermer, je veillerai du moins à ce qu'il soit tenu à distance.

Notre duc arrive aujourd'hui. On verra combien de temps il séjournera ici. Dès qu'il sera parti, je pourrai aussitôt vous rejoindre, après avoir passé d'abord quelques jours à Rossla, où j'ai encore quelques affaires à régler.

On m'a communiqué hier un livre qui m'arrive à point nommé. En voici le titre : *Essai d'une déduction des lois des phénomènes magnétiques à partir des principes de la métaphysique de la nature, c'est-à-dire d'une déduction à priori de ces lois*, par C.-A. Eschenmayer, Tubingue, chez J.-Fr. Heerbrandt, 1798. Il m'a permis de pénétrer commodément dans le laboratoire même du philosophe de la nature et du physicien expérimental, et je me suis trouvé raffermi une fois de plus dans mon attitude personnelle, qui est tout bonnement celle d'un observateur de la nature. J'emporterai le volume, et nous pourrons fort bien en tirer parti lorsque nous reprendrons la mise au point du magnétisme, dont la première esquisse est encore entre vos mains (1).

Adieu ; j'aspire au moment où je vous reverrai.

Encore un dernier mot. Meyer, qui vous envoie ses amitiés, penche plutôt pour le titre de *Propylées* que pour le vôtre (2). Il estime qu'il vaut mieux laisser dans le vague la nature exacte du domaine que nous nous proposons d'exploiter, et que le public aime mieux cela. Nous aurons à en reparler. — G.

(1) Gœthe avait rédigé le 20 juin, sous ce titre : *Au sujet de l'aimant*, un aperçu sommaire du magnétisme.

(2) Schiller avait proposé : *l'Artiste.*

473. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 29 *juin* 1798.

J'ai été sincèrement surpris d'apprendre qu'*Elpénor* est de vous (1) : je ne sais vraiment pas comment il se fait que je n'aie à aucun moment songé à vous en le lisant. Mais, si j'ai ressenti si vivement la curiosité d'en connaître l'auteur, c'est précisément parce que je ne savais à qui l'attribuer, parmi les noms connus, et sur lesquels le choix eût pu s'arrêter ; car l'ouvrage est du nombre de ceux à propos desquels, par delà l'œuvre elle-même, on éprouve un besoin impérieux de remonter jusqu'à l'âme d'où elle est issue. C'est d'ailleurs, pour l'histoire de votre esprit et des phases de son développement, un document qui est d'importance, et qu'il vous faut traiter avec considération.

J'aurai plaisir à lire ce cours méthodique de magnétisme (2) ; il se trouve précisément que, sur ce sujet, le dictionnaire de Fischer ne m'a que médiocrement satisfait, parce que ce premier volume ne va pas encore jusque-là. Si vous ne trouvez pas que ce soit du temps perdu, nous pourrons causer aussi d'électricité, de galvanisme et de chimie, et, dans la mesure du possible, instituer quelques expériences. D'ici-là, je ferai les lectures que vous me conseillerez et que j'aurai à ma portée.

Ma lettre à Humboldt part aujourd'hui. Je vous envoie une copie des parties qui ont trait à son livre. Comme je n'avais pas le manuscrit sous les yeux, et que cette façon d'envisager les choses m'est, d'une manière générale, devenue passablement étrangère et heurte un peu mes propres tendances, j'ai dû m'en tenir aux généralités. Je compte sur votre lettre pour faire sa part en détail.

(1) Voir les trois lettres précédentes.
(2) Voir la lettre précédente.

Si Schlegel consent à réserver aussi à l'*Almanach* quelques pièces plus importantes (1), je n'ai pas d'objection à la réception de ces vers de circonstance. Mais si sa collaboration devait s'en tenir à ces morceaux qu'il ne vous envoie même pas expressément en leur donnant cette destination, nous aurions l'air de saisir avidement tout ce qui sort de sa plume et tout ce qu'il veut bien consentir à nous abandonner, et nous n'en sommes pourtant pas réduits à ce degré de nécessité. J'ai été traité si discourtoisement par toute cette famille, que j'ai le strict devoir de veiller à ne pas leur fournir d'occasion dont ils puissent se prévaloir. Car le moindre risque que je courrais serait que Mme Schlegel allât conter partout que son mari ne songe pas le moins du monde à faire à l'*Almanach* l'aumône de sa collaboration, et que, pour avoir néanmoins la faveur de son nom, je me serais raccroché à deux poésies déjà antérieurement imprimées.

Je conviens d'ailleurs que celle qui s'adresse à Iffland est loin d'être mal faite, bien que je n'aie pu me retenir de sourire à voir Schlegel s'attaquer une seconde fois à ce sujet de *Pygmalion* (2), qui paraît l'obséder.

Les raisons de Meyer en faveur du titre de *Propylées* ont leur valeur. Vous connaissez mes raisons contre, mais, si l'entreprise elle-même doit y trouver son profit, il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Adieu. — Sch.

474. Gœthe a Schiller.

Votre lettre à Humboldt est certainement belle et excellente, mais je doute que notre ami en soit

(1) Il donna à l'*Almanach* pour 1799 deux poèmes étendus : *Mélodies de l'existence* et *Campaspe*.

(2) Schlegel avait donné en 1797 à l'*Almanach des Muses* un poème intitulé *Pygmalion;* voir ci-dessus la lettre 359.

très enchanté, car elle se borne à dire, avec une sincérité peut-être excessive, que son travail n'est plus guère de nature à nous être d'un profit véritable, au point où nous en sommes parvenus. Vous y avez effleuré une question qui est de la plus haute importance : les difficultés qui s'opposent à ce que la conduite pratique tire parti des considérations spéculatives. Je suis porté à croire que, si l'on envisage séparément l'un et l'autre domaines, il n'existe entre eux aucun trait d'union véritable, et qu'ils ne sont liés que dans la mesure où ils s'exercent conjointement d'origine, ce qui, de quoi qu'il s'agisse, est le fait du génie.

Je me trouve en ce moment dans une situation analogue, d'une part à l'égard des philosophes de la nature, qui veulent nous mener du haut en bas, et d'autre part à l'égard des physiciens, qui prétendent nous conduire de bas en haut. Pour mon humble part, je ne trouve mon salut que dans l'intuition directe, qui est placée à un niveau intermédiaire. J'ai été amené, ces jours derniers, à me formuler là-dessus quelques idées particulières, dont je vous ferai part sitôt que nous pourrons nous entretenir de vive voix. J'espère qu'elles nous seront d'un réel secours, surtout à titre de règles méthodiques, et qu'elles nous fourniront l'occasion de jeter rapidement, et d'une manière générale, un coup d'œil sur toute l'étendue du champ de la physique. Nous en parcourrons les divers chapitres l'un après l'autre.

Je ressens à nouveau et très vivement le désir d'être auprès de vous, et de m'occuper à nouveau d'objets qui n'existeraient pas sans moi ; mon activité s'est dépensée tout entière, ici, à exécuter et à faire exécuter des choses qui se seraient fort bien passées de moi.

Votre réserve de prudence relativement à

Schlegel (1) me paraît être la sagesse même ; il n'y a donc plus qu'à attendre.

Le bénéfice le plus clair que j'aie recueilli entre temps pourrait bien être d'être parvenu à envisager avec plus de précision ce qui fera l'objet des premiers chants de mon *Guillaume Tell* (2), et à me faire une idée plus nette de la façon dont il faut que je traite ce poème et de la tonalité qu'il convient de lui donner, si je veux qu'il se distingue profondément du premier (3) ; j'en rapporte tout le mérite à notre ami Humboldt : en analysant comme il l'a fait, d'une manière si complète et si méthodique, les caractères distinctifs du premier poème, il m'a révélé à moi-même le vaste champ qui s'ouvre devant le second. J'espère que vous approuverez mes desseins.

Adieu ; amitiés à votre chère femme. Tout porte à croire que mercredi soir (4) je serai de retour auprès de vous. — *Weimar, le* 30 *juin* 1798. — G.

Ci-joint ce que j'ai conservé de plus ancien en fait de poésies (5) : trente ans sonnés.

475. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *juillet* 1798.

Je joins à vos papiers relatifs au magnétisme, que Geist (6) est venu chercher, quelques mots seulement, pour vous dire nos amitiés les plus cordiales,

(1) Voir la lettre précédente.
(2) Voir ci-dessus la lettre 366.
(3) D'*Hermann et Dorothée*.
(4) 4 juillet.
(5) La poésie intitulée *Au bord du fleuve;* elle parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1799. — Gœthe séjourna à Iéna du 6 au 9 juillet. Le 7, il passa chez Schiller, avec Fr. A. Wolf, sept heures consécutives. Le 8, il s'entretint avec Schiller de physique, et ils firent ensemble quelques expériences de magnétisme.
(6) Le copiste de Gœthe.

et vous exprimer nos vœux. Toutes ces interruptions perpétuelles sont déplorables, mais qui sait si, en retardant chez vous la production poétique, elles n'auront pas pour effet, le moment venu, une éclosion d'autant plus soudaine et d'autant plus mûrie, et si nous ne verrons pas le retour de cet arrière-été de 1796 (1) qui me reste à jamais inoubliable.

Je m'appliquerai, de mon côté, à entretenir en moi l'inspiration lyrique et à la rendre productive, et je garde l'espoir d'avoir enfin, lorsque vous viendrez, commencé à fournir mon écot.

Gries vient de m'envoyer de Dresde un poème énorme (2), qui me plairait deux fois mieux s'il était deux fois moins gros.

C'est sans doute aujourd'hui qu'on va édifier le petit pavillon de mon jardin ; il est probable que mon après-midi y passera, car un spectacle de ce genre est pour moi une nouveauté à laquelle ma curiosité ne sait pas résister.

Adieu ; demeurez loin de nous aussi peu de temps qu'il vous sera possible. Ma femme vous envoie mille amitiés. — Sch.

476. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 13 *juillet* 1798.

Hier et aujourd'hui, mes spasmes, qui m'ont repris et qui m'ont ravi le sommeil, m'ont ôté toute capacité de travail, et je ne puis vous envoyer qu'un simple mot d'amitié. En revanche, je vous expédie le poème de Gries (3) : vous verrez si vous pouvez

(1) C'est alors que naquit *Hermann et Dorothée*.

(2) *Le Voyageur*. Le poème ne parut pas dans l'*Almanach* pour 1799. Schiller avait antérieurement publié son *Phaéthon;* voir ci-dessus les lettres 359, 363 et 365.

(3) Voir la lettre précédente.

trouver quelque agrément à ce morceau. J'ai reçu en outre une offre d'un homme qui n'est pas tout à fait sans mérite (1) ; j'y prendrai sûrement quelque chose.

J'aspire extrêmement à vous voir revenir. Nous avions tout à fait perdu l'habitude, ma femme et moi, de rester si longtemps sans nouvelles de vous. Adieu ; à bientôt une plus longue lettre. — Sch.

477. Gœthe a Schiller.

Ces dernières journées n'auront donc été des plus favorables ni pour vous ni pour moi, car, depuis que je vous ai quitté, le mauvais génie des nécessités pratiques n'a cessé de me maltraiter cruellement. Je suis pourtant parvenu, en dépit de tous ses méfaits, à mettre sur pied une esquisse méthodique (2) où je répartis sur deux colonnes parallèles les effets physiques qui paraissent se grouper sous deux pôles. Je les assemble dans l'ordre suivant : phénomènes magnétiques, électriques, galvaniques, colorés et sonores. Pour satisfaire à votre désir, je n'oublierai pas ceux de l'odorat et du goût. Quelle que soit la valeur de ce que j'en tirerai, cette méthode permet de découvrir avec une extrême aisance les problèmes qui se posent.

Les objets de fer fondu (3) sont arrivés d'Ilmenau. Les expériences en vue desquelles je les ai fait fondre ont donné les résultats que j'en attendais, mais j'ai observé en outre un certain nombre

(1) Un certain Hirt, d'Erlangen (qu'il ne faut pas confondre avec le critique d'art) : l'*Almanach* pour 1799 donna de lui deux sonnets.

(2) Aujourd'hui perdue ; mais elle servit de canevas à un exposé plus détaillé, dont la rédaction n'est que peu postérieure, et qui est conservée.

(3) Gœthe les avait fait exécuter, d'après des modèles de bois, pour servir à des expériences sur le magnétisme.

de phénomènes nouveaux, que je ne pouvais prévoir, et qui sont très dignes d'attention.

Je vous retourne ci-joint le poème (1) : c'est un néant d'une sorte toute spéciale. Les jeunes gens d'aujourd'hui apprennent à faire des vers comme on fait des petits pâtés ; si encore ils nous faisaient la grâce d'y mettre un peu de sauce ! Je ne sais vraiment pas si l'on peut prendre cela pour l'*Almanach.* Tout dépend, à mon sens, de la place dont vous disposez, car le public, et surtout le public féminin, a un goût particulier pour ce genre de récipients creux, où il lui est loisible d'épancher le peu de cœur et d'esprit qui lui est échu en partage.

Les grandes lignes du théâtre rajeuni (2) sont arrêtées ; elles sont même déjà tracées sur le sol, et l'on doit commencer les travaux la semaine prochaine. L'idée est bien venue et convenablement conçue, et, une fois terminée, la nouveauté sera sûrement bien accueillie. Nous aurons environ deux cents places de plus, sans que pourtant la salle ait l'air vide les jours où la fréquence sera faible. J'espère bien que nous en aurons fini en temps utile.

Je vais faire mon possible pour tout régler et mettre en train et pour vous arriver au plus vite, car j'ai hâte de poursuivre avec vous dans la voie où nous sommes entrés. Adieu, amitiés à votre chère femme, et pensez à moi. — *Weimar, le* 14 *juillet* 1798. — G.

478. Gœthe a Schiller.

J'ai pu enfin, parmi cent distractions, faire copier ma lettre à Humboldt, ainsi que l'*Elégie* (3), et, au

(1) De Gries ; voir ci-dessus la lettre 475.

(2) La salle de théâtre de Weimar, qui ne contenait jusque-là que des places de parterre, fut agrandie par l'addition d'un balcon reposant sur une colonnade disposée en demi-cercle.

(3) *Euphrosynè;* voir ci-dessus la lettre 469.

moment où j'ai enfin la satisfaction et le désir d'expédier mon envoi, voici que je ne retrouve plus son adresse. Ayez donc la bonté de me l'envoyer aussi promptement que vous le pourrez.

Le programme de décoration nouvelle pour notre salle de théâtre est définitivement arrêté ; les travaux commencent dès demain. Une fois qu'ils seront terminés, elle aura bon air et sera confortable ; mais d'ici-là, elle m'imposera de gros sacrifices, car le trimestre prochain, à supposer même que je n'aie pas à le perdre complètement, ne manquera pas d'être déchiqueté à l'extrême par toute cette entreprise.

Je vais achever de mettre ici au point le premier envoi à faire à Cotta en vue de notre nouvel ouvrage (1) ; je vous le porterai alors, pour avoir votre sentiment. Comme tout est prêt, et qu'il n'y a plus qu'à mieux ordonner de-ci de-là, j'aurai fait du chemin en une quinzaine.

L'esquisse dont je vous ai dit un mot dans ma lettre de samedi (2) me met de fort bonne humeur, car elle m'a permis déjà, en ce peu de temps, d'ouvrir un assez grand nombre de voies plus directes. Il se peut d'ailleurs qu'au bout du compte nous soyons tout bonnement ramenés à ce dont nous nous doutions de longue date, je veux dire que ce que nous pouvons savoir est bien peu de chose, et que toute la question est de le bien savoir. Ce travail m'a d'ailleurs conduit à un état d'esprit tel que je redouterais tout à fait de ne plus jamais apercevoir les Muses, si je ne savais par une longue expérience que ces filles au cœur généreux n'attendent que l'heure du berger pour venir s'offrir à leurs amants, avec une tendresse qui ne se dément pas.

Adieu ; je vais voir ce qu'il me sera possible de

(1) *Les Propylées.*
(2) Voir la lettre précédente.

dérober à chaque journée prise isolément ; si cela ne fait pas un tout, cela fera peut-être pourtant un total. Faites mes amitiés à votre chère femme, et écrivez-moi lorsque les bettes auront levé (1). Faites-moi savoir aussi si l'édification de votre petit pavillon s'est bien passée. — *Weimar, le* 15 *juillet* 1798. — G.

479. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *juillet* 1798.

Je vous donne au bas de ma lettre l'adresse de Humboldt. C'est une vraie malchance que vous vous soyez, vous aussi, trouvé réduit à rédiger vos réflexions critiques parmi toutes les occupations qui venaient vous distraire, après que moi-même je n'avais pu, avec la meilleure volonté du monde, y appliquer toute mon attention.

Mes spasmes s'obstinent malheureusement à me tourmenter, et l'irrégularité de mon sommeil m'ôte tout entrain au travail. La perte de temps est d'ailleurs moins sensible du fait que j'ai tous ces jours-ci diverses causes de dérangement.

J'ai grande envie de connaître les découvertes nouvelles que ces grosses masses de fer vous ont permis de faire au moyen de l'aimant. — Si vous n'arrivez pas à éviter que votre prochain trimestre soit mis en pièces aussi gravement que vous le prévoyez, je crains fort que la poésie ne soit bien mal partagée ; mais vous aurez du moins la ressource de pousser d'autant plus avant les questions de physique, ce qui n'est pas à dédaigner.

Parmi les cinq catégories où vous rangez les phénomènes à caractère couplé, je suis surpris de ne

(1) Gœthe en avait rapporté de la graine de Suisse et en avait distribué à ses amis.

pas trouver les faits de l'ordre chimique ; serait-ce qu'ils ne rentrent pas sous cette définition générale? Votre méthode, appliquée avec la vigilance et la rigueur qui conviennent, révélera mieux qu'aucune autre si les termes de la série sont coordonnés parallèlement, ou si, au contraire, ils sont subordonnés les uns aux autres.

Je vous félicite des améliorations que vous apportez à votre théâtre. Dieu veuille que, de notre côté, nous répondions à ce perfectionnement extérieur par une réforme intérieure de l'âme même du drame. Mon beau-frère, qui est venu hier, dit lui aussi le plus grand bien du projet, mais croyait savoir qu'on conservait encore quelques doutes sur la solidité.

Mon pavillon est debout, mais c'est maintenant seulement qu'on se rend compte de tout ce qu'il reste encore à faire pour le rendre habitable. On y aura une vue charmante, surtout dans la direction du Mühltal.

Les bettes lèvent très bien.

Adieu. Ma femme et ma belle-mère vous envoient leurs meilleurs compliments. — Sch.

Voici l'adresse : « Citoyen Humboldt, rue de Verneuil, faubourg Saint-Germain, vis-à-vis la rue Sainte-Marie, n° 824. »

480. Gœthe a Schiller.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui ; j'espère pourtant que ce n'est pas l'indice d'un mauvais état de santé.

On travaille activement à l'agrandissement du théâtre ; ce sera sûrement joli, et, sûrement aussi, solide. Il semble que ce soit une inéluctable loi de nature que toute action fasse surgir immédiatement son contraire, une négation. Voilà des années qu'on

réclame une installation meilleure, et, aujourd'hui qu'on se dispose à la réaliser, on suscite et on propage des doutes, pour que les gens, qui vont enfin être commodément assis, craignent en revanche pour leurs nuques, et en soient troublés dans leur sécurité. Mais, comme c'est une éternelle histoire qui ne fait que se répéter, il n'y a qu'à laisser dire.

Auriez-vous l'obligeance de m'envoyer vendredi prochain (1) mes deux cahiers de notes de voyage, mon article sur l'aimant (2) et ma vieille dissertation sur les mesures de prudence que doit observer l'expérimentateur (3), si vous pouvez mettre la main sur cette dernière. Tout va bien pour les articles destinés à notre revue (4), et tout ira de mieux en mieux, une fois qu'elle sera en route. La grande affaire, dans la composition d'une revue, c'est que, dès le premier instant, on ne perde pas de vue un seul moment le dessein général, et qu'au cours d'un travail qui est fragmentaire de sa nature on ait toujours présente l'idée d'un ensemble cohérent.

Nous trouvons là, Meyer et moi, l'occasion de toucher à des questions d'une grande importance, et nous nous sentirons dorénavant plus disposés à écrire des études de détail, souvent très brèves, à présent que nous aurons à notre disposition le moyen de les utiliser immédiatement et de les publier, sans avoir le souci d'établir entre elles une liaison rigoureuse.

Si seulement il vous était possible, encore avant la fin de l'année, d'y contribuer, vous aussi, de votre plume !

Je vais avancer encore ici de mon mieux cette semaine ; peut-être pourrai-je, la semaine prochaine, retourner auprès de vous, car, ici, je ne parviens

(1) 20 juillet.
(2) Voir ci-dessus la lettre 472.
(3) Voir ci-dessus la lettre 401.
(4) *Les Propylées.*

guère à avoir le cœur qu'à rédiger de temps à autre quelques médiocres phrases de prose. Portez-vous bien d'ici-là, dites mes amitiés à votre chère femme, et faites en sorte que votre joli pavillon soit habitable pour mon arrivée. — *Weimar, le* 18 *juillet* 1798. — G.

481. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 20 *juillet* 1798.

Avec le retour du beau temps, je me retrouve en un meilleur état de santé et en de meilleures conditions d'activité, et je crois bien sentir s'établir en moi, petit à petit, comme un état d'âme lyrique. J'ai remarqué qu'il n'en est aucun qui échappe davantage à l'action de la volonté, pour la raison que celui-là est en quelque sorte incorporel et que, faute d'un point d'appui matériel, il ne trouve que le cœur où s'installer. Au cours des semaines précédentes, j'y ai eu plus de répugnance que de goût, et, de dépit, je me suis remis pour quelques jours à mon *Wallenstein*, mais je l'ai quitté à nouveau.

Estimez-vous qu'il serait convenable d'écrire un hymne en distiques, ou, si vous aimez mieux, de qualifier du nom d'hymne un poème écrit en distiques, et qui aurait jusqu'à un certain point l'élan solennel qui est le trait caractéristique de l'hymne (1)?

Je sais bien que vous ne vous laisserez pas troubler dans vos travaux d'architecture théâtrale par les colporteurs de scrupules. Si j'ai touché un mot de cette inquiétude-là (2), c'est uniquement parce

(1) Schiller avait projeté, dès le printemps de l'année précédente, d'écrire une ode dans le style de Pindare, destinée à montrer que le bonheur est plus fort que le mérite. Il revint à cette idée, et écrivit « le Bonheur », qui parut dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

(2) Voir ci-dessus la lettre 479.

qu'on m'avait rapporté que Thouret s'était exprimé en ce sens.

Mon architecture à moi ne progresse pas aussi activement que la vôtre. Il est très difficile, durant la période de la moisson, qui est déjà partiellement commencée, de trouver les ouvriers qui me sont nécessaires pour confectionner le toit de chaume et le torchis des murs. J'ai aujourd'hui enfin la satisfaction de voir la maisonnette sous toit. Tous ces travaux me distraient souvent de mon ouvrage plus qu'il ne faudrait.

L'*Almanach* est à l'impression, et, à votre arrivée, vous serez salué par votre *Euphrosynè* (1), qui ouvre la série. J'espère que Guttenberg ne nous retardera pas outre mesure, car l'impression sera terminée pour la première semaine de septembre, et j'aurais besoin, pour cette date-là, de la couverture et de la vignette destinée au titre.

J'ai lu ces jours derniers quelques nouvelles de Mme de Staël (2) : elles révèlent au vif ce naturel tendre, raisonneur et dénué de toute poésie, ou, si vous aimez mieux, cette absence de naturel si riche d'intelligence. On se sent, à cette lecture, très nettement interloqué, et il m'est arrivé ce qui vous arrive d'ordinaire lorsque vous lisez des œuvres de ce caractère, je veux dire, de m'assimiler totalement l'état d'esprit de l'auteur, et de m'y trouver très mal à l'aise. Il n'y a pas trace, chez cette femme, des beaux côtés de l'âme féminine, alors que les défauts du livre sont dans toute l'acception du terme des défauts féminins. Elle quitte son propre sexe sans s'élever au-dessus de son sexe. J'ai pourtant rencontré encore dans ce petit livre quelques

(1) Voir ci-dessus la lettre 469.

(2) Le *Recueil de morceaux détachés*, qui avait paru à Lausanne en 1795, puis à Leipzig en 1796, contenait quatre nouvelles et l'*Essai sur les fictions* dont il a été question dans les lettres 107, 111, 126, 129.

réflexions tout à fait charmantes, dont elle n'est jamais à court, et qui trahissent le regard pénétrant dont elle envisage la vie.

Adieu. Je suis interrompu par l'arrivée de deux uniformes prussiens : ce sont les deux frères de mon beau-frère (1), qui vont passer leur congé à Weimar.

Ma femme et ma belle-mère vous envoient leurs compliments les plus cordiaux. — Sch.

482. Gœthe a Schiller.

Je souhaite de tout mon cœur que vous retrouviez bientôt l'état d'esprit nécessaire à la production poétique ; malheureusement, votre résidence campagnarde présente à cet égard autant d'inconvénients que d'avantages, maintenant surtout que vous vous êtes laissé entraîner à bâtir. Je n'ai que trop connu, au temps jadis, les dangereux effets de cette singulière séduction, et j'y ai perdu mon temps jusqu'à un point qu'on ne croirait pas. Le travail mécanique des hommes, la naissance d'un objet nouveau sous les doigts habiles d'un artisan, sont pour nous un divertissement qui flatte notre paresse, parce qu'à les contempler notre propre effort est réduit à zéro. C'est un plaisir analogue à celui qu'on prend en fumant du tabac. Si vous voulez mon opinion, on devrait en user avec les poètes comme les ducs saxons en usèrent jadis avec Luther, on devrait nous enlever en pleine rue, et nous enfermer dans quelque château, tout en haut d'une montagne. Je souhaiterais de tout cœur qu'on m'appliquât immédiatement ce traitement : mon *Guillaume Tell* (2) serait terminé pour la Saint-Michel (3).

Comme le mètre élégiaque se prête, par sa souplesse et sa mobilité, à n'importe quel usage, je n'ai

(1) Auguste et Louis de Wolzogen.
(2) Voir ci-dessus la lettre 366.
(3) 29 septembre.

pas la moindre inquiétude quant au succès de votr tentative lyrique (1). Je me souviens d'avoir eı moi-même, en des temps anciens, une intentioı analogue.

Vous verrez par l'épreuve que je joins à m lettre que notre premier essai anaglyphique n'es pas trop mal réussi (2). Le tirage en a été fait tou bonnement à la main libre ; la partie la mieux venu est celle qui est marquée d'une croix, et vous cons taterez que ce procédé permet d'obtenir des résul tats surprenants. L'idée fait ma joie. Facius es exactement l'homme qu'il faut pour exécuter uı travail pareil, et notre Meyer, maintenant qu'il sai ce que peut donner le procédé, avec ses ressource limitées, s'arrangera en sorte que son dessin lu fasse rendre tout ce qu'il peut. Nous nous charge geons d'établir pour l'*Almanach* une couverture ana logue, mais très richement ornée, celle-là ; on l tirera sur papier de couleur, et on l'enluminera a moyen d'un coloris harmonieux. Tout cela réuni n reviendra pas plus cher qu'une gravure au buri tirée en noir. Une fois lancé, je suis persuadé qu'au jourd'hui surtout qu'on publie bon nombre de livre simplement brochés, ce genre de couvertures déco rées aura un très grand succès.

Je me suis occupé aussi, ces temps-ci, de mettr au point, en vue de l'impression, mes articles et ceu de Meyer. D'ici huit jours, j'expédierai la premièr copie (3) ; si je puis continuer à y travailler, le secon

(1) Voir la lettre précédente.

(2) Le cuivre destiné à orner la couverture des *Pro pylées*. Il avait été gravé, selon les instructions de Gœth et de Meyer, par Facius, à Weimar.

(3) La première livraison des *Propylées* contint l'avan propos de Gœthe et ses études sur *Laocoon* et sur *la véri et la vraisemblance dans les œuvres d'art*, et les articles c Meyer sur *le Choix des sujets dans les arts plastiques*, sı *Quelques monuments étrusques* et sur *les Œuvres de Rapha au Vatican*.

numéro sera tout prêt à cette même date, ce qui me laissera ensuite de longs loisirs.

J'ai passé ces jours derniers plusieurs heures avec M. de Marum (1). C'est un homme très original, un bon esprit, bien doué. Il s'est beaucoup occupé d'électricité ; si, comme je le souhaiterais, il pouvait prolonger ici son séjour, nous ne tarderions pas, en cette matière aussi, à avoir épuisé le sujet. Il m'a recommandé la lecture de la troisième partie de ses œuvres (2), où il a consigné les résultats les plus récents de ce chapitre important de la physique.

Je suis bien obligé de vous avouer que la mise au point des études de Meyer fait en ce moment de moi le plus malheureux des hommes. Cette manière si candide de décrire et d'exposer, ce jugement si sûr et tout à la fois si plein d'une belle émotion invite le lecteur avec une irrésistible puissance d'attrait à y aller voir par lui-même. Ces jours derniers, tandis que je relisais son article sur les Niobides, il s'en est fallu de peu que je ne fisse atteler pour courir à Florence.

Je connais les romans de Mme de Staël (3) : ce sont des œuvres étranges, toutes d'intellectualité passionnée.

Je me suis trouvé ces jours-ci en un léger désaccord avec Meyer, et nous ne sommes pas encore venus à bout de le régler. Il soutenait que le don de la naïveté géniale peut, lui aussi, jusqu'à un certain point, se transmettre par l'école. Il se peut qu'il ait raison, mais alors il faut s'exprimer en d'autres termes ; il faut dire qu'il est possible et qu'il est désirable d'attirer de très bonne heure l'attention de

(1) Médecin et physicien de Harlem.

(2) *Description d'une très grande machine électrique, placée dans le muséum de Teyler à Harlem, et des expériences faites pra le moyen de cette machine; seconde continuation*, Harlem, 1795.

(3) Voir la lettre précédente.

l'apprenti artiste sur le haut prix de ce caractère dans les arts plastiques. Il est frappant de voir à quel point, de notre temps, on en a perdu jusqu'à la moindre idée, et c'est ce qui ressort jusqu'à l'évidence, aussi bien du projet de bas-relief que Dannecker vient d'imaginer (1). que des entretiens que nous venons d'avoir avec Thouret, qui est un bon type de l'opinion commune, étant tout à la fois artiste et public. On ne peut rien pour modifier son propre siècle, mais on est du moins en droit de lui tenir tête, et de frayer la voie à d'heureuses transformations ultérieures. Je me promets d'écrire prochainement un article qui sera intitulé : *Des obstacles qui empêchent l'artiste moderne de franchir le pas qui de l'informe le conduirait à la forme belle* (2). Je n'ai plus que la place de vous dire adieu. — *Weimar, le* 21 *juillet* 1798. — G.

483. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *juillet* 1798.

Votre essai anaglyphique (3) permet d'augurer favorablement du procédé. Mon unique inquiétude, en l'examinant d'abord, a été que l'ensemble ne donnât l'impression d'être fait de pièces et de morceaux assemblés, comme de la musique imprimée. Mais peut-être ne me suis-je pas rendu un compte exact de votre dessein, et il se peut que le tout fasse l'effet d'un bloc unique.

Comme l'impression de l'*Almanach* est com-

(1) Thouret avait apporté à Gœthe, en vue de la décoration du musée, un dessin de Dannecker représentant Andromède entourée des siens. Gœthe écrivit à Dannecker le 7 octobre, et motiva son refus en renvoyant l'artiste aux études de Meyer sur le choix des sujets.

(2) Ce projet humoristique d'article n'eut pas de suite.

(3) Voir la lettre précédente.

mencée, je me suis trouvé obligé de baptiser votre poème sur les poètes (1), et, ce que j'ai trouvé de mieux, c'est *la Dignité du chanteur :* ce titre a le mérite de masquer l'ironie, tout en ne laissant aucun doute sur l'intention satirique, pour qui sait lire. Si vous en voulez un meilleur, ou si vous en connaissez un meilleur, il faudrait me le faire savoir dès demain, car je voudrais expédier sans tarder le poème à l'imprimerie.

Dans votre différend avec Meyer, c'est lui qui me paraît avoir raison. Sans doute, le naïf en matière de beauté ne peut ni être formulé, ni par conséquent se transmettre doctrinalement, mais il n'en est pas moins, de son essence même, naturel à l'homme, au lieu que son opposé, l'inspiration sentimentale, bien loin de lui être naturel, n'est autre chose qu'une déformation vicieuse. Si donc l'école s'applique à empêcher ou à corriger ce vice et à veiller à la sauvegarde de l'état de nature, — et l'on conçoit fort bien qu'elle puisse y parvenir, — il se trouve du même coup qu'elle possède le pouvoir d'alimenter et de propager l'esprit de naïveté. La nature saura bien trouver les moyens de faire surgir et d'entretenir l'état de naïveté en tout individu quelconque, — j'entends, en ce qui concerne la forme générale, sinon toujours en ce qui concerne la matière et le contenu, — dès le moment où l'on aura balayé tout ce qui peut le contaminer ; si au contraire la sentimentalité est préalablement installée, l'école pourra bien peu de chose. Je ne puis concevoir que le caractère constant de naïveté qu'accusent en commun toutes les œuvres d'art d'une certaine période de l'antiquité ne soit pas un effet de la tradition par le moyen de l'enseignement et

(1) Ce poème, composé le 15 juin, et que Gœthe avait intitulé : *le Gardien du Parnasse*, reçut de Schiller le titre qu'annonce cette lettre ; Gœthe l'appela plus tard, d'abord *Dithyrambe*, et enfin *Parnasse allemand*.

des modèles, et ne prouve pas, conséquemment l'efficacité certaine de l'école.

Resterait à savoir ce que l'art pourrait attendr d'une école, en un temps comme le nôtre. Les école d'autrefois avaient véritablement pour tâche d former des élèves ; ce qu'il faudrait aujourd'hui ce seraient des maisons de correction pour malfai teurs, où, faute de génie créateur, la tâche consis terait beaucoup plus à redresser par le moyen de l critique qu'à former en vue de la production per sonnelle. Néanmoins, il y aurait déjà un grand pa de fait, si l'on parvenait à découvrir ou à imagine un centre assuré autour duquel viendrait se groupe tout ce qui s'accorde, si, en ce point de rassemble ment, on définissait avec certitude ce qui a valeu canonique et ce qui est condamnable, et si un cod de vérités, impératif pour tout artiste, pouvait êtr énoncé et transmis en un formulaire catégorique e net. On verrait donc apparaître, pour la poésie e pour l'art, ce qu'on pourrait appeler des livres sym boliques, que chacun aurait la stricte obligatio de confesser, et je ne vois nullement pourquoi i ne serait pas possible d'utiliser en faveur de la bonn cause l'esprit sectaire qui a toujours si vite fait d se mettre au service des mauvaises. J'ai tout a moins la conviction qu'on n'aurait guère plus d peine à trouver autant de bonnes raisons pour un confession et une église esthétiques que contre l stricte observance philosophique.

J'ai essayé aujourd'hui de prendre en main l dissertation de Ritter sur le galvanisme (1) ; mais en dépit des bonnes choses qu'elle renferme, j'a été rebuté par le pédantisme pesant de la forme et je n'en ai conçu qu'un plus vif désir de m'entre tenir avec vous de ce sujet.

(1) « Sur le galvanisme dans le règne animal » ; elle venai d'être publiée à Weimar.

Qu'avez-vous pensé de la nouvelle livraison de l'*Athenæum* des Schlegel, et en particulier des *Fragments* (1)? Cette manière ambitieuse, sûre d'elle-même, hautaine, tranchante et courte de vues, me cause une douleur physique.

Adieu. Ne tardez pas à venir. Ma femme et ma belle-mère vous adressent leurs compliments les meilleurs. — SCH.

484. GŒTHE A SCHILLER.

Votre arbitrage dans le différend qui nous a séparés, Meyer et moi, me satisfait pleinement. Vous me permettrez bien, à l'occasion, lorsque j'en viendrai à ce sujet, de vous emprunter vos propres expressions, en toute modestie.

Le premier envoi destiné à Cotta part enfin aujourd'hui (2). J'aurais bien aimé vous envoyer encore une fois le manuscrit, mais il a été revu à diverses reprises, tant avec Meyer qu'avec vous. Vous recevrez vraisemblablement samedi le peu qu'on peut dire avec certitude de ce que les Étrusques nous ont laissé en fait de plastique et d'architecture (3). Bientôt le premier fascicule sera au complet, et les suivants auront vite fait d'être terminés, car ce qui est fait hâte toujours l'achèvement de ce qui reste à faire. Nous avons dès à présent à notre disposition une grande quantité de matière tout élaborée, et celle qu'il reste à dégrossir est infinie.

Votre titre, *Dignité du chanteur*, passe en excellence tous mes espoirs. J'aimerais voir bientôt

(1) Les *Fragments*, qui venaient de paraître dans la seconde livraison du premier volume, étaient dus à la collaboration des deux Schlegel, de Novalis et de Schleiermacher.

(2) Voir ci-dessus la lettre 482.

(3) L'article de Meyer, destiné à la première livraison des *Propylées*.

imprimée cette merveille. Je n'en ai soufflé mot à âme qui vive.

Ritter expose en effet avec obscurité, et n'a rien de ce qu'il faut pour faciliter la tâche à qui veut pénétrer au cœur de ce sujet. Il se trouve en ce moment à Belvédère, chez Scherer (1), et je suis donc doublement intéressé à suivre attentivement et sans en rien omettre la série de leurs expériences, puisque j'aurai d'autre part à cœur de vous y initier plus convenablement qu'il n'a su le faire.

La salade des Schlegel (2), avec tout ce qu'elle a de personnalisme outré, me paraît pourtant n'être pas à dédaigner dans l'*olla podrida* de notre journalisme national. Toute cette universelle nullité, ce parti-pris perpétuel en faveur de la pire médiocrité qui soit, cette servilité au doigt et à l'œil, cette souplesse d'échine, ce néant et cette paralysie, parmi lesquels c'est à peine si l'on voit surnager quelques bons articles égarés, toute cette misère rencontre dans ce nid de guêpes que sont les *Fragments* un redoutable adversaire. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que le bon ami *Ubique* (3), qui a reçu le premier exemplaire, le colporte activement pour discréditer l'ensemble en donnant lecture de quelques passages détachés. A côté de tout ce dont vous avez raison de vous montrer choqué, il est pourtant impossible de dénier aux auteurs un réel sérieux, une réelle profondeur, et, d'autre part, un souci réel d'équité et de largeur d'esprit. Lorsqu'ils auront publié une douzaine de numéros de cette valeur, il faudra bien reconnaître ce qu'ils ont de richesse, et combien ils sont capables de progrès.

(1) Le Strasbourgeois Scherer était ingénieur des mines, et s'était fait un nom comme physicien. Son *Journal général de chimie* commença à paraître en cette même année.

(2) Voir la lettre précédente.

(3) Böttiger ; voir ci-dessus la lettre 431.

Guillaume (1) m'envoie pour l'*Almanach* le poème que je vous fais parvenir avec ma lettre ; mais je ne puis vraiment ni vous le recommander, ni même en prendre la défense. La légende elle-même n'est que bien peu de chose. Car il est vraiment impossible de rien trouver de significatif dans le fait qu'un sultan fait cadeau d'une fille. D'autre part, il n'a même pas su faire rendre au sujet les quelques jolis motifs qu'il était possible d'en tirer. La forme manque de limpidité et de clarté, sans parler des autres défauts qu'il est aisé de trouver à l'exécution. A y regarder de près, c'est un *Pygmalion* (2) réchauffé, où il a poursuivi une fois de plus la vaine ambition de traiter poétiquement ce qui est du ressort des arts plastiques. Je m'en vais lui adresser quelques objections amicales sur ce point particulier, et lui donner le conseil d'y remettre la main ; on aura ainsi le temps de causer et de voir venir.

Le malheur veut qu'il ait aussi fait imprimer un poème en l'honneur de la prestation de serment du roi (3), qui n'est rien moins que réussi, mais qui m'a procuré hier l'occasion d'une discussion assez plaisante, où je me suis amusé à en prendre sa défense contre les gens qui se sont sentis griffés par le Chat botté (4).

Nos essais anaglyphiques nous donnent toute satisfaction. Notre ami Meyer va dessiner d'après nature, pour décorer le verso de l'*Almanach*, une chouette surmontant une lyre (5) ; on exécutera

(1) Auguste-Guillaume Schlegel ; il avait adressé à Gœthe, le 18 juillet, son poème intitulé *Campaspe*, qu'il destinait à l'*Almanach;* voir ci-dessus la lettre 473.

(2) Poème de Schlegel, voir ci-dessus la lettre 359.

(3) Du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, intronisé le 6 juillet.

(4) Böttiger ; voir ci-dessus la lettre 447. Cette discussion avait eu lieu à Tiefurt, chez la duchesse Anne-Amélie.

(5) Cela devint finalement une chouette au-dessus de deux lyres.

la gravure avec soin, afin de faire voir ce qu'on peut attendre du nouveau procédé pour cette sorte d'embellissements.

Adieu ; faites mes compliments aux vôtres. Je suis journellement sur le point de succomber à la tentation de retourner auprès de vous, mais je me trouve à chaque fois ressaisi par le courant ininterrompu de nos menues entreprises. D'ici une quinzaine, le squelette intérieur des remaniements que nous faisons subir à notre théâtre sera debout, les colonnes cannelées ont été adjugées par marché sous la condition expresse qu'elles seront livrées et toutes prêtes à être posées le 7 août, et je vous fais grâce du reste. Thouret et Heideloff ont peint le rideau. Il ne vous reste plus qu'à nous livrer, à votre tour, votre *Wallenstein*, tout prêt à être mis à la scène.

Encore adieu. — *Weimar, le* 25 *juillet* 1798. — G.

485. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *juillet* 1798.

Ma lettre à Humboldt a été extraordinairement prompte à parvenir à destination, et sa réponse, que je vous envoie ci-joint, n'a pas été moins prompte. Vous verrez qu'il en a été très content. Mais je dois dire que l'idée de faire une revision de son livre, ainsi qu'il me le demande maintenant, ne me plaît qu'à demi ; corriger l'œuvre d'autrui est une tâche aussi ingrate que délicate. Je suis très curieux de voir ce que les critiques professionnels et en particulier les Schlegel diront de ce livre.

Je ne songe nullement à contester aux Schlegel, et surtout au cadet (1), un certain degré de sérieux d'esprit, ni une pénétration assez aiguë. Mais ces

(1) Frédéric.

qualités sont contaminées par une telle mixture d'ingrédients égoïstes et antipathiques, qu'elles en perdent une bonne part de leur prix et de leur vertu. Je vous avoue aussi que je me heurte, dans leurs jugements sur les choses de l'art, à tant de sécheresse étriquée et à un verbalisme si pédantesque et si creux, que je me demande souvent si pour eux les mots recouvrent vraiment parfois une idée. La production poétique personnelle de l'aîné confirme pleinement à mes yeux ma suspicion, car je trouve absolument inconcevable que le même homme qui sait se pénétrer vraiment de votre génie, et qui, par exemple, sent vraiment votre *Hermann*, puisse, je ne veux pas dire trouver belle, mais simplement trouver tolérable l'âme de ses propres œuvres, qui est exactement à l'antipode de la vôtre, je veux dire cette froideur sèche et sans cœur. S'il doit y avoir quelque espoir de voir le public arriver quelque jour à s'ouvrir enfin à ce qui, en poésie, est bon et de bonne qualité, leur façon de procéder est mieux faite pour retarder ce moment que pour en hâter la venue, car toute leur manière ne saurait inspirer ni la sympathie, ni la confiance, ni le respect, malgré toute la terreur qu'elle inspire aux bavards et aux criailleurs, et, en se compromettant comme ils le font à force de parti-pris et d'outrance, ces messieurs contribuent à faire rejaillir sur la bonne cause jusqu'à une apparence de ridicule.

Kant a publié deux lettres ouvertes à Nicolaï *Sur la confection des livres* (1), où il lui dit quelques dures vérités et l'exécute avec beaucoup de mépris. S'il m'est possible de me procurer encore la brochure dans la journée d'aujourd'hui, je vous l'enverrai avec ma lettre.

Adieu ; je m'en tiens là pour aujourd'hui. Nous avons chez nous grande affluence de famille venue

(1) La brochure venait de paraître à Königsberg.

de Weimar et de Rudolstadt (1). Ma femme vous fait ses plus cordiales amitiés. — Sch.

P.-S. — Ayez la bonté de me retourner par la messagère la lettre de Humboldt et la brochure de Kant.

486. Gœthe a Schiller.

Votre lettre m'a été remise tardivement aujourd'hui. Recommandez donc à la messagère, avec un peu d'insistance, d'apporter elle-même les lettres. Ces gens-là en prennent de temps à autre à leur aise, et se contentent de confier les choses à quelque gamin qui s'attarde dans la distribution.

La manière dont Kant a remis le bavard (2) à sa place est charmante. Ce qui me plaît dans ce vieil homme, c'est la persévérance avec laquelle il revient perpétuellement à ses principes et frappe à tout propos sur le même clou. L'homme dans la force de l'âge, qui est orienté vers l'action, fait bien de n'accorder aucune sorte d'attention à ses adversaires ; l'homme d'âge, dont la fonction est de penser spéculativement, a le devoir de ne passer à qui que ce soit le moindre mot déplacé. Il faut nous appliquer désormais à en user de même.

Je suis sincèrement ravi que Humboldt ait pris votre lettre par le bon côté. Sa conscience, son talent, sa bonne volonté laborieuse, sa sympathie, son amitié méritent qu'on les paie de retour, cordialement et affectueusement. Il ne va plus tarder à recevoir ma lettre, avec mon *Euphrosynè* (3). Mais je vous confesserai sincèrement que je ne vois pas trop comment on pourrait s'y prendre pour réviser son travail comme il vous propose de le faire. Car, si

(1) Les Wolzogen et Mme de Lengefeld.
(2) Nicolai ; voir la lettre précédente.
(3) Voir ci-dessus la lettre 469.

vous vous mettez à y faire des retouches pour l'adapter à votre propre manière de voir, tout l'édifice sera bientôt trop ébranlé pour tenir ferme sur ses fondements. J'estime que, pour lui rendre un service pareil, il serait indispensable qu'il fût là, et qu'on pût discuter de vive voix.

Mieux vaut réserver pour un entretien oral ce qu'il y aurait incontestablement à alléguer encore en faveur des Schlegel. J'aimerais à parcourir les *Fragments* (1) avec vous en tête-à-tête ; ils nous fourniront certainement la matière d'une conversation intéressante, même par la contradiction qu'ils provoqueront. Combien je serais heureux d'être dès à présent de retour auprès de vous !

Le premier envoi de copie a été expédié à Cotta (2) ; je vous adresse ci-joint la seconde partie, que j'aimerais à ravoir mercredi. Vous me direz ce que vous pensez du sujet et de la forme d'exposition.

Je ne tarderai plus guère à en avoir fini avec l'introduction qui doit ouvrir le premier numéro. J'ai l'impression qu'elle est un tant soit peu trop solennelle, mais enfin c'est, comme le dit notre ami Humboldt, la manière allemande, et d'ailleurs, si l'on y regarde d'un peu près, l'affaire elle-même ne manque pas de gravité. Raison de plus pour prendre ensuite, partout où ce sera convenable, un ton aussi naturel et gai que possible.

Dans la notice que je consacrerai au nouveau procédé anaglyphique (3), j'essaierai de faire voir sur cet exemple comment on ferait bien de s'y prendre désormais pour montrer le lien qui unit toute technique spéciale à l'art tout entier, envisagé dans toute sa spiritualité.

(1) Voir ci-dessus les lettres 483 et 484.
(2) Voir ci-dessus la lettre 484.
(3) Il ne parut aucune notice de ce genre dans *les Propylées;* il ne semble pas que Gœthe l'ait écrite.

Je commence dès à présent à mettre sur pied le second numéro ; j'espère même avoir bientôt avancé le travail préparatoire en vue des numéros 3 et 4, et en avoir, tout au moins en partie, le manuscrit définitif et mis au net. J'ai là, et j'en suis enchanté, une sorte d'ouvrage dont je puis m'acquitter très commodément à Weimar.

J'espère que vous ne tarderez pas à m'apprendre que vous grossissez votre part contributive à l'*Almanach*. Peut-être vous enverrai-je encore quelque chose, moi aussi. Expédiez-moi la première feuille dès que vous l'aurez en épreuve. — *Weimar, le* 28 *juillet* 1798. — G.

487. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *juillet* 1798.

L'étude sur la plastique des Étrusques (1), en raison de son exactitude rigoureuse et sobrement véridique, a quelque maigreur, mais il serait injuste d'en faire un reproche au travail. On a toujours un air de sécheresse lorsqu'on montre à nu la vanité d'un préjugé favori et que l'on ramène de force l'imagination à l'intérieur des bornes strictes de la réalité positive. L'article m'a fait grand plaisir parce qu'il m'a procuré une idée claire et satisfaisante d'un sujet sur lequel une obscurité a toujours plané dans mon esprit. On ferait peut-être bien d'améliorer encore quelques phrases traînantes, par exemple la première.

C'est une excellente idée qu'a eue le vieux maître, dans sa seconde lettre (2), de dissimuler la disette de matière sous des dehors aussi plaisants, si bien

(1) De Meyer.
(2) La seconde des lettres qui composaient l'article de Meyer avait trait à Fiesole.

que cette seconde lettre, qui est bien moins riche de contenu que la première, et bien moins positivement instructive, n'en est pas moins, des deux, la lecture la plus agréable. A elles deux, et chacune à sa manière, elles sont parfaitement à leur place dans votre recueil.

Je ne m'émeus guère à l'idée de ce ton de solennité qu'aurait, à vous entendre, votre introduction, car ce que vous qualifiez de solennel, et qui l'est en effet, pourrait fort bien ne pas paraître tel au public allemand pris dans son ensemble, et ne lui laisser qu'une impression de sérieux et de profondeur. Je l'attends avec une vive curiosité.

Il m'est parvenu, pour l'*Almanach*, un certain nombre de contributions qui ne sont pas impossibles, mais je n'ai toujours pas tout ce qu'il me faudrait, bien que j'évalue à vingt et quelques pages ce que je pourrai fournir moi-même. Je sais bien que j'ai reçu hier, d'un seul coup et d'un seul auteur, — un baron, s'il vous plaît (1), — un assez gros stock de poésies pour remplir plus de la moitié de l'*Almanach*, mais, sans parler de leur nullité, l'auteur y met cette condition insensée que la série doit être imprimée intégralement, et il y a là une cinquantaine de pages de poésies de circonstances.

Je me suis trouvé moi-même, ces jours derniers, en bonne humeur de travail. J'ai terminé une pièce, et une seconde tire à sa fin (2).

Les premières épreuves de l'*Almanach* ne me sont pas encore parvenues.

Votre lettre d'hier mentionnait en passant le nom de Scherer ; il m'a rappelé une remarque dont vous m'avez fait part l'an passé à son sujet : vous disiez que c'était un être parfaitement dépourvu de sen-

(1) On ne connaît que l'initiale de son nom : il s'appelait M. de E..., et était de Copenhague.
(2) La première des deux était vraisemblablement

sibilité, et si lisse, qu'on ne sait par où le saisir. Ce sont les êtres de cette sorte qui font sentir sur le vif que, dans l'homme, c'est le cœur qui fait proprement l'humanité ; car, lorsqu'il s'agit d'eux, le souvenir ne s'attache qu'à la matérialité des faits, sans qu'on puisse en aucune façon y accrocher un élément humain quelconque. Schelling, si je ne m'abuse, pourrait bien être un homme de cette espèce.

Adieu ; faites en sorte de vous débarrasser bientôt des affaires qui vous retiennent à Weimar. Je ne fais que vous retourner le conseil que vous me donnez si fréquemment, et toujours vainement : de vouloir vraiment, et d'agir vivement (1).

Ma femme vous envoie ses amitiés. Depuis quelques jours nous nous retrouvons seuls. — SCH.

488. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 21 *août* 1798.

Il a fallu le mauvais temps pour m'empêcher d'aller vous rendre vendredi et samedi la visite que je vous avais promise (2) ; j'aurais pourtant bien aimé à parcourir vos domaines, mais la pluie n'eût guère été favorable à cette promenade. Je ne parviens pas à m'habituer à rester toute une semaine sans recevoir de vous ni lettres ni nouvelles. Entre temps, j'ai bâti une douzaine de strophes, et je suis

l' « hymne » intitulé *le Bonheur* (voir ci-dessus la lettre 481) quant à la seconde, il n'est pas possible de l'identifier.

(1) Gœthe arriva à Iéna le lendemain 1er août, et y séjourna jusqu'au 16.

(2) Gœthe, en quittant Iéna le 16, s'était rendu directement à Oberrossla, où il passa le vendredi 17 et le samedi 18 avant de rentrer à Weimar.

attelé en ce moment à la ballade (1), où je m'amuse à procéder avec une certaine sereine sagesse toute plastique, qu'a éveillée en moi l'étude de vos gravures (2).

La lecture que je vous ai faite des deux derniers actes de *Wallenstein* (3) et la satisfaction que vous m'en avez témoignée ont été pour moi très bienfaisantes : j'y puiserai et j'en garderai le courage qui m'est encore si nécessaire pour aller jusqu'à l'achèvement complet de la pièce.

Par contre, je ressentirais presque comme de la tristesse à ne plus avoir maintenant la perspective de retirer aucune joie véritable de ce travail ; car la pensée de vous lire l'œuvre une fois terminée et de m'assurer de votre approbation faisait à dire vrai mon unique et ma plus précieuse joie : lorsqu'on en vient au public, le peu de plaisir qu'il arrive de recueillir est empoisonné par trop de dissonances.

J'ai répondu à Humboldt vendredi dernier, et je l'ai informé de la destinée de son livre (4) ; j'espère qu'il en sera pleinement satisfait.

Je suis interrompu par l'arrivée de notre prorecteur, Paulus. Je vous écrirai plus longuement demain soir.

Adieu. Les meilleurs compliments de ma femme. — Sch.

489. Gœthe a Schiller.

Les Muses et les Grâces d'Oberrossla osaient moins espérer votre venue qu'elles ne la souhai-

(1) *Le Combat avec le dragon* (qui s'appela d'abord *le Vaillant Chevalier*) fut écrit du 18 au 26 août, et parut dans l'*Almanach* pour 1799.

(2) On ne sait au juste de quelles gravures il entend parler.

(3) Le 15 août.

(4) Schiller avait expédié le 13 août à Vieweg, qui acceptait de l'éditer, l'étude de Humboldt sur *Hermann et Dorothée.*

taient, car le temps a été vraiment par trop mauvais, et, aux rares moments où la pluie cessait de tomber, l'unique promenade possible n'eût guère été que le pré aux oies. Peut-être trouverons-nous prochainement une autre occasion de nous y trouver réunis. — J'ai, tous ces jours-ci, pensé longuement à *Wallenstein*, et je me suis remémoré les premiers actes. Lorsque je retournerai vous voir, je crois que nous ferions bien de reprendre le tout, à partir du début, à présent que je connais l'œuvre dans sa totalité, — étant donné surtout qu'on ne risque pas, en plaçant son mot de temps à autre, de vous troubler dans votre rédaction finale. Je désirerais vivement m'en faire, le plus tôt possible, une idée tout à fait précise. mais mon vœu le plus cher serait de voir l'œuvre achevée. Une fois définitivement terminée, ce sera une très grande œuvre, de haute allure ; je vous souhaite bon courage et bel entrain pour l'arrière-saison.

Si vous avez le moindre goût pour le vacarme des maillets, des scies, des marteaux, des rabots, venez donc, dans le courant de la journée, vous asseoir pour quelques heures dans notre théâtre. Le travail avance très vivement, et ce sera très bien.

Il m'est venu à l'esprit de nouvelles fantaisies sur la tragédie et l'épopée, dont je compte vous faire part lors de notre prochaine entrevue. D'ici samedi (1), on sera sans doute fixé au juste sur la date à laquelle arrivera Son Altesse le duc. Si son retour devait être retardé jusqu'en septembre, je serais bien vite auprès de vous.

J'ai reçu la première feuille de *Laocoon*. L'impression est parfaitement nette. J'ai repris en main une fois de plus, mon introduction, et j'en ai étiré la matière. A la première lettre de rappel de Cotta

(1) 25 août. Le duc rentra de Berlin le 23.

je lui expédierai tout le reste de la copie, après quoi, vogue la galère !

Meyer vous envoie ses meilleures amitiés. Il a de nouveau beaucoup de bonnes choses sur chantier. Je suis très content que les gravures que je vous ai laissées aient eu sur vous cet effet de suggestion plastique : je suis de jour en jour plus persuadé que c'est là qu'est l'indispensable vérité. Adieu ; j'ai sincèrement soif et faim de reprendre nos entretiens coutumiers de chaque jour. Faites à votre chère femme mes compliments les meilleurs. — *Weimar, le* 22 *août* 1798. — G.

490. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *août* 1798.

Comme je sais le duc de retour, je crains que la date de votre venue ne s'éloigne de nouveau ; je vais, en vous attendant, tâcher de m'acquitter de mes devoirs envers l'*Almanach* et des soucis qu'il me donne, afin d'être le maître, lorsque vous serez là et que nous reprendrons nos échanges d'idées, de donner à mon *Wallenstein* les derniers soins, les plus difficiles de tous. Puisque vous auriez le désir de vous familiariser avec l'économie de la pièce, je songerai, à l'occasion, à mettre au net le scénario, qui est disséminé par lambeaux parmi mes papiers ; il vous permettra plus aisément de dominer la pièce du regard, en attendant que la rédaction soit terminée.

J'ai un vif désir de connaître les idées nouvelles qui vous sont venues touchant l'épopée et la tragédie. Lorsqu'on est en plein travail tragique, on sent avec une vivacité particulière la prodigieuse différence qui sépare ces genres l'un de l'autre. J'en ai fait l'expérience avec une intensité qui m'a sur-

pris moi-même tandis que je travaillais à mon cinquième acte, qui me tenait rigoureusement isolé de tout ce qui a un caractère stable et permanent d'humanité, parce que mon objet propre était de fixer un instant fugitif et qui, de sa nature, devait de toute nécessité ne faire que passer. Il s'en fallut de peu que le fossé si profond qui séparait alors mon état de sensibilité de tout autre état spontané du cœur humain ne me fît redouter de perdre la santé de l'esprit, parce que j'étais tenté de faire ma propre personne responsable de ce qui incombait logiquement à la tâche particulière qui m'occupait. Mais c'est pour moi une preuve de plus que la tragédie a affaire uniquement à des moments particuliers et extraordinaires de l'humanité, alors que l'épopée, où il n'est guère concevable qu'on se trouve jamais en une disposition analogue, s'attache à tout l'humain dans sa permanence constante et tranquille, et, par suite, s'adresse au cœur de l'homme en quelque disposition qu'il se trouve.

Je fais parler abondamment mes personnages, je leur permets de s'exprimer avec quelque ampleur : vous ne m'avez pas fait d'observation là-dessus, et vous ne semblez pas m'en blâmer. Il me paraît même qu'à cet égard j'ai pour moi votre propre pratique, dans le drame aussi bien que dans l'épopée. Je conviens que moins de paroles suffiraient à nouer et à développer l'action tragique, et pourraient paraître plus conformes au caractère de personnages agissants. Mais l'exemple des anciens, qui en ont agi de même, et qui ne se sont pas montrés chiches de paroles pour tout ce qu'Aristote appelle les sentiments et les opinions (1), suggère l'idée d'une loi supérieure de la poésie qui exige à ce moment précis que l'on s'écarte de la réalité humaine. Dès le moment où l'on ne perd pas de vue que tout per-

(1) Au chapitre XIX de *la Poétique*.

sonnage poétique est un être symbolique et qu'en sa qualité de figure poétique il a pour fonction de représenter et d'exprimer en toutes circonstances ce qu'il y a d'universel dans l'humanité, et dès le moment où l'on songe que le poète, comme tout artiste, a le devoir de s'écarter de la réalité, ouvertement et loyalement, et de déclarer nettement qu'il le fait, il n'y a plus de critique qui porte contre cette pratique. J'ajoute qu'une exécution plus brève et plus laconique aurait le défaut, non seulement de laisser après elle une impression de pauvreté et de sécheresse excessives, mais encore d'être réaliste à l'excès, dure et même intolérable dans les situations violentes, alors qu'une forme plus ample et plus pleine produit une sorte de repos et d'aisance sentimentale, jusque dans les états les plus véhéments que l'on ait à peindre.

Richter (1) est venu à Iéna ces jours derniers ; mais il s'est annoncé chez moi à une heure inopportune, si bien que je ne l'ai pas reçu. Matthison, à qui j'ai fait dernièrement de beaux compliments sur la qualité et le nombre de ses contributions, m'a envoyé une nouvelle poésie (2). Ainsi l'*Almanach*, petit à petit, approche des dimensions convenables. De son côté, Gries m'a envoyé quelques petites choses dont il y a moyen de faire usage. Göpferdt (3) n'a pas encore dépassé le second cahier.

Adieu. Peut-être irai-je la semaine prochaine passer une journée avec vous, et pourrai-je aller voir les travaux du théâtre. Lorsque vous reviendrez, vous trouverez mon petit pavillon complètement installé : nous y pendrons demain la crémaillère. C'est pour moi aussi le signal d'une époque un peu plus tranquille.

Ma femme vous fait mille amitiés ; elle a été très

(1) Jean-Paul.
(2) L'*Almanach* pour 1799 donna dix poésies de Matthison.
(3) L'imprimeur de l'*Almanach*.

heureuse de vous voir dernièrement, ne fût-ce qu'un instant. — Sch.

491. Gœthe a Schiller.

Je viens d'aller visiter les travaux de notre théâtre : tout marche rapidement. Au milieu de la semaine prochaine le plafond sera terminé, le léger échafaudage aura été enlevé et le plus gros des plâtras aura été déblayé ; après quoi, on pourra se rendre à peu près compte de ce que cela doit donner. Ce qui ne manquera pas d'être bien accueilli, entre autres éléments de succès, c'est qu'un certain nombre des places nouvelles permettront au public de s'apercevoir mutuellement de face ; et puis, nous aurons de quoi loger un très grand nombre de spectateurs.

Vous seriez très gentil de venir nous voir bientôt ; nous pourrions toucher à bon nombre de sujets, et, au cœur de la journée, le théâtre vous intéresserait une couple d'heures. Qui sait si la vue d'une scène ne vous procurerait pas aussi quelques suggestions dramatiques imprévues?

Je ne vous en écris pas davantage aujourd'hui, car la noce d'hier (1) et ses réjouissances m'ont laissé un lendemain qui ne sent pas précisément l'inspiration. Adieu ; faites tous mes compliments à votre chère femme. — *Weimar, le* 25 *août* 1798. — G.

492. Gœthe a Schiller.

L'évaluation que nous avions faite de notre manuscrit ne concorde pas avec les besoins du prote ; il faut donc que j'envoie encore quelques cahiers de

(1) Le mariage du fils du ministre Voigt.

copie, et je viens vous réclamer *Niobé* (1). La perte que nous faisons ainsi, typographiquement parlant, est tout bénéfice pour la force de pénétration du projectile plus massif que nous allons lancer d'un seul coup sur le public. Ayez la bonté de remettre le manuscrit de *Niobé* au porteur, que je vous envoie expressément à cette fin. Adieu ; tenez, si vous le pouvez, la promesse que vous m'avez faite de votre visite. — *Weimar, le* 27 *août* 1798. — G.

493. Gœthe a Schiller.

En attendant le retour de mon exprès (2), je me dis que je devrais revenir à la charge pour vous décider à venir, pour peu que votre présence ici puisse se concilier avec l'*Almanach* et son impression, car :

1º Le temps médiocre qu'il fait, et qui menace de durer, est bien plus inconfortable dans une villa que dans une maison où les pièces ne manquent pas ;

2º Les travaux du théâtre vous intéresseront ;

3º On expédiera vendredi (3) de quoi compléter le premier numéro des *Propylées*, et l'on voudrait bien que vous pussiez donner votre bénédiction à cet envoi ;

4º On prépare le numéro prochain, et l'on souhaiterait vivement profiter de vos conseils ;

5º Il y a en ce moment en train une masse d'observations d'histoire naturelle, dont les résultats ne manqueront pas de vous faire plaisir.

Enfin, ajoutez à ces raisons toutes celles que je pourrais encore alléguer pour vous attirer ici. Bien entendu, consultez aussi vos raisons personnelles

(1) L'étude de Meyer sur les Niobides. Voir ci-dessus la lettre 459.

(2) Voir la lettre précédente.

(3) 31 août.

et votre commodité. Mais, si vous venez, n'oubliez pas d'apporter votre *Wallenstein*, car il faut, pendant qu'on y est, mettre les bouchées doubles. Au point où en est actuellement le théâtre, je ne puis songer à m'absenter. Adieu, et décidez-vous le plus promptement que vous le pourrez. D'ici une quinzaine, toutes choses seront assez avancées pour me permettre de partir alors pour Iéna, et d'y demeurer jusqu'à la fin de septembre. Adieu. Faites tout votre possible. — *Weimar, le* 27 *août* 1798.

494. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 27 *août* 1798.

Une erreur d'évaluation de deux feuilles d'impression, c'est tout de même un peu beaucoup ; il y a de quoi ne pas être trop tranquille sur le compte des envois de copie que vous aurez encore à faire ultérieurement, et de quoi vous engager à faire plus ample provision de manuscrits. Au reste, pour un début, il n'est pas mauvais de pouvoir offrir davantage au public. Pourtant, s'il vous était possible de donner cette fois, comme complément, autre chose que *Niobé* (1), ce serait sûrement préférable : outre que les articles qui traitent de plastique sont, entre tous, ceux qui parlent le moins au commun des hommes, et exigent beaucoup de l'initiative du lecteur, je crains fort qu'il ne vous soit pas facile dans la composition des numéros suivants d'observer les mêmes proportions. Pourquoi ne pas recourir à votre article sur la méthode dans les sciences de la nature (2)?

Je ne puis que jeter ces remarques à la hâte, car je ne veux pas retarder votre courrier.

Le temps, depuis avant-hier, est intolérable au

(1) Voir la lettre 492.
(2) L'article sur *l'Expérience*, dont il est question ci-dessus dans la lettre 401.

point que nous sommes obligés, dans notre maison ouverte à tous les vents, de nous cloîtrer en quelque sorte dans une unique pièce chauffée. Pourtant le travail progresse d'une manière très satisfaisante, et je ne tarderai pas à pouvoir vous présenter quelque chose.

Adieu ; portez-vous bien, vous et Meyer. Ne pourriez-vous pas nous procurer les Mémoires (1) de Cléry?

495. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 28 *août* 1798.

Je me proposais d'aller vous porter aujourd'hui en personne mes félicitations et mes vœux pour votre fête, mais je me suis levé trop tard, et d'ailleurs je ne me sentais pas en bon état, en sorte que j'ai dû, pour cette fois, m'en tenir à ma bonne intention. Mais nous avons pensé à vous avec une sympathie cordiale, et nous nous sommes plu surtout à nous rappeler tous les bienfaits que nous vous devons.

J'ai eu ces jours derniers la surprise d'une visite à laquelle je ne me serais jamais attendu. Fichte est venu me voir (2), et s'est montré d'une extrême cordialité. Comme il a fait le premier pas, je ne veux pas me donner l'air de bouder, et, bien que nos relations n'aient guère chance, en raison de la divergence de nos natures, d'être ni fécondes ni agréables,

(1) « Mémoires » en français dans le texte. Il s'agit du *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, paru à Londres en 1798.

(2) La visite de Fichte à Schiller est du 25 août. Depuis les lettres de juin 1795 auxquelles il a été fait allusion plus haut, dans la lettre 79, et la controverse par lettres qui les avait mis aux prises au mois d'août de la même année, leurs rapports avaient été suspendus.

je ferai du moins de mon mieux pour qu'elles soient dans l'avenir sans nuages et décentes.

Ce plaisir que vous trouvez toujours à retourner aux proverbes grecs (1), je le prends, en ce moment même, à lire le recueil de fables de Hygin. On ressent une joie d'une nature toute particulière à errer parmi ces figures de féeries que la poésie a fait vivre d'une vie réelle, on se sent en contact avec le sol qui leur a donné naissance, et tout ému d'être environné de ce peuple innombrable de personnages imaginés. Aussi serais-je désolé que l'on corrigeât en quoi que ce fût l'indolente ordonnance de ce livre : il faut lire rapidement, d'une traite, la suite des fables telle qu'elle se présente, si l'on veut se pénétrer de toute la grâce et de toute l'abondance de la fantaisie des Grecs. Et il y a encore là, pour un poète tragique, toute une mine de sujets admirables, mais la figure qui se détache avec le relief le plus accusé, c'est Médée ; seulement, si l'on voulait en tirer parti, il faudrait la prendre avec toute son histoire, et en faire un cycle. La fable de Thyeste et de Pelopia (2) est, elle aussi, un sujet excellent. Je trouve d'autre part qu'il reste dans l'expédition des Argonautes bon nombre de motifs qui ont été omis par l'*Odyssée* et par l'*Iliade*, et j'ai l'impression qu'il pourrait bien y avoir encore là le germe de quelque poème épique.

Il est singulier que tout ce cycle mythique que j'embrasse à présent d'un coup d'œil ne soit qu'un tissu de galanteries (3), et, selon l'expression dont use couramment la modestie de Hygin, de *compressus* (4), et que tous les thèmes significatifs et féconds n'aient d'autre source ni d'autre base que celle-là.

(1) Voir ci-dessus la lettre 388.
(2) Hygin, fable 88.
(3) En français dans le texte.
(4) Les mots *compressus* et *compressio* désignent chez Hygin, en maints endroits, les rapports sexuels.

Je me suis demandé si ce ne serait pas une entreprise très méritoire que de reprendre l'idée que Hygin a traitée d'une manière fruste et pour un siècle différent du nôtre, et de la rajeunir, en y introduisant de l'esprit et du goût et en tenant compte de ce qu'exige la fantaisie de l'humanité présente, en sorte que l'on possédât ainsi un livre des légendes grecques qui ne manquerait pas d'éveiller le sens poétique, et qui serait d'un grand profit à la fois pour le poète et pour le commun des lecteurs.

Ci-joint deux feuilles de l'*Almanach* en épreuves. La troisième suivra prochainement.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Adieu. — Sch.

496. Gœthe a Schiller.

Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir donné une pensée à mon anniversaire, et d'avoir eu ne fût-ce que l'intention de venir me voir. Ma journée s'est passée dans la dissipation et la stérilité ; j'espère retrouver bientôt le recueillement auprès de vous.

A moi aussi, Hygin m'a procuré de l'agrément chaque fois que je l'ai ouvert, et je serai très content de le feuilleter quelque jour avec vous d'un bout à l'autre. Le sujet des Argonautes m'a toujours inspiré la même confiance qu'à vous-même, et, s'il faut en croire la doctrine nouvelle (1), selon laquelle l'épopée ne serait pas astreinte à former une unité, fait de pièces et de morceaux comme il l'est, il s'y prêterait parfaitement. Il offre des thèmes superbes, et l'on pourrait sûrement en dégager et en développer maint autre.

(1) Il est peu probable que Gœthe songe à Wolf, dont les idées se trouveraient très défigurées ; il fait vraisemblablement allusion à la doctrine romantique des droits souverains de l'individu et du choix arbitraire de la forme, et aux *Fragments* publiés dans l'*Athenæum*.

C'est donc vendredi (1) que j'expédierai les derniers cahiers du manuscrit (2). J'ai apporté encore bon nombre de retouches à l'introduction, qui, je l'espère, ne s'en trouvera pas plus mal, et j'y aurais trouvé à corriger à n'en plus finir, si je n'étais contraint de la faire partir. Notre affaire prend une physionomie qui est pour nous-mêmes neuve et imprévue, et, dès à présent, sur épreuves, elle a tout autre air qu'en manuscrit. J'ai bon espoir que nous trouverons moyen de donner du premier coup à nos quatre premiers numéros un air de composition harmonieuse. Si seulement nous pouvions avoir quelque chose de vous, pour ouvrir tout de suite une fenêtre sur un horizon élargi ! — Le type de l'*Almanach* a très bonne mine, mais la petitesse du caractère exigera que l'impression soit soignée et que le papier soit lisse.

Je suis content de voir MM. Conz et Bürde tourner quelque peu à la polissonnerie et mordre aux amours défendus (3) ; je rirais plus cordialement encore s'il m'était donné de voir Matthison y venir lui aussi. Il est singulier qu'ils ne puissent se retenir, tous tant qu'ils sont, d'imiter et de répéter ce que d'autres ont dit avant eux. Pour ne prendre qu'un exemple, il est bien évident qu'il y a comme une réminiscence dans le vieux sorcier et sa baguette magique (4).

Peut-être recevrez-vous encore, avant que vous soyez au bout, quelque chose de moi.

La couverture est prête, et l'on va pouvoir juger de ce que donneront le relief et le rehaussement

(1) 31 août.

(2) Destiné à compléter le premier numéro des *Propylées*.

(3) L'*Almanach* donnait de Conz une pièce intitulée « Appel d'amour », et, de Bürde, « la Surprise ».

(4) La pièce de Matthison intitulée « Trouvaille de sorcière », qui parut dans l'*Almanach*, rappelait à Gœthe son *Apprenti sorcier*.

apportés à l'ornementation. Vous ne tarderez pas à en recevoir un petit échantillon. Adieu ; travaillez courageusement, tandis que de mon côté je tâcherai de me dégager ici. J'aurais bien grande envie de passer auprès de vous la première moitié de septembre.

Tirez pour vous-même le meilleur profit possible des relations que vous avez renouées avec Fichte, et tâchez qu'elles lui fassent du bien, à lui aussi. Il n'est pas question d'entretenir avec un pareil homme des rapports étroits, mais il y a grand intérêt à rester en contact. — *Weimar, le* 29 *août* 1798. — G.

497. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *août* 1798.

Si je trouve un moyen quelconque de m'arranger et si mon état de santé me le permet, j'irai sûrement, la semaine prochaine, passer quelques jours auprès de vous. Je sais bien qu'il faut que j'en finisse d'abord avec ce que je destine à l'*Almanach;* mais quatre bonnes journées peuvent me suffire pour m'en tirer. J'ai terminé deux ballades (1), qui font à elles deux vingt pages d'impression, et le poème auquel je suis attelé (2) remplira de dix à douze pages, si bien qu'avec le poème déjà imprimé je fournis au total un contingent de trente-six à quarante pages, sans compter ce qu'une chance heureuse peut encore m'inspirer au cours de la quinzaine qui commence. Je vais donc pouvoir d'un cœur plus libre passer avec vous quelques journées, et me reprendre à penser à mon *Wallenstein.*

(1) *Le Combat avec le dragon* (voir ci-dessus la lettre 488) et *la Caution*, qu'il venait d'écrire du 27 au 30 août.

(2) Il l'acheva le 7 septembre : c'est « la Fête d'Eleusis », qui parut d'abord dans l'*Almanach* sous le titre de *Chant civique (Bürgerlied).*

Vous avez parfaitement raison de dire qu'à lire ces messieurs Conz, Matthison et consorts, on perçoit un écho très net de thèmes poétiques qui sont de vous. Mais ces tempéraments de moralistes savent rarement garder la mesure, et, quand ils viennent à s'humaniser, on peut être sûr que la trivialité n'est pas loin.

Ce M. Conz, dans la petite poésie que vous avez lue en épreuves, n'a guère fait que copier, bel et bien, mon *Secret*, alors que, dans le compte-rendu qu'il a donné du dernier *Almanach* au *Journal de Tubingue*, il s'était bien gardé de souffler mot de mon poème, pas plus que d'aucun autre, sauf *Ibykus*.

Matthison m'a envoyé une poésie en sus. Je suis content que son nom revienne dans l'*Almanach* à diverses reprises, mais je serais surpris que ce qu'il écrit donnât la moindre satisfaction à qui que ce fût.

Je vous félicite d'avoir enfin achevé de mettre sur pied le premier numéro des *Propylées*. Il me tarde fort de le voir tout entier imprimé, et de vous en dire alors bien au long et bien posément mon sentiment. Vous pouvez sûrement compter avoir quelque chose de moi pour votre quatrième numéro, car, pour en finir avec *Wallenstein*, j'ai besoin tout au plus des derniers mois de l'année courante. Lorsqu'il n'y aura plus qu'à adapter la pièce à la scène, ce sera une simple affaire d'intelligence et de réflexion, que je pourrai fort bien mener de front avec une autre besogne, et surtout avec un travail de l'ordre spéculatif.

J'aurai grand plaisir à aller assister aux travaux du théâtre, et je crois volontiers avec vous que la vue des planches pourrait me suggérer plus d'une bonne idée. J'ai lu dernièrement dans je ne sais plus quelle revue ou quel journal, et je l'ai noté comme digne de remarque, que le public de Ham-

bourg commençait à se plaindre de ne jamais voir à la scène autre chose que des pièces d'Iffland, et déclarait en avoir assez. S'il était permis d'étendre par analogie cette observation à d'autres villes, mon *Wallenstein* arriverait à point nommé. Il n'y a pas lieu d'être surpris que le public soit fatigué de se voir lui-même en scène, et qu'il s'y sente en trop mauvaise compagnie. Si l'on a voulu à toute force des pièces de ce caractère, ou du moins si l'on y a pris un goût plus vif, c'est qu'on était saturé des drames à sujets féodaux, et qu'on voulait se reposer de ces mascarades. Mais il est très naturel qu'on finisse par se lasser de rester indéfiniment bouche-bée devant des figures sans intérêt.

Je pourrai sans doute voir chez vous les premières épreuves des *Propylées* et les couvertures destinées à l'*Almanach.*

Pourrai-je, sans vous déranger, loger ces quelques jours auprès de Meyer (1)?

Adieu ; ma femme vous envoie ses amitiés les plus cordiales. — SCH.

498. GŒTHE A SCHILLER.

Il faut que je consacre mon message d'aujourd'hui presque uniquement à la couverture de l'*Almanach*, dont je vous envoie ci-joint quelques spécimens.

L'épreuve tirée sur papier blanc vous permettra de juger avec quelle netteté la gravure a été exécutée ; on peut en tirer plusieurs milliers sans qu'il y paraisse, car tout a été gravé profondément, au ciseau. Sur papier de couleur l'effet est, à mon sens, particulièrement heureux ; au reste, tout a été calculé en vue d'un léger coloris, comme vous pourrez le constater sur l'une des deux moitiés.

(1) Meyer était logé dans la maison de Gœthe, par amitié, pour compenser la modicité de son traitement.

Le papier épais dont je vous envoie un échantillon revient à trois écus dix gros sous la rame ; colorié, il aurait très bon air ; la rame donnerait un peu plus de deux mille couvertures.

Pour le tirage de cent gravures, exécuté à chaud et avec tout le soin possible, on demande seize gros, et cinq gros pour colorier une main de papier.

La mise en couleur reviendrait, par exemplaire, au moins à 18 pfennig. Il faudrait donc savoir combien vous désirez avoir d'exemplaires en couleurs. Je suis porté à croire que bon nombre d'acheteurs ne demanderont pas mieux que de payer quelques sous de plus pour avoir un exemplaire colorié.

Si vous voulez bien me retourner le spécimen en couleurs et l'échantillon de papier, on pourra tout faire marcher en bon ordre, et la couverture sera prête au moment voulu.

Si vous venez nous voir, vous pourrez fort bien loger avec Meyer. Faites tout le possible pour tenir votre promesse. — *Weimar, le* 1er *septembre* 1798. — G.

499. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *septembre* 1798.

Cette lettre vous sera remise par un négociant suédois, M. Lindahl. Il est très chaud pour la littérature allemande, il est très instruit, et semble être lié avec tout ce qui, en Suède, compte dans le monde savant. J'espère donc que vous lui réserverez l'accueil amical qu'il paraît mériter : j'aimerais aussi qu'il fît la connaissance de Meyer.

La couverture a fort joli aspect ; pour commencer, nous pourrons faire habiller de couvertures en couleurs les cent soixante-dix exemplaires sur velin. Il sera toujours temps, ensuite, d'en colorier

d'autres. Je trouve aussi que la couleur gris-jaune qui a été adoptée est très heureuse, sutout pour les exemplaires en couleurs. Pour ce qui est de ces derniers, peut-être pourrai-je expédier d'ici un papier un peu meilleur ; autrement, celui dont vous m'envoyez un échantillon peut fort bien aller. Cotta ne trouvera sûrement pas le coût total trop élevé. Je vous retournerai demain les spécimens de couvertures et de papier, parce que je ne veux pas infliger à notre étranger une lettre trop encombrante.

Le temps s'est enfin modifié dans le bon sens, ce qui me détermine à prendre très au sérieux ma résolution d'aller à Weimar, probablement jeudi (1).

Adieu. — Sch.

500. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 septembre 1798.

Je pense que le Suédois (2) vous aura remis ma lettre de dimanche. Ci-joint les échantillons.

Je vous envoie également, en attendant, l'une des ballades (3), et peut-être pourrai-je encore joindre la seconde à cette lettre. Je serais heureux d'avoir réussi à attraper l'esprit christiano-monaco-chevaleresque qui est celui de mon sujet, et à fondre en un tout harmonieux les éléments disparates dont il est fait. Je reconnais que le récit du chevalier traîne un peu en longueur, mais il fallait qu'il fût circonstancié, et il n'était guère possible de le briser en plusieurs fragments séparés l'un de l'autre.

Ayez la gentillesse de m'indiquer ce que vous aurez trouvé à y reprendre, et de me retourner le manuscrit par la messagère.

(1) 6 septembre.
(2) Voir la lettre précédente.
(3) *Le Combat avec le dragon;* voir ci-dessus la lettre 488.

C'est Hygin qui m'a fourni l'autre histoire (1) Je serai curieux d'apprendre de vous si j'ai bien sı dégager tous les thèmes principaux qu'offrait l sujet. Voyez si vous en découvrez encore quelqu'uı que j'aie omis : ce cas est du nombre de ceux oi l'on peut procéder avec une parfaite sûreté, e inventer pour ainsi dire par principes.

J'ai pris un violent rhume de cerveau, mais j compte pourtant toujours vous arriver jeudi, s rien ne vient à la traverse. J'ai beaucoup de joi à la pensée de vous revoir.

Adieu. Ma femme vous invite à venir mange des bettes ; elles ont poussé magnifiquement (2) — SCH.

P.-S. — Ma femme vous serait reconnaissante d lui envoyer le *Sternbald* (3), que vous lui ave promis.

501. GŒTHE A SCHILLER.

Comme j'ai l'espoir de vous voir demain, m lettre sera brève. Je vous renvoie les ballades : ell sont l'une et l'autre parfaitement réussies. Je ı trouve rien à reprendre au dragon chrétien : c'e une belle chose, et l'exécution est d'une entiè justesse. Dans *la Caution*, il y a quelque invra semblance, physiologiquement parlant, à ce qu'ı homme qui vient de se sauver à grand'peine d déluges d'une journée pluvieuse coure le risque d mourir de soif, alors qu'il viendra à l'esprit de ch cun que ses vêtements en sont encore tout trempé Sans même insister sur ce qui arrive effectiveme en pareil cas, ni sur la résorption par la peau, l'id

(1) *La Caution.*
(2) Voir ci-dessus les lettres 478 et 479.
(3) Les *Voyages de Franz Sternbald*, de Tieck, avaie paru à Berlin la même année.

de la soif n'est pas précisément celle qu'attendent l'imagination et la sensibilité du lecteur ; mais j'avoue ne pas trouver sur-le-champ, pour l'y substituer, quelque autre expédient qui soit mieux à sa place, et qui cadre spontanément avec l'image qu'on se forme de votre voyageur. Quant aux deux autres motifs qui sont empruntés aux circonstances extérieures, et qui vous sont fournies, l'un par un événement naturel, l'autre par l'intervention violente des hommes, ils sont très heureusement imaginés.

Auriez-vous l'obligeance de faire passer au professeur Lenz le billet ci-joint, et de m'apporter le livre (1)? Tenez-vous fermement à votre bonne intention ; le voyage ne manquera pas de vous être bienfaisant. Je joins à ma lettre cet excellent *Sternbald* (2) : le flacon est charmant, mais vide à un point incroyable. — *Weimar, le* 5 *septembre* 1798. — G.

502. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 5 *septembre* 1798.

Mon rhume de cerveau n'a rien perdu de sa violence, et j'aime donc mieux remettre mon voyage d'un ou deux jours. J'aurai ainsi le temps de lire encore, demain, une série d'épreuves, et peut-être aussi d'en finir avec le poème que j'ai en train (3), bien qu'un rhume de cerveau ne soit guère fait pour favoriser le travail.

Si vous aperceviez encore quelque moyen de me donner quelque chose pour l'*Almanach*, vous m'obli-

(1) Il s'agit d'un livre du naturaliste Lyonnet, probablement son *Traité anatomique sur la chenille qui ronge le bois de saule*, publié en 1762 à la Haye et à Amsterdam.
(2) Voir la lettre précédente.
(3) *La Fête d'Eleusis.*

geriez infiniment, car il sera bien dur de fournir le contingent de rigueur, encore que le délicieux Matthison m'ait envoyé aujourd'hui, après coup, une poésie de plus. Quant à nos poétesses (1), elles m'ont planté là.

Je voudrais bien avoir les stances que vous avez composées pour la fête de la duchesse (2). La copie que vous m'en avez envoyée doit être restée en ville parmi mes papiers, car je ne parviens pas à mettre la main dessus ici. Peut-être en auriez-vous un double pour moi à Weimar.

Ci-joint une petite chanson (3) : si elle vous agrée, nous pourrons la donner. Je trouve dans mes papiers toutes sortes d'ébauches, mais on ne commande pas à l'inspiration, et il en faudrait pour achever tout cela.

Adieu. Il me tarde d'apprendre que vous n'êtes pas mécontent de mes envois d'hier. — Sch.

503. Gœthe a Schiller.

Nous vous avons ardemment attendu. Pour ce qui est de votre rhume, si vous aviez adopté la doctrine thérapeutique que pratique notre prince, le mieux eût été de le traiter par le grand air.

Je suis accaparé par le théâtre : il ne se passe pas de jour où il ne faille donner quelque instruction pour la bâtisse et pour l'installation, sans quoi je serais retourné vous voir. Ci-joint la poésie en l'honneur de la duchesse ; mais je vous laisse le soin de lui trouver un titre. La petite chanson, que je vous retourne avec ma lettre, est charmante, et est tout à fait dans le ton qui convient à une plainte.

(1) Amélie d'Imhof et Sophie Mereau.
(2) Voir ci-dessus la lettre 411.
(3) *La Plainte de la jeune fille;* elle parut dans l'*Almanach* pour 1799, et fut ensuite insérée dans *les Piccolomini,* acte III, scène VII.

J'ai trouvé, en parcourant les épreuves de l'*Almanach* que j'ai entre les mains, trois fautes d'impression qui ne sont pas négligeables :

Page 20, avant-dernière ligne, *Gereeht* pour *Gereiht;*

Page 27, dans la poésie de Matthison, au second pentamètre, *Singt* pour *Siegt.* — Je ne retrouve pas en ce moment la troisième.

Il sera bon que nous causions de vive voix de la couverture. Ayez la gentillesse de me faire expédier sitôt que possible votre papier de qualité meilleure, pour que nous puissions le faire teinter, et faire tirer et colorier les exemplaires.

On en a fini aussi avec la couverture des *Propylées.* Vous en trouverez ci-joint une épreuve. Personne n'avait idée de toutes les difficultés techniques qu'il a fallu surmonter, ni de celles qui restent à vaincre. Mais la solide nature germanique de notre bon Facius s'est obstinée avec toute la ténacité imaginable, et j'en attends beaucoup de satisfaction.

J'ai remué consciencieusement tous mes papiers, et je ne trouve rien qui puisse vous être de quelque secours pour l'*Almanach.* J'avais bien bâti à l'intention du mariage Voigt (1) une poésie qui n'a pas été terminée en temps utile pour la cérémonie, et qui pourrait, avec de la chance, être prête en temps utile. Mais où prendre l'inspiration?

Je sais bien que l'ami Richter (2) m'ouvre des

(1) Voir ci-dessus la lettre 491. Cette poésie n'a jamais été achevée, et n'a pas laissé de traces.

(2) Une lettre de Jean-Paul, de la même époque (2 septembre), présente sous un jour tout différent cette conversation avec Gœthe : « Gœthe, écrit-il à Otto, aura achevé son *Faust* d'ici quatre mois. Il prétend pouvoir prédire six mois à l'avance la marche de son travail, parce qu'il s'entraîne à orienter son inspiration à son gré au moyen d'une hygiène corporelle sagement calculée. Quant à Schiller, il

horizons insoupçonnés. Il m'affirmait l'autre jou (très timidement, il est vrai, selon son habitude que c'est une mauvaise plaisanterie que de parle d'inspiration, que, pour sa part, il lui suffit de boir du café pour pouvoir ensuite s'attabler, sans plu de façon, à noircir des pages dont toute la chré tienté se sent transportée d'aise.

Enregistrons soigneusement l'assurance qu'il nou donne là, et aussi cette autre maxime, à savoir qu le corps est tout, et vous verrez que désormai nous n'aurons pas de peine à nous montrer deu fois ou trois fois plus féconds.

Je vous apprendrai aussi que cet excellen ami se décide à venir habiter Weimar l'hive prochain, et qu'il a dès à présent loué u appartement au-dessus de notre petite Maticzek Je suis très curieux de voir ce qu'il adviendr pour lui de cet amalgame domiciliaire avec un chanteuse (1).

J'ai d'ailleurs mis en réserve une provisio d'autres histoires amusantes, pour le jour où j vous verrais, soit ici, soit là-bas. — *Weimar, l 6 septembre* 1798. — G.

avale, pour chaque tasse, trois onces de café, et il fait usag de malaga, et de tout ce qu'on peut imaginer. Tout le mond n'est pas aussi modéré que je le suis en fait de café. »

(1) Une fois installé à Weimar, Jean-Paul écrivait l 3 novembre : « Je descends parfois, le soir, faire une petit visite à la chanteuse qui habite au-dessous de moi, Maticzek c'est une Philine toute crachée, et elle est sans beauté mais c'est pour moi une gymnastique d'esprit plaisant Elle rit et chante plus qu'elle ne parle, en quoi elle fai bien. Elle m'a raconté qu'elle avait demandé à Gœth comment elle devrait m'accueillir, et avait ajouté qu'ell comptait venir au-devant de moi, en dansant, avec un trille A quoi Gœthe répartit : « Mon enfant, fais comme pou moi, et montre-toi au naturel. »

504. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 septembre (1) 1798.

Je vais me mettre au lit, avec le ferme propos d'aller vous voir demain. J'en ai fini avec la besogne de l'*Almanach*, et je vous porterai mon ultime poème (2). Il faut maintenant que je m'empresse d'employer à *Wallenstein* le peu de belle saison et de séjour à la campagne dont il me reste à disposer, car si, lorsque je retournerai à la ville, je n'emporte pas mes scènes d'amour terminées, je crains fort que l'hiver ne me donne pas l'humeur qu'il faut pour les écrire, moi qui n'ai pas même la commode ressource de trouver l'inspiration dans le café (3).

J'emporterai avec moi le livre que m'a remis Lenz (4), et le papier de bonne qualité qui est destiné aux couvertures. J'espère suivre cette lettre de près. Adieu. — Sch.

505. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 septembre 1798.

Je suis désolé, après vous avoir annoncé fermement mon arrivée pour samedi, de m'être dédit une fois de plus ; mais ce n'est vraiment pas ma faute, car, ces quatre derniers jours, j'ai eu deux nuits d'insomnie totale, qui m'ont épuisé. C'est une malchance singulière que cette récidive se soit produite juste en ce moment-ci, alors que je n'en ai pas souffert une seule fois de tout l'été. A présent, je n'ose plus assigner aucune date précise à ma venue ; pourtant, si j'ai la chance de dormir cette nuit et

(1) Par un lapsus singulier, Schiller a écrit « avril ».
(2) *Les Fêtes d'Eleusis*.
(3) Voir la lettre précédente.
(4) Voir ci-dessus la lettre 501.

de me délasser si peu que ce soit, vous me verrez arriver demain. Je vous envoie, à toute éventualité, votre Lyonnet, pour que vous ne vous trouviez pas, par ma faute, retardé dans ce qui vous occupe. Adieu. — Sch.

506. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *septembre* 1798.

Sitôt rentré (1), je me suis remis au Prologue (2), et j'ai étudié le moyen de le donner isolément. Le résultat de mon examen, c'est que, pour l'adapter plus heureusement à cette destination, deux conditions s'imposent : 1° il est nécessaire de compléter et d'enrichir encore ce qu'il renferme déjà de peinture des caractères et des mœurs, afin de donner plus de réalité concrète à ce milieu particulier, et, 2°, en conséquence de ces remaniements, il faut que le grand nombre des personnages et des tableaux pittoresques ôte au spectateur tout moyen de saisir et de suivre le fil des événements, et de se former une idée précise de l'action qui court à travers cette trame.

Je me trouve donc contraint d'y insérer un certain nombre de personnages nouveaux, et de donner plus de développement à quelques-uns de ceux qui s'y trouvent déjà ; mais je ne perdrai pas de vue les ressources en personnel qu'offre Weimar. Vous recevrez le Prologue samedi (3).

Cotta m'écrit que le duc lui aurait accordé un privilège pour une nouvelle gazette (4), et que le

(1) Schiller avait passé à Weimar les journées du 10 au 15 septembre. Il avait visité les travaux du théâtre, lu son *Wallenstein* à Gœthe, et examiné avec lui les possibilités de mise à la scène.

(2) *Le Camp de Wallenstein.*

(3) 22 septembre.

(4) Il s'agit du duc de Wurtemberg, et du nouveau journal intitulé : *Allgemeine Zeitung (Gazette universelle).* Le pre-

transport à Stuttgart de son bureau d'abonnement aux journaux et aux revues représente pour lui une économie de près de trois mille cinq cents florins. Il ne me dit pas si Posselt conserve la direction de la nouvelle gazette, mais je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Il paraît mettre désormais tout son espoir dans cette industrie du journal.

Ci-joint une nouvelle feuille en épreuves (1). Si vous le voulez bien, je donnerai tout bonnement à votre poème en l'honneur de la duchesse le titre de *Stances*.

Merci encore, de tout cœur, pour toute l'obligeance cordiale dont vous m'avez prodigué les marques à Weimar. Sitôt que j'en aurai terminé avec le Prologue, je n'aurai plus d'autre pensée que d'achever au plus vite la pièce en vue de la mise à la scène, et je tirerai de vos conseils et de vos critiques autant de profit que j'en serai capable.

Mes amitiés bien vives à Meyer. Je vous prierai aussi de rechercher une grande clef et deux petites que j'ai dû oublier dans ma commode, ou ailleurs, je ne sais trop où, et de me les faire parvenir par la messagère.

Adieu. Ma femme vous fait ses compliments les plus affectueux. — Sch.

507. Gœthe a Schiller.

J'ai passé la journée de mercredi (2) à Rossla, et j'ai trouvé votre lettre hier, en rentrant. Je voudrais qu'au cours de votre travail vous eussiez constamment présente à l'esprit, et bien vivante,

mier numéro avait paru le 9 septembre. Posselt n'en avait pas la direction, mais conservait une part principale à la rédaction.

(1) De l'*Almanach*.

(2) 19 septembre. Il était parti pour Oberrossla la veille ; il rentra à Weimar le 20.

l'heureuse impression que nous en avons gardée. Il n'est pas possible qu'une œuvre telle que votre *Wallenstein*, qu'un pareil monument de puissance créatrice unique, n'imprime pas, par contagion, un sursaut d'activité à quiconque en est capable à un si faible degré que ce soit. Appliquez toutes les énergies ramassées de votre volonté à porter, avant toute autre chose, votre œuvre sur notre théâtre ; lorsque vous l'y verrez en chair et en os, elle vous apparaîtra certainement plus souple et plus malléable qu'elle ne se dégage aujourd'hui d'un manuscrit sur lequel vous n'avez que depuis trop longtemps les yeux obstinément fixés. Au point où vous en êtes, j'ai la conviction qu'une pareille mise à l'épreuve ne peut que vous rendre service.

J'approuve pleinement les remaniements que vous comptez faire subir au Prologue (1). Je l'attends avec impatience, après quoi nous examinerons ensemble la ligne tactique qu'il conviendra de suivre.

Je m'en tiens là pour aujourd'hui. Ci-joint vos clefs. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que la poésie paraisse sous le titre générique de *Stances*.

Adieu. Nous vous envoyons, à vous et à votre chère femme, nos meilleures amitiés. — *Weimar, le* 21 *septembre* 1798. — G.

508. Gœthe a Schiller.

J'ai oublié de vous dire dans ma lettre qu'il nous faut du papier suisse de bonne qualité pour le tirage de la gravure de titre destinée à l'*Almanach*. On n'en trouve pas ici. Hertel en a sûrement. Faites-nous en expédier. — *Weimar, le* 21 *septembre* 1798. — G.

(1) Voir la lettre précédente.

509. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 21 *septembre* 1798.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous avant-hier ; j'espère que ce n'est pas un indice fâcheux. Après une semaine passée auprès de vous, je me sens tout déshabitué de rester si longtemps sans rien savoir de vous.

Une nuit d'insomnie, qui est venue gâter toute ma journée, m'a empêché d'en finir aujourd'hui avec le Prologue ; au surplus, le copiste m'a fait faux bond. Je crois bien que, sous la forme que je lui ai donnée, cette peinture vivante d'un moment de l'histoire et de la vie de soldat à une époque précise peut fort bien se suffire à elle-même. Seulement, je ne sais pas au juste si tout ce que j'y ai introduit pour être complet sera possible au théâtre. C'est ainsi, entre autres choses, que j'y ai mis un capucin qui vient adresser un sermon aux Croates, car je me suis aperçu que j'avais omis ce trait caractéristique du temps et du lieu. Mais, s'il faut le supprimer à la scène, je n'y vois pas d'inconvénients.

J'ai une lettre de Humboldt ; il se rappelle à votre souvenir. Il a bien reçu votre lettre et l'élégie (1), et il vous répondra incessamment. Il est très satisfait de ce que nous avons résolu pour son livre (2) ; mais il n'a qu'une médiocre confiance dans les destinées du volume, et, comme il est de plus timoré de sa nature, il n'en envisage pas la publication sans quelque inquiétude. Aussi a-t-il conseillé à Vieweg de ne pas tirer à plus de 500 exemplaires ; il faut espérer que son conseil ne sera pas suivi, car j'ai la certitude qu'on achètera le volume plus encore

(1) *Euphrosynè;* voir là-dessus les lettres 469 et 478.
(2) Voir ci-dessus la lettre 488.

qu'on ne le lira. Le poème (1) suffira, à lui tout seul, à le faire acheter.

Il me dit aussi quelques mots de Retif (2), qu'il connaît personnellement, mais pas un mot de ses écrits. Il le rapproche, pour les manières et le caractère, de notre Richter, toutes particularités nationales mises à part (3). Pour ma part, ils m'apparaissent au contraire comme fort dissemblables.

Pour en revenir à mon Prologue, j'aimerais bien qu'on donnât en même temps quelque autre drame qui fît l'affaire, mais non pas un opéra ; car je suis bien obligé d'y mettre beaucoup de musique : il commence et finit par un chant ; on aura une petite chanson vers le milieu, et tout cela fait bien assez de mélodie et d'harmonie ; le mieux serait de trouver une bonne pièce morale bien tranquille qui eût l'avantage, par contraste, de le mettre tout à fait en valeur, puisqu'il ne vaut vraiment que par sa grande intensité de vie.

Adieu. J'attends de vos nouvelles avec une extrême impatience. Mille amitiés à Meyer : aurait-il la gentillesse de ne pas oublier la coupe? — Sch.

510. Schiller a Gœthe.

[*Iéna, du* 23 *au* 29 *septembre* 1798 (4)].

Les deux frères de mon beau-frère (5), qui reviennent de Silésie, sont ici, et passeront ici la

(1) *Hermann et Dorothée.*

(2) Restif de la Bretonne. Voir ci-dessus la lettre 396.

(3) Jean-Paul, qui eut connaissance de cette assimilation par Charlotte de Kalb, protesta énergiquement.

(4) La lettre se place durant le séjour que Gœthe fit à Iéna du 22 septembre au 1er octobre. Dans leurs entretiens, il fut question surtout de Wallenstein. Le 6 septembre Gœthe écrivit à Meyer et à Kirms qu'il avait le ferme espoir d'arracher enfin à Schiller le Prologue, c'est-à-dire *le Camp de Wallenstein*, en dépit de ses hésitations et de ses scrupules.

(5) Voir ci-dessus la lettre 481.

soirée. Je vous en fais part, pour le cas où vous n'auriez pas un goût particulier pour ce genre de société. Si vous aimez mieux ne pas passer la soirée avec nous en leur compagnie, vous verrai-je peut-être auparavant? — Sch.

511. Gœthe a Schiller.

J'aimerais que le messager qui vous remettra ce mot me rapportât votre *Histoire de la guerre de Trente ans* (1) ; j'en aurais besoin, d'abord pour la chanson du début (2), puis pour divers autres usages. Je n'irai pas chez vous ce soir, car je compte rester enfoncé jusqu'à la nuit tombante dans *le Camp de Wallenstein*, et aller ensuite contempler sur la scène du théâtre d'Iéna nos Prussiens et nos Saxons moderno-antiques. Je ne puis résister à la tentation.

Si vous le voulez bien, je dînerai avec vous demain à midi, pour causer encore de divers sujets. Adieu. — *Iéna, le* 29 *septembre* 1798.

512. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 29 *septembre* 1798.

Je suis désolé que nous ne devions pas vous voir aujourd'hui. Par le temps maussade qu'il fait, il n'est encore de réconfort que dans la causerie. Je vais faire mon possible pour achever ma part du

(1) Elle avait paru en volume à Leipzig en 1793.

(2) Gœthe songeait alors à écrire, pour ouvrir *le Camp de Wallenstein*, une chanson sur *le Sac de Magdebourg*. Il semble, à en croire les lettres 516 et 517, qu'il en ait abandonné l'idée, et il n'est pas certain que la poésie qui porte ce titre, et qui s'est retrouvée dans ses papiers posthumes, soit de lui. On verra plus loin que la pièce s'ouvrit sur une *Chanson des soldats* qui est l'œuvre collective de Gœthe et de Schiller.

Prologue (1) que j'ai commencée, en sorte que je puisse vous la soumettre demain à midi. Vous aurez *la Guerre de Trente ans* d'ici une demi-heure.

Adieu. Je vous souhaite de vous amuser du mieux que vous le pourrez au drame sur la guerre de Sept ans. — Sch.

513. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *octobre* 1798.

Une visite de nos poétesses weimariennes, Amélie d'Imhof et ma belle-sœur, est venue m'empêcher de donner à la messagère le poème (2), pour lequel il ne me faut plus guère qu'une couple d'heures. Vous le recevrez par le premier courrier. Je suis très content de la façon dont il se présente, et je crois qu'il nous donnera satisfaction. Faites-moi savoir par retour de la messagère si vous ne voyez pas d'objection à ce que je fourre encore ce Prologue dans l'*Almanach*. En l'y donnant, je fais d'une pierre plusieurs coups : l'*Almanach* s'enrichit d'une poésie qui n'est pas négligeable, ma part de collaboration s'en accroît, et enfin le Prologue y gagne une publicité plus large ; car il est bien entendu que votre intention de le donner au journal de Posselt (3) ne doit nullement s'en trouver contrariée.

(1) Dans toutes les lettres qui précédent, le *Prologue*, c'est la première partie de la Trilogie de *Wallenstein*. A présent que Schiller est résolu à scinder le drame, et à mettre à la scène, isolément, cette première partie sous le titre de *Camp de Wallenstein*, le terme de Prologue s'appliquera au poème destiné à être récité pour l'inauguration du théâtre renouvelé, en octobre 1798. Il fut publié dans la *Gazette universelle* du 24 octobre, puis réimprimé dans l'*Almanach des Muses* pour 1799.

(2) Le Prologue dont il est question dans la lettre précédente.

(3) A la *Gazette universelle* de Cotta.

.e morceau ne sera pas publié avant l'heure conve-
able, car je ne distribuerai pas un seul exemplaire
le l'*Almanach* avant la fin de la semaine prochaine,
t encore expédierai-je alors uniquement les exem-
laires qui sont destinés à Leipzig, et qui ne seront
onc déballés que trois jours plus tard. Si vous
eviez trouver quoi que ce soit à y corriger, expé-
iez-moi un exprès, pour que je puisse encore utiliser
os avis dans la correction des épreuves. Peut-être
ous enverrai-je moi-même le poème demain par
xprès.

Prière instante de m'expédier couvertures et
tres gravés pour l'*Almanach*.

A demain une lettre plus longue. Adieu. — Sch.

14. Gœthe a Schiller.

Vous ferez très bien d'insérer le Prologue dans
Almanach, ce qui ne l'empêchera nullement de
isser dans le journal de Posselt, puis partout où
voudra : il faut que petit à petit nous prenions,
ous aussi, le pli de nous faire voir partout, et vous
errez que l'ubiquité ne nous fera pas défaut.

Ayez la gentillesse de m'expédier le Prologue
tôt qu'il sera achevé ; il s'annonçait parfaitement
en, et l'exécution ne sera pas en reste.

Je compte avoir des tirages de la couverture et
i titre gravé avant le départ de cette lettre.

C'est tout pour aujourd'hui, car la bousculade,
tour de moi, est par trop grande. — *Weimar*,
3 *octobre* 1798. — G.

P.-S. — Ci-joint tout ce que j'ai pu avoir en fait
tirages. Je n'ai même pas eu le temps d'en faire
compte. Veuillez le faire établir, et m'écrire com-
en d'exemplaires il vous faut encore, pour qu'on
lonne ordre ; car ici on a tant à faire qu'on ne sait
is où donner de la tête. Adieu.

515. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 octobre 1798.

Ci-joint le Prologue ; je souhaite qu'il soit à votre gré. Si vous y souhaitez quelques changements, faites-les-moi connaître par retour du messager. A mon sens, il serait préférable d'omettre, à la représentation effective, ce que j'ai mis entre crochets. Il y a bien des choses qui ne peuvent se dire et qui se laissent fort bien lire, et les conditions particulières qui accompagnent la récitation d'un Prologue, la solennité qui en est inséparable entraînent obligatoirement une certaine réserve qu'on calcule mal dans son cabinet de travail. Comme d'ailleurs le Prologue est passablement long, je pense que nous arrêterons avant le dernier couplet.

Ayez la bonté de m'envoyer sans désemparer tout ce qu'on aura de prêt en fait de couvertures et de titres à gravures. Parmi ces derniers, je n'en trouve pas un seul en couleur brune ; si ce n'est pas compliquer les choses, faites-en donc tirer environ cinq cents exemplaires en brun.

J'ai grande impatience d'apprendre comment vos acteurs se tirent de la pièce.

Adieu. Mille amitiés de ma femme. — Sch.

516. Gœthe a Schiller.

Le Prologue est aussi heureusement exécuté qu'il était heureusement conçu ; il me fait un très grand plaisir et je vous en remercie mille fois. Je me suis borné jusqu'à présent à le lire un certain nombre de fois pour bien me pénétrer (1) de l'ensemble, et je ne suis pas encore en mesure d'indiquer au juste

(1) En français (« penetrieren ») dans le texte.

e qu'il pourrait être préférable d'écarter, ni s'il 'y aurait pas lieu, en vue de l'effet à produire sur ı scène, de donner çà et là un petit coup de pineau de plus, pour rehausser.

Vous recevrez mon exemplaire demain soir par ı messagère ; si vous pouvez retarder l'impresion (1) jusque-là, ce sera tant mieux, pour que nous yons un texte identique. Il partira aussitôt, dès ındi (2), pour Stuttgart.

Mon unique regret est qu'il ne me soit pas possible e le réciter moi-même ; pourtant, si Vohs s'y ıontre aussi bon que tous les autres dans la pièce. ous pourrons nous tenir pour satisfaits. Leissring. Veyrauch et Haide (3) disent les vers rimés comme 'ils n'avaient fait que cela de leur vie, et Haide, n particulier, a déclamé, vers la fin, quelques coulets comme je ne l'avais encore pas vu faire sur n théâtre allemand.

Après ces bonnes nouvelles, il faut que je vous onfesse, à mon grand regret, qu'il m'a été imposble de contribuer, fût-ce d'un seul vers, à notre âche commune, et c'est pourquoi je vous envoie n volume du Père Abraham (4), qui ne manquera as de vous mettre instantanément dans l'état 'esprit qu'il faut pour le sermon de votre capucin. ous trouverez par exemple à la page 77 du volume n « croassement de corbeau » (5) qui pourrait,

(1) Dans l'*Almanach.*
(2) 8 octobre, pour la *Gazette universelle.*
(3) Ils tenaient respectivement les rôles du premier ıasseur, du maréchal des logis et du premier cuirassier.
(4) Abraham a Sancta Clara, prédicateur populaire et ırlesque de la seconde moitié du dix-septième siècle. Le rmon qui remplit la huitième scène du *Camp de Wallenein* est en effet un pastiche d'une de ses harangues, intilée : *Debout, debout, chrétiens!* Le volume que Gœthe ıvoyait était un recueil imprimé à Lucerne en 1687.
(5) Le couplet auquel il est fait allusion reprend, en verculets assez comiques, le rapprochement, traditionnel puis des siècles dans la littérature populaire de l'Alle-

comme formule finale, dans la bouche de Genast, être de l'effet le plus divertissant. D'ailleurs c'est de toutes façons une mine inépuisable, où il n'est pas possible de ne pas puiser l'inspiration.

Je n'arrive pas davantage à me tirer du chant du début (1) ; mais j'ai, pour l'y substituer, quelque chose qui ferait l'affaire. Toutes ces additions peuvent être faites pour les représentations qui suivront les premières, et, d'ailleurs, la pièce, telle qu'elle est conçue. comporte fort bien un apport perpétuel de nouveautés et d'éléments changeants, en sorte que le spectateur ne sache jamais au juste ce qu'il doit attendre des représentations successives. Adieu, portez-vous bien entre temps ; vous ne tarderez plus guère à connaître le jour où je désirerai vous voir arriver ; pour le moment, tout est encore très sens dessus dessous. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 5 *octobre* 1798. — G.

517. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 5 *octobre* 1798.

Je suis très soulagé d'apprendre que vous êtes content du Prologue, et que ces trois messieurs (2) sont si parfaitement à leur affaire dans la pièce. Il ne m'est pas possible de retarder jusqu'à demain soir l'impression du Prologue, mais je ne pense pas qu'une légère différence entre le texte récité et le texte imprimé soit de grande conséquence, pourvu

magne, entre le croassement du corbeau, noté habituellement sous la forme *kra*, et le mot latin *cras*, qui signifie demain. Aux objurgations et aux remontrances, le pécheur endurci répond, avec la folle stupidité du corbeau : Demain ! — Schiller ne tira aucun parti de cette suggestion.

(1) Voir ci-dessus la lettre 511. Il s'agit de la chanson sur *le Sac de Magdebourg*. Gœthe y substitua la *Chanson des soldats*, à laquelle Schiller ajouta quelques strophes.

(2) Les trois acteurs cités dans la lettre précédente.

que l'exemplaire que vous enverrez au journal de Posselt soit identique à la version que donnera l'*Almanach.*

Je vais donc m'atteler au sermon du capucin, et je fonde les meilleures espérances sur le digne Abraham. Je n'ai pu encore le lire, parce que Schelling a passé avec moi tout l'après-midi (1). Il faut aussi que je vous avertisse qu'il y a encore un certain nombre de modifications à apporter à l'œuvre, que je compte vous expédier, avec le sermon du capucin, pour lundi après-midi (2) : comme elles ne portent pas sur toute l'étendue de la pièce, une demi-journée suffira fort bien pour les apprendre.

Par exemple, je ne doute pas que vous ne m'approuviez de substituer au canonnier un personnage dramatique plus typique (3). J'ai introduit à sa place un homme à la jambe de bois, qui me paraît faire un heureux pendant au conscrit. Cet invalide arrive, tenant un journal à la main, si bien qu'on apprend aussitôt par la gazette la prise de Ratisbonne et les autres événements les plus notables. C'est une occasion de placer quelques compliments bien tournés à l'adresse du duc Bernard (4), etc. Je pense qu'on ne sera pas embarrassé de trouver l'homme qu'il faut pour faire l'invalide.

Si je me sens en disposition convenable et si j'en trouve le temps, je tâcherai de composer la petite chanson sur Magdebourg, et, pour qu'il n'en résulte aucun retard, je l'adapterai à une mélodie connue. Au reste, si le temps devait me faire défaut, je suis

(1) Schelling arrivait en droite ligne de Dresde, où il avait vu Schlegel et Gries.

(2) 8 octobre.

(3) Schiller y renonça, et l'invalide ne parut pas dans la pièce.

(4) Bernard de Saxe-Weimar, le condottiere au service de la France.

tout consolé à la pensée que vous avez quelque chose à y substituer.

Si vous pouviez m'envoyer par la messagère mon exemplaire personnel de la pièce, ce qui me reste à faire s'en trouverait facilité. Il suffirait que j'eusse les huit ou dix premiers feuillets, car je n'ai rien à modifier ni à la fin ni au milieu.

Schelling est rentré plein d'ardeur et d'entrain ; il m'a rendu visite dans l'heure même qui a suivi son arrivée, et affecte une sympathie très empressée. Il dit avoir fait, ces temps derniers, beaucoup de lectures relatives à la théorie des couleurs, pour être en mesure de ne pas rester en arrière lorsqu'il en causera avec vous, et annonce qu'il a un grand nombre de questions à vous poser. Il ira vous voir après la première représentation de la pièce, car je lui ai dit qu'en ce moment il vous trouverait par trop occupé. Ce qui serait parfait, ce serait que vous pussiez lui faire voir vos expériences encore avant de venir ici.

J'ai fait ces jours-ci la connaissance d'un original comme on en voit peu, d'un enthousiaste de morale et de politique que Wieland et Herder envoient, sans crier gare, se mettre à la disposition de la grande nation (1). C'est un étudiant de notre Université, qui est originaire de Kempten, un homme tout plein de bonne volonté, très heureusement doué à divers égards, et débordant d'une énergie physique intense. Il a été pour moi une sorte de révélation.

Adieu. Je crois bien que tous ces jours-ci il ne manquera pas de messagers occupés à faire la navette entre notre ville et Iéna.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés.— Sch.

(1) Un jeune étudiant du nom de Lacher, qui partit pour s'engager, par pur enthousiasme, dans l'armée française.

Si, lorsque vous recevrez cette lettre, vous avez définitivement arrêté les modifications que vous êtes d'avis d'apporter au Prologue, et si vous avez un exprès sous la main, ayez la bonté de l'employer immédiatement à m'apporter l'exemplaire.

P.-S. — Je joins à cette lettre, au dernier moment, une épreuve du Prologue tel qu'il paraîtra dans l'*Almanach :* comme j'ai écrit de mémoire la copie que je vous ai adressée, il s'y trouve quelques détails improvisés, et vous constaterez un certain nombre de variantes que j'ai marquées d'un *N. B.* S'il vous est possible de me faire parvenir vos corrections demain avant deux heures de l'après-midi, je pourrai encore en faire état pour le tirage. Au cas contraire, veuillez expédier à Posselt l'épreuve ci-jointe, et non pas la copie manuscrite, pour que les deux textes concordent.

518. Gœthe a Schiller.

Ci-joint le Prologue. J'ai été très content de reporter vos corrections, qui sont excellentes ; en revanche, j'aimerais vous voir substituer au passage que j'ai barré le texte que je vous envoie en manuscrit. J'ai été guidé par la triple intention ·

1° D'insister un peu plus sur nos acteurs ;

2° D'insister un peu moins sur Iffland ;

3° De placer un mot qu'on pût appliquer à Schröder (1).

Si vous avez la bonté de faire en sorte que je reçoive lundi (2) en temps utile quelques exemplaires imprimés du Prologue, j'en expédierai immédiatement un à Schröder avec un mot gentil, et un autre à Stuttgart.

(1) Ces corrections de Gœthe se placent aux vers 11, 15 et 20 du Prologue.

(2) 8 octobre.

Vous pourriez à tout le moins me retourner immédiatement, par ce même exprès, l'épreuve, si elle ne vous est pas nécessaire, en me faisant simplement connaître si vous acceptez mon texte; en ce cas, je ferai copier sur-le-champ les deux exemplaires qui doivent partir.

Ci-joint une partie de la pièce. Continuez d'y travailler, bien que je n'ose vous donner l'assurance qu'on puisse tenir compte tout de suite des modifications que vous y apporterez. A l'heure qu'il est, toute la mécanique est si minutieusement agencée, à un vers près, à une syllabe près, et l'on s'est donné tant de mal pour faire entrer dans les têtes des acteurs les mots saillants qui doivent servir de repère, que je tremble à l'idée de changer quoi que ce soit, de crainte de provoquer aussitôt des achoppements. Adieu, la tête commence à me tourner au point que, n'était l'espoir de voir bientôt arriver le soir attendu et la fin de toutes ces tribulations, je n'aurais plus la force d'y tenir. — *Weimar, le 6 octobre* 1798. — G.

519. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *octobre* 1798.

J'enregistre très volontiers les modifications que vous avez apportées au Prologue : il n'y a rien à objecter aux trois raisons que vous alléguez.

Je vais faire tirer à part environ six exemplaires du Prologue, pour ménager la peine de votre copiste. Si vous voulez bien m'envoyer lundi matin les lettres que vous destinez à Schröder et à Cotta, je puis les confier directement d'ici aux services compétents, avec le Prologue imprimé. A toute éventualité, je vous en retourne ci-joint le texte.

Je vous avoue que je serais désolé que les changements peu considérables que je veux apporter

à la pièce ne pussent être utilisés dès la première représentation. L'épisode du journal (1) fournirait une excellente occasion de donner une idée plus complète du milieu et des événements de guerre. Tout au moins, acceptez que dans la scène IV le canonnier se présente un journal à la main, et, au lieu de ce vers :

Mais voici qu'un courrier vient d'arriver,

mettez dans sa bouche ce vers-ci :

Mais voici que la *Gazette de Prague* vient d'arriver ;

de cette manière, il aura du moins été fait mention du journal, pour le cas où nous voudrions en tirer parti pour une représentation ultérieure (2).

Vous m'avez aussi, dernièrement, donné des scrupules en ce qui concerne la perruque. Voulez-vous que nous modifiions ainsi ce passage de la deuxième scène :

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Et les rumeurs qui rôdent, et tout cet espionnage,
Et tous ces mystères, et ces innombrables courriers...

LE TROMPETTE

Oui, oui, c'est clair, cela veut dire quelque chose.

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Et ce raide collet espagnol,
Que, depuis hier, etc.

Le messager me presse, et il faut que je m'en tienne là pour aujourd'hui. Peut-être me ferez-vous savoir encore par la messagère la date exacte à laquelle on a fixé la première ; car il me serait très

(1) Voir ci-dessus la lettre 517

(2) Schiller abandonna l'idée d'introduire ces corrections dans son texte, aussi bien que celles qui suivent.

agréable de disposer de quelques journées de répit pour le sermon de mon capucin.

Adieu. — Sch.

520. Gœthe a Schiller.

Je ne veux, par le courrier de ce soir, que vous dire en quelques mots où nous en sommes, dans les grandes lignes.

Je fais faire deux copies du Prologue, identiques à celle que vous imprimez. J'y insère le couplet que j'ai modifié, et que vous avez admis.

J'en ai préparé, pour la représentation, une version quelque peu différente : j'ai éliminé les mimes et les ères (1), et, en revanche, j'y ai introduit en quelques endroits le nom de Wallenstein, pour qu'on se fasse tout de même jusqu'à un certain point une idée de ce que nous nous proposons. Quelle distance, de ce qu'on élabore amoureusement jusque dans le détail le plus minutieux, à part soi et entre amis, à ce qu'on est obligé de servir, banalement et publiquement, à une masse d'auditeurs qui ne vous sont de rien ! Il vous arrivera encore de faire là-dessus à l'occasion de votre pièce les expériences les plus extravagantes, et d'entendre tenir les propos les plus déconcertants.

Il faut d'ailleurs reconnaître que jusqu'à présent tout marche à souhait. La salle est charmante, et les gens, en majeure partie, s'en montrent satisfaits et ravis, si bien que les rares grincheux n'ont pas la tâche facile.

La pièce marche parfaitement. Nous avons eu aujourd'hui répétition sur la scène. Mais gardons-nous bien de toucher à quoi que ce soit. Chacun est si pénétré de la difficulté qu'il y a pour lui à être

(1) Aux vers 32, 41 et 50 du Prologue. La version amendée par Gœthe et récitée sur le théâtre n'a pas été conservée.

à la hauteur d'une tâche si nouvelle et si différente de ses tâches habituelles, qu'il s'accroche à son rôle aussi éperdument que le naufragé à sa planche, si bien qu'on le mettrait au désespoir si l'on ébranlait son point d'appui.

Tous mes efforts tendent à ce que chaque détail reçoive toute sa valeur et se raccorde exactement avec l'ensemble.

Ci-joint la chanson des soldats, qui ouvrira la pièce. Pour la musique, tout sera réglé demain matin, et je compte bien que bientôt nous serons au bout de nos peines (1).

Je ne veux pas vous bousculer, ni vous faire venir ici plus tôt qu'il n'est nécessaire, et, à l'heure qu'il est, je ne vois même pas qu'il soit encore probable que nous puissions jouer mercredi (2). Mais, sitôt que le Prologue et la pièce seront assez bien sus pour que vous puissiez prendre plaisir à les entendre, je vous expédierai un exprès. Tenez-vous donc prêt à vous mettre en route sur-le-champ.

Envoyez-moi le sermon du capucin dès qu'il sera terminé. Quant au reste, tout est en règle, et les copies dont je vous parlais au début de cette lettre partiront demain soir à l'adresse de Schröder et de Posselt.

D'autre part, j'ai esquissé à grands traits, sans attendre la première, un compte-rendu de la représentation et de l'impression produite par la pièce, et il suffira de quelques bonnes heures de travail pour le mettre au point. Puisque j'ai pris mon parti de m'aventurer sans vergogne sur l'océan de l'effronterie, nous verrons bien s'il se trouvera quelqu'un qui soit de taille à nous rendre des points.

Tenez-vous donc tranquille jusqu'à l'arrivée de

(1) Gœthe joue ici sur un vieux proverbe allemand qui revient à notre : « A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. »

(2) 10 octobre.

mon messager. Si la journée de demain me donnait clairement à penser qu'il nous faut renoncer à mercredi, vous en seriez avisé mardi par un exprès.

Je puis d'ailleurs vous donner l'assurance que, pour l'essentiel, vous avez parfaitement réalisé vos fins : les quelques personnes qui ont entendu la pièce ont la ferme conviction, tout comme les acteurs eux-mêmes, qu'ils savent à présent à quoi s'en tenir, ou peu s'en faut, sur la physionomie réelle de cette époque.

Adieu, et travaillez de toutes vos forces.

Pour ce qui est des gravures, Meyer fera de son mieux ; la fatalité veut que cette sorte de choses soit perpétuellement condamnée à être exécutée dans la précipitation. Faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 6 *octobre* 1798. — G.

521. Gœthe a Schiller.

Ci-joint un nouvel envoi de gravures tirées ; les couvertures qu'il reste à vous fournir seront soigneusement coloriées ; c'est un peu plus cher, mais, en revanche, l'effet en est des plus heureux.

Tout porte à croire que le théâtre n'ouvrira ses portes que vendredi (1). Tâchez donc d'arriver jeudi matin d'assez bonne heure, pour que nous puissions encore causer de toutes les questions qui pourront se poser, et, le soir venu, assister à la répétition générale.

Les personnages principaux s'en tirent admirablement, et savent dès à présent leurs rôles sur le bout du doigt ; les autres clochent encore quelque peu, mais vous verrez que tout cela se résoudra en un effet général d'harmonie parfaite. J'ajoute que de tous les coins et de toutes les extrémités de

(1) 12 octobre. C'est en effet ce vendredi 12 qu'eut lieu la première représentation.

la salle on perçoit avec une netteté entière le moindre mot, même dit à voix aussi basse que l'on veut, pourvu que l'articulation soit bonne.

Pour ma part, je ne laisse passer aucune occasion de réciter à tout venant ma leçon, dans les termes mêmes où le nouveau journal (1) l'imprimera d'ici quelques jours, et vous verrez qu'on ne tardera guère à me renvoyer mes propres paroles.

Adieu. Je suis d'excellente humeur, parce qu'à présent tout va vraiment très bien.

Envoyez-moi donc quelques tirages du Prologue par les messagères ; quant au sermon du capucin, le plus tôt sera le mieux. — *Weimar, le* 7 *octobre* 1798. — G.

522. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 8 *octobre* 1798.

Ci-joint le sermon de mon capucin, tel du moins que je suis parvenu à l'écrire au milieu de la bousculade de ces derniers jours, où les visites n'ont cessé de pleuvoir. Comme il n'est destiné, tel quel, qu'au petit nombre des représentations de Weimar, et que je compte prendre tout mon temps pour lui donner une autre figure, un peu plus présentable, je n'ai eu aucun scrupule à traduire tout bonnement, en plus d'un endroit, mon respectable modèle, et à le pasticher en d'autres passages. Je crois avoir à peu près attrapé la note juste.

Seulement, voici qui me tient tout particulièrement à cœur. Quand vous aurez lu le sermon, vous verrez bien vous-même qu'il faut de toute nécessité qu'il se place quelques scènes plus bas, à un moment où les deux chasseurs et d'autres

(1) Il s'agit du compte-rendu de la pièce, destiné au journal de Cotta.

personnages encore ont commencé à donner au public un premier aperçu de ce que sont les soldats de cette époque, peints par eux-mêmes. S'il se présentait plus tôt, ce serait affaiblir l'effet des scènes qui suivraient immédiatement, et ce serait pécher contre la gradation. D'autre part, il serait bon aussi que le sermon fût suivi aussitôt d'une scène où il y eût de l'action. Mon idée serait donc de le placer, soit tout de suite avant l'entrée en scène du conscrit, soit, ce qui me plairait mieux encore, immédiatement avant l'arrestation du paysan et le remue-ménage dans la tente (1). Ainsi que vous le verrez, cela peut se faire sans troubler en aucune manière, quant au reste, l'économie générale de l'œuvre, et cela ne fait qu'une rubrique à modifier. Quelques minutes suffiront pour apprendre les trois ou quatre phrases qui sont mises dans la bouche des soldats.

Vous comprendrez aussi pourquoi j'ai estimé nécessaire d'introduire le ménétrier (2) et les danseurs, afin que la scène fût plus pittoresque et plus animée à l'instant où survient le capucin.

Merci pour la chanson du début (3) ; elle me paraît faire parfaitement l'affaire. Peut-être trouverai-je le moyen de la grossir de quelques strophes, car elle pourrait risquer de paraître un peu trop courte.

Je me tiendrai donc, à partir de demain, tout prêt me mettre en route à tout moment. Adieu. — Sch.

523. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *octobre* 1798.

Merci pour les couvertures et les gravures, dont nous avions le plus grand besoin, et surtout pour les

(1) C'est cette dernière solution qui fut adoptée dans la disposition définitive de la pièce.

(2) L'idée fut abandonnée. Il n'est resté que des ouvriers mineurs, qui viennent exécuter un tour de valse.

(3) Voir ci-dessus les lettres 516 et 520.

bonnes nouvelles que vous me donnez de la marche de nos préparatifs dramatiques. Le retard apporté à la pièce ne peut que me faire plaisir. J'espère pouvoir être là de bonne heure. Cette agitation intense dans laquelle il a fallu tout achever a mis en branle, dans ma cervelle, toute une série d'idées dont *Wallenstein* pourra encore profiter. Je compte tirer, pour l'ensemble, un bien plus grand parti du Prélude, et j'ai idée, maintenant déjà, de bon nombre de coups de pinceau capitaux, qui feront le plus grand bien au drame. Ma besogne va être plus lourde que je ne pensais, mais par contre elle ira plus vite.

Si j'avais pu penser que le sermon de mon capucin dût encore vous parvenir en temps utile en vous arrivant demain matin, j'aurais pu lui donner meilleure façon. A dire vrai, c'est de grand cœur et pour mon propre plaisir que je mettrai encore du mien à cette silhouette grotesque, car ce P. Abraham est vraiment un type splendide et pour lequel on ne peut faire autrement que d'éprouver une véritable considération, et la tâche est excitante, mais pas du tout facile, de l'égaler et à plus forte raison de le surpasser aussi bien en fait de cocasserie qu'en fait de sens commun. Mais je ferai du moins de mon mieux.

J'ai enrichi la chanson des soldats de quelques strophes que je vous envoie ci-joint. Il me semble qu'il serait bon que les spectateurs, aussi bien que les figurants, eussent, au lever du rideau, un peu de temps à eux, ceux-là pour dominer du regard le grouillement de la scène, ceux-ci pour prendre leurs dispositions à loisir. J'imagine que vous arrangerez les choses en sorte que les strophes soient réparties entre plusieurs solistes, et qu'après chacune, les derniers vers soient repris et répétés en chœur.

Vous avez été bien bon et bien indulgent dans la manère dont vous avez corrigé mon texte. Pour

certaines de vos corrections, je n'aperçois pas du coup vos raisons, mais nous aurons le loisir d'en causer. Des menus détails de ce genre mènent souvent aux remarques les plus riches en leçons fécondes.

Adieu. Je suis surtout heureux que toute la précipitation de ces corvées matérielles ne vous rebute pas et vous laisse votre bonne humeur.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — Sch.

Si vous aviez à me faire savoir quelque chose demain par la messagère, veuillez donc insister énergiquement pour qu'elle me remette votre lettre aussi promptement que possible ; autrement, je ne la recevrais que jeudi (1).

524. Gœthe a Schiller.

Tout bien considéré, et au très grand contentement de notre fatigue tant spirituelle que corporelle (2), nous comptons, ce soir, ne pas bouger de la maison, et nous vous souhaitons une bonne nuit de bon repos.

Si vous pouviez m'envoyer demain matin votre copiste, il me serait d'un grand secours. — *Iéna, le* 18 *octobre* 1798. — G.

525. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *octobre* 1798.

Vous avez bien raison : après avoir heureusement franchi une journée comme celle d'aujour-

(1) Gœthe écrivit en effet à Schiller, le lendemain 10 octobre, une lettre qui lui parvint le jour même, et qui s'est perdue, aussi bien que la réponse de Schiller, du même jour. Le 11, Schiller se rendit à Weimar ; il assista, les 12 et 13 octobre, aux deux premières représentations. Le 14, il rentra à Iéna, accompagné de Gœthe, qui y séjourna jusqu'au 22. Ils s'y entretinrent surtout des *Piccolomini*.

(2) Le duc et sa suite avaient passé la journée à Iéna.

d'hui, ce qu'il y a de mieux, c'est le repos. Je suis content que nos visiteurs s'en soient allés si heureux et si satisfaits de leur visite, et, pour ce qui est de moi-même, la journée m'a été tout à fait agréable.

J'espère vous voir demain d'autant plus longuement. Je ferai appeler le copiste à la première heure.

Bonne nuit. — Sch.

526. Gœthe a Schiller.

La confection du chef-d'œuvre (1) m'a accaparé plus longtemps que je ne m'y attendais, et il est trop tard à présent pour le recopier ; nous nous contenterons donc d'expédier, par le courrier de ce soir, mon brouillon, qui est très présentable. Pour la commodité du prote, j'ai marqué d'un trait à l'encre rouge les vers, qui devront être composés en un autre caractère.

Lisez donc l'article avec attention, pour le cas où il y aurait à y faire quelque intercalation ou quelque addition. Je vous arriverai aujourd'hui de bonne heure, et nous ferons partir le paquet de votre villa. Adieu. — *Iéna, le* 19 *octobre* 1798. — G.

527. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 *octobre* 1798.

Il est regrettable que vous n'ayez pu prolonger votre séjour et passer à Iéna ces dernières belles journées. Tout va bien pour nous, sauf que j'avance moins vite dans ma besogne que je ne l'espérais. La transposition de mon texte primitif en une

(1) Du compte-rendu destiné à la *Gazette universelle* de Cotta : il parut dans le numéro du 7 novembre.

langue qui convienne à la scène, qui soit nette et qui se prête aisément à la déclamation, requiert un effort très astreignant, et le plus fâcheux, c'est qu'à peiner ainsi pour avoir constamment sous les yeux, en chair et en os, comme il le faut bien, les conditions réelles, la personne des acteurs et tout l'ensemble des autres circonstances, le sens poétique finit par s'émousser totalement. Dieu veuille me tendre une main secourable pour me permettre de m'acquitter de cette besogne (1) ! En revanche, ce souci d'une réalisation théâtrale lumineuse qui dirige présentement mon travail ne pouvait manquer de me suggérer un certain nombre d'additions et de corrections nouvelles qui ne sont pas de médiocre importance, et dont l'œuvre tirera bénéfice.

Depuis votre départ, je n'ai pas eu autre chose en tête que mon travail, ni rien vu d'autre que les miens ; je ne puis donc rien vous mander aujourd'hui qui ait de la nouveauté, ou qui soit à un titre quelconque de nature à vous intéresser. Si vous venez à apprendre quoi que ce soit, ayez la gentillesse de m'en faire part.

Adieu. Amitiés de ma femme. Tous mes compliments les meilleurs à Meyer. — Sch.

Je vous serais obligé de faire remettre à Herder l'*Almanach* que je vous envoie ci-joint.

528. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *octobre* 1798.

Une visite, qui s'est prolongée jusque fort avant dans la soirée, ne me laisse pas le loisir de vous écrire grand'chose aujourd'hui. Je vous prie de me faire établir le compte de vos débours pour l'*Almanach*, et de me l'envoyer sitôt que possible, pour que

(1) « Besogne », en français dans le texte.

je puisse régler cette affaire avec Cotta. Faites-moi savoir aussi si vous désirez que les vingt-quatre louis d'or que nous vous devons pour l'*Almanach* vous soient payés directement d'ici, ou soient portés à votre compte chez Cotta. Si vous deviez n'être pas arrivé ici lundi (1), je vous serais obligé de me rendre réponse d'ici-là sur ce point.

Nous vous envoyons toutes nos cordiales amitiés. Il me faut, en terminant, user de la formule de M. Cotta : « En toute hâte. » — Sch.

529. Gœthe a Schiller.

Enfin nous en avons fini avec notre première redoute, à notre grande et multiple satisfaction, et nous disposons enfin d'un local pour cette sorte de fêtes (2). Il va me falloir consacrer encore quelques journées à régler diverses affaires, puis aller passer à Rossla la journée de mardi, en sorte que c'est le dimanche 4 novembre que j'espère vous arriver, pour passer avec vous le reste du mois. J'ai une prodigieuse envie d'avoir enfin à moi quelques semaines de suite d'activité personnelle et intime, ce dont je suis malheureusement sevré depuis si longtemps. Entre temps, notre troupe pourra apprendre et jouer un certain nombre de nouveautés qui, à vous parler à cœur ouvert, sont de terribles choses. — Ci-joint le compte de nos débours ; il a été établi magistralement par Meyer, qui vous demande de le régler directement à l'occasion.

Je préférerais recevoir ici ce qui m'est dû pour l'*Almanach des Muses* — et je vous en remercie par avance — bien qu'en somme cela revienne au même, Cotta devant avoir tôt ou tard un compte à me régler.

(1) 29 octobre.
(2) La nouvelle salle du théâtre.

J'ai reçu de Schröder (1) une réponse qui, pour qui connaît sa manière prodigieusement sèche et exsangue, est tout à fait cordiale et gentille. Mais ce qui en ressort clairement, c'est qu'il ne viendra pas cet hiver, et qu'il ne viendra sans doute pas davantage plus tard, etc. Mieux vaut, après tout, être fixé là-dessus, tout au moins pour l'avenir immédiat, ce qui nous permet d'aller tranquillement notre chemin. Ce n'est pas mon affaire de m'attarder indéfiniment à une espérance.

Adieu ; poursuivez activement votre travail. Faites mes amitiés à votre chère femme, et jouissez de ces belles journées, chose qui m'est interdite. — *Weimar, le* 27 *octobre* 1798.

530. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 30 *octobre* 1798.

Nous sommes toujours dans notre villa, où nous continuons de goûter la douceur d'une saison extraordinairement belle, sans trop songer qu'elle va prendre congé de nous pour longtemps. Mais c'est avec terreur que je vois poindre le mois de novembre, où je vais avoir à fournir un si rude effort, et où il faut que je m'attende à la pénible hostilité des éléments. La besogne n'a pas cessé de progresser, bien que moins rapidement que vous ne vous y attendez peut-être. J'espère néanmoins, à votre arrivée, vous offrir les deux premiers actes (2) tout achevés, et les deux derniers peu de jours après.

Entre temps, j'ai eu grand plaisir à lire de gauche et de droite dans *les Propylées*, et j'ai eu une vive

(1) La lettre de l'acteur berlinois Schröder à Gœthe, en réponse à son billet du 7 octobre (voir ci-dessus la lettre 518), est du 17 octobre.

(2) Des *Piccolomini.*

satisfaction à y retrouver tant de vérités et tant de jugements esthétiques souverains prononcés avec tant de netteté et de franche décision. Il me semble vraiment que jamais encore ces idées ne m'avaient touché de si près, ne s'étaient offertes à moi avec une pareille évidence. Sans doute, ceux qui en profiteront sont le très petit nombre, mais il n'empêche qu'il est très heureux que vous ayez été amené à les produire au grand jour. Ce qui ne manquera pas d'être piquant, ce sera de voir comment tous ces personnages qui s'imaginent appartenir, eux aussi, à votre église s'y prendront pour accommoder ces hautes pensées à la mesure de leur mesquine compréhension.

Je suis surpris, malgré tout, que Schröder laisse planer une pareille incertitude sur sa venue, et en recule la perspective dans un pareil lointain. Je serais curieux de voir sa lettre, si vous consentiez à me la communiquer. Au reste, cette circonstance va me permettre d'en user plus librement avec lui pour la vente de mon *Wallenstein*, à supposer même que je ne me trouve pas entièrement dégagé de toute obligation à son égard, du seul fait que, si je suis bien informé, il aurait vendu la direction de son théâtre à quatre ou cinq acteurs.

Je n'ai pas encore reçu de réponse d'Iffland (1).

Les comptes ont été expédiés à Cotta. Il m'a envoyé un exemplaire des *Propylées* sur beau papier, ce qui vous dispense de m'en expédier un.

Adieu. Toute ma besogne de la journée m'a mis le cerveau en assez médiocre état.

Ma femme vous adresse ses meilleures amitiés. — Sch.

(1) Schiller avait envoyé à l'acteur le 15 octobre, sur sa demande, une analyse détaillée de l'ensemble de *Wallenstein*, avec ses conditions.

531. Gœthe a Schiller.

Ci-joint la lettre de Schröder : elle vous fera voir que je n'ai pas mal lu. Je n'ai jamais fait très grand fond sur sa venue, mais, ce qui importe, c'est que nous ayons fait tout notre possible.

Le duc n'est pas en parfait état de santé ; aussi ne viendrai-je qu'un peu plus tard, car il est indispensable que je commence par retourner encore à Rossla. Il me tarde infiniment de constater de mes yeux où vous en êtes ; et puis, j'éprouve véritablement le besoin d'en finir une bonne fois avec la théorie des couleurs. *Les Propylées* me rendent un réel service en m'obligeant enfin à produire au dehors les idées et les observations que je traîne depuis si longtemps après moi. Je suis très heureux que le premier numéro vous ait fait une bonne impression, et cordiale, et sympathique. Adieu, jouissez de ces belles journées. Je n'ai plus autre chose en tête que l'image de mes deux grandes chambres qui m'attendent au château et de mon nouveau poêle (1), et je ne rêve plus que d'être enfin délivré du fardeau de ma *Chromatique* (2). Mais qui peut savoir ce que nous réserve le destin? Faites mes compliments à votre chère femme, et restez obstinément fidèle au lien sérieux que fait la communion des convictions et des affections ; tout le reste est le vide même et n'est que tristesse. — *Weimar, le* 31 *octobre* 1798. — G.

(1) On avait installé au château d'Iéna, à la grande satisfaction de Gœthe, un poêle gigantesque. Lorsqu'il fut en place, les deux amis furent très amusés de constater que la plaque ancienne de ce poêle portait la date de la défection de Wallenstein, et représentait des personnages de l'époque ; ils s'en inspirèrent pour les costumes des *Piccolomini*.

(2) C'est-à-dire de la théorie des couleurs.

532. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 2 *novembre* 1798.

Je vous retourne ci-joint la lettre de M. Schröder. Je constate que nous ne sommes guère parvenus à d'autre résultat qu'à flatter sa vanité, sans émouvoir le moins du monde son amour-propre, et toutes les gentillesses que nous lui avons prodiguées ne lui serviront guère, semble-t-il, qu'à donner plus de ragoût à sa bouderie contre les Hambourgeois. Quelle mesquinerie et quelle pitié que, alors qu'il s'agit d'une pure et simple question d'art, il ne puisse se retenir, dans la lettre qu'il vous écrit, de laisser déborder toutes ces rancunes locales contre des hommes dont on ne se soucie pas le moins du monde à Weimar !

J'attire spécialement votre attention sur l'urgente nécessité qu'il y a à faire tirer encore, aussi promptement que possible, six cents gravures de tête et autant de couvertures pour l'*Almanach*. Ayez donc la bonté de prier Meyer de s'en occuper au plus vite, et de faire en sorte que j'en reçoive au moins quatre cents mercredi soir au plus tard. J'avais voulu éviter à Cotta une dépense inutile mais l'usage d'envoyer des exemplaires à condition a tout naturellement pour conséquence qu'on en expédie beaucoup plus qu'il ne doit effectivement s'en vendre. Je vous envoie le papier pour les gravures de titre ; quant au papier de couverture, Meyer en trouvera sans peine à Weimar : si je ne me trompe, c'est le jaune-clair qui est le meilleur marché.

Il ne m'est encore revenu que peu d'échos concernant l'*Almanach*. J'attends de Körner, là-dessus, la longue lettre circonstanciée qui lui est coutumière, mais, jusqu'à présent, je n'ai encore reçu

de lui que l'indication provisoire de ce qui lui a le mieux plu. Cette habitude, ou plutôt cette mauvaise habitude de s'en venir, parmi une série d'ouvrages issus d'une veine poétique déterminée, en rechercher et en choisir un auquel on donne la préférence, comme on fait d'une pomme dont le goût vous agrée plus spécialement entre d'autres, m'irrite à chaque fois, bien que je ne songe pas à contester qu'entre diverses productions il y en ait de toute évidence toujours une qui puisse et qui doive être la meilleure. Mais on devrait pourtant s'imposer quelque effort pour juger d'un cœur plus équitable, une à une, toutes les œuvres particulières qui portent la marque d'une inspiration donnée. A l'ordinaire, sous les jugements sommaires de ce genre ne se cachent guère que des cervelles d'oiseau.

J'aurais assez envie, sitôt que mon *Wallenstein* m'aura enfin laissé la paix, de me mettre à écrire le pendant de la partie de votre introduction aux *Propylées* et de votre dialogue (1) qui s'en prend à l'insistance avec laquelle, au mépris de toute esthétique, on prétend vouloir à tout prix de la réalité naturelle, c'est-à-dire de m'attaquer à la prétention inverse, mais associée d'ordinaire à celle-là, qui réclame à grands cris de la moralité et de la vraisemblance naturelle, ou, plus exactement, de la vraisemblance rationnelle (2) ; car, si l'on abordait également la question par ce côté, l'ennemi se trouverait pris entre deux feux. Vous ne pouviez guère en faire mention, pour la raison que cet abus sévit, à l'ordinaire, moins dans les arts plastiques et dans les jugements que l'on porte sur eux, que dans les œuvres poétiques et dans les critiques qu'on en fait.

(1) Voir ci-dessus les lettres 433 et 466.
(2) Schiller ne donna pas suite à ce dessein.

Adieu : je m'en tiens là pour aujourd'hui. Je suis contrarié que votre venue se trouve retardée. On dit ici qu'on doit donner demain une nouvelle représentation du *Camp de Wallenstein*, mais je doute fort que ce soit exact (1).

Adieu. Ma femme vous fait ses meilleures amitiés.

J'insiste encore pour les six cents gravures et les six cents couvertures. — Sch.

533. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *novembre* 1798.

Je vous écris de ma maison de ville : nous y avons transporté nos pénates aujourd'hui, et, exténué comme je le suis, je ne puis que vous souhaiter le bonsoir. Il y a longtemps que nous sommes sans nouvelles de vous, ce qui me dérange profondément dans mes habitudes, et ce dont je ne voudrais vraiment pas prendre l'habitude.

Au reste, le travail va son train, et vous trouverez de la besogne faite lorsque vous viendrez.

Je vous rappelle encore une fois les couvertures et les gravures ; on me tourmente fort pour les avoir.

Adieu. Amitiés de ma femme. — Sch.

534. Gœthe a Schiller.

Votre lettre, mon cher ami, ne m'a malheureusement été remise qu'hier soir, à mon retour de Rossla (2). Meyer va faire tout le possible pour vous procurer les tirages au plus tôt.

Je vous félicite d'être rentré en ville. A avoir des

(1) La troisième représentation de la pièce fut en effet donnée le lendemain 3 novembre.

(2) Il avait séjourné du 2 au 6 novembre dans sa propriété d'Oberrossla.

voisins, on trouve malgré tout, surtout en hiver, l'avantage appréciable de relations plus animées et plus faciles.

Il me semble que vous avez trouvé à la réponse de Schröder plus de bizarrerie que je n'en ai aperçu moi-même. Avec le scepticisme radical que m'inspirent les hommes, des procédés de ce genre me paraissent tout naturels.

Je vous tiendrais volontiers le même langage quant à l'accueil qu'on fait à l'*Almanach :* quiconque ne se résout pas à faire comme l'absurde semeur de l'évangile, et à jeter ses semences tout autour de soi sans se demander ce qui lèvera, ni où, fait bien mieux de s'abstenir d'avoir aucun rapport avec le public.

Je souhaite à votre *Wallenstein* un heureux progrès. En ce qui me concerne, je vous arriverai cette fois avec le ferme propos de me débarrasser de mes couleurs, à tout prix. J'ai, au cours de ces dernières journées, tout passé en revue une fois de plus, et j'ai l'impression, de plus en plus, que je puis fort bien faire de mes vues un exposé qui se tienne.

Adieu ; faites mes amitiés à votre chère femme ; je ne tarderai plus guère maintenant à vous arriver. — *Weimar, le* 7 *novembre* 1798. — G.

535. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *novembre* 1798.

Depuis hier, je me suis enfin attelé à la partie de mon *Wallenstein* qui, poétiquement parlant, est de toutes la plus importante, et que j'avais toujours réservée, je veux dire celle qui est consacrée à l'amour, et qui, étant tout entière de pure et libre humanité, tranche radicalement sur le caractère de l'action principale, toute d'événements et de

mouvement, et en est même, par l'esprit, l'opposé exact. C'est aujourd'hui seulement, après que j'ai donné enfin à toute la partie mouvementée du drame la perfection d'exécution dont je suis capable, qu'il m'est possible d'en détacher mon esprit et de me laisser envahir par une inspiration toute différente, et il me faudra bien un certain temps d'effort pour en libérer tout à fait ma pensée. Mais, à présent, le plus grave écueil que j'aie à redouter, c'est que le pur intérêt d'humanité passionnée qui est la note dominante du grand épisode d'amour qu'il me reste à traiter ne vienne jeter le trouble dans l'action dont la contexture est définitivement arrêtée et exécutée, pour la raison que, de sa nature même, c'est à la passion que revient la primauté, et que, plus je saurai la traiter avec bonheur, plus le reste de l'action dramatique courra le risque de s'en trouver refoulé et contraint. Car il est infiniment plus difficile d'imposer des bornes et des sacrifices au cœur qu'à la raison.

Pour le moment, et avant toute autre chose, ma tâche consiste à rechercher par tout le champ de ma pièce les thèmes de détail qui rejoignent cet épisode et qui viennent s'y croiser, de les prendre fortement en main, et de laisser ainsi, petit à petit et aussi lentement qu'il faudra, mûrir en moi l'inspiration convenable. Je crois être dès à présent en bonne voie, et j'espère donc ne pas me mettre en frais (1) en pure perte.

Mais ce que je sais bien devoir déclarer, c'est que les *Piccolomini* ne peuvent ni ne doivent sortir de mes mains pour passer dans celles des acteurs aussi longtemps que je n'aurai pas écrit jusqu'au bout — sous réserve, bien entendu, de la dernière main — la troisième pièce elle-même (2). Et il ne me reste

(1) « Frais » en français dans le texte.
(2) *La Mort de Wallenstein.*

donc plus qu'à former des vœux pour qu'Apollon veuille se montrer assez bienveillant pour m'accorder d'en avoir fini d'ici six semaines.

Pour ne plus avoir perpétuellement sous les yeux ce que j'ai dès à présent de terminé, je vous l'expédie tout de suite. Il n'y reste en somme que deux lacunes : la première concerne l'histoire mystérieuse et mystique entre Octavio et Wallenstein, et la seconde, la présentation de Questenberg aux généraux qui, dans sa première rédaction, gardait, à mon gré, quelque raideur, et pour laquelle le biais convenable ne s'est pas encore présenté à mon esprit. Autrement, les deux actes de tête et les deux actes de queue sont achevés, ainsi que vous le constaterez, et le début du troisième est, lui aussi, recopié.

Peut-être aurais-je pu me dispenser de vous expédier le manuscrit à Weimar, puisque votre dernière lettre me permet d'espérer votre venue d'un jour à l'autre.

C'est de tout mon cœur que je souhaite que tout aille bien pour vos recherches sur les couleurs, car ce sera pour vous un grand soulagement d'avoir allégé votre cœur de ce fardeau, et, étant donné que l'hiver n'a pas coutume de vous disposer particulièrement à la création poétique, vous ne sauriez en faire un meilleur emploi que de le consacrer à ce travail, en même temps qu'aux soins que réclament les *Propylées*.

Veuillez m'envoyer par la messagère tout ce qu'il y a de prêt en fait de couvertures et de gravures. Pour ce qui est des gravures, il m'en faut cent quinze de moins que je n'en ai commandé, car on vient d'en retrouver fortuitement autant. Je prie Meyer d'en décommander cette quantité, s'il n'est pas trop tard.

Je ne trouve pas qu'il soit de bon augure qu'Iffland ne m'ait pas encore répondu, alors qu'il m'avait

spontanément si fort pressé, et que son intérêt évident est d'avoir la pièce au plus vite, s'il en a sérieusement envie.

Adieu. Jusqu'à présent, je me trouve fort bien d'être rentré en ville. Amitiés de ma femme. — Sch.

536. Gœthe a Schiller.

Je vous expédie tout ce qu'il y a de prêt en fait de tirages ; je ne sais pas moi-même combien il y en a.

Je serai auprès de vous demain vers la fin de l'après-midi, et j'espère y faire un séjour de quelque durée. Puissent mes vœux n'être pas démentis !

Merci pour *Wallenstein*. J'ai lu ce matin les deux premiers actes, avec un grand plaisir. Le premier, que je connaîs maintenant parfaitement bien, me fait l'effet d'être presque tout à fait au point pour le théâtre. Les scènes de famille sont très réussies, et faites de telle manière que j'en ai été moi-même ému. Dans la scène de l'audience, je souhaiterais qu'un certain nombre de détails historiques fussent soulignés d'une manière plus explicite, tout comme j'ai cru nécessaire d'introduire par deux fois le nom de Wallenstein dans ma version du *Camp* (1). On ne saurait croire combien il est nécessaire d'être clair avec insistance. Au reste, nous nous expliquerons bientôt sur tout cela oralement, ce dont j'ai une grande joie (2). Adieu ; je ne vous en écris pas davantage. — *Weimar, le* 10 *novembre* 1798.

(1) Voir ci-dessus la lettre 520.

(2) Gœthe arriva à Iéna le lendemain 11, et y séjourna jusqu'au 29. Leurs entretiens portèrent presque chaque jour sur des questions de physique et sur la théorie des couleurs.

537. GŒTHE A SCHILLER.

Je vous envoie le tableau schématique des couleurs physiologiques (1) ; je le recommande à votre attention, pour qu'il serve de base à nos réflexions et à nos débats.

Knebel vous fait ses amitiés et fait l'envoi de son *Properce* (2).

Puis-je vous prier de m'expédier le dictionnaire de Sulzer (3)? Il est temps à présent que je m'oriente parmi les opinions qui ont cours.

J'espère que vous aurez passé une bonne nuit. — *Iéna, le* 16 *novembre* 1798. — G.

Ci-joint aussi un exemplaire des *Propylées*.

538. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 21 *novembre* 1798.

Veuillez me renvoyer les *Piccolomini*. Iffland, de qui je reçois une lettre aujourd'hui, et qui accepte mes conditions (4), me presse de lui expédier la pièce, et il faut donc que j'emploie mes moments perdus à y mettre la dernière main. Il faudra aussi, si vous le voulez bien, que nous nous occupions ces jours-ci de nous mettre d'accord sur l'adaptation scénique de la pièce. — SCH.

539. GŒTHE A SCHILLER.

Iéna, le 24 *novembre* 1798.

Bien que le baromètre monte, toute cette neige fraîchement tombée ne me réussit pas particuliè-

(1) Voir ci-dessus les lettres 422 et 423.
(2) Voir ci-dessus la lettre 447.
(3) *Théorie générale des beaux-arts disposée dans l'ordre alphabétique*, Leipzig, 1771-74.
(4) Soixante louis d'or, au dire de Gœthe.

rement ; je vais donc rester chez moi jusqu'à l'heure où la voiture de Loder viendra me prendre pour me conduire au palais féerique de la littérature (1).

Le tableau d'intérieur que je consacre aux amateurs d'art et aux collectionneurs (2) avance très bien. C'est mardi soir (3) que nous en avons jeté les bases, et il serait vraiment amusant que je pusse vous le présenter, tout achevé, dès mardi prochain.

Comment marche votre travail? Je souhaite infiniment que vous alliez rondement en besogne.

Ne pourriez-vous pas m'envoyer l'histoire des Atlas (4)? Ce genre de lecture chimérique convient assez bien aux heures qui suivent le repas. Adieu ; terminez bien la semaine. — G.

540. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *novembre* 1798.

Puisque je ne dois pas vous voir aujourd'hui, je vous souhaite donc de faire une riche moisson dans la galerie de types curieux qui va vous être exhibée aujourd'hui (5). Quant à moi, je passerai la soirée dans la paisible compagnie philosophique de Schelling.

Cette journée hivernale, scandée par les clochettes des traîneaux, ne m'est pas désagréable, et, bien que mon travail actuel ne soit pas de ceux qui permettent d'en constater aisément les progrès, je ne suis pourtant pas inactif.

(1) Chez Schütz, le directeur de la *Gazette littéraire universelle*, chez qui il y avait grande réception.

(2) L'article, intitulé : « le Collectionneur et les siens », parut dans le second volume des *Propylées*.

(3) 20 novembre.

(4) Allusion à l'un des grands ouvrages cartographiques de Guillaume de Lisle.

(5) Chez Schütz ; voir la lettre précédente.

Ci-joint les atlas, qui vous amuseront peut-être par une hardiesse de ton oratoire qui rappelle jusqu'à un certain point l'allure des pensées esthétiques de Diderot (1), au génie près, bien entendu.

Adieu. J'espère que vous aurez beaucoup de choses à me conter demain. — Sch.

541. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *novembre* 1798.

Je me suis si bien habitué, ces jours derniers, à vous voir apparaître aux heures du soir et venir remonter et mettre à l'heure l'horloge de mes pensées, que je me sens tout dépaysé maintenant lorsque, ma besogne terminée, je me trouve réduit à mes seules ressources. Mon principal regret est que nous n'ayons eu que le dernier jour l'idée de nous mettre aux couleurs, car une occupation de ce genre, avec ce qu'elle a d'objectif et de désintéressé, eût été faite pour me procurer une distraction et un délassement bienfaisant dans ma tâche poétique présente, et je me serais efforcé, vous parti, de continuer à m'en tirer à ma manière. J'ai eu pourtant le temps de me rendre compte qu'il sera de la plus haute importance, dans la présentation, de séparer par une ligne de démarcation très rigoureuse la partie d'exposé positif des phénomènes et la partie critique de ce qui est hypothèse, en sorte que la certitude des faits et la fausseté de l'explication newtonienne ne soient à aucun moment compromises par ce qu'il reste de problématique dans la construction théorique, et qu'on n'ait à aucun degré l'impression que, pour admettre celles-là, il faut aussi l'acte de foi préalable qu'exige jusqu'à un certain

(1) Gœthe avait entrepris, depuis septembre, la traduction et le commentaire de l'*Essai sur la peinture* de Diderot. Voir ci-dessus la lettre 254.

point celle-ci. Je sais bien qu'il est dans la nature de votre esprit de séparer rigoureusement le fait de l'idée, mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'est guère possible d'éviter que de temps à autre la conception théorique devenue familière ne vienne s'interpoler dans les objets eux-mêmes, et qu'on ne glisse à transformer en une cause réelle ce qui n'est qu'un moyen pour la pensée.

Le long effort que vous avez consacré aux couleurs et la conscience que vous avez dépensée ne peuvent manquer d'être payés d'un succès considérable. Il faut, puisque vous avez tout ce qu'il faut pour cela, que vous donniez au monde un modèle de la manière dont il sied de conduire les recherches en physique, et il faut que l'œuvre soit une leçon également féconde par la méthode d'exécution et par le profit positif que la science en tirera.

Lorsque l'on songe que la destinée des ouvrages poétiques est liée fatalement à la destinée de la langue dans laquelle ils sont écrits, dont il n'est pas à prévoir que les transformations s'arrêtent au point où elle se trouve aujourd'hui, un renom immortel dans la science apparaît comme bien précieux.

J'ai aujourd'hui, pour la première fois, permis à mon *Wallenstein* de prendre son vol à travers le monde, et je l'ai expédié à Iffland. Vous aurez certainement la bonté de lui faire envoyer bientôt les costumes, dont il pourrait bien avoir très prochainement besoin. En attendant, je les lui ai annoncés.

Je serais reconnaissant à Meyer, à qui je fais toutes mes amitiés, de me retourner la facture acquittée.

Adieu ; portez-vous bien, parmi toute la dispersion de votre existence actuelle. Combien je souhaiterais que vous pussiez me prêter, pour ma besogne

présente, votre Muse, dont vous n'avez précisément aucun besoin en ce moment !

Ma femme vous fait mille amitiés. Adieu. — Sch.

542. Gœthe a Schiller.

Combien l'écho de nos paisibles méditations, que m'apporte votre lettre, contraste avec le fracas et le tumulte dont je me suis retrouvé immédiatement enveloppé depuis ces quelques jours que je suis de retour ici ! Non que ces journées aient été pour moi sans nul profit ; car le comte Fries (1) a rapporté, entre autres choses, une douzaine de vieilles gravures sur cuivre de Martin Schön (2), qui m'ont permis pour la première fois de me faire une idée un peu méthodique des mérites de cet artiste et de ses défauts. Il nous apparaît comme très probable, bien que l'ami Lerse (3) soutienne l'hypothèse adverse, que les Allemands ont été de très bonne heure en rapports avec l'Italie.

Martin Schön a survécu de quarante ans à Masaccio (4) ; et l'on voudrait que durant tout ce laps de temps aucun souffle venu d'Italie n'eût passé les Alpes pour venir jusqu'à nous ! Je n'ai jamais réfléchi à cette question, et, en elle-même, elle m'a toujours été indifférente, mais elle m'intéresse davantage en ce qui concerne l'avenir.

Mon vœu le plus cher est évidemment de me conformer à la méthode que vous prescrivez pour mes travaux relatifs à la théorie des couleurs, mais j'ai bien peur que cet idéal, comme tout idéal, ne

(1) Amateur d'art viennois.

(2) Le Colmarien Martin Schongauer.

(3) Lerse était le vieil ami de jeunesse que Gœthe avait immortalisé dans *Gœtz de Berlichingen*.

(4) Plus exactement, de soixante-trois ans : Masaccio est mort en 1428 ; Schongauer, né aux environs de 1450, mourut en 1491.

soit irréalisable ; du moins votre sympathie m'aidera-t-elle à m'y plier dans la mesure du possible. Il n'est personne qui ne se rende compte qu'il est très difficile de tenir radicalement l'hypothèse à l'écart du fait positif ; mais la séparation est plus difficile encore qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, parce qu'il entre déjà de l'hypothèse dans toute manière de présenter un sujet, dans toute méthode.

Comme vous êtes appelé désormais à suivre pas à pas mon exposé, vous saurez faire le départ de l'hypothétique et du positif mieux que je ne le ferai jamais moi-même, pour la raison qu'un certain nombre de manières de voir se sont définitivement emparées de moi et ont passé en quelque sorte à l'état de faits donnés. D'autre part, vous trouverez de la nouveauté et de l'intérêt à des idées que j'ai ruminées jusqu'à en être blasé et lassé, et il vous sera plus aisé de dégager les points essentiels, ceux qui sont la clef de tout le reste. Mais l'heure n'est pas propice pour causer de tout cela, car j'attends des amis à déjeuner (1), et, jusqu'à l'heure de la *Flûte enchantée* (2), ma journée, sans rien avoir à coup sûr de féerique, sera du moins très animée et agitée. Adieu, faites mes amitiés à votre chère femme, et pensez à moi lorsque vous mangerez le rôti que je vous expédie avec cette lettre. — *Weimar, le* 1er *décembre* 1798. — G.

543. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 décembre 1798.

Il faut aujourd'hui que je vous soumette un cas de l'espèce astrologique, et que je fasse appel à votre jugement en matière de critique esthétique pour une affaire embrouillée.

(1) Fries, Lerse et Wieland.
(2) L'opéra de Mozart fut joué à Weimar le 1er décembre.

Je me trouve obligé, par l'ampleur plus vaste que je donne aux *Piccolomini*, de fixer mon choix quant à la raison astrologique qui doit motiver la défection de Wallenstein et lui inspirer dans le succès de son entreprise la foi qui le décidera à agir. Dans ma première idée, le ressort déterminant devait être la constatation effective d'une conjonction favorable des astres, et l'horoscope astrologique devait, en conséquence, être tiré dans la fameuse chambre que vous savez, sous les yeux du spectateur. Or, c'est là un procédé qui n'a pas la moindre portée scénique, qui est grêle et médiocrement étoffé, et qui, par-dessus le marché, en raison des termes techniques, manque de clarté pour le public. Cela ne parle en aucune manière à l'imagination, et ne serait jamais, quoi qu'on fasse, qu'un jeu de scène ridicule. C'est pourquoi j'ai essayé d'autre chose, et je me suis mis aussitôt à l'exécuter, ainsi que vous le verrez par ce que je vous envoie avec ma lettre (1).

Cette scène se placerait au début du quatrième acte des *Piccolomini*, dans la répartition nouvelle (2), immédiatement avant la scène où Wallenstein apprend que Sésina a été fait prisonnier et prononce ensuite son grand monologue, et il y aurait donc lieu de se demander si l'on ne pourrait pas se passer tout à fait du cabinet astrologique, qui ne sert plus à rien.

Je désirerais savoir si vous estimez que l'expédient auquel j'ai eu recours vous paraît réaliser convenablement mon dessein, qui est de donner à Wallenstein, par un moyen surnaturel, une impulsion instantanée, c'est-à-dire si le jeu de scène que

(1) Cette rédaction de la scène entre Wallenstein et Seni qui ouvre *la Mort de Wallenstein* ne fut pas admise dans la pièce définitive, sur le conseil de Gœthe.

(2) Dans la répartition définitive, ce quatrième acte devint le premier acte de *la Mort de Wallenstein*.

j'ai employé a, dans une mesure suffisante, de la tenue tragique, et ne risque pas de paraître tout bonnement risible (1). Il est très difficile de s'en tirer, et, par quelque bout qu'on le prenne, l'élément de déraison et d'absurdité venant se mêler à une trame raisonnable et sérieuse sera toujours fatalement choquant. D'autre part, il ne m'était pas possible d'éliminer purement et simplement l'astrologie, et j'avais le devoir de serrer d'aussi près que je le pouvais l'esprit de l'époque, qui comporte fort bien l'expédient dont il s'agit.

Peut-être donnerai-je plus de développements aux réflexions qu'il suggère à Wallenstein, et, au cas où ce motif n'apparaîtrait pas comme incompatible avec le ton tragique de la pièce ni comme inconciliable avec la gravité de la situation, je pense arriver à lui donner, au moyen de ces réflexions mêmes, le relief nécessaire.

Ayez donc la bonté de me dire ce que vous en pensez.

Le temps déplorable qui règne en ce moment m'éprouve cruellement, et je viens encore, à force de spasmes et d'insomnies, de perdre quelques journées pour mon travail.

Ma femme vous fait ses meilleurs compliments, et nous vous remercions cordialement pour le rôti, qui a été le bienvenu.

Adieu. J'aimerais à apprendre que vous avez progressé dans votre rédaction. — Sch.

(1) Seni, l'astrologue de Wallenstein, écrivait en gros caractères, sur un tableau noir, cinq F disposés en pentagramme ; c'étaient, expliquait-il à Wallenstein, les initiales d'un oracle laissé par un vieil astrologue de Padoue, son maître, et qui était ainsi conçu : *Fidat Fortunæ Friedlandus, Fata Favebunt* (que Friedland se fie à la fortune, les destins lui seront favorables). On se souvient que Wallenstein était duc de Friedland.

544. Gœthe a Schiller.

Votre lettre me trouve en proie à une extrême dispersion, et absorbé par des occupations qui sont à cent lieues d'un arbitrage esthétique en matière de motifs dramatiques. Il faut donc que je vous demande de m'accorder un répit jusqu'au jour où il me sera possible de rassembler mes esprits pour réfléchir à votre question. A première vue, votre idée me paraît très heureuse, et je serais porté à croire que rien ne s'oppose à ce qu'on l'admette. Car, ainsi que vous l'observez vous-même, il y aura toujours fatalement, entre cet artifice baroque, quel qu'il soit, et la dignité de la tragédie, un abîme que rien ne saurait combler, et il se peut fort bien que l'unique question soit de savoir s'il engendre des conséquences qui, dramatiquement, soient d'importance ; or, là-dessus, je n'ai pas de doute, et ce que vous avez fait est réussi.

Au reste, à y regarder de près, le tissu d'événements politiques ne l'emporte guère, à ce point de vue, sur le facteur astrologique, et je crois volontiers que, pour juger l'astrologique, il ne sied pas de le confronter directement avec l'élément tragique, mais qu'il convient, au contraire, d'envisager l'astrologie comme une partie constitutive de tout ce qu'il y a dans la pièce d'éléments contingents, je veux dire historiquement et politiquement barbares, et mettre le tout en balance et en liaison avec l'élément proprement dramatique.

Le pentagramme des cinq initiales ne me déplaît nullement, mais je ne suis pas encore en état de le mettre en balance avec l'autre moyen, le cabinet d'expériences astrologiques ; il y a, me semble-t-il, des raisons qui plaident en faveur de l'un et de l'autre expédients. Et je suis obligé de vous répéter en terminant ce que je vous disais en commençant,

à savoir qu'aujourd'hui je suis parfaitement incapable aussi bien de sentir avec lucidité que de penser avec rectitude.

Contentez-vous donc d'un simple adieu, et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le 5 décembre* 1798. — G.

545. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 décembre 1798.

Voici que nous nous sommes remis à vivre des vies qui sont aux antipodes l'une de l'autre, vous tout entier à des motifs de dispersion qui ne vous permettent pas de vous ramasser sur vous-même, moi dans une retraite et une uniformité qui font que j'aspire en soupirant à quelque distraction qui vienne me rafraîchir l'esprit. Néanmoins ces tristes journées, qui ne se sont éclaircies qu'aujourd'hui, ne se sont pas écoulées pour moi sans nul profit, et j'ai pu boucher dans mon action dramatique quelques trous fâcheux, et lui donner ainsi une rondeur et une continuité de plus en plus grandes. Il est né de ce travail un certain nombre de scènes toutes nouvelles, pour le plus grand profit de l'ensemble. Quant à ce fossé qu'il est impossible de combler entièrement, et auquel vous faites allusion, qui se creuse entre l'absurde et le raisonnable, je considère qu'il se trouve atténué en une certaine mesure du fait que la grande affaire, c'est que cette association bizarre d'éléments hétérogènes soit présentée nettement comme un trait permanent, découle de la nature humaine envisagée dans sa totalité, et se révèle en toute circonstance. Car, à la condition que l'on réussisse à l'individualiser fortement, elle prend du coup un caractère de vérité, attendu que ce qui est individuel s'adresse à l'imagination, et que l'on n'a donc que faire de se préoccuper de la sèche raison.

Si vous estimez que nous n'ayons pas à faire le sacrifice du cabinet d'astrologie, il y aurait toujours moyen d'en tirer parti, même dans l'hypothèse où nous adopterions l'autre moyen. En pareille matière, il n'y a pas le moindre inconvénient à fournir davantage, et, des deux motifs, chacun vient à l'appui de l'autre. Pour moi, l'unique chose qui m'importe vraiment, c'est d'apprendre de vous si ce que je vous ai envoyé l'autre jour est, absolument parlant, de mise, car il n'est nullement indispensable qu'il en résulte l'élimination de quoi que ce soit.

Je ne vois guère rien à vous apprendre aujourd'hui qui soit de nature à vous intéresser, car je n'ai pas levé le nez de dessus mon travail, et rien n'est venu du dehors à ma connaissance.

N'auriez-vous pas l'obligeance de me procurer ce livre sur le Caucase dont vous m'avez fréquemment parlé (1). Je ressens justement en ce moment le besoin d'une lecture amusante.

Adieu. Amitiés à Meyer. Ma femme vous fait ses compliments. — Sch.

546. Gœthe a Schiller.

Combien j'aimerais à m'entretenir avec vous tout au long d'une bonne soirée de la question qui nous occupe ! Car il faut pourtant convenir qu'elle est sensiblement plus importante que la question de savoir dans quel ordre doivent être présentées les pièces de l'armure de Wallenstein. Je vais tâcher d'être bref et sommaire, en passant rapidement sur tous les points où nous sommes d'accord.

Après y avoir réfléchi à diverses reprises, je considère l'expédient astrologique comme préférable à votre nouvel artifice.

(1) Reinegg, *Description historique et topographique du Caucase*, Gotha et Pétersbourg, 1796-97.

La superstition astrologique a ses raisons dans le sentiment confus d'une immense harmonie de l'univers. L'expérience enseigne que les astres qui sont nos plus proches voisins exercent une influence indiscutable sur le temps qu'il fait, la végétation et le reste ; rien n'empêche donc que l'on s'élève petit à petit, de degré en degré, et il est impossible de dire avec certitude à quel moment exact cette action cesse de s'exercer. Et, de fait, nous savons que l'astronome constate partout que tel astre détermine des perturbations chez tel autre. Et nous savons également que le philosophe incline naturellement à admettre, ou, pour mieux dire, est contraint d'admettre des actions qui se propagent jusqu'aux distances les plus reculées. Rien ne s'oppose donc à ce que le pressentiment instinctif naturel à l'homme fasse, après chaque pas accompli, un pas de plus, et étende ce système de connexions à ce qui est de l'ordre moral, à la chance et à la malchance. Je n'aimerais même pas à qualifier de superstitions des rêveries pareilles ni d'autres analogues, car elles tiennent d'aussi près à notre nature que n'importe quelle autre foi quelconque, et elles ne sont ni moins plausibles ni moins tolérables.

Cette sorte de rêveries intervient, non seulement à de certains moments de l'histoire, mais aussi à de certaines époques de la vie, et, chez de certaines natures, elles surgissent plus fréquemment qu'on ne se l'imaginerait. Nous savons par exemple que si le feu roi de Prusse appelait de tous ses vœux votre *Wallenstein* (1), c'est parce qu'il comptait bien que cet aspect des choses y serait traité à fond.

La superstition des oracles, sous sa forme moderne, est, elle aussi, à de certains égards, un bon ressort poétique ; seulement il se trouve que l'es-

(1) Frédéric-Guillaume II, le roi de Prusse mort l'année précédente, était très féru d'illuminisme et de fantaisies astrologiques et alchimiques.

pèce particulière à laquelle vous avez eu recours est loin d'être, à mon gré, du nombre des meilleures, pour ce motif qu'elle se rattache à la catégorie des anagrammes, des vers prophétiques, des vers diaboliques qu'on peut lire indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche, et qu'elle fait donc partie de toute une parenté désagréablement pédantesque que son irrémédiable formalisme vous remet infailliblement en mémoire. La manière dont vous avez traité la scène m'a, j'en conviens, séduit au premier moment, au point de me faire perdre de vue ces défauts caractéristiques dont je ne me suis avisé qu'ensuite, à la réflexion. Et d'ailleurs, j'ai beau faire désespérément appel à toute mon expérience de la mise en scène, je ne parviens pas à voir comment l'on s'y prendrait pour présenter le jeu de lettres en sorte qu'il frappât nettement l'œil du spectateur. Il y faudrait de ces lettres que leur forme permette d'entrelacer, comme les M dans l'oracle de Matthias (1) ; autrement, si l'on n'avait affaire qu'à vos F, on serait fatalement obligé de les disposer en rond, et, si grands qu'on les fît, ils ne seraient pas reconnaissables à longue distance.

Tels sont mes scrupules, auxquels je n'ai rien à ajouter. J'ai pris à ce sujet l'avis de Meyer, qui pense comme moi. Tenez-en compte du mieux que vous pourrez. Mon vœu le plus ardent, c'est que votre travail avance.

Je vais faire mon possible pour tirer le meilleur parti, d'ici au jour de l'an, des loisirs morcelés dont je dispose. Le manuscrit du deuxième numéro des *Propylées* a été expédié au complet. Il reste de la copie pour le troisième, dont nous n'avons plus guère que la moitié à rédiger ; je tâcherai, si je le

(1) L'oracle des sept M, mentionné dans la scène astrologique dont il s'agit ici. Il prédisait la mort de l'empereur Matthias : *Magnus Monarcha Mundi Matthias Mense Majo Morietur.*

puis, d'en venir à bout au cours des trois semaines qui viennent.

Pour le quatrième, j'ai une idée à moi, dont je vous ferai part ; et d'ailleurs, je compte m'arranger en sorte que je puisse disposer du printemps pour un travail d'une certaine importance. J'espère aussi qu'avec votre aide j'aurai bientôt avancé la rédaction de la théorie des couleurs.

Et c'est ainsi qu'une existence laborieuse jusqu'à l'absurde se dépense toute pareille au conte des *Mille et une nuits*, où, à chaque fois, le récit qui précède vient s'emboîter dans le récit qui suit.

Adieu. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 8 *décembre* 1798. — G.

547. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *décembre* 1798.

On a bien raison de dire qu'un ami sage et vigilant est un bienfait des dieux, et je viens d'en faire l'expérience une fois de plus. Vos remarques sont la justesse même, et vos raisons emportent la conviction. Je ne sais quel mauvais génie a toujours pesé sur moi au point de m'empêcher de prendre tout à fait au sérieux le trait astrologique de mon *Wallenstein*, et pourtant je puis bien dire qu'il est plutôt dans ma nature d'envisager les choses par leur côté sérieux que par leur aspect frivole. Il est probable que j'aurai dès l'origine été rebuté par le caractère particulier de ce genre de choses. Mais à présent je me rends parfaitement compte que j'ai le devoir d'appuyer davantage encore sur cet aspect, et j'espère bien que les choses finiront par aller, si ce n'est que mon travail s'en trouvera allongé.

Il est bien fâcheux que l'heure si pressante où il faut en finir tombe en une saison si mal faite pour me seconder : mon régime actuel, c'est l'insomnie

une nuit sur deux, et il me faut dépenser infiniment d'énergie si je tiens à garder l'indispensable lucidité de mon esprit. Si je n'étais, par fortune, ainsi fait que je puisse exiger de ma volonté un peu plus que ne ferait un autre en pareil cas, j'en serais réduit à tout planter là, quant à présent.

Mais j'ai pourtant bon espoir de vous expédier les *Piccolomini* en guise de cadeau de Noël.

Je vous souhaite, à vous aussi, de passer les mauvaises semaines qui approchent dans le contentement et dans la joie, et de nous revenir en janvier tout plein d'entrain, pour nous retrouver, nous et le travail qui vous attend ici.

Je suis curieux d'apprendre ce que vous aurez imaginé pour le quatrième numéro des *Propylées*.

Adieu. Une visite tardive de mon propriétaire m'empêche de vous en écrire plus long ce soir.

Ma femme vous envoie ses cordiales amitiés.

Mille compliments à Meyer. — Sch.

548. Gœthe a Schiller.

Je suis heureux d'avoir eu l'occasion, pour une fois, de vous rendre un service analogue à ceux dont je vous ai si fréquemment été redevable. Mon unique regret, c'est que mon bon conseil ne vous soit pas parvenu en une saison plus favorable à l'avancement rapide de votre travail, car je vous plains de tout mon cœur d'avoir à donner l'effort final en des journées qui ne nous veulent pas précisément du bien.

J'ai eu la chance de découvrir qu'en de pareilles heures d'atonie un sujet tout à fait nouveau, je veux dire sur lequel ma réflexion ne se soit encore pas arrêtée, a la vertu de me ranimer, et, jusqu'à un certain point, de me rendre capable de produire.

Je vous adresse ci-joint les poésies de Grübel,

dont je vous ai parlé déjà jadis (1). Elles vous plairont. J'en ai fait un compte-rendu que j'ai envoyé à Cotta pour son nouveau journal (2), et dont je vous communiquerai une copie. J'ai saisi cette occasion au vol pour dire quelques mots de cette catégorie de tableaux écrits de bonne humeur, et qui ne se croient pas obligés de traîner perpétuellement à leur suite la pitoyable queue d'une leçon de morale.

Autrement, je me pose un instant tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, avec l'unique préoccupation de ne pas laisser le temps s'écouler totalement inemployé, et c'est ainsi sans doute que cette quinzaine va encore se passer.

L'emploi de mon mois de janvier se décidera selon que votre premier drame sera ou non terminé à Noël ; dans le premier cas, je compte vous avoir chez moi ; au cas contraire, je compte aller vous rendre visite. Pour aujourd'hui, portez-vous bien, et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 12 *décembre* 1798. — G.

549. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 14 *décembre* 1798.

Vous ne recevrez aujourd'hui de moi qu'un simple mot d'amitié, car le rhume de cerveau m'étreint le crâne au point que je viens de quitter ma besogne dans un état d'ahurissement total. Si seulement, et vous et moi, nous avions derrière nous les trois rudes semaines qui vont encore venir !

Je vous remercie de m'avoir envoyé le poète de Nuremberg (3) ; jusqu'à présent il ne m'a pas encore

(1) Il s'agit du poète de Nuremberg dont il a été question plus haut aux lettres 413 et 414.

(2) La *Gazette universelle;* l'article parut dans le numéro du 23 décembre.

(3) Grübel ; voir la lettre précédente.

été possible d'en lire grand'chose. Il est excellent que vous lui consacriez quelques mots pour le recommander, car c'est précisément l'un de ces cas où personne ne voudrait se risquer à compromettre sa réputation d'homme de goût et à distribuer des éloges, faute d'une formule à la mode où trouver un soutien.

Puisque votre venue doit se régler sur les *Piccolomini*, il est donc probable que c'est moi qui irai le premier vous voir à Weimar, car, tout au moins en ce qui concerne la rédaction que je destine à la scène, je tiens extrêmement à ne pas traîner après moi la pièce inachevée lorsque nous entrerons dans la nouvelle année ; et d'ailleurs le temps que j'ai devant moi suffira, je l'espère, à en finir avec l'indispensable. Sitôt que j'aurai achevé de mettre en ordre une partie des scènes nouvelles et que je les aurai fait copier, je vous les expédierai.

Adieu donc, pour aujourd'hui. Mille amitiés de ma femme. — Sch.

550. Gœthe a Schiller.

Pour ma part, mon travail continue malgré tout à marcher tant bien que mal, parce que j'ai la ressource de changer de sujet à mon gré, et de choisir librement ce qui convient à telle heure donnée et à la disposition d'esprit du moment. Ce sera pour moi un véritable cadeau de Noël que de recevoir de votre main les *Piccolomini.*

Ci-joint ce que j'ai pu tirer de ma plume sur le compte de Grübel. J'ai intentionnellement visé à porter sur les nerfs d'une certaine catégorie de gens. Le sujet lui-même sera repris dans les *Propylées*, et devra être rajeuni sans cesse, sous les formes les plus diverses : il m'en est déjà venu un certain nombre à l'esprit qui sont d'une rare extravagance.

Je vous communique aussi le devis qu'a établi

Gädicke pour l'impression des *Propylées* (1). Vous qui avez l'habitude de ce genre de comptes, vous n'aurez pas de peine à évaluer à combien reviendrait, sur ces bases, un numéro tout fini.

Tout ce qu'il m'a été possible de faire, hors mes occupations coutumières, ç'a été de préparer le troisième numéro, que je m'efforce d'activer dans la mesure du possible, afin de disposer de mon entière liberté pour le début de la nouvelle année. Si bien que les mauvais jours qui dépriment trouvent finalement malgré tout le moyen d'être utilisés. Adieu ; tâchez, de votre côté, de tirer le meilleur parti possible du restant de l'année. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 15 *décembre* 1798. — G.

551. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *décembre* 1798.

Bien que je pusse, sans l'ombre d'une réserve, souscrire à tout le bien que vous dites de notre poète populaire, pour les détails comme pour l'ensemble, il n'en est pas moins vrai que je ne puis me défendre de trouver qu'il y a quelque chose d'un peu choquant à attirer les yeux sur lui en un lieu aussi public qu'est la *Gazette universelle;* car il faut désespérer une fois pour toutes de rencontrer là le moindre sens de ce qui fait le mérite de sa forme, et, par suite, ce qu'il y a de menu et de trivial dans ses sujets heurtera toujours le bel esprit de ces messieurs et de ces dames qui se piquent de délicatesse, et s'offrira comme une cible aux mauvais plaisants. C'est du moins le sentiment que j'éprouve lorsque, tout en lisant votre compte-rendu, je me représente le public aux mains de qui il doit venir, et je suis

(1) Gœthe songeait à faire imprimer les *Propylées* à Iéna, chez Gädicke.

très porté à croire que c'est une règle de prudence fort acceptable que de ne pas aller heurter les sensibilités, lorsqu'il n'y a pas place aux raisons démonstratives, et qu'il ne peut être question de forcer rationnellement la conviction. Le cas serait tout autre, si ce même compte-rendu devait paraître dans un journal littéraire, où l'on a le droit et le devoir de ne rien taire et de fournir le détail de ses preuves. Dans un journal politique, au contraire, il n'y a place que pour ce dont on peut présumer que la généralité du public y trouvera intérêt, en d'autres termes, non pas pour ce qui *devrait* plaire, mais, comme le dit Boufflers (1), pour ce qui plaît effectivement.

J'ai eu grand plaisir à lire ce Boufflers ; c'est parfaitement écrit et on y rencontre des observations charmantes, où le fond est à l'égal de la forme. Il y a là, j'en conviens, quelque peu d'étroitesse et de pénurie. Et, lorsqu'il daigne, en passant, s'apercevoir, à propos de l'hospitalité (2), qu'il existe des Allemands, l'effet est du dernier ridicule, car il est trop clair qu'il ne fait que leur jeter un pourboire, et que le cœur n'y est pas.

Voici donc que Garve (3), à ce que l'on dit, est mort à son tour. Encore un de moins de l'âge d'or de la littérature, comme ne manquera pas de nous dire Wieland (4).

Le *Journal de Niethammer* vient d'être interdit en Saxe électorale (5).

(1) Boufflers, émigré de France, et accueilli avec faveur à la cour de Prusse, avait prononcé à l'Académie des sciences de Berlin, le 9 août 1798, un *Discours sur la littérature,* auquel Schiller fait allusion.

(2) « Hospitalité », en français dans le texte.

(3) Le philosophe silésien Garve était mort le 1er décembre.

(4) Voir ci-dessus la lettre 382.

(5) La revue de Niethammer et de Fichte venait d'être interdite pour avoir publié des articles de Fichte et de Forberg, jugés irréligieux. La cour de Saxe adressa une

Le devis de l'imprimeur Gädicke me paraît très raisonnable (1) ; je doute fort que Cotta puisse établir le travail à meilleur compte.

Vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez bien informer prochainement les Francfortois que la trilogie de *Wallenstein* est à leur disposition moyennant 60 ducats. Car j'aimerais bien à savoir sans tarder s'il y a encore lieu, oui ou non, d'en faire une édition pour l'empire, étant donné que Kotzebue s'obstine à ne plus répondre, et est probablement en effet sous les verrous (2). Mon *Wallenstein* restera inédit toute l'année 1799, on peut en donner également l'assurance aux gens de Francfort.

Ne savez-vous pas encore avec certitude si vous aurez pour le mois prochain la duègne que vous attendez de Ratisbonne (3)?

Le travail n'a tous ces jours derniers que fort médiocrement avancé. L'ignoble temps qu'il fait, que d'ordinaire je ne supporte pas trop mal, m'a cette fois péniblement éprouvé, et le lamentable aspect du ciel et de la terre suffit à déprimer l'âme.

Adieu ; portez-vous aussi bien qu'il est possible de se porter en cette saison. Nous vous envoyons tous deux nos cordiales amitiés. — Sch.

plainte au gouvernement de Weïmar, et les États de Thuringe entamèrent contre Fichte une série de procédures vexatoires qui aboutirent à sa révocation.

(1) Voir la lettre précédente.

(2) Kotzebue, qui dirigeait le théâtre de Vienne, avait écrit à Schiller le 3 novembre en vue d'une représentation de *Wallenstein* qui serait donnée à Vienne, et Schiller lui avait répondu le 16 novembre, en attirant son attention sur l'opposition probable de la censure viennoise. Peu après, le bruit courut que Kotzebue avait été révoqué et arrêté.

(3) Mme Teller, l'actrice de Ratisbonne, avait été engagée pour la pièce de Schiller. Gœthe lui confia le rôle de la comtesse Terzky.

552. Gœthe a Schiller.

Il est fort possible que j'aie eu comme un vague sentiment analogue au vôtre, car, au moment d'expédier le petit article, je me suis demandé s'il ne vaudrait pas mieux y apporter les changements nécessaires et le donner à la *Gazette littéraire*, ou bien le mettre de côté et réserver le sujet pour les *Propylées*. Mais le sort en est jeté ; qu'il aille donc faire sa partie dans ce menu bigarré, où l'on n'attend pas des plats qu'ils se suivent avec une logique rigoureuse.

Boufflers (1) ne m'a pas moins plu qu'à vous-même, de la même manière et sous les mêmes réserves ; en revanche, il n'a pas reçu, autant que j'aie pu m'en rendre compte ici, un accueil très chaud de la part des Français et des gens de distinction, et pourtant, c'est bien à leur intention qu'il a écrit. Mais citez-moi un public sur lequel un écrivain puisse compter en toute assurance?

L'*Anthropologie* de Kant (2) est pour moi un livre très précieux, et le sera plus encore par la suite, lorsque je pourrai y revenir à maintes reprises et le déguster à doses moins massives ; car, en somme, à le prendre d'un bloc, il n'est pas d'une lecture réconfortante. A s'envisager sous ce point de vue, l'homme s'apparaît à lui-même comme étant perpétuellement en un état pathologique, et, comme personne, à en croire le noble vieillard, ne saurait être véritablement raisonnable avant la soixantaine révolue, c'est une bien mauvaise plaisanterie que d'avoir à se dire en attendant cet âge-là, tout au long de ses jours, qu'on n'est qu'un fou. Pourtant, à condition de choisir une heure de bonne disposi-

(1) Voir la lettre précédente.
(2) Elle venait de paraître à Königsberg.

tion pour en lire quelques pages, on ne peut manquer d'être ressaisi à chaque fois par l'intelligence et l'esprit avec lesquels le sujet y est traité. Au reste, j'ai horreur de tout ce qui se borne à m'instruire, sans enrichir ma capacité d'action ou sans me procurer un surcroît immédiat de vie.

Je ne puis guère plus que vous me féliciter de l'état où je me sens au cours des journées présentes. La vérité, c'est que, ce qu'il faudrait par un temps pareil, c'est habiter une grande ville, où l'on se sentirait stimulé du dehors, et où l'on s'oublierait soi-même.

Les besognes serviles n'avancent pas, et les travaux intellectuels avortent. Rien qu'à en juger d'après la présente lettre, je m'aperçois que je ne tiens pas mes idées en main comme à l'ordinaire.

Je vais demander aux gens de Francfort ce qu'ils comptent faire au sujet de votre *Wallenstein.*

Nous attendons notre duègne (1) pour la première moitié du mois prochain. Adieu, et portez-vous bien, en attendant des jours meilleurs. Je vais tâcher encore de me libérer de bon nombre de menues occupations, pour qu'il y ait moyen, après le jour de l'an, de se mettre enfin à quelque chose qui compte vraiment. — *Weimar, le* 19 *décembre* 1798. — G.

553. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 22 *décembre* 1798 (2).

J'ai une extrême envie de lire l'*Anthropologie* de Kant. L'insistance avec laquelle il revient toujours et partout sur la portion pathologique de la nature humaine — prédilection qui est peut-être

(1) Mme Teller. Voir la lettre précédente.

(2) La lettre de Schiller est datée par erreur du 21, ainsi que le prouve l'allusion faite vers la fin de la lettre « au jour le plus court de l'année, heureusement franchi ».

de circonstance dans une anthropologie — fait qu'on en est comme obsédé dans tout ce qu il écrit, et c'est là ce qui donne à sa philosophie pratique cette teinte générale si morose. Il est singulier et il est lamentable que cette âme candidement joyeuse ne soit pas parvenue à dégager complètement ses ailes de la boue de l'existence, et n'ait même pas su vaincre, par exemple, certaines obsessions attristantes qui remontent au temps de la jeunesse. Il reste malgré tout en lui au fond, tout comme chez Luther, quelque chose qui fait songer à un moine qui aurait sans doute forcé les portes de son couvent, mais qui aurait été impuissant à en effacer totalement l'empreinte.

Je crois volontiers que les aristocrates ne doivent pas être particulièrement chauds pour un écrit comme celui de Boufflers (1). Ils supporteraient une dose infiniment plus forte de vérités si elles sortaient de la bouche et de la plume d'un écrivain roturier. Mais il en a toujours été ainsi, et l'Église aussi a toujours eu plus de haine pour un chrétien hérétique que pour l'incroyance d'un athée ou d'un païen.

N'avez-vous plus travaillé du tout, de tous ces temps-ci, à votre système des couleurs? C'est une raison de plus pour me faire envisager avec joie l'idée d'aller m'installer auprès de vous, afin de faire avancer ce sujet de quelques pas. Je ne vois guère Schelling qu'une fois la semaine, et c'est le plus souvent — je le confesse à la grande confusion de la philosophie — pour faire avec lui une partie d'hombre. Comme je n'ai absolument pas d'autre distraction en ce moment, celle-là, je le reconnais m'est devenue presque un besoin, mais j'avoue qu'i est triste de n'avoir rien de plus intelligent à fair ensemble. Mais, sitôt que j'aurai enfin si peu que ce soit la tête hors de l'eau, je suis résolu à tirer meilleu

(1) Voir les deux lettres précédentes.

parti de lui. Il continue d'être aussi peu communicatif et aussi énigmatique que jamais.

Voilà encore une fois un très long temps que je suis sans nouvelles des amis absents. J'espère bien que Humboldt ne s'est pas trouvé dans le nombre des étrangers qui viennent d'être arrêtés à Paris (1).

J'avais songé à vous prier d'obtenir du duc qu'il me permette d'occuper pendant trois ou quatre semaines, lorsque j'irai à Weimar, le logement qu'habitait Thouret (2). Ma belle-sœur ne peut guère en ce moment loger ma femme ni les enfants, et je ne voudrais pourtant pas être si longtemps séparé des miens, ni vous être à charge pour une aussi longue durée. Je sais bien que nos relations mutuelles s'en trouveraient un peu contrariées, mais il suffirait de trouver une combinaison, et l'on s'arrangerait. Je vous demande donc votre avis là-dessus. Je songerais à vous arriver d'ici une douzaine de jours.

C'est à peine si je constate un léger progrès dans ma besogne, car, en retouchant les derniers actes en vue de la scène, je me suis heurté à bien plus de difficultés que je ne m'y attendais, et ce genre de travail est prodigieusement pénible (3) et long.

En attendant, je vous félicite d'avoir enfin derrière vous le jour le plus court de l'année, qui, d'ordinaire, marque une époque dans le cours de votre existence.

Adieu, et recevez nos amitiés cordiales à tous deux. — Sch.

(1) Les arrestations d'étrangers ou de prévenus d'émigration par la police de Paris étaient presque quotidiennes alors (par exemple le 27 novembre). Humboldt ne fut pas molesté.

(2) Durant son séjour à Weimar, Thouret occupait quelques pièces du château.

(3) « Pénible » en français dans le texte.

554. Gœthe a Schiller.

Je suis ravi d'apprendre que vous ne tarderez plus guère à arriver, et c'est là la plus belle espérance que m'apporte le soleil qui nous revient. Je n'ai pas eu le moindre moment à donner à la théorie des couleurs ; je compte, dans les jours qui viennent, déblayer encore bon nombre d'affaires et les mettre au point pour l'année qui approche, de manière à avoir à moi toute ma liberté lorsque vous serez là.

Il arrive si exceptionnellement que deux hommes s'entendent pour progresser de pair et pour s'influencer mutuellement, que je ne suis nullemen surpris d'apprendre qu'un espoir tel que celui qu vous placiez dans vos rapports plus étroits ave Schelling en vienne à tourner à rien. Il n'en est pa moins vrai que nous devons nous féliciter de l'avoi tout proche de nous, car nous en tirerons toujour tout au moins ce profit d'assister à la genèse de c qu'il produira, outre que peut-être les choses s'ar rangeront avec le temps.

Je vous souhaite bien de la chance à l'hombre Vous trouverez précisément dans l'*Anthropologie* (1 l'apologie du jeu, et, bien que pour ma part je r me fasse pas la moindre idée du divertissement c du plaisir qu'on y peut trouver, je suis obligé c constater le fait sur un très grand nombre d'homme J'ai pour me dédommager, en ces heures d'ennu toute une masse de jeux de l'ordre scientifiqu tels que la minéralogie, et autres distractions an logues. Ce qui n'empêche que les soirées sont tr longues et très stériles.

Le logement de Thouret est, que je sache, tout fait inoccupé ; il est en bon état, et il ne resterait

(1) De Kant ; voir ci-dessus les lettres 552 et 553.

qu'à le meubler, ce dont je ferai mon affaire. Il se compose de deux chambres chauffables et d'un certain nombre d'autres pièces.

Il ne m'est pas agréable de vous voir vous fixer loin de chez moi, mais je reconnais que l'appartement que j'aurais à vous offrir n'est pas confortable, surtout en hiver. Seulement, il faudra que nous trouvions un arrangement, sans quoi nous perdrions et notre temps et l'heureuse occasion.

Je vous parlerai plus amplement du logement de Thouret dans ma lettre de mercredi (1).

Si vous pouviez m'envoyer immédiatement le rôle de la femme de Wallenstein, je l'expédierais à Ratisbonne à notre nouvelle actrice (2). Elle aurait, chemin faisant, le loisir de commencer à l'apprendre, et, comme elle doit venir le 14, elle arriverait juste à temps pour que la pièce pût être donnée le 30 (3).

Adieu. L'espoir de vous voir arriver va me donner le courage nécessaire pour liquider encore bien des choses qui pourraient nous gêner ou nous déranger. — *Weimar, le* 22 *décembre* 1798. — G.

555. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 24 *décembre* 1798.

Je m'assieds à ma table, le cœur singulièrement allégé, pour vous informer que les *Piccolomini* viennent, à l'instant même, de partir à l'adresse d'Iffland. Il m'a, dans sa lettre, si fort harcelé et pressé de me hâter, que j'ai pris aujourd'hui tout mon courage à deux mains, installé trois copistes

(1) 26 décembre.

(2) « Actrice », en français dans le texte. Mme Teller devait d'abord, dans l'intention de Gœthe, avoir ce rôle. Voir ci-dessus les lettres 551 et 552.

(3) Anniversaire de la duchesse Louise.

l'un à côté de l'autre, et — à l'exception de l'unique scène du cabinet d'astrologie, que je ferai suivre — mis vraiment le point final à l'ouvrage. J'ai été secondé par une disposition d'esprit particulièrement heureuse et par une bonne nuit complète de sommeil, et je crois pouvoir affirmer que cette précipitation n'a eu aucune fâcheuse conséquence pour le travail. Mais il est peu probable qu'à trente milles à la ronde, une veillée de Noël ait été employée dans de pareilles conditions, je veux dire dans une pareille hâte fiévreuse et dans l'angoisse que me donnait la terreur de ne pas en venir à bout. Iffland m'a représenté la situation critique où il se trouverait s'il n'avait, pour les deux mois prochains, qui sont la saison théâtrale proprement dite, rien qui lui permît de compenser les opéras qui sont donnés gratuitement, étant donné que, comptant sur ma pièce, il ne s'était pas préoccupé de se procurer autre chose, et il m'a déclaré que, si je tardais, ce serait pour lui une perte de quatre mille écus.

Je vais employer cette semaine à faire copier comme il faut l'exemplaire de la pièce qui est destiné à notre théâtre de Weimar, et à réfléchir encore à ma scène d'astrologie, après quoi, la semaine prochaine, vers le 2, si les conditions climatériques et mon état de santé le permettent, vous me verrez arriver.

Comme je ne sais pas au juste si une certaine somme que j'attends me rentrera en temps utile, je ne me laisserai pas arrêter par ce motif, et, comptant sur l'espoir de pouvoir vous emprunter en cas de besoin ce qui me serait nécessaire, je ferai néanmoins mes malles.

Je vous suis sincèrement reconnaissant de la gentillesse que vous mettez à me procurer le logement.

Mon beau-frère pourra sans difficulté se dessaisir

à mon profit des meubles (1) nécessaires, du moins du mobilier de bois, mais il n'a pas de lits disponibles, et, si vous pouvez donc me prêter quelque chose en ce genre, j'aurai d'autant moins de choses à emporter d'ici.

Pour ce qui est de nos relations, avec l'aide d'un fiacre on trouvera bien le moyen de se tirer d'affaire.

Et maintenant, je vous dis adieu pour aujourd'hui. J'éprouvais le besoin de soulager mon cœur et de vous informer tout de suite de cet événement (2) qui vient de survenir dans mes affaires. Ma femme vous fait mille amitiés. — Sch.

556. Gœthe a Schiller.

Je vous félicite de l'achèvement qu'on vous a extorqué, car je ne veux pas vous cacher que tous ces derniers temps je commençais à désespérer. A voir comment, toutes ces années-ci, vous en avez usé avec votre *Wallenstein*, il n'y avait plus de raison interne plausible pour qu'il fût jamais achevé, pas plus qu'on ne voit de bon motif pour que la cire durcisse aussi longtemps qu'elle est au feu. Vous vous apercevrez vous-même seulement le jour où vous aurez derrière vous toute cette affaire du bienfait que c'est pour vous. A mes yeux, il est immense.

On va s'occuper du mieux qu'on pourra de votre logement au château, et je crois bien que vous n'y manquerez de rien ; vous y trouverez aussi tout le nécessaire pour donner satisfaction à tous vos besoins, aux premiers et aux derniers. Ne vous laissez plus arrêter par aucune considération, et prenez la ferme et définitive résolution d'arriver le 2, car nous aurons énormément à faire si nous

(1) « Meubles », en français dans le texte.
(2) « Événement » en français dans le texte.

voulons être prêts pour le 30, et ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette date ne saurait être reculée. Adieu, amitiés à votre chère femme, et soyez, par avance, le très-bienvenu. — *Weimar, le* 25 *décembre* 1798. — G.

557. Gœthe a Schiller.

Le porteur de ce mandat a l'honneur de se présenter à la tête d'un détachement de hussards qui a ordre de se saisir des Piccolomini, père et fils, par tous les moyens en son pouvoir, et, au cas où il ne serait pas possible de les avoir intégralement, de les livrer tout au moins morceaux par morceaux. Vous êtes invité, mon cousin, à prêter main-forte, de votre mieux, à l'exécution de ce louable dessein. En nous offrant à vous rendre, en revanche, tout service quelconque qui pourrait vous être agréable, nous signons :

La commission melpoménique chargée par faveur insigne de mettre bon ordre au désordre wallensteinien,

Gœthe et Kirms (1).

Weimar, le 27 *décembre* 1798.

558. Gœthe a Schiller.

Si vous aviez bien voulu, mon cher ami, nous demander notre avis pour le choix de vos décors, je suis bien obligé de vous dire que nous aurions eu quelques petites objections ; car donner la chose elle-même aux lieu et place du symbole n'est pas une petite affaire (2). Comptez pourtant que nous

(1) Kirms était l'intendant aux beaux-arts.

(2) Pour le décor du cabinet d'astrologie, Schiller avait rêvé d'une décoration massive : une rotonde à sept niches, et, dans chacune de ces niches, « la figure d'une des sept,

ferons de grand cœur tout le possible pour donner toute la splendeur nécessaire au spectacle de la scène. Notre ami Meyer dessinera les cartons de sa propre main, et l'esquisse à petite échelle est dès à présent ébauchée.

Vous ne m'en voudrez sûrement pas de prendre pour une fois à mon tour, comme Iffland, le ton directorial, puisque c'est en fin de compte sur le directeur que viennent s'amonceler toutes les difficultés pratiques de la réalisation.

Vous verrez arriver demain matin un messager qui, je l'espère, me rapportera dans la soirée une partie de la pièce, et, en tous les cas, le rôle de la duchesse.

Ne vous impatientez pas, car, si vous devez tarder à venir, vous verrez encore plus d'une fois apparaître des courriers. D'ailleurs, de toutes façons, notre mois de janvier sera passablement amer, car les gens qui comptent pour la fin du mois sur une pièce de cette importance prétendent néanmoins ne se priver d'ici-là d'aucune autre des festivités qu'ils considèrent comme leur étant dues. — On expédiera lundi (1) à Iffland les quatre costumes militaires les plus importants du *Camp de Wallenstein*. Je vous souhaite pour votre voyage une journée pareille à celle d'aujourd'hui, et je vous fais mes cordiales amitiés, à vous et à votre chère femme. — *Weimar, le* 29 *décembre* 1798. — G.

559. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *décembre* 1798.

Je vous ai expédié hier le rôle de la duchesse par Wolzogen. Voici les *Piccolomini* en entier, mais,

planètes, éclairée d'une manière mystérieuse et impressionnante ».

(1) 31 décembre.

ainsi que vous le verrez, il y a d'effroyables ratures. Je croyais bien y avoir fait des coupures en quantité suffisante, mais, quand avant-hier j'ai pour la première fois donné lecture de la pièce tout entière, d'un bout à l'autre, sur la version préalablement raccourcie, et que j'ai vu que le troisième acte finissait exactement avec la troisième heure de lecture, j'ai été si épouvanté qu'hier je me suis une fois de plus remis à l'ouvrage et que j'ai bien coupé encore au total quatre cents iambes. A la scène, maintenant encore, ce sera très long, mais cela n'ira pourtant pas au delà des quatre heures, et, si l'on commence exactement sur le coup de cinq heures et demie, le public sera encore rentré chez lui avant dix heures.

Voudriez-vous avoir la bonté de lire dans l'une et l'autre versions le second acte, que je vous envoie en deux rédactions. Il renferme les nouvelles scènes de Thekla, et vous seriez gêné dans la lecture de ces scènes, que vous allez voir pour la première fois, si votre attention était attirée, ne fût-ce que par la vision matérielle que vous en aurez, sur les mutilations qu'elles ont subies, et s'il vous fallait raccorder péniblement, sur le papier raturé, les lambeaux du texte.

J'envoie à Iffland, par le courrier de ce jour, l'indication de ces coupures suprêmes, car il est probable qu'il doit ressentir un très grand embarras devant l'excessive longueur de la pièce.

L'importante déclaration de Wallenstein visant Buttler (acte IV, scène III), dont vous constaterez la suppression, trouvera dans la troisième pièce de la trilogie (1) une place mieux appropriée.

Dans la distribution des rôles, j'ai compté que celui de Thekla serait tenu par Mlle Jagemann, et je lui ai donné quelque chose à chanter (2). Le rôle

(1) *La Mort de Wallenstein.*
(2) *La Plainte de la jeune fille*, à la scène VII du troisième acte. Voir ci-dessus la lettre 502.

de la comtesse reviendrait donc à Mlle Slanzowsky, à moins que vous n'estimiez qu'il serait mieux tenu par la duègne que vous attendez (1) ; car le rôle de la comtesse est en effet essentiel, et j'ai encore mis dans sa bouche, ainsi que vous le verrez, dans les nouvelles scènes du second acte, des parties qui sont d'importance. Comme on peut fort bien supposer qu'elle est l'aînée de la duchesse elle-même (puisqu'elle a contribué, quinze années auparavant, à faire le roi de Bohême), l'autre n'aura donc aucun motif de se plaindre (2).

Pour Wrangel, j'ai prévu Hunnius.

Je remets donc la pièce entre vos mains. Je n'ai maintenant plus aucune sorte d'opinion à son sujet, et il m'est arrivé à maintes reprises de désespérer d'en faire jamais quelque chose qui fût possible à la scène. Puisse l'effet qu'elle vous produira être de nature à me donner courage et espoir, car j'ai grand besoin de l'un et de l'autre.

Adieu. Il est trois heures à l'instant où le messager se met en route. — Sch.

(1) Mme Teller, à qui Gœthe confia en effet le rôle de la comtesse Terzky.

(2) Finalement, la Slanzowsky n'eut ni l'un ni l'autre des deux rôles.

1799

560. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 1er *janvier* 1799.

Ci-joint, pour votre divertissement, quelques feuillets de Körner, touchant l'*Almanach*.

Mon ouvrage est donc maintenant entre vos mains, et, au moment où je vous écris, vous avez tiré son horoscope. De mon côté, je me suis mis déjà à orienter mes pensées vers la troisième pièce, afin de pouvoir m'y atteler sitôt que je serai à Weimar. Il reste énormément à faire, mais le travail avancera plus vite, parce que la marche de l'action est définitivement arrêtée, et que le ton général sera d'émotion violente.

Il faut encore que je me fasse saigner demain : c'est une pratique que j'ai régulièrement observée depuis mes deux crises inflammatoires de congestion pulmonaire des années 91 et 92. Cette opération me retiendra ici la journée de demain, et peut-être bien aussi celle d'après-demain. Autrement, mon état de santé est présentement excellent, si ce n'est que, pour n'être pas à court de tourments, je me suis dernièrement fait une piqûre au doigt, sous l'ongle, que le doigt me fait très mal, et que, comme c'est le médius de la main droite, j'en suis très incommodé pour écrire.

Vous avez eu la bonté de me faire demander par le conseiller des finances (1) une liste de tout ce dont j'aurai besoin à Weimar. J'ai confié l'autre jour cette liste à mon beau-frère, et, pensant que vous l'entendiez ainsi, j'y ai porté tout ce qui pouvait m'être nécessaire.

Je compte apprendre de vous demain si je puis vous arriver après-demain.

Adieu. Nous sommes tous deux pleins de joie à la pensée de vous revoir. — Sch.

561. Gœthe a Schiller.

Comme tout est au mieux en ce qui concerne le point principal, et que je ne suis pas moins persuadé que vous ne l'êtes vous-même que vous ne pouviez pas arrêter votre pièce plus haut que vous n'avez fait, il faudra bien qu'on trouve moyen de s'arranger quant au reste (2).

Les scènes de tendresse sont parfaitement réussies, et la manière dont vous y avez introduit l'astrologie est tout à fait heureuse.

Je ne vous dirai rien des autres questions, parce que je suis pressé par l'heure, et aussi parce que j'espère vous voir bientôt en personne. Ne tardez pas trop longtemps, car il y a cent choses dont il faut que nous nous entretenions. J'espère que vous trouverez tout convenablement installé dans votre appartement. Amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 2 *janvier* 1799. — G.

(1) Kirms.

(2) C'est-à-dire quant à la longueur de la pièce. Le point douteux, c'était la démarcation entre les *Piccolomini* et *la Mort de Wallenstein*. On sait qu'à la représentation, *les Piccolomini* comprenaient encore les deux premiers actes de la pièce suivante.

562. Gœthe a Schiller.

Je suis ravi d'apprendre que vous êtes arrivé (1), et j'aimerais à savoir comment vous avez prévu l'emploi de votre journée. Si vous vouliez bien dîner avec moi à midi, vous seriez accueilli à bras ouverts.

Je ne me sens pas parfaitement bien, si bien que je préfère ne pas sortir aujourd'hui ; car, tous ces jours-ci, il nous faudra une provision de santé et d'entrain.

Mes amitiés à votre chère femme. J'ai beaucoup de joie à la pensée que je vous reverrai bientôt. — *Weimar, le* 5 *janvier* 1799. — G.

563. Schiller a Gœthe.

Weimar, le 5 *janvier* 1799.

Je reçois votre billet, qui me fait grand plaisir. J'arriverai chez vous, puisque vous le voulez bien, aujourd'hui à une heure, et je serai à votre disposition jusqu à cinq heures pour tout ce que vous comptez faire de moi.

Nous avons parfaitement dormi dans l'appartement charmant et confortable que vous nous avez réservé et installé.

J'ajourne tout le reste à notre entretien de vive voix. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — Sch.

(1) Schiller arriva à Weimar le 4 janvier et y séjourna jusqu'au 7 février. La répétition générale eut lieu le 29 ; la première représentation, le 30 ; la seconde, le 2 février ; puis, le 7, Gœthe reconduisit Schiller à Weimar en traîneau, pour y séjourner à son tour.

564. Schiller a Gœthe.

Weimar, le 10 *janvier* 1799.

Je voudrais et espère bien apprendre que vous avez eu une bonne nuit bien complète de sommeil, et que vous vous sentez aujourd'hui revenu à un meilleur état de santé. J'ai admiré hier la manière dont, après une mauvaise nuit et parmi des nuages de fumée de tabac, vous trouviez le moyen de vous montrer si plein d'entrain (1).

J'arriverai chez vous cet après-midi à quatre heures. Après la répétition (2), nous nous retrouverons sans doute encore chez le conseiller intime Voigt.

Malgré tout, mon travail (3) progresse petit à petit. Pas de jour sans une ligne (4) !

Voudriez-vous bien me communiquer la dernière semaine de la *Gazette universelle*? Mon exemplaire m'attend à Iéna. — Sch.

565. Gœthe a Schiller.

Comme je ne suis pas tout à fait certain de vous voir aujourd'hui à dîner, et que le duc me fait inviter à sa réception, invitation à laquelle, pour diverses raisons, je ne puis me dispenser de me rendre, je réponds que j'accepte, et je vous atten-

(1) Le 9, Gœthe avait dîné avec Schiller à la table du duc.

(2) Il y eut, ce jour-là, répétition à livre ouvert du premier et des deux derniers actes.

(3) *La Mort de Wallenstein.*

(4) *Nulla dies sine linea*, locution proverbiale dérivée d'une anecdote rapportée par Pline l'Ancien, et d'un mot prêté au peintre Apelle, mais où *linea* signifie trait de pinceau ou coup de crayon.

drai, cher ami, cet après-midi à quatre heures, vu que les gens du théâtre doivent aujourd'hui encore se réunir chez moi (1).

Le second numéro des *Propylées* vient d'arriver, et le contentement qu'on éprouverait volontiers à voir une fois de plus derrière soi une chose faite se trouve détruit par les méchantes fautes d'impression qui se sont glissées, cette fois encore, dans les derniers cahiers. Reportons donc notre espoir sur le troisième, et tâchons de corriger nous-mêmes.

Je ne puis d'ailleurs regarder ce numéro sans ressentir l'envie d'avoir bientôt, pour ce recueil, quelque chose de votre façon.

Mais la faveur que je sollicite de vous le plus instamment, à cette heure où toute production m'est absolument interdite, c'est de me procurer l'aperçu (2) sur les *Piccolomini* qui me permette de faire le plus tôt possible bonne figure dans la nouvelle gazette. Il faut d'autant plus faire diligence, que, sitôt la pièce jouée, les journaux de Berlin nous arriveront sûrement aussitôt tout farcis d'un déluge de comptes-rendus critiques. Adieu. — *Weimar, le* 17 *janvier* 1799. — G.

566. Schiller a Gœthe.

Weimar, le 19 *janvier* 1799.

Je vous envoie ci-joint en un seul paquet deux nouveautés qui sont de natures bien hétérogènes (3).

(1) Il y eut, ce jour-là, répétition à livre ouvert des trois premiers actes. Le soir, Schiller resta à souper chez Gœthe.

(2) « Aperçu » en français dans le texte. L'article, rédigé en commun par Gœthe et par Schiller, parut, du 25 au 31 mars, dans la *Gazette universelle*.

(3) C'étaient, d'une part, l'*Appel au public* de Fichte contre le rescrit saxon de confiscation du *Journal* de Niethammer (voir ci-dessus la lettre 551) et contre les

Je souhaite que ce dessert soit pour vous le bienvenu.

La chaleur qu'Iffland montre pour la pièce (1) me fait très bien augurer du succès à la scène.

Comme il estime encore possible d'attendre mon avis pour fixer son choix sur le rôle dont il se chargera lui-même (2), il semble bien qu'ils ne soient pas si pressés là-bas de jouer la pièce, et les critiques berlinois ne nous devanceront donc guère.

Adieu. J'espère vous voir à l'opéra (3). — Sch.

567. Gœthe a Schiller.

Faites-moi donc savoir d'un mot, mon bien cher ami, comment vous avez dormi et comment vous vous sentez. Peut-être n'êtes-vous pas encore en mesure de décider avec certitude si vous viendrez à la répétition (4) ; de toutes façons, si vous redoutez que votre malaise ne s'aggrave, gardez la chambre aujourd'hui et demain ; je vous remplacerai entre temps du mieux que je pourrai, et je vous rendrai compte demain de la manière dont tout aura marché.

Hier, Mme Teller a bien lu, si c'est bien lire que de ne rien lire de travers, mais avec trop de mollesse et sur le ton trop conventionnel de la répétition. Elle affirme que sur la scène tout ira tout autrement. Comme c'est là une marotte qui est commune à la quasi-universalité des acteurs, je ne puis trop

imputations d'athéisme, et, d'autres part, une lettre enthousiaste d'Iffland sur *les Piccolomini*.

(1) Iffland lui écrivait : « C'est une splendide chose... Que de puissance, et que de vérité ! On dirait la paix du Seigneur venant planer sur toutes les faibles intelligences vulgaires ! »

(2) Iffland hésitait entre Octavio, Gordon et Buttler.

(3) On joua ce soir-là les *Noces de Figaro* de Mozart.

(4) On devait pour la première fois répéter ce jour-là sur la scène.

lui en faire un grief personnel, bien que cette sottise soit la raison principale pour laquelle aucun rôle important n'est appris à fond, comme il faut, et pour laquelle ensuite tant de choses restent à la merci du hasard. Je souhaite que les nouvelles que je recevrai de vous soient les meilleures possible. — *Weimar, le* 25 *janvier* 1799. — G.

568. Gœthe a Schiller.

Si seulement vous aviez pu avoir aujourd'hui une journée à peu près passable et réfléchir utilement, si peu que ce soit, à ce qui nous préoccupe immédiatement, je me tiendrais pour satisfait, et je vous en féliciterais. Demain matin, je vous ferai savoir en temps utile ce que nos semainiers estimeront être le plus sage. La meilleure volonté du monde ne suffit pas toujours pour s'adapter exactement à la mentalité des acteurs, et il arrive souvent qu'on complique leur tâche lorsqu'on cherche de bonne foi à la leur simplifier.

Je n'ai pas perdu tout à fait ma journée d'aujourd'hui, ce qui, dans la situation où je me trouve, est déjà un éloge pour cette journée.

Adieu ; j'espère que demain à pareille heure nous aurons fait déjà un grand pas. — *Weimar, le* 27 *janvier* 1799. — G.

569. Gœthe a Schiller.

Nous aurons ce matin à dix heures une avant-générale de l'audience et du banquet (1).

On se réunira de nouveau cet après-midi à cinq heures, et on commencera par le début. Si nous nous bornons à répéter les trois premiers actes,

(1) C'est-à-dire de la scène VII du deuxième acte et de la première scène du quatrième acte.

nous aurons tout le temps de reprendre une seconde fois ce qui laissera à désirer.

Je souhaiterais vivement de vous avoir à dîner aujourd'hui à midi, pour qu'on n'oublie pourtant pas tout à fait qu'on est si voisins l'un de l'autre. Répondez-moi d'un mot sur ce point. — *Weimar, le 28 janvier* 1799. — G.

570. Gœthe a Schiller.

Le voici donc enfin, ce grand jour dont je vois arriver le soir dans une attente plus curieuse et plus impatiente que je ne puis dire. Je vous envoie encore ces quelques observations :

1° Ne croyez-vous pas que Vohs, dans les premières scènes, devrait se présenter en cuirasse (1)? Le collet lui donne un air par trop bourgeois et posé.

2° Il faut ne pas oublier d'arranger un peu le béret que porte Wallenstein ; nous devons certainement avoir quelque chose dans la garde-robe, par exemple des plumes de héron.

3° Ne croyez-vous pas aussi qu'il faudrait donner à Wallenstein un manteau rouge? Vu de derrière, il tranche très peu sur les autres.

Je compte sur vous aujourd'hui à dîner. — *Weimar, le 30 janvier* 1799.

571. Gœthe a Schiller.

J'ai été très satisfait d'apprendre que la représentation d'hier (2) avait beaucoup mieux marché que la première ; il faudra réfléchir maintenant à ce

(1) Vohs jouait le rôle du jeune Piccolomini.
(2) La seconde, qui avait eu lieu le 2 février : la troisième ne fut donnée que le 17 avril, trois jours avant la première de *la Mort de Wallenstein*.

qu'on pourra faire pour qu'après un intervalle la troisième soit meilleure encore.

Faites-moi le plaisir de venir dîner chez moi aujourd'hui ; demain, vous êtes invité à la réception de Son Altesse le duc.

Adieu. Portez-vous bien. — *Weimar, le* 3 *février* 1799. — G.

572. GŒTHE A SCHILLER.

Je vous fais reporter avec ce mot le premier cahier (1) ; j'aimerais que vous fissiez dès le début une brève allusion à l'éventualité, pour Wallenstein, de se faire roi de Bohême. Cette addition, et toutes celles qui pourraient encore être de mise, peuvent fort bien être écrites sur des feuillets à part et intercalées à leur place, sans qu'il soit besoin de faire une nouvelle copie du tout. J'espère, pour une heure, avoir passablement avancé, et vous voir arriver alors chez moi ; nous aurons à échanger plus d'une réflexion relativement à la lettre d'Iffland (2). — *Iéna, le* 17 *février* 1799. — G.

573. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 1er *mars* 1799.

Après huit semaines d'interruption, il faut donc que la messagère se remette à pratiquer entre nous le va-et-vient épistolaire. Tout m'apparaît dans un

(1) De *la Mort de Wallenstein.* — Gœthe était arrivé à Iéna avec Schiller le 7 février, pour y séjourner jusqu'au 28. Leurs entretiens portèrent sur la troisième partie de la trilogie, sur divers sujets dramatiques, et en particulier sur Marie Stuart, et sur la théorie des couleurs.

(2) Une lettre d'Iffland, datée du 10, avait informé Schiller que la cour et la haute armée prussiennes s'opposaient à la représentation du *Camp de Wallenstein,* qui se trouvait rendue impossible, ou du moins ajournée.

recul beaucoup plus lointain que n'est la réalité. Les affaires de théâtre, le contact plus intense avec la vie extérieure, la durée continue de notre communauté d'existence, toutes ces causes réunies ont, dans ces derniers temps, transformé considérablement ma personne intérieure, et, le jour où je serai délivré du lourd fardeau de mon *Wallenstein*, je me sentirai un homme totalement renouvelé.

J'ai reçu de Körner une lettre que je vous communique ci-joint. Vous verrez que le livre de Humboldt (1) n'a pas eu l'heur de lui plaire, à lui non plus ; il faut absolument qu'on en publie n'importe où un extrait convenablement composé, pour mettre en circulation ce qu'il y a de bon et de précieux dans ses idées. Il faut d'ailleurs se féliciter que vous n'ayez pas compté sur Humboldt pour les *Propylées*, car on s'aperçoit aujourd'hui à quel point, en dépit de tout ce qu'il a de pénétration et de culture intellectuelle, il échoue à s'attacher le lecteur. Il est frappant de constater comment, dans son effort pour échapper à la platitude et à la légèreté dilettantesque qui est la marque constante des écrivains de qualité, il a pu glisser à cette sécheresse de manière.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mme de Schimmelmann (2) qui me fournit une occasion fort opportune d'accrocher l'affaire que vous savez. Elle m'a appris de plus, ce qui ne m'a pas médiocrement surpris, que *le Camp de Wallenstein* est parvenu à Copenhague, et la preuve en est qu'on en a donné lecture chez les Schimmelmann, et même qu'un certain nombre d'amis proches l'ont représenté le jour de la fête de son mari. Je ne sache pas qu'il ait pu y parvenir autrement que de Weimar,

(1) Sur *Hermann et Dorothée;* voir ci-dessus les lettres 462 et suivantes.

(2) Il a déjà été question de ces amis danois dans la lettre 243. On ne sait de quelle affaire il s'agissait ici.

et je crains fort que ce ne soit un nouveau trait d'*Ubique* (1). Ayez donc la bonté de faire une enquête là-dessus, et surtout, faites-moi l'amitié de garder chez vous le manuscrit des *Piccolomini*, car il serait par trop désagréable que tout cela s'en allât courir le monde. Je me refuse à soupçonner Iffland en aucune façon. *Ubique* a tout dernièrement maquignonné à Copenhague, et il faut tout redouter de son indiscrétion.

Il ne m'est pas possible de vous en écrire davantage aujourd'hui : la poste me presse, et il faut encore que je règle son compte à *Ubique* (2). Adieu ; mille amitiés à Meyer. Ma femme vous fait ses compliments les plus cordiaux ; elle a été hier voir jouer la comédie chez les Loder (3), et elle s'y est très bien amusée. — Sch.

574. Gœthe a Schiller.

Votre lettre m'a été remise très tard hier soir, et je vous réponds aujourd'hui même, pour rétablir les communications régulières entre nous.

Je suis heureux que l'hiver vous ait été, dans l'ensemble, si clément, alors qu'il s'est bien mal comporté envers moi. Il est incontestable qu'à nous deux nous avons, à différents égards, avancé d'une bonne étape, et j'espère que la bonne saison nous rendra la disposition d'esprit favorable qui nous permettra d'en faire passer la preuve dans les faits.

La lettre de Körner me laisse une impression

(1) C'est-à-dire de Böttiger (voir ci-dessus la lettre 431). Il est en effet établi que l'indiscrétion provenait de lui.

(2) Böttiger venait de publier, dans le *Journal du luxe et des modes*, un long compte-rendu de la première des *Piccolomini* qui n'était pas de nature à plaire à Schiller.

(3) Une comédie de salon dont Gœthe avait dirigé la répétition générale.

d'étrangeté, et d'ailleurs, d'une manière générale, tout ce qui porte la marque d'un individu est bien étrange. Personne n'est apte à se retrouver ni en soi-même ni en autrui, et chacun est condamné à tisser tout juste sa propre toile d'araignée, à s'installer au beau milieu, et à agir de là. Tout cela contribue à me ramener de jour en jour davantage à faire usage de mes facultés poétiques. C'est dans la production poétique qu'on trouve à se satisfaire le mieux soi-même, et c'est là qu'on trouve du même coup le meilleur moyen de se tenir en étroite liaison avec les autres hommes.

Je vais faire faire une enquête rigoureuse au sujet du *Camp de Wallenstein*. Votre hypothèse ne me paraît que trop fondée. En ces temps glorieux où la raison ne cesse d'étendre davantage son sublime empire, il n'est pas de jour où l'on n'ait à constater, de la part des personnages les plus considérés, quelque infamie ou quelque absurdité.

Je pousse ici mes affaires et mes occupations de manière à me libérer aussi prochainement que possible. Je suis d'ailleurs dans les pires dispositions d'humeur, et tout indique qu'elles ne s'amélioreront pas que je n'aie pu conduire à bonne fin quelque nouveau travail qui compte.

Adieu, faites mes amitiés à votre chère femme, et appliquez-vous de toutes vos forces ; quant à moi, je prévois à n'en pas douter que je n'aurai pas le moindre instant de contentement jusqu'au jour où je me retrouverai tout proche de vous, et où il me sera possible de m'employer à quelque travail qui me plaise. D'ici l'été, il faut absolument que j'invente un moyen, quel qu'il soit, de retrouver enfin quelque bonne humeur, chose qui m'a complètement fait defaut tout au long de la mauvaise saison. — *Weimar, le* 3 *mars* 1799. — G.

575. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 5 *mars* 1799.

Il m'a été fréquemment douloureux, au cours de cet hiver, de vous trouver l'humeur moins sereine et moins vaillante qu'à l'ordinaire, et c'est la raison pour laquelle j'aurais tant souhaité d'avoir moi-même un peu plus de liberté d'esprit, pour pouvoir vous être d'un plus grand secours. Que voulez-vous, la nature vous a mis au monde pour produire, et tout autre état vous est contraire, lorsqu'il vient à durer. Il ne faut plus permettre qu'il se produise dans votre activité poétique une interruption aussi longue que celle-ci, et vous avez le devoir de prendre à cet égard une résolution énergique, et de faire une bonne fois acte de volonté. Rien que cela m'avait fait accueillir avec enthousiasme votre idée d'un poème didactique (1) : une occupation de ce genre aurait l'avantage de jeter un pont entre vos travaux scientifiques et vos facultés poétiques, et vous rendrait plus facile la transition qui, à l'heure présente, paraît être l'unique chose qui vous fasse défaut.

Au reste, lorsque je songe à la masse d'idées et d'images que vous auriez à votre disposition pour les poèmes que vous entreprendriez, et qui sont déposées dans votre imagination, si vivantes qu'il suffit d'une simple conversation pour les faire jaillir, je ne parviens pas à comprendre que votre activité puisse chômer jamais, ne fût-ce qu'un instant. Un seul d'entre tous vos projets suffirait à occuper sans arrêt la moitié de l'existence d'un autre que

(1) Cette idée travaillait Gœthe, de temps à autre, depuis l'été précédent et, en janvier, la lecture du *Lucrèce* de Knebel l'avait stimulée en lui, passagèrement.

vous. Mais ici encore se trahit votre réalisme : alors que nous autres nous nous contentons d'idées et y trouvons de quoi nous occuper, vous, au contraire, vous n'êtes satisfait que le jour où vos idées ont pris corps.

Le printemps et l'été vont mettre bon ordre à tout cela. Après ce long arrêt, la détente n'en sera que plus féconde, surtout si vous vous décidez à vous mettre immédiatement à ce chant de votre *Achilléide*, qui donnera en vous le branle à un monde. J'ai toujours vivant dans ma mémoire le souvenir de cet entretien où vous m'avez exposé le contenu de ce premier chant, et je n'oublie pas non plus l'expression de flamme claire et de vie florissante qui, à cette occasion, illuminait tout votre être.

Ci-joint une nouvelle lettre d'*Ubique* (1). Il est donc définitivement impossible que cet homme se retienne de se mêler des affaires (2) des autres. Et quelle terrible niaiserie dans ce qu'il dit de *Wallenstein* et des rôles féminins de la pièce ! Je n'ai pas la moindre envie de faire cadeau de ma pièce uniquement pour apaiser la pique qui divise Schröder et les acteurs de Hambourg.

Opitz (3) désire avoir les drames pour la scène de Leipzig. Ayez donc la bonté de m'envoyer par la messagère les *Piccolomini*, dont votre théâtre n'a pas besoin pour le moment. Il faut que j'en fasse prendre copie.

Je n'ai pas encore reçu de nouvelles directes d'Iffland, mais j'ai appris par voie indirecte que, pour sa première représentation, il a donné les *Piccolomini* dans la version intégrale, qu'elle s'est prolongée jusqu'à dix heures et demie, et que, pour la seconde,

(1) Böttiger engageait Schiller à communiquer son *Wallenstein* à l'acteur Schröder, pour l'attirer ainsi à Weimar.
(2) « Affaires » en français dans le texte.
(3) Opitz était alors directeur du théâtre de Dresde.

il s'est bien vu obligé d'adopter la forme abrégée, et de l'annoncer expressément sur son programme. J'en suis très mécontent, et, comme il aurait fort bien pu se rendre compte, d'après les répétitions, de la longueur de la pièce, ce qu'il a fait là est vraiment un pas de clerc. On dit qu'il aurait tenu le rôle d'Octavio, et Böttiger écrit que le rôle de Thekla aurait été joué par Mme Fleck. Je n'ai pas encore pu savoir comment la pièce a été accueillie. Il est probable que ces renseignements, que je tiens de Gries, proviennent des Schlegel.

Je vous expédierai vendredi (1) les deux premiers actes de *la Mort de Wallenstein*. Je n'enverrai rien à Iffland aussi longtemps qu'il ne m'aura pas écrit.

Adieu ; tenez-vous en bonne humeur malgré le retour de l'hiver qui, ici, fait un bien triste effet. Nous vous envoyons tous deux nos plus cordiales amitiés. — SCH.

576. GŒTHE A SCHILLER.

Il faut donc que, selon votre conseil, je me résigne à m'apparaître comme un oignon qui dort en terre sous la couche de neige, et que j'attende les semaines qui vont venir pour verdir et fleurir.

Les *Propylées* s'impriment, et, selon mon habitude, je travaille à déblayer une bonne quantité d'affaires de tout ordre pour me procurer sitôt que je le pourrai quelques semaines de liberté, que je compte bien employer au mieux. C'est une chose bien singulière, que ma position, qui, envisagée d'ensemble, est aussi heureuse que possible, soit en un désaccord si profond avec ma nature. Nous verrons bien quel rendement nous obtiendrons de notre *volonté*.

(1) 8 mars.

Ci-joint les *Piccolomini*, et la lettre (1). C'est bien la main de ce bon ami omniprésent que vous saisirez dans les documents relatifs à l'abus de confiance dont a été victime votre *Wallenstein*. Il ne vit que pour le tripotage, et vous ferez bien de le tenir à distance. Quand on pétrit de la poix, on ne peut manquer de se coller les mains l'une contre l'autre. Rien n'est plus paralysant que d'avoir affaire, si peu que ce soit, à des vauriens de cette espèce, et qui ont encore le front d'appeler Octavio un « garnement » (2).

Par ces journées d'hiver, qui reprennent de plus belle, *Palmyre* (3) est un cadeau qui vient à point nommé. C'est à peine si je pourrai patienter jusqu'au jour où l'on redonnera l'opéra, et je ne suis pas le seul.

Adieu, et soyez une fois de plus indulgent pour le vide de cette lettre, que j'essaie de compenser en vous envoyant un plat de carottes.

Faites mes amitiés à votre chère femme, et persévérez dans l'assistance que me donne, aux heures bonnes et aux heures mauvaises, l'énergie de votre esprit et de votre cœur. — *Weimar, le* 6 *mars* 1799. — G.

577. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 *mars* 1799.

Je tiens ma promesse, et je vous envoie ci-joint les deux premiers actes de *la Mort de Wallenstein;* je souhaite qu'ils trouvent auprès de vous bon accueil. Dites-m'en, si vous le pouvez, un mot dès demain, et puis, retournez-moi le manuscrit par la

(1) La lettre de Böttiger, que Schiller lui avait communiquée.
(2) Dans le compte-rendu mentionné ci-dessus (voir la lettre 573).
(3) L'opéra de Salieri.

poste de dimanche soir (1), car je n'en ai pas de copie lisible et je ne puis laisser les copistes inoccupés.

Je vous adresse en même temps une lettre d'Iffland qui me fait part de la représentation des *Piccolomini* (2), avec le programme. Tout a marché comme je m'y attendais, et, pour le moment, on peut se tenir pour satisfait. J'espère que la troisième pièce emportera le morceau.

J'ai pu enfin, et fort heureusement, m'arranger de manière à lui donner aussi cinq actes, et j'ai prêté à tout ce qui prépare l'assassinat de Wallenstein un plus grand développement et plus de relief scénique. Deux capitaines déterminés, qui exécutent l'acte, viennent s'y mêler, en actions et en paroles ce qui a pour effet que Buttler se trouve haussé à un niveau supérieur, et que les préliminaires de la scène du meurtre produisent un effet de terreur plus saisissant. Je conviens d'ailleurs que ma besogne s'en est trouvée passablement alourdie.

Adieu ; c'est tout ce que je puis vous écrire aujourd'hui. Ma femme, qui a été un peu souffrante, mais qui va mieux à présent, vous fait ses cordiales amitiés. Nous vous remercions mille fois pour les carottes. — Sch.

578. Gœthe a Schiller.

Les deux actes de *Wallenstein* sont excellents et m'ont fait, à la première lecture, une impression si vive qu'ils ne laissent pas place au moindre doute.

S'il a pu arriver que, placé en face des *Piccolomini* le spectateur ait eu parfois un peu de peine à se retrouver dans un tissu quelque peu artificiellement compliqué et qui pouvait, de temps à autre, sembler

(1) 10 mars.

(2) La pièce avait été représentée à Berlin le 18 février avec un succès moyen.

un peu arbitraire, et à se mettre pleinement d'accord avec lui-même et avec autrui, ces nouveaux actes se développent au contraire en quelque sorte avec la nécessité d'un processus naturel. On a déjà, lorsque le rideau se lève, le milieu où tout se passe, on est en possession des lois sur lesquelles le jugement va se régler, et le flot de l'émotion et de la passion trouve tout creusé le lit dans lequel il a toute latitude de se précipiter. A présent, j'attends avec une vive impatience le reste, qui, après la refonte que vous lui avez fait subir, sera tout à fait neuf pour moi.

Au sortir de la lecture que je viens de faire ce matin de vos deux actes, avec une sympathie sincère et une émotion profonde, voici qu'on me remet le troisième numéro de l'*Athenæum*, dans lequel je suis plongé, et à la lecture duquel le temps fuit à vue d'œil. Il est l'heure du courrier, et je ne puis plus que vous donner une bonne nouvelle : c'est que, ranimé par votre rappel à l'ordre, j'ai pu ces jours derniers tenir ma pensée fixée sur la plaine de Troie (1). Une bonne partie du poème, dont la contexture intime était encore flottante, est maintenant construite jusque dans ses ramifications les plus ténues, et, comme il est dans mon caractère de ne savoir m'intéresser qu'à ce qui, bien qu'infini, est renfermé à l'intérieur de limites finies, je crois bien que, si j'y applique toutes mes énergies, je pourrai avoir terminé complètement pour la fin de septembre. Je vais m'efforcer d'entretenir en moi cette illusion aussi longtemps que je le pourrai.

Je vous renverrai *Wallenstein* demain.

Amitiés à votre chère femme, à qui je souhaite un meilleur état de santé, et poursuivez heureusement votre marche vers la terminaison du drame. — *Weimar, le* 9 *mars* 1799.

(1) C'est-à-dire sur l'*Achilléide.*

579. Gœthe a Schiller.

Je ne veux joindre à l'envoi que je vous fais (1) que quelques mots, et qu'un salut cordial de Meyer. Il a eu la même impression que moi : il lui a été impossible d'interrompre sa lecture. On peut être tranquille sur l'effet scénique. Depuis quelques jours, je me tiens obstinément attaché, avec tout ce que j'ai d'application, à la plaine de Troie. Si les préparatifs auxquels je suis occupé avancent à souhait, il se peut que la belle saison porte de beaux fruits. Vous me pardonnerez donc de me tenir coi durant quelque temps, jusqu'au jour où je pourrai vous montrer quelque chose. Adieu ; terminez heureusement votre œuvre. — *Weimar, le 10 mars* 1799. — G.

580. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *mars* 1799.

Je suis très heureux que mes deux premiers actes aient trouvé un aussi bon accueil ; les trois derniers, bien que le temps me manque pour leur donner une exécution aussi achevée, ne seront du moins pas inférieurs aux premiers pour ce qui est de l'impression d'ensemble. A présent, le travail marche à une allure accélérée, et, si je puis employer tous les jours que j'ai devant moi comme j'ai fait de ceux qui viennent de s'écouler, il se peut fort bien que je vous expédie tout le reste de mon *Wallenstein* lundi prochain (2) par exprès, de manière à pouvoir envoyer le manuscrit à Iffland par la poste de lundi soir, si vous deviez ne pas y avoir d'objections.

(1) Les deux premiers actes de *la Mort de Wallenstein*.
(2) 18 mars.

Ne comptez donc pas entendre longuement parler de moi de toute cette semaine.

C'est pour moi une véritable joie d'apprendre que la plaine troyenne commence à se déployer devant vous. Persistez dans cette heureuse disposition, et espérons que le temps radieux qu'il fait vous y aidera.

Adieu. Ma femme, qui est rétablie, vous fait ses amitiés cordiales. La semoule est arrivée de Dresde (1) ; c'est une caisse assez lourde, et, si vous n'en êtes pas pressé, nous profiterons d'une occasion pour vous l'expédier. Il n'y en a que pour trois écus et quelques sous, parce que la provision était épuisée, le moulin étant arrêté par la gelée.

Adieu. — Sch.

581. Gœthe a Schiller.

Ce sera pour moi une grande joie si, tandis que vous terminez votre *Wallenstein*, je me sens le courage d'entreprendre de mon côté une œuvre nouvelle. Je souhaite que la journée de lundi m'apporte les trois derniers actes. Depuis que j'ai lu les deux premiers, je les ai laissés développer leur action, tout à leur aise, dans mon for intérieur, et je persiste à penser qu'ils se présentent bien. Alors que, devant les *Piccolomini*, on contemple à distance avec intérêt et avec sympathie, ici on se sent entraîné d'une manière irrésistible.

Si je parviens à m'arranger en conséquence, je passerai les jours de fête (2) auprès de vous, surtout si le temps continue d'être beau. Gardez tranquillement chez vous la caisse de semoule, et attendez que j'aille la chercher moi-même, ou que je la fasse prendre, ou qu'il se trouve une occasion.

(1) Par les soins d'une amie de la femme de Schiller, Dora Stock.

(2) De Pâques.

Ayez l'obligeance de m'envoyer la facture des médailles frappées pour le duc, et je vous réglerai alors le tout.

Adieu. Je ne vous en dis pas davantage, car il me faudrait vous parler de mes dieux et de mes héros, et je n'aime pas à aller trop vite en besogne. Faites mes amitiés à votre chère femme, et contentez-vous de me dire d'un mot, par le courrier de samedi, où en est votre travail. — *Weimar, le* 13 *mars* 1799. — G.

582. Schiller a Gœthe.

Deux mots seulement, pour vous confirmer la promesse que je vous faisais l'autre jour. Lundi vous recevrez *Wallenstein* au complet. Il est mort déjà, et dûment enterré ; il ne me reste plus qu'à corriger et qu'à limer.

Oui, venez pour les fêtes. Ce sera pour moi, après cette semaine accablante, le meilleur des réconforts.

Amitiés de ma femme. Adieu de tout cœur. — *Iéna, le* 15 *mars* 1799. — Sch.

583. Gœthe a Schiller.

Toutes mes félicitations cordiales pour la mort du héros de votre drame ! Si seulement je parvenais, avant la venue de l'automne, à ravir, moi aussi, la lumière du jour au héros de mon épopée (1) ! J'appelle de tous mes vœux la venue de votre envoi de lundi, et je m'arrange pour vous arriver le jeudi saint (2). Si nous pouvons passer alors ensemble ne fût-ce qu'une huitaine, c'en sera assez pour avancer d'un bon pas. Notre mois d'avril devra être réservé à la représentation de *Wallenstein* et à la

(1) Achille.
(2) 21 mars

présence ici de Mme Unzelmann (1). Il serait donc bon d'activer *Wallenstein* autant que faire se pourra, de manière que ce drame et cette charmante petite femme nous fournissent l'occasion de donner une série de représentations intéressantes, et de retenir les étrangers qui pourraient se donner rendez-vous ici. Adieu. J'ai fini d'esquisser cinq chants de l'*Achilléide* et écrit cent quatre-vingts hexamètres du premier. J'y suis parvenu grâce à un effort de volonté particulièrement énergique et à un régime sévère, et, maintenant que le premier pas est heureusement franchi, on peut être sans inquiétude sur la suite. Si seulement vous vouliez nous donner un coup de main pour les *Propylées*, l'année s'annoncerait assez féconde. — *Weimar, le* 16 *mars* 1799. — G.

584. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 17 *mars* 1799.

Voici donc l'œuvre, menée jusqu'au point d'achèvement que les circonstances actuelles m'ont permis de lui donner. Il se peut que par endroits l'exécution soit encore imparfaitement arrêtée, mais, sous sa forme présente, elle me paraît suffire pour l'effet scénique auquel elle est destinée. Pourvu que vous estimiez que c'est donc vraiment une tragédie, qu'il y est donné satisfaction aux exigences primordiales de la sensibilité, que les questions essentielles que se posent la raison et la curiosité y obtiennent une réponse convenable, que les destinées s'y dénouent et que l'unité de l'impression totale y est sauvegardée, mon contentement sera entier.

Je m'en remets à vous du soin de décider si le quatrième acte doit finir sur le monologue de Thekla,

(1) Cette actrice berlinoise était attendue à Weimar depuis le printemps de l'année précédente; elle n'y vint encore pas cette fois.

ce que je préférerais, ou si, au contraire, pour achever de dénouer cet épisode, il y a lieu d'y ajouter encore les deux petites scènes qui suivent (1). Voulez-vous avoir la bonté de m'expédier le manuscrit en temps utile pour qu'il me revienne au plus tard demain lundi à sept heures du soir, et faites noter sur l'emballage extérieur l'heure exacte où le messager aura été mis en route.

Je réserve tout le reste pour nos prochains entretiens oraux. Je vous félicite de tout mon cœur des progrès de votre *Achilléide*, qui sont doublement heureux, puisqu'ils vous ont fourni en outre l'occasion d'éprouver ce que votre volonté, lorsqu'elle s'en donne la peine, peut sur vos dispositions d'humeur.

Ma femme vous fait ses meilleures amitiés. Nous attendons impatiemment votre venue pour les fêtes.

Dimanche soir. — Sch.

585. Gœthe a Schiller.

Weimar, le 18 *mars* 1799.

Toutes mes félicitations sincères pour l'œuvre achevée. Elle m'a procuré une satisfaction toute particulière, bien que je n'aie pu, au cours d'une matinée terriblement coupée d'occupations diverses, qu'en prendre en quelque sorte un avant-goût de surface. Pour l'effet théâtral, l'exécution est suffisamment poussée ; les nouveaux épisodes, que je ne connaissais pas encore, sont très beaux et portent à plein.

S'il vous est possible plus tard d'alléger quelque peu ce qu'il y a de massif dans les *Piccolomini*, les deux pièces seront pour la scène allemande un présent d'un prix inestimable, et elles resteront sûre-

(1) C'est cette seconde solution qui fut adoptée.

ment de longues années au théâtre. Il est clair que la dernière pièce a ce grand avantage que la part prépondérante de la politique s'y efface et que tout y est purement humain, je dirai même que l'élément historique n'y figure plus que comme un voile léger qui laisse voir au travers l'humanité pure. Rien ne vient contrarier ni troubler l'impression que reçoit le cœur.

Je suis d'avis, sans l'ombre d'une hésitation, qu'il faut finir l'acte sur le monologue de la princesse. Quant à savoir pourquoi elle quitte la scène, c'est affaire à l'imagination. Peut-être feriez-vous bien, plus tard, d'introduire déjà l'écuyer dans la première des deux pièces.

Le dénouement, qui s'achève sur la lecture de la suscription de la lettre (1), produit un véritable effet de terreur, étant donné surtout l'état d'attendrissement où se trouvent les cœurs. Je crois bien que le cas est unique, qu'après avoir épuisé tous les moyens qui sont de nature à provoquer la crainte ou la pitié, on ait trouvé le moyen de finir sur de la terreur.

Je ne vous en écris pas plus long, et j'attends le moment de jouir pleinement de l'œuvre dans tout son ensemble. Je compte pouvoir partir jeudi (2) : vous serez fixé avec certitude mercredi soir. Nous lirons alors la pièce ensemble, et j'y prendrai tout à l'aise le plaisir qu'il sied.

Adieu, reposez-vous sur nous, et faisons en sorte de commencer avec ces jours de fête une vie nouvelle. Faites mes amitiés à votre chère femme, et ne m'oubliez pas.

Je ne veux pas triompher trop vite du travail que je suis parvenu à extorquer aux muses ; reste

(1) « Au prince Piccolomini. » C'est l'adresse que porte la lettre au cachet impérial remise à Octavio par un courrier à la fin de la pièce.

(2) 21 mars.

à savoir ce que cela vaut, et c'est la grande question ; mais, quoi qu'il arrive, ce sera toujours une bonne préparation. — G.

586. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 19 *mars* 1799.

Il y a longtemps que je redoutais de voir arriver le moment si ardemment désiré où j'en aurais fini avec mon ouvrage ; et il faut reconnaître en effet que ma liberté présente est pire que l'esclavage où je vivais jusqu'ici. La masse pesante qui m'attirait et me fixait s'en est allée de moi tout d'un coup, et j'ai la sensation d'être suspendu sans but dans un espace sans air. J'ai en même temps le sentiment qu'il m'est définitivement impossible d'arriver à produire désormais quoi que ce soit. Je ne retrouverai la tranquillité que le jour où je verrai mes pensées orientées, avec un bon espoir et avec plaisir, vers quelque nouvel objet précis. Sitôt que j'aurai retrouvé un but déterminé, je me sentirai soulagé de cette inquiétude qui, à l'heure qu'il est, me détourne même des moindres projets. Lorsque vous serez ici, je vous soumettrai un certain nombre de sujets de tragédies qui sont de pure invention, pour ne pas risquer de commettre une bévue dès la première démarche, dans le choix même de mon sujet. Mes goûts présents et les besoins actuels de mon esprit m'attirent vers quelque matière de libre fantaisie, et qui ne doive rien à l'histoire, vers une matière simplement passionnée et humaine, car j'en ai plus qu'assez des soldats, des héros et des maîtres qui commandent.

Combien je vous envie ce qui va vous occuper maintenant ! Vous êtes installé sur le terrain poétique le plus authentique et le plus haut qui soit, dans un monde, beau entre tous, de figures aux

contours assurés, où tout est fait, et où tout pourtant est toujours à faire. Vous habitez en quelque sorte le palais de la poésie, où vous êtes servi par des dieux. Ces jours passés, j'ai repris en main mon *Homère*, et j'ai lu avec délices la visite de Thétis à Vulcain (1). Dans cette gracieuse peinture d'une visite familière, simple et toute quotidienne, dans ce tableau d'un travail d'artisan, il y a de l'infini, fond et forme, et la naïveté a toute la portée du divin.

Que vous puissiez avoir l'espoir de terminer l'*Achilléide* cet automne, ou que vous teniez tout au moins cet espoir pour permis, j'ai beau n'avoir pas le moindre doute sur la rapidité avec laquelle vous exécutez l'ouvrage, et l'avoir vérifiée de mes propres yeux, ce n'en est pas moins pour moi une chose inconcevable, alors surtout que, dans le compte que vous faites du temps dont vous disposerez pour votre travail, vous excluez le mois d'avril. Je déplore vraiment que vous soyez condamné à perdre ce mois ; mais il se peut encore que vous persistiez sans interruption dans l'état d'inspiration épique, et en ce cas vous ne vous laisserez pas détourner de votre chemin par les soucis que vous donnera alors le théâtre. Au reste, il va sans dire que je me chargerai avec joie, en ce qui concerne *Wallenstein*, de tout ce qui pourra alléger votre fardeau.

Amélie d'Imhof m'a envoyé ces jours-ci les deux derniers chants de son poème (2), qui m'ont fait un très vif plaisir. C'est conduit avec infiniment de délicatesse et de limpidité, avec des moyens simples et une grâce peu commune. Quand vous viendrez, nous en causerons.

Je vous envoie ci-joint mes *Piccolomini;* en re-

(1) Au chant XVIII de l'*Iliade*.
(2) *Les Sœurs de Lesbos;* voir ci-dessus la lettre 415.

vanche, je vous serais obligé de m'envoyer *le Camp de Wallenstein* : je voudrais également en faire prendre copie, après quoi j'expédierai enfin à Körner la trilogie tout entière.

La caisse de semoule a été réclamée de votre part par un certain M. Meier, à qui on l'a remise. J'imagine que vous l'avez bien reçue?

Adieu. Ma femme vous fait ses meilleures amitiés J'espère bien apprendre demain que nous pouvons compter sur vous pour jeudi. — Sch.

587. Gœthe a Schiller.

Tous ces jours-ci, nous nous sommes encore beaucoup entretenus de votre *Mort de Wallenstein* Meyer l'a lue à son tour, et en a été ravi.

Que vous vous mettiez à un nouveau travail et que vous ayez envie cette fois d'un sujet qui soit de votre propre invention, je n'y puis rien trouver à redire, d'autant que l'expérience a montré que vous ne manquerez pas de trouver infiniment plus de plaisir à un travail conduit en toute indépendance. Je suis extrêmement curieux d'apprendre où vous inclinez maintenant.

Meyer m'a dit le plus grand bien du poème d'Amélie d'Imhof. Je serai ravi si nos poétesses qui possèdent un si joli talent, se mettent à faire vra ment des progrès.

Je partirai demain de bon matin, et je serai auprès de vous pour midi. Je suis résolu à mettre en œuvre tout ce dont je suis capable en fait de discipline et de régime pour arriver cette fois à mettre quelque chose sur pied. Si de votre côté vous pouvez fixer votre choix sur un travail nouveau qui jaillisse tout entier de votre être, et qui soit donc aussi bien adapté à vos goûts qu'à votre talent, nous serons tranquilles pour cet été.

La caissette m'est parvenue sans encombres

Amitiés à votre chère femme. J'éprouve un sentiment tout particulier de béatitude à me dire que bientôt, côte à côte avec vous, je pourrai regarder s'écouler la mare du moulin (1). — *Weimar, le 20 mars* 1799. — G.

588. Gœthe a Schiller.

J'en suis parvenu ce matin au discours de Minerve (2) ; comme il ouvre, à vrai dire, la section suivante du poème, j'aurais assez grande envie de vous soumettre aujourd'hui ce que j'ai fait jusqu'à ce jour. J'arriverai à midi et demi, vous donnerai lecture avant de nous mettre à table, et puis, le dîner terminé, en raison du courrier que j'ai à expédier, prendrai aussitôt congé de vous. Je viens vous demander si cet arrangement est à votre gré.

Adieu, et au revoir sur les rives de l'Hellespont. — *Iéna, le* 26 *mars* 1799. — G.

589. Gœthe a Schiller.

Je vous expédie ci-joint le premier chant ; car je tiens à faire une pause de courte durée, pour me donner le temps de m'assurer une possession plus certaine des épisodes que j'ai d'abord à traiter maintenant : je vous communique le manuscrit pour que vous puissiez le lire à part vous-même, et l'examiner d'un regard plus exigeant. Je m'applique à ce travail de tout mon courage, et je vous

(1) Gœthe arriva à Iéna le lendemain 21 mars, et y séjourna jusqu'au 10 avril. Leurs entretiens portèrent sur les nouveaux projets dramatiques entre lesquels Schiller hésitait : *les Frères ennemis* (qui devinrent plus tard *la Fiancée de Messine*), *les Enfants de la maison* et d'autres encore ; sur *la Mort de Wallenstein*, sur les *Propylées* et l'*Achilléide*, sur le drame grec et sur divers autres sujets d'esthétique.

(2) Il commence au vers 354 de l'*Achilléide.*

demande de me continuer votre assistance. — *Iéna, le* 2 *avril* 1799. — G.

J'aimerais bien pouvoir envoyer aujourd'hui à Weimar *le Camp de Wallenstein.*

590. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *avril* 1799.

Votre envoi est pour moi une agréable surprise je vais lire et étudier le chant avec toute mon atten- tion.

Le Camp de Wallenstein sera expédié ce soir J'espère vous voir bientôt, et vous faire part d l'impression que m'aura laissée ma lecture. — Sch

591. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *avril* 1799.

Les distractions par lesquelles je viens de passe à Weimar (1) retentissent encore en moi, et j ne parviens pas encore à retrouver une dispositio d'esprit tranquille. Pourtant, j'ai pris en main un histoire du règne de la reine Elisabeth (2), et je m suis mis à étudier le procès de Marie Stuart (3). J'e ai vu jaillir immédiatement un certain nombre d thèmes tragiques de premier ordre, qui m'ont ins piré une grande foi en cette matière, incontesta blement féconde à divers égards. J'ai l'impressio qu'elle se prêterait tout particulièrement à êtr traitée à la manière d'Euripide, c'est-à-dire en fa

(1) Schiller était parti avec Gœthe le 10 avril pour We mar, et y avait séjourné jusqu'au 25. Le 17, on avait jo les *Piccolomini*, et, le 20, avait eu lieu la première représe tation de *la Mort de Wallenstein.*

(2) Les *Annales* de Camden, qu'il avait emprunté le 24 à la bibliothèque de Weimar.

(3) Il avait parlé pour la première fois de ce sujet à Gœtl le 16 février.

sant porter tout l'effort sur la peinture de l'état intérieur du personnage, car j'aperçois la possibilité de laisser de côté tout le procès et toute politique, et de faire commencer la tragédie à la condamnation. Mais nous reviendrons là-dessus de vive voix, lorsque mes idées auront pris une forme plus précise.

Nous avons trouvé ici le printemps aussi peu avancé qu'à Weimar : il n'y a encore guère de feuilles qu'aux groseill.ers à maquereau qui nous ont accueillis à notre arrivée dans le vallon du moulin.

Auriez-vous la bonté, en échange des bulletins ci-joints, de faire prendre pour moi à la bibliothèque les ouvrages qui y sont inscrits (1), et de me les faire envoyer par la messagère. J'ai emporté Camden, mais j'ai oublié de laisser le bulletin d'emprunt. S'il vous était possible de me procurer, peut-être en l'empruntant à la collection du duc, le volume du *Calendrier historique* de Gentz qui renferme la vie de Marie Stuart (2), vous me rendriez grand service.

Pardonnez-moi de vous donner cette peine.

Je vous dis une fois de plus toute ma gratitude cordiale pour tout le plaisir que j'ai eu à Weimar, et par vous, et grâce à vous. Ne manquez pas d'être ici le 1er mai ; j'en ai déjà avisé Cotta.

Ma femme vous envoie ses compliments les plus affectueux. Adieu. Mille amitiés à Meyer. — Sch.

592. Gœthe a Schiller.

Je m'emploie en ce moment uniquement à me libérer, afin de pouvoir me mettre en route mercredi (3).

(1) L'*Histoire d'Ecosse* de Buchanan, de 1668, et l'*Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande* de Duchesne (Paris, 1614).
(2) La « Marie Stuart » de Gentz avait paru dans le *Calendrier* pour 1799.
(3) 1er mai.

On commence l'impression du prochain numéro des *Propylées*, et je fais mettre déjà sous presse la première moitié du *Collectionneur* (1), alors que la seconde est encore dans les limbes. J'espère bien que, lorsque nous nous retrouverons réunis, j'aurai vite fait de la conduire à terme. Il m'est venu à l'esprit une façon de présenter les choses qui nous tirera d'affaire avec toute l'aisance et la sûreté imaginables. — Je suis heureux que le sujet de Marie Stuart vous inspire confiance. Vu à distance, et d'ensemble, il me paraît que la matière est riche en motifs qui sont de nature à porter sur le théâtre. Ci-joint les livres que vous désirez. Il me tarde d'apprendre de vous ce qu'il en sera advenu de votre dessein.

Adieu ; amitiés à votre chère femme ; je me réjouis à la pensée de notre prochaine période de vie commune (2), en une saison où il faudra bien tout de même par la force des choses que le printemps se décide à être de la partie. — *Weimar, le 27 avril* 1799.

593. Gœthe a Schiller.

Je suis heureux pour vous de cette belle journée, au lendemain de votre déménagement sous la pluie (3). J'irai cet après-midi vous renouveler de vive voix mes souhaits d'heureuse villégiature.

Je vous envoie ci-joint la septième lettre (4), telle qu'il lui a plu de venir au monde. Cela peut aller à titre de première ébauche ; pour en faire quelque

(1) Voir ci-dessus la lettre 539.

(2) Gœthe arriva à Iéna le 1er mai, et y séjourna jusqu'au 27. Ils s'entretinrent d'abord de *Marie Stuart*, puis d'idées esthétiques, et travaillèrent en commun à esquisser une étude *Sur le dilettantisme*, que Gœthe n'acheva jamais.

(3) Schiller s'était installé la veille dans sa villa.

(4) De l'étude sur *le Collectionneur et les siens* (voir ci-dessus la lettre 539).

chose qui soit présentable, il faudrait plus d'efforts que je ne puis en fournir en ce moment. Lisez-la donc en vous demandant simplement s'il ne s'y trouve du moins rien qui aille directement contre notre intention, puisque de toutes façons elle ne prétend pas la remplir. — *Iéna, le* 11 *mai* 1799. — G.

594. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *mai* 1799.

Pour ces premières heures de tranquillité que je vais avoir cet après-midi après tous les tracas du déménagement, votre manuscrit me sera une occupation agréable et opportune. Il est bien vrai que le temps qu'il a fait hier ne nous a pas précisément favorisés, et celui qu'il fait aujourd'hui n'est, lui non plus, guère enthousiasmant ; mais je suis néanmoins content que nous puissions maintenant profiter tout de suite au grand air des premiers moments d'une température plus clémente.

Arrivez ce soir d'un peu bonne heure, si vous n'avez pas envie de rester avec nos philosophes (1).

595. Gœthe a Schiller.

M. Leissring (2) a emporté le rôle du premier chasseur. Voudriez-vous bien m'envoyer le manuscrit, pour me permettre de réparer cette lacune.

La fête d'aujourd'hui (3) n'a pas été tout à fait sans me faire sentir en quelque mesure son influence spirituelle : la huitième lettre est écrite, et c'est un souci de moins.

(1) Schiller et Niethammer, les partenaires de Schiller au jeu de l'hombre.

(2) Acteur de la troupe de Weimar, qui tenait dans *le Camp de Wallenstein* le rôle du premier chasseur. Cousu de dettes, il venait de prendre la fuite.

(3) La Pentecôte.

Dites-moi comment vous allez aujourd'hui, vous et votre chère femme, et où je puis vous retrouver ce soir. — *Iéna, le* 12 *mai* 1799. — G.

596. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *mai* 1799.

Tous mes compliments pour l'activité créatrice de votre pensée. C'est un grand pas de fait, que vous ayez enfin cela derrière vous. Pour ma part, jusqu'à présent, l'esprit s'est obstinément dérobé à mon regard, et j'ai eu beau le chercher par toutes les allées de mon jardin et être sorti à sa découverte.

Ma femme va passablement aujourd'hui ; elle vous fait ses compliments affectueux. Nous n'avons aucun projet pour la journée, et nous vous attendons. Ci-joint, pour votre dessert, une petite douceur philosophique (1). — Sch.

597. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 29 *mai* 1799.

Depuis ces deux jours que vous nous avez quittés, j'ai poursuivi avec ardeur la besogne entreprise (2), et j'espère que, si le temps se décide à devenir plus stable, mon travail, lui aussi, s'en trouvera mieux. En traçant le bilan de nos dernières semaines de vie commune, je constate que, tout en n'ayant pas produit grand'chose, nous leur avons pourtant trouvé cette fois encore un emploi utile ; en particulier, l'idée qu'il est indispensable de tenir strictement à l'écart l'une de l'autre la nature et l'art ne cesse de m'apparaître comme plus importante et plus féconde à chaque fois que nous revenons sur ce sujet, et je vous engage à profiter de votre

(1) On a supposé qu'il pouvait s'agir de vers satiriques à l'adresse de Fichte, mais rien ne le prouve.

(2) Les recherches préliminaires relatives à *Marie Stuart*.

article sur le dilettantisme pour faire là-dessus une très ample digression.

J'attends maintenant que vous me retourniez l'esquisse de cet article (1), recopiée et enrichie de remarques nouvelles, et j'espère bien que le voisinage d'*Aurore* et d'*Hesperus* (2) ne manquera pas de vous fournir à cet égard d'abondantes lumières.

Je suis tombé hier fortuitement sur une vie de Christian Thomasius (3), qui m'a beaucoup amusé. On y suit avec intérêt l'effort que fait un homme intelligent et courageux pour s'évader du pédantisme de son temps, et, bien que la manière dont il s'y prend reste encore elle-même fortement teintée de pédantisme, il n'en mérite pas moins, si on le compare à ses contemporains, d'être qualifié de tête philosophique, je dirai même de bel esprit. Le moyen auquel il a recours est précisément celui que vous estimez le plus efficace, et qui consiste à harceler l'adversaire par des coups perpétuellement et promptement réitérés. Il fut le premier à publier une revue, sous le titre d'*Entretiens mensuels* (4), où, dans la manière satirique, et avec une gravure satirique en tête de chaque nu-

(1) L'article ne fut jamais rédigé sous forme définitive ; les ébauches rédigées par les deux écrivains se sont retrouvées parmi les papiers de Gœthe.

(2) C'est-à-dire de Herder et de Jean-Paul, qui venaient d'annoncer, le 20 mai, la publication prochaine d'une revue intitulée *Aurora*.

(3) Le philosophe, professeur à Halle et à Leipzig à la fin du dix-septième siècle et dans le premier tiers du dix-huitième. Il se peut que Schiller ait rencontré l'article biographique consacré à Thomasius par la *Biographie universelle* de Schröckh, qu'il possédait, et qui était du nombre des ouvrages qu'il se disposait à envoyer à la vente aux enchères dont il sera question plus loin dans la lettre 601.

(4) Cette revue, qui commença à paraître en 1688, s'appelait, tout au long : *Franches idées, plaisantes et graves, et pourtant raisonnables et méthodiques, ou Entretiens mensuels sur toutes sortes de sujets, et particulièrement sur les livres nouveaux.*

méro, il s'attaqua vigoureusement à ses têtes de Turcs, aux théologiens et aux philosophes aristocrates. Il osa aussi le premier rédiger en langue allemande des écrits académiques, et il en est un, sur les bonnes manières et sur ce qu'il sied que l'Allemand imite chez le Français (1), que je serais très curieux de lire et que je vais tâcher de trouver ici.

Auriez-vous par hasard des nouvelles de Mlle d'Imhof et de son œuvre (2), et voudriez-vous lui glisser en douceur ce que vous me disiez l'autre jour?

Ma femme vous fait ses amitiés les plus cordiales. Vous nous manquez beaucoup, et je n'arrive plus qu'avec bien de la peine à m'habituer à passer mes après-midi sans m'entretenir avec vous. Mille compliments à Meyer.

Adieu. — G.

598. Gœthe a Schiller.

Notre séparation, qui m'est toujours très sensible, comme elle vous l'est à vous-même, me donne cette fois lieu de vous porter envie : vous, du moins, vous ne quittez ni votre cercle d'existence ni votre chemin, ce qui fait que vous allez de l'avant d'un pas plus assuré, au lieu que mes progrès à moi, dans les conditions où je vis, sont problématiques au plus haut point. Le soir venu, je sais bien qu'il s'est passé quelque chose, mais je sais aussi que tout se serait fort bien passé sans moi, et même que tout aurait tout aussi bien pu prendre un tout autre cours.

Tout ce que je puis faire ici, c'est de tâcher, d'une manière générale, de m'acquitter de mes devoirs du mieux que je le puis, et de faire aussi en sorte

(1) Cet écrit est de 1687.

(2) *Les Sœurs de Lesbos;* voir ci-dessus les lettres 415 et 586.

que le temps que je passerai ici ne s'écoule pas sans profit pour nos desseins particuliers.

Notre amie (1) m'a fait parvenir le premier chant de son poème, et j'ai le grand regret de constater que les griefs dont par avance je vous avais fait l'énumération s'y appliquent furieusement, jusqu'au dernier. Pas la moindre trace de suspension épique ; tout se suit à la course et se bouscule, et, à la lecture à haute voix, le poème est entièrement dépourvu de tranquillité et de clarté. D'un bout à l'autre du chant, tout est d'un tenant, sans le moindre temps d'arrêt qui forme paragraphe ; et, à vrai dire, il serait malaisé d'indiquer où les paragraphes seraient de mise ; l'extrême longueur des périodes, bien loin d'ajouter par une certaine impression de rondeur à l'agrément de la déclamation, ne fait au contraire que tout embrouiller. On voit surgir en grand nombre les parenthèses et les allusions obscures ; l'ordre des mots est fréquemment inverti sans que l'inversion ait le moins du monde le caractère épique, et l'emploi des participes n'est pas toujours heureux. Je vais tâcher de m'y employer de mon mieux, d'autant qu'ici mes heures ne sont pas bien précieuses.

D'une manière générale, autant que je puis le prévoir, nos recherches sur le dilettantisme vont nous placer dans une situation assez particulière ; car il n'est pas possible d'en apercevoir distinctement les vices sans ressentir de l'impatience et sans prendre un ton désagréable. Quant à savoir si l'esquisse, lorsque je vous l'enverrai ou vous l'apporterai, sera grandement avancée, c'est encore bien incertain.

Tout ce que j'ai vu de Christian Thomasius m'a toujours vivement intéressé. Ce qu'il a de lucidité gaie et d'esprit est très sympathique. Je vais

(1) Amélie d'Imhof ; voir la lettre précédente.

m'informer des articles que vous voudriez lire.
Adieu ; amitiés à votre chère femme.

Ci-joint un envoi de Meyer (1). — *Weimar, le 29 mai* 1799. — G.

599. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 31 *mai* 1799.

Je conçois fort bien que le poème de notre poétesse dilettante (2) vous plaise d'autant moins que vous y regardez de plus près. Car c'est encore un trait caractéristique de l'amateurisme, qu'il soit incapable, du fait même qu'il part d'un principe faux, de rien produire qui ne soit systématiquement faux, et par conséquent irrémédiable au fond. Ce qui me console, c'est qu'en publiant cette œuvre (3), il nous est parfaitement loisible d'en annoncer expressément la provenance dilettantesque, et qu'en nous montrant à ce point tolérants, nous faisons simplement preuve de largeur d'esprit, sans compromettre notre jugement critique. Le plus fâcheux, dans cette affaire, c'est la peine et le mécontentement qu'elle vous cause ; mais il suffit, pour vous consoler, que vous considériez ce travail comme une dissection opérée pour le plus grand profit de la science, attendu que ce cas concret vient à quelques égards à point nommé pour la recherche théorique qui nous occupe.

En ce qui me concerne, je n'ai guère eu plus de plaisir que vous-même à lire ces jours derniers quelques œuvres — qui sont tout l'opposé du dilettantisme — d'un des maîtres de l'art, mais je conviens que, n'ayant pas à en répondre, ma sérénité a la chance de n'en pas être troublée. J'ai lu, de

(1) Une lettre destinée à Böttiger (voir la lettre suivante).

(2) Voir la lettre précédente.

(3) Dans l'*Almanach des Muses* pour 1800, où « les Sœurs de Lesbos » parurent en effet.

Corneille, *Rodogune*, *Pompée* et *Polyeucte*, et je suis confondu des défauts véritablement énormes de ces pièces, que j'entends célébrer depuis vingt ans. Action, agencement dramatique, caractères, mœurs, langue, tout, jusqu'à la versification elle-même, y est de la plus extrême faiblesse, et il ne suffit vraiment pas d'alléguer pour excuse la barbarie d'un art encore dans l'enfance. Car ce qu'il y a là de déplaisant, ce n'est pas uniquement — ni même principalement — le mauvais goût, qui se rencontre en effet jusqu'en des ouvrages pleins de talent lorsqu'ils doivent leur naissance à une époque grossière ; c'est la pauvreté de l'invention, le dénument et la sécheresse dans le traitement des caractères, la froideur glaciale des passions, la raideur traînante dans le développement de l'action, et, presque d'un bout à l'autre, le manque d'intérêt. Les caractères féminins sont de pitoyables caricatures, et l'unique chose que j'y aie trouvée traitée avec bonheur, c'est l'élément héroïque ; et encore cet ingrédient lui-même, qui, pris en lui-même, n'est pas d'une bien grande richesse, est-il manié avec monotonie.

Racine est, sans comparaison, infiniment plus voisin de l'excellent, quoiqu'il porte tous les fâcheux stigmates du maniérisme français et que, dans l'ensemble, il manque un peu de force. A présent, je suis extrêmement curieux de lire les tragédies de Voltaire, car, à en juger d'après les critiques qu'il a faites de Corneille, il a sûrement vu très clair dans ses défauts.

Je sais bien qu'il est plus aisé de blâmer que de créer soi-même. Et cela me ramène à ma propre besogne (1), qui est encore bien informe. Si seulement les juges qui ont toujours le verbe si assuré et les dilettantes qui sont toujours si prompts à

(1) *Marie Stuart.*

se satisfaire se doutaient de ce qu'il en coûte de peine pour mettre au jour une œuvre digne de ce nom !

Auriez-vous la bonté de m'envoyer par la messagère les *Piccolomini* et la *Mort de Wallenstein?* Kotzebue (1) m'a prié de les lui prêter, et je les lui ai promises, parce qu'il m'en coûte moins de lui marquer cette complaisance que de lui rendre visite ou de souper avec lui.

Mille amitiés à Meyer. J'ai expédié sa lettre à Böttiger.

Ma femme vous fait ses meilleurs compliments.

Adieu ; portez-vous bien et tenez-vous en belle humeur par ces journées de pluie qui sont un agréable rafraîchissement. — Sch.

600. Gœthe a Schiller.

Le poème (2) commence à prendre un peu meilleure tournure, depuis que je me suis attelé sérieusement au premier chant, et que j'ai étudié d'un peu près les moyens d'y porter remède. Il y a donc eu, hier soir, conférence à ce sujet chez Mme de Wolzogen, et nos amies n'ont pas paru trop épouvantées de ma sévérité ni de mes exigences, si bien que je me reprends à espérer que l'affaire finira par s'arranger selon nos désirs.

Le duc est parti hier pour Eisenach et Cassel, et je me trouve ainsi à peu près ramené à la tranquillité de ma demeure. Je vais voir ce que me réserve la huitaine qui vient. Pourvu que j'arrive à venir à bout de quelques travaux préliminaires, je me tiendrai pour satisfait. Je souhaite que vous trouviez moyen de faire jaillir quelque chose des

(1) Depuis qu'il avait renoncé à la direction du théâtre de Vienne, à la fin de l'année précédente, Kotzebue résidait alternativement à Iéna et à Weimar.

(2) *Les Sœurs de Lesbos;* voir ci-dessus la lettre 598.

sources profondes où prend naissance la création véritable.

Vous recevrez avec ce mot les trois *Wallenstein*. Je n'ai guère rien à vous dire sur mon propre compte, si ce n'est qu'il me faut mettre de l'ordre, rattraper le temps perdu, disposer les choses en place, ajuster. D'ailleurs, en fin de compte. tout cela marche encore assez bien, et, à la condition de n'être pas trop exigeant, est assez satisfaisant. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 1er *juin* 1799. — G.

601. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 4 *juin* 1799.

Ci-joint l'article de Körner sur *Wallenstein* (1). Seulement, tel qu'il est, il est inutilisable, parce qu'il a adopté la solution plus commode qui consiste à donner la parole au poète au lieu de parler lui-même, et qu'il se contente donc d'offrir au public la pièce mise en lambeaux. Si la pièce était dès à présent publiée, cela pourrait aller, mais, dans les conditions actuelles, cela ne fait pas mon affaire. Heureusement qu'il n'y a pas grande urgence à l'expédier, car vous estimerez sans doute comme moi qu'ayant tardé si longtemps, on peut fort bien n'envoyer le compte-rendu qu'après la quatrième représentation de la pièce. D'ici-là, je compte reprendre ce qu'a fait Körner, y mettre plus de style narratif et moins de texte dramatique, et y insérer aussi quelques éclaircissements sur la trilogie tout entière.

Comme j'en ai fini avec le scénario des premiers actes de *Marie Stuart*, et que, pour les derniers, il ne reste plus à tirer au clair qu'un seul point, je n'ai pu me retenir, pour ne pas perdre de temps, de

(1) Sur la troisième pièce de la trilogie. L'article, destiné à la *Gazette universelle*, ne fut pas imprimé.

passer immédiatement à l'exécution. Avant d'en venir au second acte, il sera nécessaire qu'il ne me reste plus aucune incertitude touchant les derniers. C'est ainsi qu'aujourd'hui, 4 juin, je me suis donc mis à cette œuvre, avec entrain et avec joie, et j'espère que d'ici la fin de ce mois j'aurai derrière moi un bon morceau de l'exposition.

Ce que vous m'avez écrit des *Sœurs de Lesbos* m'apporte un grand réconfort. Ma belle-sœur m'a, de son côté, rendu compte de cette conférence, et n'a pu chanter assez les louanges de tout ce qu'elle y a appris.

Tous ces jours-ci, aux heures où nous avions coutume de nous réunir, je lis la *Dramaturgie* de Lessing, lecture qui est bien en effet, que je sache, la manière de passer son temps la plus vivifiante et la plus stimulante pour l'esprit. Il est évidemment incontestable que, de tous les Allemands de son temps, Lessing est celui qui a vu le plus clair dans toutes les questions relatives à l'art, qui a eu sur ces sujets les vues les plus pénétrantes à la fois et les plus larges, et qui a saisi avec la plus grande fermeté de regard ce qui est le nœud même des problèmes. Lorsqu'on se tient attaché à cette lecture, on se sent vraiment porté à considérer que le beau temps du goût allemand est définitivement relégué dans le passé, car, parmi tous les jugements qu'on voit porter aujourd'hui sur l'art, il en est bien peu qui supportent d'être rapprochés des siens.

Est-il exact que la reine de Prusse ait refusé de voir jouer *Wallenstein* à Berlin, et tienne à voir d'abord la pièce à Weimar (1)?

Faites-nous donc savoir si Sophie La Roche (2)

(1) On attendait alors à Weimar la visite de Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise.

(2) Le bas-bleu d'Offenbach. Gœthe l'avait connue au temps de sa période sentimentale, en 1772, à Francfort, mais avait depuis longtemps rompu tous rapports avec elle.

est arrivée à Ossmanstedt : ma femme n'est pas moins curieuse de l'apprendre que je ne le suis moi-même.

Ayez aussi l'obligeance de me faire retourner par Vulpius la liste des livres que je me propose d'envoyer (1), en même temps qu'un catalogue de la vente, s'il est encore possible de l'avoir.

Adieu ; profitez des beaux jours que nous avons maintenant. — Sch.

602. Gœthe a Schiller.

Je vous félicite d'avoir commencé à écrire votre nouvelle pièce. Sans doute il est très bien de donner à la méditation de son plan tout le soin convenable, mais il y a, à mener de front l'exécution et l'invention, des avantages très considérables, qui ne sont pas à dédaigner.

Körner a pris la chose par le côté facile. Ce qu'il vous envoie, ce sont des morceaux choisis, et non pas un compte-rendu. Peut-être ferez-vous bien d'y mettre quelque peu la main, et puis l'on expédiera l'article après la quatrième représentation de *Wallenstein*.

Il est de fait que le roi et la reine n'ont pas vu *Wallenstein* à Berlin (2), et que, s'ils s'en sont abstenus, c'est vraisemblablement pour faire une politesse au duc, qui les a consultés sur le choix des pièces qu'on leur offrira ici, et a reçu leur assentiment en ce qui concerne votre drame.

En ce qui me concerne, il m'a fallu finalement,

iller l'avait également connue à Spire et à Mannheim, avait eu du goût pour elle. Les deux amis redoutaient n et l'autre sa venue. Elle n'arriva qu'en juillet à Ossmandt, chez Wieland, qui était son ami d'enfance.

(1) On allait vendre aux enchères, en juillet, des doubles la bibliothèque de Weimar ; Schiller avait été admis joindre un certain nombre de livres dont il désirait se aire.

(2) Voir la lettre précédente.

pour échapper à la mauvaise humeur du découragement, me résigner à renoncer, car il ne m'est vraiment pas possible de songer à un travail suivi. Pourtant, comme il y a beaucoup à faire, le temps se passe, et puis, j'ai aussi pour juillet la perspective de journées meilleures.

Les Sœurs de Lesbos (1) font néanmoins des progrès assez convenables. Je suis ravi que la première conférence se soit terminée à la satisfaction des deux parties ; c'est tant mieux, non seulement pour l cas présent, mais aussi pour les prochaines fois.

Mme La Roche n'est pas encore arrivée, et l'on di qu'elle ajourne son voyage. On peut encore espére que l'orage se dissipera, et que nous n'en serons pa réduits à recourir au paratonnerre de Lobeda (2

Vous verrez, non sans surprise, ni sans déplaisi par le dernier numéro du *Mercure*, avec qu incroyable aveuglement le vieux Wieland s'est m à faire chorus avec le triomphe par trop précipi de la métacritique (3). Les chrétiens prétendaie bien que, dans la nuit où le Christ était né, tous l oracles avaient tout d'un coup perdu la voi c'est maintenant le tour des apôtres et des discipl du nouvel évangile philosophique à venir no affirmer qu'à l'heure même où est née la *Métacritique*, le vieux de Königsberg, sur son trépied, n content d'être paralysé soudain, a fait mieux q cela, est tombé tout de son long, comme Dagon (

(1) Voir ci-dessus les lettres 598 et suivantes.

(2) Gœthe et Schiller se proposaient de mettre Sop La Roche, pour en être eux-mêmes moins obsédés, en r ports avec un autre bas-bleu, Mme Bohl, femme du bou mestre du village de Lobeda, proche d'Iéna.

(3) Herder venait de publier à Leipzig sa *Métacriti* par laquelle il se flattait de ruiner à tout jamais le kantis Wieland en avait fait aussitôt un éloge enthousiaste d le numéro de mai du *Nouveau Mercure allemand.*

(4) La divinité phénicienne dont il est question d l'Ancien Testament, au premier livre de Samuel.

sur son nez. Il ne reste plus rien debout de toutes les statues que l'idolâtrie avait érigées en son honneur, et c'est tout au plus si l'on n'estime pas nécessaire et tout naturel de massacrer du premier jusqu'au dernier les adeptes du kantisme, tout comme on massacrait au temps jadis les abominables tenants de Baal.

Je crains fort qu'il ne soit pas de bon augure pour une cause que l'on se croie obligé d'user en sa faveur de procédés aussi véhéments, et pourtant aussi peu efficaces.

Je vous retourne ci-joint la lettre de Humboldt (1).

Voudriez-vous bien faire bon accueil à la faveur que sollicite M. de Fritsch, et que vous trouverez notée sur le billet ci-inclus (2).

Je vous envoie en même temps le catalogue imprimé (3). Vos livres à vous sont compris entre les deux traits à l'encre rouge.

Je vous serais reconnaissant de faire remettre à Hufeland le paquet que je vous expédie.

J'aurais aimé que vous pussiez, ce soir, assister à la représentation des *Aventures de théâtre* (4) ; elle sera sûrement excellente, car elle doit faire office de répétition générale en vue de la représentation qui sera offerte au roi (5). J'ai eu plaisir à assister hier et avant-hier aux répétitions préliminaires, et j'y ai observé une fois de plus combien il est indispensable, de quelque art qu'il s'agisse,

(1) Il s'agit de la lettre de Humboldt à Schiller datée du 26 avril.

(2) Ce Fritsch sollicitait l'autorisation de prendre copie d'un passage de la *Mort de Wallenstein*.

(3) De la vente aux enchères prochaine ; voir la lettre précédente.

(4) L'*Impresario in angustie*, opéra de Cimarosa, avec intercalation de musique de Mozart ; l'arrangement était de Gœthe lui-même, aidé de Vulpius.

(5) De Prusse.

de se tenir constamment au niveau des valeurs relatives et d'y rester entraîné et accoutumé, si l'on veut être en état de s'assimiler en quelque mesure ce qu'il produit, et à plus forte raison si l'on prétend être à même d'en juger. J'ai eu à maintes reprises déjà l'occasion de remarquer qu'après un temps d'interruption un peu prolongé il me fallait commencer par me réhabituer à la musique et aux arts plastiques pour me retrouver en état de prendre instantanément quelque plaisir à une œuvre quelconque.

Adieu ; ménagez-moi, à force de zèle au travail, une belle réception. — *Weimar, le* 5 *juin* 1799. — G.

603. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 7 *juin* 1799.

Vous ne recevrez aujourd'hui que deux mots, car j'espère vous voir demain en personne. Si rien ne vient à la traverse, j'ai promis à Loder d'être du nombre des quelques amis qu'il a invités à Belvédère (1).

Dohm nous a laissé ici le texte authentique de sa relation de l'affaire de Rastatt (2), et elle m'a suggéré toutes sortes de remarques. Par exemple, vous n'aurez pas manqué d'être frappé de la contradiction singulière qui s'y trahit en ce qui concerne la

(1) Château ducal de plaisance à une lieue de Weimar.

(2) Dohm, qui représentait la Prusse au congrès de Rastatt, avait rédigé un rapport officiel sur la journée du 28 avril 1797, où deux des plénipotentiaires français, Bonnier et Roberjot, avaient été assassinés par des hussards autrichiens, et le troisième, de Bry, avait été blessé. Les témoignages rédigés en vue de l'enquête ordonnée par l'archiduc Charles avaient été concertés à l'avance, de manière à tout embrouiller et à masquer les responsabilités véritables. Il est à peu près certain que les hussards avaient agi par ordre. Roberjot avait été tué sous les yeux de sa femme, tandis qu'il fuyait.

mort de Roberjot, où deux récits qui s'opposent exactement l'un à l'autre sont fondés tous deux sur les dires d'un seul et même valet de chambre. Lorsqu'on proclame aussi solennellement qu'on va être scrupuleusement exact, une inadvertance de cette taille est bien surprenante, et je ne parviens absolument pas à y rien comprendre.

Depuis deux jours je n'ai pas avancé le moins du monde dans mon travail ; hier, j'ai eu des visites du matin au soir, et aujourd'hui j'ai eu un courrier énorme.

La clameur que le livre de Herder arrache à Wieland (1) aura, j'en ai peur, de tout autres effets que ceux qu'il en attend. Nous n'avons qu'à voir venir dans la plus parfaite indifférence, et qu'à prendre tranquillement nos places, en qualité de spectateurs, à cette comédie, qui sera sûrement mouvementée et bruyante à souhait. Nous y trouverons certainement de quoi rire. Quoi qu'il puisse arriver de dire à Wieland, je souhaiterais de tout mon cœur que Cotta l'imprimât dans la *Gazette universelle* ou que Böttiger lui en rendît compte, car on ne saurait trop le trompetter par le monde.

M. de Fritsch peut fort bien copier sur le rôle de Graff (2) le passage qu'il désire avoir (j'imagine que c'est pour quelque album). Je n'y ai pas d'objection.

Adieu. Je me réjouis à la pensée de vous voir pour quelques heures. — Sch.

604. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 11 *juin* 1799.

Nous sommes parfaitement bien rentrés l'autre jour (3), mais cette expérience m'a pourtant appris

(1) Voir la lettre précédente.
(2) Voir la lettre précédente. L'acteur Graff tenait le rôle de Wallenstein.
(3) Schiller avait passé à Weimar la journée du 8 juin.

que huit heures de secousses en voiture et d'agitation mondaine, resserrées sur le court espace des trois quarts d'une journée, sont une perturbation trop violente apportée à mes habitudes, car il m'a fallu deux jours pour retrouver toute mon assiette.

Autrement, je jouis depuis quelques jours, grâce au beau temps que nous avons, dans le petit pavillon de mon jardin, d'une disposition d'humeur si heureuse que je souhaiterais de tout cœur de pouvoir la partager avec vous. Je conviens pourtant que le travail n'avance que très lentement, parce qu'il me faut jeter les fondations de l'œuvre dans son entier, et qu'au début il est d'une importance décisive de ne pas compromettre par avance la solidité de ce qui doit venir ensuite, mais j'espère être dans le droit chemin.

Si ce n'était perdre trop de temps, j'aurais certainement été tenté d'aller voir la pièce qu'on donne demain à Weimar (1). Au point où j'en suis de ma besogne, la vue effective d'une nouvelle pièce historique à la scène, quoi qu'elle vaille, pourrait produire sur moi une action utile. L'idée qu'on a eue de tirer un drame de ce sujet n'a rien qui me déplaise. Sans parler de ses autres avantages, il possède celui-ci, qui est essentiel, que l'action y est concentrée tout entière sur un moment très rempli d'événements, et qu'elle ne peut faire autrement que de courir promptement à son dénouement, entre la crainte et l'espoir. J'ajoute qu'elle n'a qu'à puiser dans l'histoire pour y trouver d'excellents caractères dramatiques. Mais il est probable que la pièce n'est pas particulièrement bonne, puisque vous ne m'en avez rien dit.

(1) *La Paix du Pruth*, drame de Kratter. Il s'agissait du traité signé le 23 juillet 1711 entre Pierre le Grand et les Turcs. Pierre, fait prisonnier par les Turcs, obtint la paix et la liberté grâce à sa femme Catherine, qui parvint à gagner le vizir.

Mellish (1) s'est invité à dîner pour demain, avec es siens ; ce sera encore une occasion de parler ıbondamment de vous. Tâchez donc de faire en sorte de venir bientôt passer ici une journée.

En voilà assez pour aujourd'hui. Adieu. Je ne :rouve plus rien à vous écrire, car je n'ai rien appris le nouveau de tous ces jours-ci, et j'ai vécu enfoncé ıniquement dans mon travail.

Mille amitiés de ma femme. — Sch.

605. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 14 *juin* 1799.

J'apprends que vous êtes allé à Rossla ces jours passés (2), mais que vous êtes de retour à Weimar, ce que le mauvais temps qu'il a fait hier n'a pas dû vous faire regretter. Les Mellish ont encore eu de la chance, et ont passé à Iéna une très jolie journée. Il nous a amené un visiteur valaisan, qui m'a paru avoir quelque teinture de la littérature allemande, et qui s'est même exprimé d'une manière assez raisonnable sur le compte de la récente philosophie, dans la mesure où il a été possible de se faire entendre là-dessus en français. Il y a d'ailleurs je ne sais quel mystère autour de cet homme (3).

On m'a rapporté l'autre jour que Fichte aurait imaginé de suggérer au prince de Rudolstadt de le loger chez lui dans une maison appartenant au domaine princier, mais qu'il aurait essuyé un refus poli. On ne conçoit vraiment pas comment ce bon ami peut aller ainsi de sottise en sottise, et être en toutes circonstances d'une gaucherie aussi incorri-

(1) Voir ci-dessus la lettre 455.

(2) Gœthe séjourna à Oberrossla et à Ossmanstedt du 10 au 16 juin.

(3) Tout ce qu'on sait de ce Valaisan, d'après une autre lettre de Schiller, c'est qu'il se nommait Jandor, ou quelque chose de ce genre.

gible. Quelle idée de prétendre insinuer au prince de Rudolstadt, qui se soucie de lui, le diable m'emporte, comme d'une guigne, la fantaisie de le prendre ouvertement sous sa protection en acceptant de le loger, et de se compromettre ainsi, sans profit et sans motif, aux yeux de toutes les cours qui voient les choses d'un autre œil ! Sans compter que ce serait un bien misérable avantage qu'il retirerait là d'un logement gratuit en un endroit où il serait aussi peu que possible à sa place.

Je vous souhaite d'être plus laborieux que je ne l'ai été tous ces jours-ci. Nous avons eu mercredi Mellish et jeudi Mme de Kalb, ce qui a fait deux journées médiocrement productives. Je suis toujours sur mes trois premières scènes d'exposition, et je cherche à poser des fondements solides pour ce qui doit venir par la suite.

Je commence vraiment à croire que j'arriverai à tirer parti de mes pièces en Angleterre. J'ai reçu de Londres, au cours d'une seule semaine, deux invitations à expédier mes pièces en manuscrit ; je sais bien que ces avances ne proviennent encore que de libraires et de traducteurs et ne sont accompagnées d'aucune offre d'argent ; pourtant la demande est si intense qu'il m'est bien permis d'en concevoir quelque espoir.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'envoyer Eschyle? Je suis pris d'un vif désir de retourner chercher de la distraction dans le drame grec.

Adieu ; faites votre possible pour venir bientôt passer une journée avec nous.

Amitiés cordiales de ma femme. — Sch.

606. Gœthe a Schiller.

Votre seconde lettre me fait l'amitié de venir, comme la première, me joindre à Rossla, où je me trouve retenu pour quelques jours encore par toutes

sortes d'affaires. J'aime mieux en faire le sacrifice, puisque j'y suis enfoncé, et qu'après cela je serai dispensé d'y songer à nouveau pour un bon laps de temps. J'ai plaisir à me familiariser de plus près avec les conditions de l'existence au village et aux champs, et à considérer les vieilles choses à distance, tandis que les nouveautés m'accaparent.

J'ai un vif désir de vous voir le plus tôt possible. J'espère vous écrire mercredi (1) de Weimar. J'ai à vous rendre compte de bon nombre de choses qui me sont passées par la tête entre temps.

Si mon Esprit (2) n'était pas absorbé par la copie d'inventaires, je lui dicterais très vite quelques pages ; mais ma plume recule même devant l'idée de commencer par un bout, car il me faudrait remonter au déluge. Et puis, il y a dans le nombre des choses qui ne s'écrivent pas.

Adieu ; portez-vous bien dans votre demi-solitude, avancez posément votre travail, et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Rossla, le* 15 *juin* 1799. — G.

Nous avons fait du feu aujourd'hui !

607. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 *juin* 1799.

J'ai eu infiniment de plaisir à revoir votre écriture après une interruption d'une longueur inaccoutumée. On nous avait dit ici que vous étiez rentré à Weimar, pour tenir compagnie au ministre Haugwitz (3), que le duc y avait amené. Je me félicite pour vous que vous ayez pu faire de ces journées un emploi utile. Je vous aurais évidemment souhaité un temps plus clément, car, ici aussi, la température

(1) 19 juin.
(2) Le copiste de Gœthe, Geist, qu'on appelait *Spiritus*.
(3) Le ministre prussien.

a été si rude que nous avons dû nous réfugier autour du poêle allumé.

Cent choses imprévues viennent cet été se conjurer contre mon zèle au travail. J'attends d'ici une huitaine, de Meiningen, ma sœur et mon beau-frère, le bibliothécaire Reinwald (1) ; c'est de bon cœur que je vois ma sœur s'offrir cette distraction, mais je ne vois pas trop que faire de mon beau-frère, que je vais traîner comme un boulet, probablement six jours durant.

Dans ces conditions, il est certain qu'il ne me sera pas possible d'en avoir fini, comme j'y comptais, avec mon premier acte avant votre arrivée. Pourtant, jusqu'à présent, le progrès a été continu, et il ne s'est pas passé une seule journée où je n'aie écrit (2). Dès à présent, à mesure que j'avance dans l'exécution, je commence à me persuader chaque jour davantage de la qualité proprement tragique de mon sujet, et j'entends par là, tout spécialement, qu'on aperçoit la catastrophe dès les premières scènes, et que, plus l'action paraît s'en éloigner, plus au contraire elle s'en approche, d'un mouvement ininterrompu. Il y aura donc là à satiété cette terreur que réclame Aristote, et, pour ce qui est de la pitié, on saura la trouver, elle aussi.

La *Marie Stuart* que je conçois n'est nullement destinée à provoquer l'attendrissement ; mon dessein est tout autre ; je veux qu'elle ait d'un bout à l'autre tous les caractères d'un agent de la nature, et le pathétique qu'elle soulèvera sera une émotion profonde et de caractère général, bien plus qu'une sympathie personnelle, et qui s'attache à un individu. Elle ne ressent rien elle-même ni n'éveille rien chez autrui qui ressemble à de la sensiblerie ; sa

(1) Il était bibliothécaire et conseiller aulique à Meiningen.

(2) Schiller reprend le *Nulla dies sine linea* qui lui était familier ; voir ci-dessus le lettre 564.

destinée est uniquement de subir et de déchaîner des passions violentes. Seule, la nourrice ressent pour elle de la tendresse.

Mais il vaut mieux que j'agisse et que j'exécute, plutôt que de vous annoncer à perte de vue ce que je me propose de faire.

On prétend ici qie Vohs se serait vu offrir par Pétersbourg un engagement qu'il serait fort tenté d'accepter. Il serait vraiment dommage que nous le perdions, bien que son état de santé ne promette guère que l'on puisse compter sur lui pour très longtemps. Il ne serait pas facile de le remplacer au pied levé (1).

Adieu. J'espère que vous m'annoncerez demain que vous êtes de retour à Weimar. Ma femme vous fait mille amitiés.

Je vous prie de transmettre à Meyer mes meilleurs compliments, et de lui dire que je lui écrirai samedi (2) et que je lui retournerai alors les dessins.

Adieu. — Sch.

608. Gœthe a Schiller.

Je reconnais volontiers que toute perte de temps m'est de jour en jour plus à charge, et je nourris des projets étranges qui me permettraient à tout le moins de sauver encore pour la poésie quelques mois de l'année présente, mais dont il est bien improbable qu'ils arrivent à tourner à bien. Notre existence est faite de relations avec le dehors, qui la composent et qui, en même temps, nous la dérobent : mais il faut pourtant aviser au moyen de s'en tirer, car l'isolement absolu auquel Wieland a eu recours

(1) Ce projet n'eut pas de suite : l'acteur Vohs ne quitta le théâtre de Weimar qu'en septembre 1802, pour se retirer à Stuttgart.

(2) 22 juin. Meyer avait envoyé à Schiller le 15 juin un projet de plafond pour son pavillon.

n'est pas non plus une solution recommandable.

Je souhaite que vous persévériez de votre mieux dans votre travail. Au début, lorsque l'idée a encore pour nous-mêmes sa nouveauté, tout marche toujours plus vivement et d'un pas plus assuré.

Me sera-t-il possible de vous arriver avant la fin de ce mois, c'est ce qu'il m'est impossible de dire. Le prince est venu s'installer dans ma maison (1), et, autour de nous, ce n'est pas l'agitation qui manque, car nous sommes mieux organisés ici pour tout ce qu'on voudra que pour recevoir un roi.

Afin de ne pas rester complètement oisif, j'ai déblayé ma chambre noire ; je me propose de faire quelques expériences nouvelles et d'en répéter d'anciennes, et, en particulier, d'essayer si je puis arriver à y voir clair dans ce qu'on appelle « l'inflexion ». J'ai fait hier, en commun avec Meyer, une jolie découverte. Vous savez peut-être qu'on prétend que certaines fleurs, en été, aux heures du soir, lancent pour ainsi dire des éclairs, ou émettent des jets instantanés de lumière. Je n'avais encore jamais pu constater ce phénomène ; or, hier soir, nous l'avons très nettement observé sur le pavot d'Orient, qui possède, plus vive qu'aucune autre fleur, une couleur d'un rouge jaunâtre. Mais, à y regarder de plus près, nous nous sommes convaincus que c'est là, purement et simplement, un phénomène physiologique, et que ce qui donne l'illusion d'un éclair n'est autre chose que l'image de la fleur, colorée, comme la théorie l'exige, en un vert clair très accusé. Aucune fleur ne produit le phénomène lorsqu'on la regarde directement en face ; c'est lorsqu'on louche latéralement sur elle par le coin de l'œil que se manifeste cet effet momentané d'image doublée. Il faut que le jour soit crépuscu-

(1) Le prince héritier de Weimar avait quitté ses appartements du château, en vue de la visite des souverains de Prusse, pour venir habiter chez Gœthe.

laire, ce qui a pour conséquence que l'œil est parfaitement dispos et réceptif, mais qu'il fasse encore assez clair pour que la couleur rouge conserve sa pleine intensité. J'imagine que l'expérience pourrait fort bien réussir avec du papier colorié, et je vais tâcher de noter exactement les conditions de réussite ; d'ailleurs il est de fait que le phénomène procure une illusion parfaite.

Je joins à ma lettre *le Collectionneur* (1) ; je souhaite que la bluette, à présent qu'elle est au complet, puisse vous amuser une fois de plus. Songez, en la relisant, aux heures heureuses où nous en avons eu l'idée.

Il est exact que Vohs fait mine de vouloir s'en aller ; mais je m'en tiens à la lettre du contrat, qui a encore deux années à courir.

Adieu ; faites un aussi bon usage que possible de la quinzaine qui nous sépare encore du moment où nous nous reverrons. Je me tiendrai pour satisfait si je puis vous apporter quoi que ce soit. En attendant, je me suis mis à prendre de l'eau de Pyrmont. Amitiés à votre chère femme, et recommandez-lui ma Julie (2). — *Weimar, le* 19 *juin* 1799. — G.

609. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 20 *juin* 1799.

Le Français que Mellish m'avait amené l'autre jour (3) et qui est revenu me voir aujourd'hui m'a pris le temps et la disposition d'esprit nécessaires

(1) Cette étude esthétique sur les différents types d'artistes, conçue sous la forme d'une nouvelle à demi-sentimentale, à demi-humoristique par lettres, et où figuraient des personnages où l'on pouvait reconnaître Schiller, Hirt et d'autres encore, venait de paraître, et formait le second fascicule du second volume des *Propylées*.

(2) C'est l'un des personnages du *Collectionneur*.

(3) Le Valaisan de la lettre 605.

pour vous écrire au sujet du nouveau fascicule des *Propylées* aussi longuement que je me proposais de le faire.

Dans sa forme définitive, il m'a paru infiniment plus riche encore et plus vivant que je ne l'avais jugé à aucun moment lorsque je l'ai lu par fragments, et ce produit, jeté gaiement et sans nulle recherche, d'une longue expérience et de longues réflexions ne manquera pas de produire une impression peu commune sur quiconque sera capable, si peu que ce soit, de la recevoir. La richesse en est illimitée, précisément parce qu'un si grand nombre de points de première importance y sont touchés d'une main délicate, et seulement en passant.

L'exécution des caractères et des types d'amateurs a pris beaucoup de relief grâce au fait que, parmi les silhouettes de tous les visiteurs, il ne s'en trouve aucun qui soit vraiment apte de sa nature à la fonction technique dont les conditions sont définies ensuite. Outre que le petit roman y gagne, du point de vue poétique, en richesse et en vérité, c'est de plus, philosophiquement parlant, l'achèvement du cycle complet qui passe par la triple catégorie du faux, de l'imparfait et de l'achevé.

Les développements de la fin, que je ne connaissais pas encore, sont très bien venus et soutiennent jusqu'au bout le ton de gaieté spirituelle.

Je ne doute pas le moins du monde que ce numéro des *Propylées* ne soit appelé à faire un beau tapage, et à nous ramener au temps des xénies.

Ma femme, qui vous fait ses cordiales amitiés, a pris beaucoup de plaisir à tout ce qu'il y a là-dedans de joyeuse humeur et de vie, et a surtout aimé la visite des étrangers. Adieu ; je m'en tiens là pour aujourd'hui, jouissez du beau temps, qui me met, moi aussi, en heureuse veine de production. — Sch.

610. Gœthe a Schiller.

Je suis heureux que vous pensiez tant de bien du *Collectionneur*. Vous savez vous-même toute la part que vous y avez eue, fond et forme ; seulement, je n'ai eu à ma disposition, pour la rédaction, ni le temps ni le confort nécessaires, si bien que je craignais un peu que le tout ne fît pas figure assez plaisante. Je conviens aussi que, si l'on avait eu plus de loisir, on aurait pu enrober les épices mordantes dans un peu plus de sirop. D'ailleurs, il se peut que l'impression d'ensemble ne trouve que bénéfice à ce qu'il y a de simplement esquissé dans la manière. Nous y avons nous-mêmes trouvé notre profit, nous nous y sommes instruits, nous nous y sommes divertis, nous faisons du tapage, et ce numéro des *Propylées* va sûrement se lire deux fois plus que les numéros précédents. Mais, à vrai dire, c'est maintenant seulement que nous allons commencer à en tirer véritablement avantage. Les pierres d'assise sont de bonne qualité, et je vous demande encore d'y réfléchir en y apportant toute votre application. Meyer en a adopté l'idée avec enthousiasme, et nous pouvons en attendre des résultats de la plus haute importance. Je ne veux pas pour le moment insister davantage.

Les artistes modernes appartiennent tous à la catégorie des artistes incomplets, et se rangent donc tous plus ou moins sous les rubriques que nous avons distinguées. C'est ainsi que, hier encore, Meyer, à sa très grande satisfaction, s'est avisé que Jules Romain rentrait dans la classe des *esquisseurs*. Alors que Meyer ne parvenait pas, au prix d'études longuement prolongées sur cet artiste, à en embrasser d'une manière cohérente les traits caractéristiques, il croit maintenant que cette simple étiquette

lui donne la clef de toute l'énigme. Supposez à présent qu'on qualifie Michel-Ange de *fantasmiste*, le Corrège d'*onduliste* et Raphaël de *caractériste* (1), ces rubriques prennent immédiatement une valeur prodigieusement profonde, du fait qu'on envisage ces hommes extraordinaires dans les limites étroites qui les circonscrivent, tout en faisant de chacun d'eux le roi, ou tout au moins le représentant éminent de toute une espèce. Les Allemands resteront sans doute à tout jamais des *imitateurs*, et, dans l'art des époques un peu anciennes, il ne se trouve pas un seul *nébuliste*, alors qu'on est parfaitement fondé à considérer Œser comme un exemplaire de ce dernier type. Qui nous empêcherait, une fois que nous aurons encore réfléchi consciencieusement à ce sujet, de nous atteler à une suite du *Collectionneur* (2)? Nous trouverons toujours de l'attrait à ce travail, attendu qu'il implique l'association la plus loyale qui soit du sérieux et du jeu, qui sont, en matière esthétique, le double ressort indispensable.

Mais, quelle que doive être l'étendue et la portée de ce travail, il conviendra de donner beaucoup plus d'ampleur encore à nos recherches sur le dilettan-

(1) Dans la nomenclature que le *Collectionneur* applique aux divers types d'artistes, le *fantasmiste*, ainsi nommé parce qu'il ne répugne pas aux rêveries capricieuses et aux incohérences, est une variété de l'*imaginatif*, et le *nébuliste*, qui ne peut se passer de nuages, en est une autre ; l'*onduliste*, qu'on peut appeler aussi le *serpentin*, se plaît aux lignes molles et sinueuses ; le *caractériste* s'attache moins à la grâce et à la beauté des formes qu'à l'idée abstraite qui constitue le squelette logique de ses personnages ; l'*imitateur* est en quelque sorte le copiste scrupuleux et impersonnel de la nature ; enfin l'*esquisseur* se borne à indiquer le sujet, sans prendre la peine de l'étudier, et s'adresse directement à l'intelligence, qu'il stimule et ravit, sans émouvoir la sensibilité.

(2) L'indifférence du public dégoûta Gœthe de donner une suite à sa première esquisse.

tisme (1). Celles-ci sont de la plus haute importance, et il appartiendra aux circonstances et aux contingences de décider de la forme sous laquelle nous les produirons finalement. Ce que je préférerais de beaucoup, ce serait d'user ici encore de la forme imaginative, autant pour en étendre l'action à un public plus large que pour leur donner plus d'agrément. Car, à voir à quel point artistes, entrepreneurs, vendeurs et acheteurs, et amateurs en toute sorte d'art sont allés se noyer dans le dilettantisme, c'est maintenant seulement que j'en suis épouvanté, à présent que nous avons scruté le problème dans ses profondeurs et que nous avons donné un nom à l'enfant. Il faudra que nous mettions le soin le plus attentif à réviser une fois de plus nos cadres, pour être sûrs de dominer pleinement toute l'étendue de notre domaine, après quoi nous attendrons qu'une chance heureuse nous suggère une forme convenable pour le présenter. Lorsque nous en viendrons un jour ou l'autre à lâcher nos écluses, il y aura de furieuses querelles, car nous ne manquerons pas d'inonder pour ainsi dire jusqu'aux bords l'aimable vallée où le charlatanisme a installé ses pénates tout à son aise. Or, comme le trait caractéristique essentiel du bousilleur est d'être incorrigible, et qu'en particulier ceux de notre temps sont affectés d'une morgue parfaitement bestiale, ils hurleront qu'on vient ruiner leurs plantations, et, sitôt que le flot se sera écoulé, pareils à des fourmis après une averse d'orage, ils remettront toutes choses dans l'état où elles étaient avant. Mais ils auront beau faire, il faut qu'il soit fait justice d'eux. Tâchons que nos réservoirs s'emplissent comme il faut, et ensuite, nous romprons les digues tout d'un coup. Nous assisterons à un terrible déluge.

(1) Cette étude sur le dilettantisme fut ébauchée, mais ne fut jamais écrite.

Nous avons étudié hier les nouvelles planches de la Société chalcographique (1). C'est chose incroyable à quel point celle-là aussi se met à bousiller, et la présomption de ceux qui en ont la conduite égale leur sottise. Déjà le choix de l'œuvre d'art qu'ils gravent est malheureux, et la manière dont on prétend la rendre est un contre-sens. Il est clair qu'ils ne se doutent ni du premier de ces vices, ni du second. mais, lorsqu'ils ne peuvent faire autrement que se rendre à l'évidence, ils allèguent à leur décharge l'économie dont ils se targuent, parce qu'en effet les mauvais originaux ne coûtent rien.

C'est ainsi encore que j'ai eu dernièrement la visite d'un poète dilettante (2) qui m'aurait jeté au désespoir si je ne m'étais trouvé dans une disposition d'humeur qui m'a permis de le considérer en naturaliste, et de me faire une bonne fois une idée tout à fait authentique et vivante de ce phénomène.

En voilà assez pour aujourd'hui. Nous n'avons, bon gré mal gré, que l'unique ressource de persévérer dans la ligne que nous nous sommes tracée ; mais encore faut-il y être strictement fidèles. J'emploie mes journées du mieux que je puis, et, somme toute, j'arrive pourtant à poser quelques pierres dans mon chantier. Faites comme moi, jusqu'au jour où nous aurons le bonheur de nous revoir. Toutes mes amitiés à votre chère femme, et remerciez-la de l'intérêt qu'elle prend à mon dernier ouvrage. Je retourne au fatal engrenage du reste de ma journée. — *Weimar, le* 22 *juin* 1799. — G.

(1) Cette maison d'édition avait son siège à Dessau.

(2) Probablement Gerning, dont il a déjà été question à maintes reprises (par exemple dans la lettre 378), et qui venait de rentrer d'Italie.

611. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 25 *juin* 1799.

Je crains fort que ces quelques lignes ne vous laissent voir à quel point je suis en ce moment en mauvais état. Mon beau-frère (1) est ici, avec ma sœur ; c'est un bourgeois pédantesque et appliqué, pas trop maladroit, soixante ans, issu d'une petite ville, accablé et rétréci par les conditions d'existence et déprimé plus profondément encore par un état maladif et hypocondriaque ; d'ailleurs, point du tout ignorant en fait de langues modernes, ni de linguistique allemande, ni de certaines branches de la littérature. Vous imaginez sans peine combien sont rares de lui à moi les sujets de conversation, et combien j'apporte peu d'entrain à ceux, fort peu nombreux, qui sont possibles. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il représente à mes yeux toute une catégorie de lecteurs et de prétendus juges qui n'est ni quantitativement négligeable, ni même méprisable, car il se peut fort bien après tout qu'à Meiningen, où il est bibliothécaire, il soit une lumière. Cette manière bornée et définitivement incorrigible de voir les choses aurait de quoi vous faire désespérer de tout, si l'on était tant soit peu exigeant.

De plus, cette visite, qui va se prolonger jusqu'à dimanche (2), me dérobe une bonne partie de mon temps et ruine tout mon entrain pour le peu de temps qui me reste, si bien que j'en suis réduit à rayer purement et simplement cette semaine de ma vie.

Je suis très curieux de voir comment va être accueilli le *Collectionneur*. Comme les vastes espoirs

(1) Voir ci-dessus la lettre 607.
(2) 30 juin.

ne sont guère permis en fait d'édification et de plantation, c'est toujours au moins quelque chose que d'être capable d'inonder et de jeter bas. L'unique rapport où l'on puisse être à l'égard du public sans courir droit aux repentirs, c'est l'état de guerre, et je suis tout à fait d'avis de nous en prendre à son tour au dilettantisme, toutes armes déployées. Adopter une forme courtoise analogue à celle du *Collectionneur* serait à coup sûr le moyen de ménager à cet article un accès plus large auprès du public intelligent, mais, si l'on veut être compris des Allemands, il faut leur dire la vérité aussi vertement que possible, et j'estime donc qu'il faut à tout le moins que la part du sérieux soit prédominante, même dans l'appareil extérieur. On trouverait peut-être parmi les satires de Swift des formes qui seraient de mise ici, à moins qu'on ne marche sur les traces de Herder (1), et qu'on n'évoque le génie de *Pantagruel*.

Il est probable que j'accompagnerai moi-même nos hôtes dimanche jusqu'à Weimar, qui est leur prochaine étape ; en ce cas, j'y passerai sans doute les deux jours qui suivront, et j'espère bien trouver le moyen de vous voir quelques heures, en dépit de tout votre affairement. Et je me réjouis aussi bien sincèrement à la pensée de nous retrouver réunis ici.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Portez-vous bien d'ici-là. — Sch.

612. Gœthe a Schiller.

Je n'ai pas reçu de lettre de vous aujourd'hui, si bien que j'ai eu beaucoup de peine à me convaincre que nous sommes bien aujourd'hui un mer-

(1) Sehiller songe sans doute aux polémiques de jeunesse de Herder.

credi. Je souhaite vivement qu'il ne faille pas expliquer votre silence par quelque cause fâcheuse. Pour ce qui est de moi, faute de pouvoir me mouvoir vraiment, je fais du moins mine de bouger.

Je suis occupé à faire réunir et copier mes petits poèmes, qui feront un cahier assez piquant (1).

A ce propos, j'ai relu votre *Plongeur* (2); il m'a plu au plus haut point, et, si je ne me trompe, mieux encore que jamais.

Aujourd'hui, par cette belle journée ensoleillée, les phénomènes de ce qu'on appelle l'inflexion se sont retrouvés à l'ordre du jour.

Il est fort joli de proclamer qu'il faut observer avec exactitude ; pour ma part, je ne puis en vouloir à l'homme qui s'empresse d'arborer une hypothèse pour se débarrasser des faits. Dans le cas présent, je suis résolu à faire flèche de tout bois et à tout mettre en œuvre ; mais aussi, rien n'est de trop. En revanche, je vois très clairement que c'est ici peut-être le dernier nœud qui m'entrave encore, et qu'une fois ce nœud défait, j'aurai vraisemblablement les coudées définitivement franches dans tout mon domaine.

Adieu ; portez-vous bien et travaillez bien. — *Weimar, le* 26 *juin* 1799. — G.

613. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 26 *juin* 1799.

La négligence de ma messagère, qui a oublié hier d'emporter ma lettre, est cause que vous n'ayez rien reçu aujourd'hui. Au moment même où l'on me remet votre lettre, voici qu'on me rapporte la mienne !

(1) Ce recueil forma le septième volume de ses *Nouveaux Ecrits*, qui parut à Berlin en 1800.

(2) Voir ci-dessus la lettre 321.

Unger m'a écrit aujourd'hui, mais sans faire aucune réponse à l'invite que je lui avais glissée dernièrement touchant votre recueil de poésies. Il se peut qu'il vous ait écrit directement. Par contre, il accepte très volontiers ma proposition de publier un recueil de drames allemands à raison de dix pièces par an, chacune étant accompagnée d'une notice critique, et il offre cent carlins d'honoraires pour ces dix pièces et les notices, à la condition que nous nous chargions de diriger la collection. Nous pouvons gagner cet argent sans trop de peine en expédiant entre nous, au cours de quelques entretiens, la partie critique de la besogne ; dix à quinze après-midi y suffiront, et cela fera trois cents écus pour chacun (1).

J'ai reçu enfin de Berlin, après une longue attente, des nouvelles de mon *Wallenstein*. Il a été joué pour la première fois le 17 mai, c'est-à-dire quatre semaines après la représentation de Weimar. Unger dit beaucoup de bien de la manière dont la pièce a été jouée, et aussi de l'accueil que lui a fait le public. Il me dit aussi qu'il s'est trouvé immédiatement un barbouilleur d'encre berlinois pour se répandre là-dessus dans les *Annales de la monarchie prussienne;* il a fait de grands éloges de la pièce, mais il en a épluché copieusement les passages, à la Böttiger, et il en a lardé son article.

Adieu. Nous allons demain rendre visite à Mellish (2) ; je regrette bien que vous ne puissiez en être. Je vous souhaite bonne chance dans vos recherches d'optique. Tant que vous pourrez les pousser, votre temps de Weimar sera bien employé. — Sch.

(1) Ce projet n'eut pas de suite.

(2) A Dornburg, sur la Saale, à deux lieues au nord-est d'Iéna, où Mellish habitait au château ducal.

614. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 28 *juin* 1799.

Je me borne, pour aujourd'hui, à vous souhaiter le bonjour. J'ai du monde ce soir ; peut-être vous verrai-je vous-même dimanche (1). Cette semaine a été peu productive, sans avoir été tout à fait inféconde. Il faudra n'en employer que plus sérieusement les trois mois qui viennent, et j'espère bien qu'ils ne seront pas moins fructueux pour vous. Une fois que vous aurez dit un nouvel adieu à Weimar, la bienveillance de l'esprit descendra sur vous, alors même que vous iriez vous retirer dans les fourrés les plus impénétrables de la forêt de Thuringe ou dans quelque autre Wartburg.

Adieu. Ma femme vous envoie ses compliments les plus cordiaux. — Sch.

615. Gœthe a Schiller.

Comme j'ai l'espoir de vous voir demain, ce feuillet devra se contenter, à son tour, de vous rendre le simple signe d'amitié que je reçois de vous. Si vous vous décidiez à être des nôtres, on aurait vite fait de vous préparer un lit, au cas où vous seriez disposé à descendre chez moi, et à passer avec nous les deux journées de la visite royale (2). Je souhaite que juillet satisfasse plus largement mes vœux et mes desseins que ne l'a fait le mois qui prend congé de nous, et j'ai une bien vive impatience à m'entretenir avec vous de cent sujets divers.

Adieu ; portez-vous bien l'un et l'autre. — *Weimar, le* 29 *juin* 1799. — G.

(1) 30 juin.

(2) Le roi et la reine de Prusse passèrent à Weimar les trois premiers jours de juillet. Schiller y séjourna lui-même du 30 juin au 3 juillet, et assista le 2 à la représentation de *la Mort de Wallenstein* donnée en leur honneur.

616. SCHILLER A GŒTHE.

Iéna, le 5 *juillet* 1799.

J'ai trouvé en rentrant à Iéna une lettre de Cotta où se trahit l'inquiétude que lui a laissée la lettre qu'il vous aurait écrite touchant les *Propylées*. Ce qu'il dit de la vente de la revue est stupéfiant (1), et fait voir le public artiste et amateur d'art de notre Allemagne sous un jour beaucoup plus lamentable encore que n'eussent pu le faire prévoir les pires pronostics. Comme il n'existe aucun motif de suspecter la loyauté de Cotta, il est clair qu'on ne saurait songer à continuer, puisqu'il faudrait une vente triple de ce qu'elle est pour que Cotta pût se tirer d'affaire sans y perdre. Je sais bien qu'il est permis d'espérer que le dernier numéro tentera un plus grand nombre d'acheteurs, mais, étant données l'indifférence du public à l'égard des numéros antérieurs et la misère tout à fait inouïe dont il a fait preuve en cette circonstance, on ne peut guère compter que ce numéro suffise à lui seul à sauver le tout, ce que d'ailleurs l'événement montrera. Je ne puis arrêter ma pensée là-dessus sans que mon sang entre en ébullition, car rien encore jusqu'à ce jour ne m'avait fait concevoir du public allemand une opinion aussi basse. Mais on devrait véritablement ne plus se laisser surprendre par rien, et, lorsqu'on réfléchit à tête reposée et que l'on compare, tout cela n'est malheureusement que trop compréhensible.

Je n'ai aujourd'hui ni la tête ni le goût à vous parler d'autre chose ; et puis, je n'ai guère de nouvelles à vous donner. Nous avons ici une chaleur intolérable, qui m'affecte au point de me rendre impropre à la moindre pensée qui vaille quelque

(1) Il n'en avait vendu que trois cents exemplaires.

chose, et voilà deux nuits que je n'ai pu fermer l'œil.

J'ai oublié l'autre jour de demander à qui je devrais envoyer le feuillet où j'ai porté l'indication des prix que je demande des livres destinés à la vente aux enchères (1) ; je vous serais reconnaissant de le remettre à qui de droit, en même temps que ces deux volumes de Montesquieu, qui ont été oubliés ici. Les prix que j'ai notés sur cette liste sont les plus bas auxquels je veuille laisser les livres ; pourtant le commissaire-priseur a toute latitude, au cas où tel volume viendrait à atteindre un prix supérieur à celui que j'ai fixé, pour lâcher l'un quelconque des suivants à un prix quelque peu inférieur, pourvu que le total y soit.

J'espère apprendre demain à quelle date nous pouvons compter sur vous. J'ai un bien vif désir d'avoir avec vous une vie en commun un peu prolongée. Amitiés à Meyer. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. Adieu, je vous souhaite de bien vous porter et d'être en bonne humeur. — Sch.

617. Gœthe a Schiller.

Je ne puis pas vous dire encore aujourd'hui quand je viendrai ; pourtant, je commence à me sentir libéré, et je compte bien ne plus tarder longtemps.

Je n'ai pas voulu, l'autre jour, gâter les courts moments que nous avons passés ensemble en vous parlant de l'affaire (2) qui vous a fait comme à moi-même un effet désagréable ; mais ce qui arrive est si naturel qu'il n'y a pas à en être surpris le moins du monde. Car il faudrait pouvoir juger l'ensemble, qu'on ignore, d'après la multiplicité des parties

(1) Voir ci-dessus la lettre 601.
(2) L'affaire des *Propylées* dont il est question dans la lettre précédente.

composantes, que l'on connaît. Lorsque nous nous retrouverons réunis, il faudra voir d'un peu plus près ce qu'il nous reste à faire.

Je ferai le nécessaire pour les livres et pour la liste. Voudriez-vous bien envoyer le plus tôt possible à Kirms le *Camp de Wallenstein* et les *Piccolomini;* quant à la *Mort de Wallenstein*, le prince (1) me l'a rendue. Nous aimerions à donner quelques représentations des pièces à Lauchstädt. Le souffleur s'est formellement engagé, en donnant pour caution tout son avoir, à répondre des pièces (2).

Par une saison aussi ardente, votre villa est évidemment par trop exposée aux rayons du soleil et aux souffles brûlants ; je souhaite que nous ayons bientôt de la pluie et le bienfait d'une température rafraîchie. Mais je ne souhaite rien autant que de me retrouver bientôt à proximité de vous. Adieu ; mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 6 *juillet* 1799. — G.

618. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *juillet* 1799.

Le conseiller Kirms n'aura pas manqué de gémir sur l'embarras où je le mets, et de vous donner connaissance des conditions que je suis obligé de mettre à la représentation de mes pièces à Lauchstädt (3). Il est probable qu'elles lui en auront ôté l'envie, mais je ne pouvais faire autrement que de demander cette compensation, parce que la facilité

(1) On ignore de quel prince il s'agit.

(2) Allusion à l'indiscrétion précédemment commise en faveur de Böttiger ; voir ci-dessus la lettre 573.

(3) La troupe de Weimar joua à Lauchstädt du 6 juillet au 12 août. Le *Camp de Wallenstein* y fut donné les 29 juillet et 12 août, les *Piccolomini* les 31 juillet et 7 août, la *Mort de Wallenstein* les 1er et 8 août.

qu'auraient les gens de Halle et ceux de Leipzig à aller voir mes pièces à Lauchstädt pourrait fort bien compromettre mes négociations avec Opitz (1). On ne peut fonder d'espoirs que sur la curiosité du public, et, une fois qu'elle est dérivée, il ne reste plus rien sur quoi l'on puisse compter. Au reste, je n'insiste pas particulièrement pour les droits d'auteur sur les représentations, et je souscris volontiers à tout arrangement compatible tout à la fois avec les convenances du théâtre et avec les miennes. J'ai de plus exprimé, en ce qui concerne l'attribution du rôle de Thekla, un vœu (2) que vous approuverez certainement, et je pense avoir écarté ainsi les prétentions qu'une autre actrice pourrait émettre à cet égard.

Pour passer à un autre sujet, je n'ai guère avancé depuis mon retour de Weimar : la forte chaleur a eu une action également fâcheuse sur mes dispositions d'esprit et sur ma santé ; bien que le ciel ait fait mine à maintes reprises de nous préparer un orage, nous n'avons pas eu le refraîchissement de la moindre goutte de pluie, et l'herbe de mon jardin est toute comme brûlée.

Je suis très désireux d'apprendre à quelles résolutions vous vous arrêterez touchant les *Propylées*. Tout bien pesé, et eu égard, ainsi qu'il sied, à l'argent que Cotta y a engagé, le mieux me paraîtrait être malgré tout de voir encore s'il ne serait pas possible de pousser (3) à présent plus énergiquement, et de donner du même coup un nouvel élan aux fascicules antérieurs. En tenant convenablement

(1) Il négociait avec lui depuis février ; voir ci-dessus la lettre 575.

(2) Le rôle de Thekla appartenait, à Weimar, à Caroline Jagemann, à laquelle Schiller tenait. Pour les représentations données en tournées au dehors, il était confié à la femme de l'acteur Vohs ; elle prétendit en effet qu'il lui restât à Weimar.

(3) « Poussieren » dans le texte.

compte de ce que le public souhaite et recherche d préférence, il me semble qu'on ne pourrait man quer de réussir. Pour commencer, on tirerait moins grand nombre, afin de réduire les frais. Peut être consentiriez-vous vous-même un sacrifice, e puis on tâcherait de faire à la revue plus de publi cité, en usant des gazettes et d'autres périodique encore. Au premier abord, j'ai trop vite perdu tou espoir ; mais il ne faut pas abandonner la place ave tant de précipitation. S'il vous était possible d'' mettre quelque chose de votre *Faust*, ce serait un excellente chose. La cinquième livraison devrai paraître vers la fin de l'année, pas avant ; peut-êtr arriverais-je à y donner un morceau de ma *Mari Stuart*, ce qui ferait pencher la balance du côté d la littérature d'imagination, qui trouve toujours l plus grand nombre d'amateurs. Il faut que nou réfléchissions ensemble à tout cela : peut-être, s l'on tient ferme, finira-t-on malgré tout par gagne la partie.

Adieu. Amitiés cordiales de ma femme. — Sch

619. Gœthe a Schiller.

Je suis au regret d'avoir à vous annoncer par c mot qu'il ne m'est pas encore possible de vous arri ver. Son Altesse le duc est d'avis que ma présenc peut être utile pour les travaux du château, et même sans partager cette conviction, j'ai le devoi de la respecter. D'autre part, il reste à vrai dir tant à faire et tant à surveiller, qu'il y a moyen sinon d'employer, du moins de dépenser son temps Je bois ma ration d'eau de Pyrmont, et, quan au reste, je m'acquitte de ce qui veut bien s présenter. Je souhaite que la muse vous soit plu clémente, en sorte que, lorsque je vous arriverai un peu plus tôt ou un peu plus tard, je trouve votr travail vigoureusement avancé. Donnez-moi bientô

de vos nouvelles, pour que je m'en sente incité à m'entretenir du moins avec vous par écrit, chose pour laquelle il me manque aujourd'hui tout à la fois la matière et l'entrain. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 9 *juillet* 1799. — G.

620. Gœthe a Schiller.

Vous avez fort bien fait, dans la circonstance qui s'est offerte (1), de poser un certain nombre de conditions que notre ami (2), tout économe qu'il est d'ordinaire, remplira d'aussi bon cœur que moi-même. On a si bien pris l'habitude de considérer les présents des muses comme des dons du ciel, qu'on s'imagine que le poète doit forcément en user avec le public comme les dieux en usent avec lui. J'ai d'ailleurs de bonnes raisons de penser qu'en cette circonstance il vous viendra encore d'ailleurs une surprise agréable (3).

Je partage pleinement votre manière de voir quant aux *Propylées*. Auteurs, directeur et éditeur me paraissent avoir tout intérêt à ce que la publication ne tourne pas court. Réduction du tirage, concession sur le chiffre des honoraires, délai dans la publication des prochains numéros, ce sont bien, me semble-t-il, les premières mesures auxquelles il conviendrait de s'arrêter. Après quoi, on songerait au reste, et on ferait le nécessaire. C'est l'histoire de la flèche perdue, après laquelle on en tire une seconde ; mais il est clair qu'on ne peut exiger de l'éditeur qu'il soit seul à en courir les risques.

Je souhaite bien vivement d'être aussi prochainement que possible auprès de vous, tout comme je

(1) Les représentations de Lauchstädt ; voir ci-dessus la lettre 618.
(2) Kirms.
(3) Le présent dont il sera question dans la lettre suivante.

souhaite la pluie à notre pays, afin de voir prospérer tout à la fois le dedans de moi-même et la nature qui nous environne.

Adieu, en attendant ce moment ; faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 10 *juillet* 1799. — G.

621. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *juillet* 1799.

Les avantages matériels que vous me concédez si amicalement viennent à point nommé réconforter la modeste économie de ma maison, tout comme la pluie qui, depuis avant-hier, réjouit et ranime notre vallée. Je ne suis pas moins enchanté de l'accommodante bonne volonté du conseiller des finances, parce qu'elle est à mes yeux la preuve qu'il n'a pas eu à se plaindre de ma contribution dramatique. Nous avons également appris qu'il fallait nous attendre à un beau cadeau d'argenterie de la part de la duchesse régnante (1). On devrait toujours récompenser les poètes uniquement au moyen de présents, et non pas au moyen de salaires ; il y a parenté entre les trouvailles heureuses et les dons que procure la chance : les uns et les autres tombent du ciel.

J'ai pu lire maintenant avec attention les articles sur les académies et les écoles de dessin (2), et j'y ai pris le plus grand plaisir : il ne m'a pas été possible de m'en détacher avant d'être allé jusqu'au bout. Non seulement ils sont très fortement pensés et concrètement probants jusqu'à l'évidence, mais ils sont encore écrits dans une forme extrêmement

(1) Il lui fut remis le 13 septembre.

(2) Il s'agit des études de Meyer sur « les Établissements d'instruction affectés aux beaux-arts », qui venaient de commencer à paraître dans le second numéro du second volume des *Propylées*.

attrayante, et, à moins d'admettre que le public soit violemment et définitivement récalcitrant, ils devraient suffire à eux seuls à attirer sa faveur sur les *Propylées*. Notre première tâche, à présent, doit être de répandre les *Propylées* et de les faire connaître de notre mieux, et il ne serait pas mauvais, pour atteindre ce but, d'en distribuer gratuitement aux bons endroits quelques douzaines d'exemplaires. Il faudra aussi, lorsque vous viendrez, que nous mettions sur pied à nous deux une demi-douzaine d'annonces destinées aux feuilles publiques ; Cotta pense bien s'arranger de manière à les faire passer.

Mon travail n'avance pas très vite ; pourtant, depuis quelque temps, il n'a pas subi de temps d'arrêt. L'exposition du procès et de la procédure, dont on ne pouvait se dispenser, outre que cette sorte de choses ne m'est guère familière, offre fatalement le risque d'une sécheresse que j'espère bien avoir vaincue, mais non sans y avoir perdu beaucoup de temps, et il n'y avait pas moyen de l'esquiver. L'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras (1), que j'ai sous les yeux pour tout ce travail, me rend le service de rappeler perpétuellement à mon imagination, dans leur réalité vivante, la couleur locale et les choses anglaises.

Puissiez-vous ne pas tarder à venir ! Rien que mon jardin, où les roses et les lis sont dans leur pleine gloire, vous enchanterait.

Adieu ; amitiés à Meyer. Mille complimentsaffectueux de ma femme. — Sch.

622. Gœthe a Schiller.

Un mot seulement pour aujourd'hui, car ces journées-ci sont encore la proie des occupations qui

(1) L'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras avait été publiée à la Haye de 1724 à 1735.

dispersent. Les nouvelles relations qui viennent de nous échoir (1) imposent l'obligation d'activer les travaux d'agrandissement du château. Pour donner le premier élan et imprimer à toutes choses une nouvelle allure un peu accélérée, il me faudra toujours bien une huitaine ou une quinzaine, et il est donc probable que je ne vous verrai pas avant le début d'août. Je ne vous dis donc aujourd'hui qu'un adieu écrit au galop pour le joindre au paquet qui va partir (2). — *Weimar, le* 13 *juillet* 1799. — G.

623. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 15 *juillet* 1799.

Il faut, à n'en pas douter, que quelque malin génie s'amuse à contrarier toutes vos bonnes résolutions et tous nos meilleurs espoirs pour cet été, alors qu'il s'annonçait si bien, maintenant surtout que nous sommes fort heureusement soulagés du souci de l'*Almanach des Muses*. Et dire qu'il y a des gens auxquels on n'arrivera même pas à faire comprendre combien est grand le sacrifice que vous consentez ! Pourtant, à la condition que vous vous rendiez libre tout de bon dans une quinzaine, et pour une période assez longue, on peut encore espérer faire quelque chose qui en vaille la peine.

Votre absence prolongée est cause que je ne reçois aucune impulsion du dehors, et que je vis uniquement absorbé dans mon travail. Avec nos philosophes (3), ainsi que vous le savez, l'unique ressource est de jouer aux cartes, et, avec les poètes, à ce qu'on me raconte, de jouer aux quilles : car

(1) Il semble qu'il s'agisse des relations d'amitié avec les souverains prussiens.

(2) Quelques exemplaires du nouveau fascicule des *Propylées*.

(3) Schelling et Niethammer ; voir ci-dessus la lettre 594.

on prétend que Kotzebue, qui d'ailleurs, pour le moment, est absent, s'est consacré ici uniquement à ce jeu de société.

Voyez donc à expédier sans tarder à Berlin un exemplaire des *Propylées*, pour qu'on en parle là-bas, sans attendre qu'il y parvienne par la voie des libraires. Il faudrait vraiment tâcher de susciter des polémiques, si elles ne viennent pas toutes seules ; car c'est encore par le plaisir qu'ils trouvent au désagrément d'autrui qu'on prend le plus sûrement les gens. Aussi ne serait-il pas mauvais que, déjà dans l'annonce qu'on en fera dans le journal de Posselt (1), on insinuât que *le Collectionneur* a un caractère agressif.

N'avez-vous plus songé, tous ces temps-ci, au dilettantisme (2)? J'aimerais assez l'excitation que me donnerait cette sorte de sujet, et j'y contribuerais volontiers de mes propres réflexions, si j'avais sous les yeux ce que vous avez positivement de matériaux amassés. S'il en existe une copie dont vous n'ayez pas besoin, expédiez-la-moi donc.

Vous aurez peut-être appris que l'homme qui gère ici la poste, un nommé Becker, a la prétention d'empêcher les messagères d'exercer leur métier, si bien que ces femmes ne peuvent plus emporter de paquets, et ne se chargent plus que des lettres, qui sont aisées à dissimuler. Si seulement on pouvait leur rendre leur vieux gagne-pain ! Ce Becker est un triste personnage, et, sans parler même de toutes les vexations qu'il invente en sa qualité de directeur des postes, c'est un des pires spécimens de la canaille d'ici, par tout ce qu'il sème ici de désordre tapageur, et autres polissonneries.

Adieu ; tâchez que nous puissions encore tirer parti de ces deux semaines de juillet pour commencer

(1) La *Gazette universelle;* il n'y parut aucune annonce.
(2) Voir ci-dessus la lettre 597.

à mettre sur pied, au moins partiellement, notre dilettantisme.

Ma femme vous envoie ses plus chaudes amitiés. — Sch.

624. Gœthe a Schiller.

Dans la situation qui est actuellement la mienne, le mieux est de me persuader que ma présence contribue à hâter la réalisation de ce qu'il est devenu nécessaire que l'on fasse, et, en admettant même que ce soit pure illusion que de me juger indispensable, c'est toujours autant de gagné. Quant à tout le reste, que ce soit poésie ou littérature, histoire naturelle ou philosophie, il n'est pas question d'y songer, et mes espoirs se portent tout entiers sur le début du mois d'août, où je compte vous revoir. D'ici-là, j'espère bien avoir fini de régler l'affaire de mon domaine de Rossla, car il faut encore que je reçoive l'investiture (1), et autres formalités de ce genre.

Mme La Roche s'est décidée à arriver à Ossmanstedt ; comme je me trouve en ce moment très bas, je n'éprouve pas le besoin d'appeler à l'aide la secourable mairesse (2), et je suis homme à voir venir la visite de pied ferme.

En somme, comme je vous l'ai déjà dit, je ne sais rien qui soit ou nouveau, ou agréable, ou réconfortant, et j'en suis réduit, une fois de plus, à clore cette lettre sans y avoir rien mis.

Adieu ; tenez-vous fermement à votre travail, et apprêtez-moi ainsi une belle réception. Mille amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 17 *juillet* 1799. — G.

(1) Oberrossla était juridiquement un bien noble ; Gœthe venait de demander au duc, par lettre du 10 juillet, de le transformer en fief héréditaire.

(2) Mme Bohl ; voir ci-dessus la lettre 601.

625. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 19 *juillet* 1799.

La *Lucinde* de Schlegel (1), que j'ai lue il y a quelques heures, m'a laissé étourdi au point que je n'ai pas encore recouvré mes esprits. Il faut vraiment que vous lisiez cela, ne fût-ce que pour la curiosité du fait. Cela peint son homme, comme il arrive de tout ouvrage romanesque, beaucoup mieux que tout ce qu'il avait donné de sa façon jusqu'alors, si ce n'est qu'il s'y montre quelque peu poussé en charge. On y retrouve une fois de plus son éternelle incapacité de composer, et sa prédilection pour la forme fragmentée, et un mélange extrêmement bizarre du *nébuliste* et du *caractériste* (2), que vous ne vous seriez certes jamais attendu à rencontrer. Comme il sent à quel point la création poétique lui réussit mal, il s'est fabriqué un idéal qui n'est qu'à lui, fait d'amour et de facétie. Il s'est mis en tête d'associer une capacité amoureuse ardente et illimitée à une effroyable débauche d'esprit, après quoi, une fois son personnage bâti, il se permet tout, et arbore ouvertement la licence en guis ede divinité.

Il n'y a d'ailleurs pas moyen de lire le livre jusqu'au bout, car tout ce bavardage creux vous lève le cœur. Après toutes les rodomontades de Schlegel sur le génie grec, et après tout ce qu'il a consacré de temps à l'étudier, je me serais attendu à retrouver ici si peu que ce soit de la simplicité et de la naïveté antiques, mais cet écrit porte à son comble l'informe et le contre-nature modernes, et l'on

(1) De Frédéric Schlegel. Elle venait de paraître à Berlin.

(2) Allusion à la terminologie du *Collectionneur;* voir ci-dessus la lettre 610.

croirait lire une salade faite de *Woldemar*, de *Sternbald* (1) et d'un roman polisson français.

A ce qu'on me raconte, les beaux messieurs et dames de Weimar auraient fourni hier une matière nouvelle à notre article sur le dilettantisme, s'il est exact qu'on y ait inauguré un théâtre privé. Ce n'est donc pas parmi ceux-là que l'article nous fera beaucoup d'amis, mais, en revanche, les gens d'Iéna se frotteront les mains à assister à pareille exécution.

De *Marie Stuart*, vous ne trouverez d'achevé qu'un acte et rien de plus ; cet acte m'a pris beaucoup de temps, et me coûtera encore bien une semaine, parce que j'ai dû y mener le bon combat de la forme poétique contre la matière historique, et qu'il m'en a coûté beaucoup de peine pour assurer à la liberté de l'imagination ses droits souverains sur l'histoire, tout en m'efforçant de prendre possession de tout ce que cette dernière m'offrait d'utilisable. Les actes suivants iront, je l'espère, à meilleure allure, et seront d'ailleurs notablement plus courts.

Vous ne désirez donc pas qu'on appelle à votre aide le paratonnerre de Lobeda (2)? Tant pis, allais-je dire. Le voisinage de cette vieille amie me met mal à l'aise, car je ressens précisément en ce moment avec une particulière intensité tout ce qui est de nature à déprimer et à mettre à la gêne.

Je vous serais reconnaissant de faire restituer à Vulpius le livre ci-joint.

Adieu ; portez-vous bien.

Amitiés de ma femme. Nous avons eu hier chez nous votre Auguste (3). — Sch.

(1) *Woldemar* de Jacobi (voir ci-dessus la lettre 13) ; *Sternbald* de Tieck (voir la lettre 501).

(2) Mme Bohl, contre Sophie La Roche. Voir ci-dessus les lettres 602 et 624.

(3) Le fils de Gœthe était venu en excursion, le 18 juillet, à la Triesnitz, près d'Iéna.

626. Gœthe a Schiller.

Je vous remercie de me donner un aperçu un peu précis sur l'étrange produit de la plume de Schlegel (1) ; on m'en avait déjà beaucoup parlé. Tout le monde le lit, tout le monde en dit du mal, et personne ne sait vous dire au juste ce que c'est. S'il me tombe sous la main, j'y jetterai les yeux à mon tour.

Nous avons vu sévir une fois de plus, ces jours-ci, le dilettantisme dans toute son horreur, et, ce qu'il y a de terrible, c'est qu'une fois qu'il est entendu qu'on va se mettre à galvauder, les gens galvaudent parfois très convenablement. Mais ce qui est incroyable, c'est à quel point cette unique expérience a eu pour effet de donner à la conversation mondaine, qui n'avait d'ailleurs pas grand'chose à perdre, un tour de suffisance, de vide et de platitude, et à quel point tout intérêt véritable à l'œuvre artistique elle-même a disparu du coup, du fait de cette faible représentation.

Au reste, cette nouvelle expérience, tout comme d'autres encore en d'autres matières, a confirmé chez moi une conviction ancienne : c'est que notre unique règle de conduite, à nous autres, devrait être de nous renfermer en nous-mêmes, sans autre ambition que de produire, l'une après l'autre, des œuvres tolérables. Tout le reste ne peut qu'être nuisible.

C'est aussi pourquoi je vous adresse mes félicitations pour votre premier acte, je souhaite d'être bientôt de retour auprès de vous, et je ne me résigne pas à abandonner l'espoir de voir cette fin d'été m'être encore fructueuse, à moi aussi. Auguste a été très content de revoir Karl, ainsi qu'Ernst, sur lequel il n'a pas tari.

Weimar, le 20 juillet 1799. — G.

(1) *Lucinde;* voir la lettre précédente.

627. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 23 (1) *juillet* 1799.

J'apprends que vous êtes à Rossla (2), d'où je conclus, à ma grande stupéfaction, que votre venue ne saurait plus guère tarder. Ma propre vie, tout comme la vôtre, prendra une tout autre allure lorsque nous nous retrouverons réunis, car vous savez vous y prendre pour me contraindre à sortir de moi-même et à prendre du champ, alors que, lorsque je suis seul en présence de moi-même, je m'abîme en moi.

Vous avez eu la visite de Tieck (3), venu de Berlin. Je suis curieux d'apprendre l'impression qu'il vous a faite, puisque vous vous êtes assez longuement entretenu avec lui. Pour ma part, il ne m'a pas déplu ; sa manière de s'exprimer, sans témoigner de beaucoup de vigueur, est délicate, intelligente et significative, et il n'a ni coquetterie ni outrecuidance. J'ai profité de ce qu'il s'est tourné vers *Don Quichotte* (4) pour lui recommander la littérature espagnole, où il trouvera à puiser une riche matière d'idées, et pour laquelle il paraît tout désigné par sa prédilection particulière pour tout ce qui est de caractère fantastique et romantique. Ce serait le moyen de permettre à cet aimable talent de porter ses fruits et de plaire utilement, et de trouver la sphère pour laquelle il est fait.

Mellish m'a envoyé de son château (5) quelques fragments des *Piccolomini*, traduits en iambes

(1) La lettre est datée du 24, par un lapsus.
(2) Gœthe y était depuis le 21.
(3) Le 21 juillet.
(4) Sa traduction de *Don Quichotte* parut à Berlin de 1799 à 1801.
(5) De Dornburg ; voir ci-dessus la lettre 613.

anglais et publiés dans la *Gazette universelle*. Je ne sais trop s'ils sont parfaitement selon le génie de la langue anglaise, mais ce qui est certain, c'est qu'ils rendent bien les idées, et qu'ils calquent heureusement les particularités de la diction. Il a envie de traduire le tout (1), à la condition que nous y trouvions, lui et moi, le profit qu'il est raisonnable d'en attendre, et il a écrit à ce sujet à Sheridan (2).

Je compte en avoir fini complètement avec le premier acte de *Marie Stuart* pour la fin de cette semaine. Je sais bien que je devrais être plus avancé, mais ce mois-ci ne m'a pas été aussi favorable que le précédent. Je serai satisfait si, lorsque je rentrerai en ville, je puis emporter d'ici mon troisième acte terminé.

L'orage qui paraissait vouloir nous arriver d'Ossmanstedt fait mine de se dissiper ; tout au moins me dit-on que quelques personnes apparentées à Sophie La Roche, qui habitent ici, auraient été conviées à s'y rendre pour la voir.

Auriez-vous la bonté, quand vous rentrerez à Weimar, de remettre à Gädicke ce que vous aurez de prêt du poème de Mlle d'Imhof (3), et de lui prescrire de prendre pour modèles les *Almanachs* pour 1797 et 1798, à cette unique différence près qu'il ne compose que neuf hexamètres à la page, et qu'avant chaque chant, il laisse en blanc un feuillet, qui devra porter uniquement le chiffre du chant. Adieu ; ma femme vous envoie ses amitiés les plus cordiales. — Sch.

(1) C'est-à-dire la trilogie tout entière ; il n'en publia jamais de traduction intégrale.

(2) Richard Brinsley Sheridan dirigeait un des théâtres de Londres.

(3) « Les Sœurs de Lesbos », qui devaient paraître dans l'*Almanach des Muses* pour 1900. Gœthe avait accepté d'y faire les retouches nécessaires. Voir ci-dessus les lettres 598 et suivantes.

628. Gœthe a Schiller.

Je puis à présent espérer vous arriver prochainement : je serai en mesure de partir d'ici samedi ou dimanche (1). J'ai vu Mme La Roche deux fois, d'abord à Tiefurt (2), puis à Ossmanstedt, et je l'ai retrouvée exactement la même qu'il y a vingt ans. C'est une de ces natures qui ont le secret de ramener toutes choses au même niveau : elle rehausse ce qui est vulgaire et abaisse ce qui est exquis, et accommode ensuite le tout à une sauce de sa façon pour tous les appétits quels qu'ils soient. Au reste, il faut bien reconnaître que sa conversation a des parties intéressantes.

Tieck a déjeuné chez moi avec Hardenberg (3) et Schlegel (4) : au premier abord, c'est une nature dont on peut fort bien s'accommoder. Il a parlé peu mais bien, et dans l'ensemble a beaucoup plu ici.

Demain, j'ai un grand festin (5) ; après quoi, je ferai mes préparatifs de départ.

Gädicke aura les deux premiers chants (6) avant que je ne parte. Je vais les parcourir encore une fois ; mais c'est une rude tâche, et je ne suis pas au bout. L'œuvre ressemble à une statue de bronze, conçue comme il faut et bien modelée, mais dont la fonte serait manquée. Plus on avance dans le travail, plus il y a à faire. Mais il n'y a pas d'autre

(1) 27 et 28 juillet.
(2) Chez la duchesse-mère, dans l'après-midi du 17.
(3) Novalis.
(4) Auguste-Guillaume Schlegel.
(5) En l'honneur de Sophie La Roche, qui en fit le récit en termes amphigouriques dans le livre qu'elle publia l'année suivante sous le titre : *Silhouettes d'heures défuntes vécues à Offenbach, à Weimar et à Schönebeck en l'an* 1799. A ce dîner assistaient Caroline de Wolzogen, Amélie d'Imhof, Wieland, Gœthe et son fils.
(6) Des *Sœurs de Lesbos;* voir la lettre précédente.

remède, et il faut tâcher d'en venir à bout. Adieu ; j'espère bien maintenant ne plus vous écrire, et j'ai une joie profonde à la pensée de vous revoir, vous et votre chère femme. — *Weimar, le* 24 *juillet* 1799. — G.

629. Gœthe a Schiller.

Je n'ai pas reçu aujourd'hui de lettre de vous, sans doute parce que vous vous attendiez à me voir arriver ; mais j'en suis réduit à reprendre une fois de plus ma perpétuelle antienne, et à vous informer que je ne parviens pas encore à me dégager d'ici. Les affaires sont comme les polypes : lorsqu'on les a consciencieusement hachées en cent fragments, chacune reprend vie. Je me suis résigné, et je tâche d'employer comme je le puis le reste de mon temps. Mais chacune de mes réflexions me fortifie dans ma résolution : ne plus orienter ma pensée que vers des œuvres originales, de quelque nature qu'elles soient, et vers leur production, et dire adieu à toute manifestation théorique. Mes expériences les plus récentes m'ont convaincu une fois de plus que les gens ne tiennent nullement à acquérir une compréhension théorique qui soit de bonne qualité, et que l'unique chose qu'ils désirent, ce sont des phrases qui leur permettent de faire valoir leur propre pacotille. Quelques étrangers venus pour utiliser nos collections, la présence de notre vieille amie (1), et plus encore que le reste le théâtre d'amateurs qui vient de se constituer, tout cela réuni m'en a fourni des preuves redoutables, et je m'en vais donc hausser encore de quelques pieds le mur que, depuis longtemps déjà, j'avais édifié autour de mon être à moi.

Au-dedans de moi, en revanche, les choses ne vont pas trop mal. J'ai avancé quelque peu dans toutes

(1) Sophie La Roche.

les ramifications de mes études et de mes desseins, ce qui atteste du moins que ma vitalité intérieure se maintient, et vous me retrouverez en bon état d'humeur et tout prêt à l'action.

J'ai songé à aller passer une journée avec vous, mais cela ne servirait guère à grand'chose, car il nous faudra bien un peu de temps pour nous ouvrir pleinement l'un à l'autre et pour venir à bout de quelque chose.

Vous êtes menacé aujourd'hui, à ce qu'on me dit, d'une visite de la descendance de Sophie La Roche (1). Je suis curieux d'apprendre comment les choses se seront passées. Pour ma part, j'ai su, tous ces jours-ci, me maîtriser assez bien et me contenir ; mais ce qui vous amusera, c'est le désespoir sans bornes où ces gens ont plongé notre ami Meyer, dont l'âme candide a subi dans toute sa nouveauté et toute son intensité le choc que lui ont infligé ces personnages bizarres et qu'il est bien permis de qualifier d'anormaux.

Pour ne pas vous arriver cette fois les mains trop vides, je joins à ma lettre quelques productions littéraires curieuses, dont l'une vous amusera sans doute plus que l'autre (2).

Adieu ; pensez à moi, et donnez-moi des nouvelles de votre santé et de ce que vous faites. — *Weimar, le* 27 *juillet* 1799. — G.

630. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 30 *juillet* 1799.

Je vous ai attendu samedi (3) avec une pleine confiance, et j'ai décommandé notre club philo-

(1) Deux petites-filles de Sophie La Roche, Sophie et Cunégonde Brentano, qui l'accompagnaient dans son voyage. Elles étaient sœurs du littérateur Clemens Brentano.

(2) Une lettre récente de Jacobi à Fichte, et *la Guerre des dieux* de Parny, qui venaient de paraître l'une et l'autre.

(3) 27 juillet.

sophique (1) pour passer plus tranquillement avec vous la première soirée. Je n'en ai eu que plus de chagrin, lorsque votre lettre m'a appris que mon espérance s'en allait à vau-l'eau, et courait se perdre une fois de plus dans un avenir indéfini.

Je n'ai donc plus d'autre ressource que de me jeter à corps perdu, aussi longtemps que cela voudra marcher, dans la création, puisque l'échange m'est interdit. Je suis d'ailleurs, dès à présent, très sérieusement engagé dans le second acte de ma royale hypocrite. Le premier acte est copié et vous attend à votre arrivée.

Vous avez bien raison de penser qu'il vaut beaucoup mieux s'abstenir de parler théorie aux gens, et produire. La théorie suppose la pratique, et est, par conséquent, dans la chaîne, un chaînon qui vient après. Et, d'autre part, il semble qu'il faille, pour être accessible à la théorie, un effort d'imagination plus personnel qu'il n'en faut pour sentir la présence réelle d'une œuvre d'art, car, en ce dernier cas, le poète ou l'artiste vient à l'aide de la fantaisie un peu paresseuse ou un peu débile de l'auditeur ou du spectateur, et lui fournit un aliment concret et palpable.

J'ajoute qu'il est incontestable que chez la plupart des hommes la sensibilité a plus de rectitude que le raisonnement. L'erreur ne commence à apparaître qu'avec la réflexion. Je pourrais citer sans peine bon nombre de nos amis à qui je ne serais pas honteux que tel de mes ouvrages pût plaire, alors que je ne voudrais pour rien au monde leur demander de m'expliquer les raisons de leur plaisir.

S'il en était autrement, se trouverait-il jamais quelqu'un pour produire au jour une œuvre dont il

(1) La partie de cartes habituelle avec Schelling et Niethammer.

fût satisfait? Et pourtant, l'artiste et le poète ne sauraient vaincre cet instinct irrésistible.

Les deux dames (1) sont en effet venues me voir ces jours derniers, et ont été reçues. La petite a une très jolie tournure, que le défaut qu'elle a à l'œil ne parvient pas à gâter tout à fait. Elle m'a soulagé en me déclarant que la terreur que lui inspire l'escargot (2) détournerait sans doute la vieille grand' mère de venir jusqu'ici. Elle m'a fait cent récits de l'élégant dîner qui a eu lieu chez vous. Je suis très impatient de voir dans quels termes Meyer me racontera l'impression que lui ont faite ces personnages.

Ma femme vous envoie ses plus cordiales amitiés. Elle est, elle aussi, en état de crise, à sa manière, et elle en aura fini quelques mois avant moi (3). Adieu, et qu'un bon génie ne tarde pas à nous réunir.

J'allais oublier de vous parler des livres que vous m'avez envoyés l'autre jour. Je n'ai pas encore examiné de près l'ouvrage de Jacobi, mais le poème est très amusant, et contient des idées imprévues et charmantes (4). — Sch.

631. Gœthe a Schiller.

Je suis ravi qu'à l'instant même où je chante les louanges de la production et où je recommande que l'on s'y consacre exclusivement, il me soit permis de vous adresser à cet égard doubles félicitations. Je souhaite de tout cœur que, d'une part et de l'autre, tout se passe pour le mieux.

J'étais sûr d'avance que Parny vous ferait plaisir.

(1) Les deux jeunes Brentano ; « la petite », c'était Sophie.

(2) On appelait ainsi la dernière partie de la route de Weimar à Iéna, descente raide, en lacets aigus, du plateau dans la vallée de la Saale.

(3) Charlotte Schiller était grosse d'une petite fille qui devait naître le 11 octobre.

(4) « Charmantes » en français dans le texte.

Il a su faire rendre au sujet une foule de motifs très jolis et spirituels, et il en a tiré parti d'une manière vivante et gracieuse. Son unique défaut me paraît consister en ce que les motifs ne sont ni disposés ni gradués avec assez de bonheur, ce qui fait que l'ensemble manque d'unité. Et puis, à mon goût, l'intention pratique, qui est de précipiter dans la boue et de piétiner la religion chrétienne catholique, se traduit plus manifestement qu'il n'est convenable pour un poète. J'ai eu l'impression que cette brochure avait été expressément commandée par les théophilanthropes.

Il est certain d'ailleurs que cette sorte de sujets et les sujets analogues conviennent mieux à des épopées comiques qu'à de graves poèmes épiques. Le *Paradis perdu*, qui m'est tombé par hasard sous la main ces jours-ci, m'a suggéré des réflexions assez imprévues. Dans ce poème, comme dans toutes les œuvres d'art modernes, ce qui attire proprement l'intérêt, ce n'est pas autre chose que l'individu qui s'y révèle. Le sujet est détestable : vu du dehors, il fait illusion, mais, au dedans, il est piqué des vers et creux. A côté d'un petit nombre de thèmes, qui ont du naturel et de la force, il y en a un très grand nombre qui sont impuissants et faux, et qui font mal. Mais, en revanche, c'est un homme fort intéressant que le poète qui parle, et il n'est pas possible de lui dénier du caractère, du cœur, de la raison, des connaissances, des dons poétiques et oratoires, et bon nombre d'autres qualités. Il n'y a pas jusqu'à ce trait unique, qu'en sa qualité de révolutionnaire qui a mal tourné, il est mieux à son aise dans le rôle du diable que dans celui de l'ange, qui n'ait eu d'heureuses conséquences pour le dessin et la composition du poème, tout comme le fait qu'il était aveugle a influé sur la tenue et le coloris de l'œuvre. Aussi restera-t-elle à jamais quelque chose d'unique, et, je le répète, autant on en peut contester la

valeur artistique, autant il faut en constater les qualités éminentes, pour tout ce dont le mérite revient à la nature.

Entre autres réflexions suggérées par cet ouvrage, je n'ai pu faire autrement que de réfléchir sur le libre arbitre, au sujet duquel je n'ai guère coutume de me rompre la tête : le rôle qu'il joue dans le poème comme, d'ailleurs, en général, dans la religion chrétienne, est un rôle ingrat. Car, du moment que l'on admet que l'homme est bon de nature, la liberté d'arbitre n'est plus autre chose que le pouvoir assez sot de se détourner délibérément du bien, et, par conséquent, de se rendre coupable ; au lieu que, pour qui considère l'homme comme naturellement mauvais, ou, pour parler plus précisément, comme soumis radicalement, en sa qualité d'animal, à l'attrait de ses penchants instinctifs, le libre arbitre apparaît au contraire comme une personne de qualité qui a la prétention d'agir, de par la nature, contre la nature. On aperçoit aussitôt pourquoi Kant devait fatalement être conduit à admettre une malice radicale, et pourquoi les philosophes qui trouvent l'homme si charmant (1) de nature sont nécessairement si mal à l'aise quand ils en viennent à traiter de la liberté, et se défendent comme de beaux diables, lorsqu'on leur refuse de faire si grand cas du bien accompli par pure inclination. Mais il vaut mieux réserver tout cela pour un entretien de vive voix, tout comme les déclarations que vient de publier Reinhold relativement à l'athéisme de Fichte.

J'ai commencé à lire là-dessus sa lettre à Lavater (2). Les déductions de Reinhold me paraissent, dans l'ensemble, avoir un très grand intérêt psychologique, et, si je ne m'abuse, reviennent en

(1) En français dans le texte.

(2) Reinhold venait de publier à Hambourg sa *Lettre à Lavater et à Fichte sur la foi en Dieu.*

somme à répéter la vieille maxime : que chacun se fait à son propre usage un Dieu de sa façon, et que nul n'a ni le pouvoir, ni le droit d'ôter à qui que ce soit celui qu'il s'est fait.

Afin de fuir le vacarme qui m'envahissait de toutes parts, je me suis décidé à me transporter dans ma villa, pour y attendre l'arrivée du duc (1) et du conseiller privé Voigt, qui, je l'espère, me relèvera de mes obligations présentes.

Nous allons voir avec le temps si la solitude du vallon de l'Ilm (2) me sera un adjuvant efficace pour l'unique chose qui importe.

Adieu ; faites mes amitiés à votre chère femme. Notre prochaine réunion nous procurera d'autant plus de joie qu'elle aura été plus obstinément entravée, car ce retard nous a permis à l'un et à l'autre de nous enrichir de maintes expériences nouvelles dont la confidence mutuelle ne saurait manquer d'être intéressante. — *Weimar, le* 31 *juillet* 1799. — G.

632. — Schiller a Gœthe.

Iéna, le 2 *août* 1799.

Je vous félicite d'avoir émigré dans votre villa, et j'en augure les plus heureux effets pour votre activité créatrice. Après la longue interruption que vous avez subie, il suffira de la solitude et du recueillement dans le silence pour amener votre délivrance intellectuelle.

Tandis que vous repreniez en main le poème de Milton, je me trouvais avoir l'occasion d'explorer l'époque qui l'a vu naître, et qui en a fait, à proprement parler, ce qu'il est. Si affreuse qu'ait été cette période, il faut pourtant bien qu'elle ait donné

(1) Il ne rentra que le 24 août.
(2) La villa rustique de Gœthe est située dans le parc qu'arrose la petite rivière de l'Ilm.

l'éveil au génie de la poésie, car l'historien n'a eu garde d'omettre de citer parmi les personnages de premier plan bon nombre de noms qui marquent dans la poésie anglaise. En quoi cette époque révolutionnaire s'est montrée plus féconde que celle de France, que d'ailleurs elle rappelle fréquemment. Les puritains tiennent, à peu de chose près, le rôle des jacobins, les moyens mis en œuvre sont souvent les mêmes, et l'issue du conflit est identique. Des âges pareils ont tout ce qu'il faut pour corrompre la poésie et l'art, car ils surexcitent et enflamment l'esprit sans lui fournir d'objet. Il en est donc réduit à aller chercher sa matière dans son for intérieur, et l'on voit alors éclore les monstres de la figuration allégorique, alambiquée et mystique.

Je ne me souviens plus comment Milton s'y prend pour se tirer d'affaire en ce qui concerne la liberté d'arbitre, mais la manière dont Kant l'entend sent trop son moine pour mon goût, et je n'ai jamais pu me réconcilier pleinement avec elle. Sa thèse fondamentale et péremptoire, c'est que l'homme possèderait un instinct positif qui le porte vers le bien, tout comme vers le bien-être sensible ; il lui faudrait donc également, pour préférer le mal, un motif positif intérieur qui l'y porte, attendu qu'un facteur positif ne saurait être annulé par un motif purement négatif. Or, le penchant au bien et le penchant au bien-être sensible sont choses infiniment hétérogènes, et c'est les traiter en valeurs et en quantités de même nature et équivalentes que de situer d'emblée la libre personnalité en face de ces deux penchants, et entre eux.

Félicitons-nous de n'avoir pas à fournir à l'humanité, sur ces problèmes, une solution qui la satisfasse, et de pouvoir nous en tenir tranquillement au terrain du phénomène. Non pas que je veuille dire que ces régions mystérieuses de la nature humaine n'aient aucun intérêt pour le poète, ni sur-

tout pour le poète tragique, et à plus forte raison pour l'orateur, et elles sont au contraire de grande conséquence pour la peinture des passions.

Voudriez-vous bien me dire dans votre prochaine lettre pour quelle date environ on attend le retour du duc de Weimar, et quand doit par suite se placer votre arrivée à Iéna. La raison pour laquelle je serais désireux de connaître cette date, c'est que je pourrais régler là-dessus l'époque d'un petit voyage (1) de quelques jours que nous ferons peut-être, ma femme et moi ; car je ne voudrais pas, de gaieté de cœur, qu'il me fît perdre ne fût-ce qu'une journée de votre présence ici.

Ma femme vous est cordialement reconnaissante pour votre sympathie et vos vœux.

Adieu ; ne tardez pas à me donner l'heureuse nouvelle que l'heure du poète a sonné pour vous. — SCH.

633. GŒTHE A SCHILLER.

Je consacre, avant toutes autres choses, la solitude que j'ai trouvée dans le parc à grouper plus soigneusement et à faire copier mes petits poèmes qu'Unger m'a enfin demandés (2) pour en composer mon septième volume. Un travail d'arrangement de ce genre exige du recueillement, de la présence d'esprit et un certain entrain général. S'il m'était possible d'y ajouter encore quelques douzaines de poésies nouvelles, afin de combler de certaines lacunes et d'enrichir des rubriques qui donnent une impression d'excessive maigreur, il y aurait moyen d'en faire un tout vraiment intéressant. Même si je devais ne pas trouver le temps d'avoir pleinement égard à ce que je dois au public, je tiens du moins à être aussi consciencieux que possible envers moi-même, et à me rendre un compte exact

(1) A Rudolstadt, chez sa belle-mère.
(2) Voir ci-dessus les lettres 612 et 613.

de ce que je devrais faire, à supposer même que je n'y parvienne pas en ce moment. Ce seront, pour l'avenir, des indications directrices.

Le *Paradis perdu* de Milton, dont je fais ma lecture de l'après-midi, me fournit matière à beaucoup de réflexions dont j'espère bientôt vous faire part. La faute la plus grave qu'il ait commise, une fois décidé à choisir ce sujet, consiste en ce qu'il a jeté là pêle-mêle, et en quelque sorte sur le même plan, tous ses personnages, dieux, anges, démons, humains, et qu'ensuite, lorsqu'il en est venu à les faire agir, il lui a bien fallu, de temps à autre, en des cas particuliers, leur faire réintégrer de force leurs justes limites, ce dont il a bien fait tout ce qu'il a pu pour s'excuser adroitement, mais pourtant, le plus souvent, par un trait d'esprit. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs le poète d'être un homme de premier ordre, qui, à tous égards, sort de l'ordinaire, et d'avoir le don du sublime, et, sous ce rapport, il n'est que juste de noter que l'absurdité de son sujet le sert souvent plus qu'il ne le dessert, et va même jusqu'à être pour le poème un titre auprès des lecteurs assez crédules pour avoir avalé la matière les yeux fermés.

J'aurais encore une masse d'autres choses à vous conter, que je garde pour moi, parce qu'il me faut faire porter cette lettre à la ville. Quant à la date à laquelle je pourrai vous arriver, j'aime mieux m'en taire, parce qu'il n'est pas possible de la fixer au juste. Il ne faut donc pas qu'elle vous retienne d'entreprendre votre petit voyage. Adieu, portez-vous bien, et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 3 *août* 1799. — G.

634. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 6 *août* 1799.

Je me suis attardé aujourd'hui dans mon travail, et je n'ai que le temps de venir vous donner un

bonjour affectueux. Je suis heureux d'apprendre que vous vous êtes mis à vos poésies, et qu'on va enfin les imprimer en un recueil. La seule catégorie dont, autant que je sache, la corpulence soit encore grêle, est celle des *Epîtres* et des *Ballades*, à moins que vous n'ayez aussi le désir de grossir les *Idylles*. Quant aux *Elégies*, aux *Epigrammes* et aux *Chansons*, elles sont parfaitement nourries. J'espère que vous ne renoncerez pas à l'intention où vous étiez de donner une place dans le recueil à toutes celles de vos poésies qui figurent dans des œuvres plus étendues (1). La collection sera riche et précieuse, même si vous ne trouvez pas le temps de satisfaire aussi complètement que vous le souhaiteriez à vos exigences critiques, et, au reste, ce qui ne se fera pas cette fois pourra être réalisé une autre fois, un ouvrage de cette qualité étant nécessairement appelé à être épuisé en trois ou quatre ans.

J'aurais bien aimé donner encore moi-même au prochain *Almanach* quelques petites choses, mais je ne trouve pas la disposition d'esprit qu'il faut, parce que mon travail de dramaturge exclut toute autre occupation. En ce qui concerne ce dernier, tout marche jusqu'à présent à souhait, et, si le petit voyage que j'ai projeté de faire à Rudolstadt ne m'apporte pas une diversion trop forte, je pourrai encore avoir terminé mon second acte pour la fin de ce mois.

Adieu ; portez-vous bien dans votre solitude. Auguste a procuré avant-hier à mes petits un très grand plaisir en venant les voir (2). Ma femme vous fait mille amitiés. Je vous retourne Parny, avec tous mes remerciements. — Sch.

(1) L'unique pièce que Gœthe recueillit ainsi, ce fut « le Chanteur » qu'il prit dans *Wilhelm Meister*.

(2) Le jeune Gœthe avait passé les journées des 3 et 4 août à Iéna avec sa mère. Il est à noter que Schiller ne fait pas mention de Christiane.

635. Gœthe a Schiller.

Je poursuis très activement mon travail dans la solitude du parc, et la mise au net avance d'un pas égal. Je ne puis encore dire moi-même ce qu'il en sera de ce recueil : une chose en appelle une autre. Mon séjour actuel me rappelle à la mémoire des temps plus simples et plus troublés, et, quant aux poèmes, ils évoquent des situations très multiples et des états d'âme très variés. Je me borne à faire tout doucement l'indispensable, et à franchir une étape après l'autre.

Ce sont les *Epigrammes* qui, du point de vue métrique, sont le plus misérablement bâties ; ce sont elles aussi, par bonheur, qu'il est le plus aisé de corriger, et le plus souvent le sens n'y gagne pas moins que la forme. Dans les *Elégies romaines*, j'ai remédié à plus d'une faute contre la prosodie, et j'espère avoir eu la main heureuse. La difficulté est déjà plus grande lorsqu'il s'agit de pièces de passion, comme, par exemple, *Alexis et Dora;* il faut essayer pourtant de pousser l'amélioration aussi loin que possible, et, lorsque ce sera fini, ce sera à vous, mon ami, de décider. Du moment qu'on se corrige, ne fût-ce que partiellement, on fait la preuve à tout le moins qu'on est perfectible, et l'on montre du même coup qu'on a des égards pour les progrès acquis en prosodie, dont on ne peut pas refuser le mérite à Voss et à son école.

De toutes façons, je souhaite qu'à divers points de vue ce recueil, si j'y réussis, marque un progrès.

Meyer se propose d'y insérer une demi-douzaine de dessins, dont quelques-uns seulement auront directement trait au texte, ou, si je puis dire, en seront l'illustration documentaire, comme, par exemple, pour la catastrophe de *la Fiancée de*

Corinthe. D'autres s'y rattacheront par un symbolisme plus distant.

Tandis que je travaille ainsi à faire du neuf avec du vieux, je nourris avec une joie extrême l'espoir de trouver auprès de vous de la nouveauté au sens propre du mot, et une nouveauté dont je n'ai autant dire pas la moindre idée. Travaillez courageusement, si les circonstances vous le permettent, et faites heureusement votre voyage de Rudolstadt. Réservez de temps à autre chez vous un bon accueil à Auguste ; comme il m'était impossible de m'enfuir à Iéna, il a bien fallu que ce fussent les miens qui s'en allassent, car il n'y a pas à sortir de là : à moins de disposer d'une solitude totale, je suis hors d'état de produire la moindre chose. C'est aussi pourquoi le silence du parc m'est si particulièrement précieux.

Encore une fois, adieu, et faites mes amitiés à votre chère femme. — *Weimar, le* 7 *août* 1799. — G.

636. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 *août* 1799.

Tous mes vœux les meilleurs vous accompagnent dans votre revision métrique des poèmes. Au reste, le courage de retoucher est une vertu qui a incontestablement sa place au dernier article de notre plan général, au chapitre de l'achèvement parfait, et ici il sied que l'artiste se mette jusqu'à un certain point de vue à l'école du *pointilliste* (1). Le scrupule poussé jusqu'à la perfection en matière de versification a cette notable propriété qu'il contribue à imprimer à une peinture imaginative la marque extérieure de la nécessité logique interne, alors

(1) Le *pointilliste*, ou *détailliste*, était un des sous-types dans la classification du *Collectionneur*, dont il a été question plus haut ; voir ci-dessus la lettre 610.

qu'inversement la licence prosodique laisse, jusqu'à un certain point, une impression d'arbitraire et de caprice. De ce point de vue, une métrique correcte prend une importance considérable et intéresse les lois les plus intimes de toute création artistique.

A l'époque où nous vivons, quiconque porte quelque intérêt à la pureté du goût se félicitera que des poèmes qui ont une valeur d'art indiscutable consentent à se plier à cette règle. C'est le plus sûr moyen de combattre la médiocrité, car c'est fermer la bouche tout à la fois à ceux qui n'ont d'autre talent que celui d'écrire des vers corrects, et qui travaillent uniquement pour l'oreille, et aux autres, à ceux qui se croient trop d'originalité pour accorder le soin convenable à la métrique.

Seulement, comme le code prosodique est encore loin d'être arrêté dans des conditions définitives de certitude, il subsistera nécessairement toujours, avec la meilleure volonté du monde, des points litigieux dans le détail de l'exécution, et, puisque vous avez si mûrement réfléchi à la question, vous ne feriez peut-être pas mal, soit en une préface, soit à l'endroit qui vous paraîtra opportun, d'énoncer les principes qui vous auront guidé, pour qu'on n'aille pas prendre pour une simple licence, ou pour la violation arbitraire de la règle, ce que vous aurez fait intentionnellement.

Je trouve excellente l'idée d'enrichir le volume de quelques planches gravées. On peut y mettre le prix, et, par conséquent, avoir une bonne exécution ; mais je serais d'avis que vous fissiez au goût général de l'époque le sacrifice de fixer votre choix uniquement sur des scènes concrètes à caractère individualisé. La catastrophe de *la Fiancée* s'y prêterait parfaitement, ainsi qu'*Alexis et Dora*, et on tirerait aisément des *Elégies romaines* et des *Epigrammes vénitiennes* des sujets pour lesquels

notre ami Meyer serait désigné le mieux du monde.

Il me tarde beaucoup de savoir où vous en serez de ce travail de mise au point, lorsque vous nous arriverez. Il y aura plaisir et profit à nous occuper ensemble de quelques-unes des questions litigieuses que soulève la métrique.

Il ne me tarde pas moins de vous soumettre alors les actes (1) que j'aurai terminés d'ici-là, desquels je ne sais pas encore trop moi-même que penser. Mais j'éprouve plus vivement de jour en jour le besoin de visions dramatiques réelles, et il faudra bien, tout compte fait, que je finisse par me résoudre à passer à Weimar les mois d'hiver. La première chose à faire va être de m'assurer les ressources économiques qui me permettront de réaliser mon désir.

Adieu ; portez-vous bien dans votre solitude. Je ne puis pas encore vous dire exactement aujourd'hui si j'entreprendrai mon voyage, ni à quelle date. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. — Sch.

637. Gœthe a Schiller.

Après avoir passé, à peu de chose près, la semaine tout entière dans la solitude de mon jardin, je suis retourné passer une journée en ville, et je suis allé tout droit au château, où la vie est grouillante. Il y a là cent soixante ouvriers au travail, et je voudrais que vous pussiez voir une fois ou l'autre tous ces corps de métiers variés travailler ensemble sur un espace si restreint. Lorsqu'on y regarde en y apportant un peu de réflexion, il est d'un réel intérêt de voir en action les habiletés professionnelles les plus diverses, des plus grossières aux plus

(1) *Acta* (en latin) dans le texte. Schiller joue sur le mot, qui est usuel pour désigner toutes sortes de papiers, de documents, de dossiers.

délicates. Chacun tient son rôle, par principes et par routine. Si seulement le programme qu'ils ont à exécuter était toujours le meilleur ! car le malheur veut que de tout ce labeur puisse sortir indifférem-ment aussi bien un ouvrage d'un goût excellent qu'une lubie barbare.

Pour ce qui est des poésies, le travail de retouche avance à petites journées, mais régulièrement, et l'on recopie.

J'ai fait, au moyen du télescope à miroir de Stein, une visite dans la lune. La netteté avec laquelle on discerne les détails est incroyable ; il faut observer l'astre en croissance, puis en décroissance, et l'on se rend ainsi parfaitement compte du relief. Autre-ment, j'ai encore fait maintes lectures et touché à toutes sortes de choses. Car il faut avoir goûté de ce genre de solitude totale, où l'on n'est distrait absolument par rien, et où l'on est réduit à soi seul, pour sentir tout de bon et commencer à comprendre la longueur réelle d'une journée.

Il est évident que vous gagneriez infiniment à pou-voir vivre quelque temps à proximité d'un théâtre. Dans l'isolement, on situe toujours ses buts à trop grande distance de soi. Nous y mettrons volontiers du nôtre pour faciliter l'entreprise. La plus grande difficulté est celle du logement. Comme Thouret ne doit guère arriver que vers la fin de septembre, on le retiendra sans doute pour tout l'hiver. La maison du comte Werther, celle sur qui courent des histoires de revenants, qui est commodément située pour qui voudrait fréquenter assidûment le spectacle, est à louer, autant que je sache. Il vaudrait bien la peine de rompre le charme et de la désensorceler. Il faudra que nous y songions. Adieu, portez-vous bien en attendant, et faites mes compliments à votre chère femme. — *Weimar, le* 10 *août* 1799. — G.

638. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 12 *août* 1799.

La description que vous me faites de l'intensité du travail de bâtisse est bien faite pour me tenter, et aurait bien risqué de me décider à aller passer là-bas une journée, et à rompre une bonne fois la monotonie de la vie que j'ai menée ici jusqu'à présent, en allant tâter de quelque chose qui y ressemble aussi peu que possible. Mais, bien que j'eusse peut-être grand besoin d'y apporter une diversion, je suis, en ce moment, trop solidement incrusté dans ma besogne, et j'ai double raison de m'y acharner et d'aller vigoureusement de l'avant, parce que je ne puis prévoir de quelle durée sera la perte de temps et la perte des dispositions d'esprit favorables qu'entraînera, à l'automne, l'événement (1) qu'attend ma maison. La fugue jusqu'à Rudolstadt que j'avais en tête de faire pour nous procurer, à ma femme et à moi, une distraction, est remise de quelques semaines, parce que c'est précisément là-bas l'époque du tir au pigeon, et que ma belle-mère a été absente jusqu'à présent, avec la cour. Si donc vous pouviez et vouliez venir maintenant, vous nous trouveriez prêts à vous recevoir. Nous avons joui ici de la série des belles journées, et nous les avons bien employées.

C'est pour moi chose définitivement arrêtée que de passer désormais à Weimar les mois d'hiver; le contact réel du théâtre m'épargnera une masse de faux frais (2), auxquels, dans les conditions présentes, il est fatal que je sois exposé, parce que je n'ai pas

(1) « Événement » en français dans le texte : il s'agit des couches de sa femme, prévues pour l'automne.

(2) « Faux frais » en français dans le texte. Il veut dire : de fausses démarches, de tâtonnements faits en pure perte.

dans les yeux la vision concrète de la matière vivante ; sans compter que j'y trouverai une source plus abondante de données dramatiques. Cet hiver-ci, j'arriverai sans doute un peu tard, peut-être seulement vers la fin de janvier, en raison de ma femme et de l'enfant. Pour le logement, j'espère m'arranger provisoirement avec Charlotte (1), mais je vais néanmoins m'informer au sujet de la maison Werther, car elle est, en effet, assez bien située en ce qui regarde la comédie. C'est la place du Marché qui aurait mes préférences ; j'y serais également proche de vous et de mon beau-frère.

Le duc m'a donné à entendre ce printemps dernier qu'il souhaiterait de me voir venir fréquemment à Weimar, et y faire des séjours prolongés. Comme je n'ai, en ce qui me concerne, aucune peine à lui faire comprendre le grand avantage que j'y trouverais moi-même, je m'en vais m'adresser à lui, en toute simplicité, et lui demander d'améliorer quelque peu ma situation matérielle en raison des frais élevés qui en résulteront pour moi. Il y a d'ailleurs cinq ans qu'il m'a promis un relèvement de traitement, et il s'est toujours montré très bienveillant pour moi. Si, d'autre part, une fois présent à Weimar, je pouvais être de quelque utilité au théâtre, ce à quoi je m'offre de tout cœur, les choses s'arrangeraient plus facilement encore.

J'aimerais bien recevoir de vous ne fût-ce qu'un mot, qui m'informât du point où en est l'impression de l'*Almanach*, car la distance qui nous sépare de la Saint-Michel décroît à vue d'œil. Et puis, Meyer ne me refusera sans doute pas de faire compter les hexamètres du poème entier (2), pour que je sache au juste combien il remplira de feuilles. Il faudra

(1) Charlotte de Kalb, sa vieille amie. C'est en effet dans sa maison qu'il s'installa.

(2) Des *Sœurs de Lesbos* d'Amélie d'Imhof ; voir ci-dessus les lettres 415, 598, 599, 602, etc.

sans doute pourtant que je donne, moi aussi, quelque chose à l'*Almanach*, pour tenir la promesse que j'ai faite à Cotta, quand je devrais y aller de ma *Cloche*.

Adieu. Ma femme vous envoie mille amitiés, et ne se réjouit pas moins que moi à la pensée de vous voir nous revenir. — Sch.

639. Gœthe a Schiller.

La première feuille de l'*Almanach* est sous presse, et l'impression a très bonne façon. J'ai en main le troisième chant, et vais encore y faire tout mon possible. Je conviens qu'en ce moment, où je suis occupé moi-même à une revision sévère de mon propre ouvrage, les ouvrages féminins de notre chère petite amie m'apparaissent comme plus lâchés encore et plus flous que jamais, et il faudra voir comment on s'en tirera. On va faire le compte exact de ce que donnera le poème entier, et tout porte à croire qu'il nous faudra de toutes façons y ajouter quelque chose de notre cru. Donnez votre *Cloche* de bon cœur ; quant à moi, je ferai aussi tout ce que je pourrai pour y apporter ma part, bien qu'au moment présent je ne vois guère ni quoi ni comment.

Comme les circonstances imminentes rendent très incertain votre séjour à Weimar pour cet hiver, et qu'à tout le moins il ne saurait en être question pour le début, le mieux est sûrement de ne pas soulever la question provisoirement ; car, si la chance voulait que vous pussiez venir vous installer ici dès octobre, il ne manquerait pas de se trouver, de tous les côtés, des moyens (1) de faciliter votre venue ici.

J'emploie aussi utilement que possible, de plus d'une manière, le temps de ma villégiature, et j'ai

(1) « Moyens » en français dans le texte.

la satisfaction de constater, à divers égards, des progrès dont je serai très heureux de vous faire part prochainement.

Ne vous relâchez pas de votre concentration sur le travail auquel vous êtes attelé. Au fond, il n'y a rien au monde qui ait plus de prix que l'organisation d'un ensemble important.

Il me faut aller au château, et j'ignore si je pourrai rentrer en temps utile ; je clos donc ma lettre pour cette fois, en vous souhaitant à tous deux de vous bien porter. — *Weimar, le* 14 *août* 1799. — G.

640. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 16 *août* 1799.

J'ai constaté aujourd'hui, en ouvrant l'*Athenæum* (1), que les Schlegel l'ont grossi d'un buisson d'épines, et qu'ils cherchent par ce moyen, qui n'est pas mal choisi, à maintenir leur barque à flot. Les xénies ont fourni un modèle qui a eu du succès. Il se trouve, dans ce moniteur de l'empire des lettres, des trouvailles qui sont bien venues, mais qui sont aussi, il faut le reconnaître, fortement mélangées d'idées qui ne sont guère que des impertinences. A lire l'article qui concerne Böttiger, on s'aperçoit que l'amertume du ressentiment a étouffé l'humour. La sortie contre Humboldt est inconvenante et ingrate, car il s'est toujours bien comporté envers les Schlegel, et l'on constate une fois de plus qu'au fond ils ne valent rien.

D'ailleurs, la grande élégie qui vous est dédiée (2) est, si l'on fait abstraction de son excessive longueur, de bon travail, où il y a plus d'une beauté. J'ai eu aussi l'impression d'y trouver plus de chaleur qu'on n'est accoutumé d'en rencontrer chez Schlegel, et

(1) Le second fascicule du second volume.
(2) *L'Art grec*, d'Auguste-W. Schlegel.

plus d'un passage est conçu en des termes excellents. Autrement, je n'ai encore rien lu de ce fascicule. Je suis convaincu que le ton que les auteurs ont adopté leur procurera bon nombre de lecteurs, mais il n'est guère probable qu'il leur vaille des amis, et je crains fort qu'ils ne soient bientôt à court de matière, après avoir, comme ils l'ont fait, gaspillé en une fois et à jamais leurs espèces sonnantes en menue monnaie d'aphorismes (1).

S'il pouvait se faire que vous me fissiez encore quelque cadeau pour l'*Almanach*, et si j'arrive de mon côté à fournir ma part, j'y insérerais aussi quelque chose de Matthison, de Steigentesch et de quelques autres encore, et je donnerais ainsi à l'*Almanach* son aspect coutumier. Je serais ravi pour Cotta qu'il ne se heurtât pas ici à un nouvel échec, mais d'ailleurs les gravures suffisent à me remplir d'espoir.

En songeant à votre recueil de poèmes, je me suis demandé si vous ne devriez pas grossir aussi la série des poèmes didactiques dont fait partie la *Métamorphose des plantes*, et c'est peut-être pour des poèmes de ce genre qu'on aurait le plus vite fait de trouver l'inspiration nécessaire, vu qu'en pareil cas l'ébranlement est donné par la raison. Lorsque vous serez arrivé ici et que nos entretiens porteront sur ces sujets, peut-être jaillira-t-il quelque chose très vite, aussi vite qu'a jailli en son temps le poème de la *Métamorphose* (2). Et ce serait du même coup une contribution à l'*Almanach*.

Mon travail de dramaturge continue d'avancer à vive allure, et, si rien ne vient à la traverse, j'arriverai avant la fin du mois d'août à avoir le second acte derrière moi. Le brouillon en est dès à présent terminé. J'espère que dans cette tragédie

(1) Au premier volume de l'*Athenæum;* voir ci-dessus les lettres 483 et 484.

(2) Gœthe l'avait écrit en deux jours, les 17 et 18 juin 1798, à Iéna.

il n'y aura rien qui ne soit adapté à la scène, bien que je m'applique immédiatement à la ramasser et à la resserrer quelque peu pour les besoins de la représentation. Comme la matière n'est pas d'une moindre richesse si on l'envisage du point de vue de l'histoire, j'ai fait une place quelque peu large aux éléments historiques, et j'ai admis des thèmes qui sont de nature à plaire à un lecteur sérieux et cultivé, mais qui, à la scène, où d'ailleurs on a sous les yeux, en chair et en os, l'objet concret lui-même, sont superflus, et sont même dénués d'intérêt, faute de pouvoir compter trouver chez la masse les connaissances historiques nécessaires. Aussi ai-je dès à présent, dans mon travail, tenu compte des suppressions qu'exige l'emploi scénique auquel il est destiné, et il n'y aura donc pas à prendre toute la peine spéciale qu'a coûtée *Wallenstein*.

Adieu ; donnez-nous bientôt l'espoir de vous avoir ici. Ma femme vous fait ses amitiés ; elle compte bien que notre transplantation à Weimar ne sera pas retardée au delà du milieu de janvier. Peut-être pourrai-je, en ce qui me concerne, y venir plus tôt. Adieu. Mille amitiés à Meyer. — SCH.

641. GŒTHE A SCHILLER.

Si je veux être sûr d'arriver à vous écrire par la suite des lettres un peu étendues, il me faudra prendre soin d'écrire à l'avance, car les jours où, comme aujourd'hui encore, il me faut aller de bonne heure à la ville, il ne m'est pas facile de retrouver ensuite mes esprits.

Je crois bon de vous conseiller d'étoffer l'*Almanach* autant que possible en y mettant du vôtre ; de mon côté, je ferai de mon mieux, et j'en prends l'engagement aussi fermement que l'on peut prendre des engagements de ce genre. Donnez aussi tout ce

que vous pourrez de Steigentesch, de Matthison, pour que l'*Almanach* se rapproche de sa forme antérieure. Le poème (1), à mesure qu'on le considère plus attentivement, autorise de plus en plus à redouter qu'il ne porte pas largement sur le commun des lecteurs, quelque agrément qu'il puisse offrir à ceux qui ont un certain degré de culture. Les mœurs barbares qui en constituent le sujet, les mouvements tendres de sensibilité qui lui fournissent sa matière et la forme *onduliste* (2) dans laquelle il est traité impriment à l'œuvre dans son ensemble un caractère original et un attrait tout particulier, auquel il est nécessaire qu'on soit fait ou qu'on commence par se faire. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que j'ai très peur pour les gravures. Notre homme (3) n'est pas autre chose qu'un pointilliste (4), et une accumulation de points ne suffit pas à faire une forme. On vous fera savoir très prochainement quelles seront les dimensions totales ; les deux premiers chants remplissent deux cahiers.

Je partage exactement votre manière de voir au sujet de la brusque attaque des Schlegel. Pour ce qui est de l'élégie, il aurait mieux fait de la diviser et d'en faire plusieurs, pour animer l'intérêt, et permettre au regard de l'embrasser plus aisément.

Quant au reste, aux facéties, l'appât ne manquera pas d'attirer bon nombre de lecteurs, et la sensation qu'ils en attendent sera certainement produite. Ce qui fait malheureusement défaut à l'un et à l'autre des deux frères, c'est une certaine tenue intérieure, qui leur donnerait de la consistance et de

(1) *Les Sœurs de Lesbos.*

(2) Le mot est emprunté à la terminologie du *Collectionneur;* voir ci-dessus la lettre 610.

(3) Le graveur qui exécuta les cinq compositions dessinées par Meyer était un Leipzickois du nom de Böttiger.

(4) Voir, pour ce terme, les lettres 636 et 610.

la fermeté. Un défaut de jeunesse n'est aimable qu'autant qu'il laisse place à l'espoir qu'il ne durera pas jusqu'à devenir un défaut de l'âge mûr. C'est grand dommage que la page écrite à l'adresse de l'ami Böttiger n'ait pas plus de fantaisie et d'éclat. Dans les autres pièces, il y a un certain nombre de trouvailles qui sont vraiment très bonnes. Au reste, le fait qu'on est avec eux en relations personnelles n'est nullement un sûr garant qu'on se tirera toujours de leurs mains sans être plumé une fois ou l'autre. Mais, dussions-nous avoir notre tour, je leur pardonnerai toujours plus volontiers que je ne pardonne leurs infâmes procédés aux maîtres-chanteurs du journalisme. Böttiger, qui a poussé la canaillerie jusqu'à viser deux fois les *Propylées* sur la couverture bleue du *Mercure*, n'a que ce qu'il mérite, lorsque ceux-ci, les deux frères, se mettent à l'écorcher vif, et il semble bien qu'ils grillent d'envie de recommencer, sitôt que sa peau aura repoussé.

Ils auraient dû se dispenser de manquer comme ils l'ont fait de respect à Wieland (1). Je conviens d'ailleurs que personne n'a rien à dire : on les a bien maltraités, eux aussi, dans la revue dont il est l'éditeur responsable.

Adieu ; j'ai l'esprit décousu, et je suis sans entrain. Faites mes amitiés à votre chère femme. Je nou

(1) L'impertinence qui visait Wieland était conçue e ces termes : « Arrêt, aux termes duquel, sur la réquisitio de MM. Lucien, Fielding, Sterne, Bayle, Voltaire, Crébillor Hamilton et d'une foule d'autres écrivains, est déclaré la faillite de la poésie du conseiller aulique et comte palati impérial Wieland, résidant à Weimar, et, comme il se trouv dans la masse une bonne quantité de propriété suspecte et qui, selon toute apparence, revient à Horace, à Cervantè et à Shakespeare, quiconque peut prétendre, en faisar valoir des titres légitimes, émettre des prétentions analogue est invité à se présenter dans les délais stipulés par la cou tume saxonne. »

souhaite, à nous, où et comme que ce soit, une période un peu prolongée de vie commune, et j'appelle sur votre travail toutes les bénédictions, pour parler comme Mme La Roche (1). — *Weimar, le* 17 *août* 1799. — G.

(1) Sophie La Roche avait la manie, qui exaspérait Wieland, de toujours « bénir » là où les autres trouvent suffisant de remercier.

FIN DU TOME TROISIÈME

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 24 octobre 1923.

